















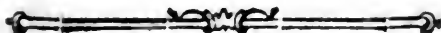
# HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS ARRIVÉES DANS LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

*Par M. l'Abbé DE VERTOT, de l'Académie  
Royale des Inscriptions & Belles-Lettres,  
Censeur Royal, Secrétaire des Commende-  
ments de S. A. S. Madame la Duchesse d'OR-  
LÉANS, Administrateur de la Commanderie de  
Santeney, & Prieur de Sainte Marie d'Esne.*

NOUVELLE ÉDITION.  
TOME PREMIER.



A A M S T E R D A M,  
Chez DAVID MORTIER, Imprimeur  
& Libraire.



M. DCC. LXXII.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



A TRÈS-HAUT  
ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR  
MONSEIGNEUR  
ADRIEN-MAURICE  
DUC DE NOAILLES ,  
PAIR DE FRANCE ,

GRAND D'ESPAGNE , CHEVALIER  
de l'Ordre de la Toison d'Or , Capitaine de  
la première Compagnie des Gardes du Corps  
du Roi , Lieutenant-Général de ses Armées ,  
ci-devant Commandant en chef celle de Ca-  
talogne , Gouverneur & Capitaine-Général  
des Comtés & Vigueries de Roussillon , Con-  
flent & Cerdagne , Gouverneur des Villes  
& Citadelles de Perpignan , Conseiller au  
Conseil de Régence , Gouverneur & Capi-  
taine des Chasses de S. Germain-en-Laye.

MONSEIGNEUR ,

*Parmi les grands Hommes dont il  
est fait mention dans l'Histoire que  
j'ai l'honneur de vous présenter , je*

crois qu'on en trouvera peu qui ;  
comme le second Scipion , se soient  
autant distingués par leur amour  
pour les Sciences , que par leur  
valeur & leur capacité dans le mé-  
tier de la guerre. Personne , dit  
*Velleïus Paterculus* \* , n'étoit plus  
capable que Scipion , non-seule-  
ment de bien juger des Ouvrages  
de Littérature , mais encore d'en  
composer d'excellents. Il avoit  
en tout temps auprès de lui Po-  
lybe & Panoëtius , deux des plus  
savants & des plus habiles hom-  
mes de leur siècle. Son loisir mê-  
me étoit laborieux , & on n'a ja-  
mais su si bien remplir , par les  
agréments des Belles-Lettres , le  
vuide que laissent les affaires. Il  
s'appliquoit continuellement aux

\* Scipio tam elegans liberalium studiorum om-  
nisque doctrinæ & auctor & admirator fuit , ut Po-  
lybium Panætiumque præcellentes ingenio viros ,  
domi militiæque secum habuerit. Neque enim  
quisquam hoc Scipione elegantius intervalla ne-  
gotiorum otio dispunxit ; semperque aut belli , aut  
pacis serviit artibus ; inter arma ac studia versa-  
tus , aut corpus periculis , aut animum discipli-  
nis exercuit. *Vell. Paterc. l. 1. cap. 13.*

fonctions de la guerre ou de la paix ; & tantôt parmi les Armes , tantôt parmi les Livres , il exerçoit son corps par les travaux militaires , ou son esprit par l'étude.

*J'espere , MONSEIGNEUR , que le Public n'aura pas beaucoup de peine à faire l'application du portrait d'un ancien Capitaine à un moderne : ils se ressemblent trop , & trop peu de gens leur ressemblent. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect ,*

**MONSEIGNEUR ,**

Votre très-humble & très-  
obéissant Serviteur ,  
L. DE VERTOT.







# DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

*Des Fondemens de la République Romaine , &  
des principales causes de sa décadence.*

L'AMOUR de la liberté a été le premier objet des Romains dans l'établissement de la République , & la cause ou le prétexte des Révolutions dont nous entreprenons d'écrire l'Histoire. Ce fut cet amour de la liberté qui fit proscrire la Royauté , qui diminua l'autorité du Consulat , & qui en suspendit le titre en différentes occasions. Le peuple même , pour balancer la puissance des Consuls , voulut avoir des Protecteurs particuliers tirés de son corps ; & ces Magistrats *Plébéïens* , sous prétexte de veiller à la conservation de la liberté , s'érigèrent insensiblement en Tuteurs des Loix , & en Inspecteurs du Sénat & de la Noblesse. •

Ces Inquisiteurs d'Etat tenoient en respect les Consuls mêmes & les Généraux. On verra dans la suite de cette Histoire qu'ils les obligeoient souvent , quand ils étoient sortis de charge , de venir rendre compte devant l'assemblée du peuple de leur administration & du succès de leurs armes. Ce n'étoit pas assez que de vaincre , l'éclat des plus grandes victoires ne mettoit point à couvert de leurs recherches le Général qui n'avoit pas assez ménagé la vie de ses soldats , ou qui , pendant la campagne , les avoit traités avec trop de hauteur ; il falloit qu'il sût allier la dignité du Commandant avec la modestie du ci-

citoyen. Des qualités trop brillantes étoient même suspectes dans un Etat où l'on regardoit l'égalité comme le fondement de la liberté publique. Les Romains prenoient ombrage des vertus qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'admirer ; & ces fiers Républicains ne souffroient point qu'on les servît avec des talents supérieurs & capables de les assujettir.

Ceux qui étoient convaincus d'avoir employé d'indignes voies pour parvenir au commandement , en étoient exclus pour toujours. Les charges & les emplois , si on excepte la Censure , n'étoient qu'annuels. Un Consul , en sortant du Consulat , ne conservoit d'autorité que celle que lui donnoit son mérite personnel , & après avoir commandé en chef les armées de la République , on le voyoit souvent servir dans les mêmes armées sous son successeur. Il ne pouvoit rentrer dans le Consulat , qu'après un interstice de dix ans ; & on évitoit de laisser cette grande dignité trop long-temps dans la même famille , de peur de rendre insensiblement le Gouvernement héréditaire.

Mais de toutes les précautions que les Romains prirent pour maintenir leur liberté , aucune ne paroît plus digne d'admiration que cet attachement qu'ils conservèrent long-temps pour la pauvreté de leurs ancêtres. Cette pauvreté , qui dans les premiers habitants de Rome étoit un pur effet de la nécessité , devint une vertu politique sous leurs successeurs. Les Romains la regarderent comme la gardienne la plus sûre de la liberté : ils furent même la rendre honorable , afin de l'opposer comme une barrière au luxe & à l'ambition. Ce détachement des richesses à l'égard des particuliers , se tourna en maxime du gouvernement. Un Romain mettoit sa gloire à conserver sa pauvreté , en même-temps qu'il exposoit tous les jours sa vie pour enrichir le trésor public. Chacun se croyoit assez riche des richesses de l'Etat , & les Généraux , comme

les simples soldats, n'attendoient leur subsistance que de leur petit héritage qu'ils cultivoient de leurs mains ; *gaudebat tellus vomere laureato*. Plin.

Les premiers Romains étoient tous Laboureurs , & les Laboureurs étoient tous soldats. Leur habillement étoit grossier , la nourriture simple & frugale , le travail assidu. Ils élevoient leurs enfants dans cette vie dure , afin de les rendre plus robustes & plus capables de soutenir les fatigues de la guerre. Mais sous des habits rustiques on trouvoit une valeur incomparable , de l'élévation & de la grandeur dans le sentiment. La gloire étoit leur unique passion , & ils la faisoient consister à défendre leur liberté , & à se rendre maîtres de celle de leurs voisins.

Des Ecrivains modernes qui ne peuvent souffrir des vertus pures dans les anciens , prétendent qu'on fait un mérite à ces premiers Romains de leur grossiereté , & qu'ils ne méprisoient les richesses que parce qu'ils en ignoroient le prix & les agréments.

Mais pour répondre à cette objection , on n'a qu'à jeter les yeux sur la suite de cette histoire , & on verra que dans le cinquieme & le sixieme siecle de la fondation de Rome , dans le temps même que la République étoit maîtresse de toute l'Italie , & d'une partie de la Sicile , de l'Espagne , des Gaules , & même de l'Afrique , on tiroit encore les Généraux de la charue : *Attilii manus rustico opere attrita salutem publicam stabilierunt*. (a) Quelle gloire pour un Etat d'avoir des Capitaines capables de lui conquérir de grandes provinces , & assez désintéressés pour conserver leur intégrité au milieu de leurs conquêtes.

Je ne parle point des loix somptuaires qui étoient en vigueur dans le sixieme siecle , & qui , sans distinction pour la naissance , les biens de la fortune , ou les dignités , régloient la dépense de tous les citoyens. Rien n'a échappé aux sages

(a) Cic. pro S. Rosc. PL. I. 18. c. 3.

législateurs qui établirent de si sévères réglemens. Tout y est fixé , soit pour les vêtements , soit pour la dépense de la table , le nombre des convives dans les festins , & jusqu'aux frais des funérailles. Qu'on lise la loi *Oppia* , (a) on verra qu'elle défend aux Dames Romaines de porter des habits de différentes couleurs , d'avoir dans leur parure des ornemens qui excédassent la valeur d'une demi-once d'or , & de se faire porter dans un chariot à deux chevaux plus près de Rome que d'un mille , à moins que ce ne fût pour assister à quelque sacrifice. La loi *Orchia* régloit le nombre des convives qu'on pouvoit inviter à un festin ; & la loi *Phannia* ne permettoit pas d'y dépenser plus de cent as , *centenos aris* , ce qui revenoit environ à cinquante sols de notre monnoie. Enfin la loi *Cornelia* fixoit à une somme encore plus modique la dépense qu'on pouvoit faire aux funérailles : tous réglemens qui pourroient paroître peu dignes de la grandeur & de la puissance à laquelle les Romains étoient déjà parvenus ; mais qui , en éloignant le luxe des familles particulières , faisoient la force & la sûreté de l'Etat.

A la faveur de cette pauvreté volontaire , & d'une vie laborieuse , la République n'élevoit dans son sein que des hommes forts , robustes , pleins de valeur , & qui , n'attendant rien les uns des autres , conservoient dans une indépendance réciproque la liberté de la patrie. Ce furent ces illustres Laboureurs qui en moins de trois cens ans assujettirent les peuples les plus belliqueux de l'Italie , désirèrent des armées prodigieuses de Gaulois , de Cimbres & de Teutons , & ruinèrent la puissance formidable de Carthage.

Mais après la destruction de cette rivale de Rome , les Romains invincibles au-dehors , succomberent sous le poids de leur propre grandeur.

(a) *Paul. Man. de l. sumpt.*

*Ipsa nocet moles.* Lucan. 1.

L'amour des richesses & le luxe entrèrent dans Rome avec les trésors des provinces conquises : & cette pauvreté & cette tempérance qui avoient formé tant de grands Capitaines tombèrent dans le mépris.

*Facunda virorum*

*Paupertas fugitur.* Lucan.

Et ce qui est de plus surprenant, c'est, dit Velléius Paterculus, que ce ne fut pas même par degrés, mais tout-à-coup, que se fit un si grand changement, & que les Romains se précipitèrent dans le luxe & dans la mollesse : *Sublata imperii amula, non gradu, sed precipiti cursu à virtute descitum, ad vitia transcursum.* (a) Les voluptés prirent la place de la tempérance, l'oïveté succéda au travail, & l'intérêt particulier éteignit ce zèle & cette ardeur que leurs ancêtres avoient fait paroître pour l'intérêt public.

En effet, il semble que ce soit une autre Nation qui va paroître sur la scène : une corruption générale se répandit bientôt dans tous les Ordres de l'Etat. La Justice se vendoit publiquement dans les Tribunaux, on consignoit sur la place pour acheter les suffrages du peuple ; & les Consuls, après avoir acquis cette grande dignité par leurs brigues, ou à prix d'argent, n'alloient plus à la guerre que pour s'enrichir des dépouilles des Nations ; & souvent pour ravager eux-mêmes les Provinces qu'ils eussent dû conserver & défendre.

De là vinrent les richesses immenses de quelques Généraux. Qui pourroit croire qu'un citoyen Romain, que Crassus ait eu plus de sept mille talents (b) de bien ? Je ne parle point des trésors que Lucullus rapporta de l'Asie, & Jules-César des Gaules. Le premier à son retour

(a) *Vell. Pat. l. 2.*

(b) 1050000. *l.*

fit bâtir des palais , & y vécut avec une magnificence & une délicatesse que les anciens Rois de Perse auroient eu bien de la peine à imiter ; & César , plus ambitieux , outre un grand nombre d'Officiers & de soldats qu'il enrichit par des libéralités intéressées , se servit encore de l'argent des Gaulois pour corrompre les premiers de Rome , & acheter la liberté de sa patrie.

Il falloit que les provinces fournissent à ses dépenses immenses. Les Généraux , sous prétexte de faire subsister leurs troupes , s'emparoiént des revenus de la République , & l'Etat s'affoiblissoit à proportion que les particuliers devenoient puissants.

Outre les tributs ordinaires , les Commandants exigeoient tous les jours de nouvelles sommes , ou à titre de présents à leur entrée dans la Province , ou par forme d'emprunt. Souvent même on ne cherchoit plus de prétextes. C'étoit assez pour piller le peuple , & pour établir de nouveaux impôts , que de leur donner de nouveaux noms : (a) *Cujus modò rei nomen reperiri poterat , hoc satis esse ad cogendas pecunias*. Et ce qui étoit encore plus insupportable , c'est que pour avoir de l'argent comptant on remettoit la levée de ces tributs extraordinaires à des Publicains qui , sous prétexte d'avoir avancé leurs deniers , doubloient les dettes de provinces , & absorboient par des usures énormes les revenus de l'année suivante.

Toutes ces richesses fondonnent à Rome. Des fleuves d'or , ou pour mieux dire , le plus pur sang des peuples y couloit de toutes les provinces , & y portoit un luxe affreux. On voyoit s'élever tout-à-coup , & comme par enchantements , de superbes palais , dont les murailles , les voûtes & les plafonds étoient dorés. Ce n'étoit pas assez que les lits & les tables fussent d'argent , il falloit encore que ce riche métal

(a) *Cæs. de bell. civ. liv. 3.*

fût gravé, ou qu'il fût orné de bas-reliefs de la main des plus excellents Ouvriers.

*O Pater urbis !*

*Unde nefas tantum latius pastoribus !* Juven. Sat. 2.

C'est de Sénèque que nous apprenons un changement si surprenant dans les mœurs des Romains, & qui étant lui-même riche de sept millions d'or, n'a point eu de honte de nous laisser ces excellents discours sur la pauvreté que tout le monde admire dans ses ouvrages. Par quelle regle de Philosophie, s'écrioit Suillius, Sénèque a-t-il acquis en quatre ans de faveur plus de sept millions d'or ? Il lui reprochoit que sa principale étude étoit de courir après les testaments, de prendre comme dans un filet ceux qui n'avoient point d'enfants, & de remplir l'Italie & les provinces de ses usures : *quâ sapientiâ, quibus Philosophorum præceptis, intra quadriennium regia amicitia, ter millies sestertiûm paravisset ; Roma testamenta & orbos velut indagine ejus capi, Italiam & provincias immenso fœnore hauriri.* (a)

Tout l'argent de l'Etat étoit entre les mains de quelques Grands, des Publicains, & de certains affranchis plus riches que leurs Patrons. Personne n'ignore que ce magnifique amphithéâtre qui portoit le nom de Pompée, & qui pouvoit contenir jusqu'à quarante mille personnes, avoit été bâti des deniers de Démétrius son affranchi, *quem non puduit*, dit Sénèque, *locupletiores esse Pompeio.* (b)

Pallas, autre affranchi, & aussi riche que Sénèque, pour avoir refusé une gratification de l'Empereur Claude son maître, en fut loué solennellement en plein Sénat & comparé à ces anciens Romains dont nous venons de parler, si célèbres par leur désintéressement. On voulut même conserver la mémoire de son refus par une inscription que la flatterie dicta. On trouve, dit Plinè, sur le

(a) Tac. An. l. 13. (b) Senec. de tranq. anim. 8.

chemin de Tibur un monument où on lit ces mots : le Sénat a décerné à Pallas les ornements de la préture , & cent cinquante mille grands sesterces. (a) Mais il a refusé l'argent , & s'est contenté des honneurs & des distinctions attachées à cette dignité. *Ex fixum est are publico Senatus consultum , quo libertinus sestertiū ter millies possessor , antiqua parcimonia laudibus cumulabatur.*

Quelle modération pour un affranchi qui , riche de plus de sept millions d'or , vouloit bien se contenter des ornements de la préture ! mais quelle honte pour Rome de voir cet affranchi , à peine échappé des chaînes de la servitude , paroître , dit Pline , avec les faisceaux , lui qui autrefois étoit sorti de son village les pieds nus & blanchis de la craie dont on marquoit les esclaves ; *unde cretatis pedibus advenisset.*

Je ferois un livre au lieu d'une préface , si j'entrois dans le détail du luxe des Romains , & si j'entreprendois de représenter la magnificence de leurs bâtimens , la richesse de leurs habits , les pierreries dont ils se paroient , ce nombre prodigieux d'esclaves , d'affranchis , & de clients dont ils étoient environnés en tout temps , & surtout la dépense & la profusion de leurs tables.

Dans le temps même de la République , ils n'étoient point contents , dit Pacatus , (b) si au milieu de l'hiver les roses ne nageoient sur le vin de Falerne qu'on leur présentoit , & si dans l'été on ne l'avoit fait rafraîchir dans des vases d'or. Ils n'estimoient les festins que par le prix des mets qu'on y servoit. Il falloit au travers des périls de la mer leur aller chercher des oiseaux du Phase ; & pour comble de corruption , on commença après la conquête de l'Asie à introduire dans ces festins des chanteuses & des baladines.

Les jeunes gens en faisoient l'objet de leurs ridicules affections. Ils se frisoient comme elles : ils

(a) 5750000. l.

(b) Panegy. Th. Aug.



affectoient même d'imiter le son de leur voix, & leur démarche lascive ; ils ne surpassoient ces femmes perdues que par leur mollesse & leur lâcheté. *Capillum frangere, & ad muliebres blanditias vocem extenuare, mollitie corporis certare cum feminis, & immundissimis se excolere munitiis, nostrorum adolescentium specimen est.* (a)

Aussi Jules-César, qui connoissoit la fausse délicatesse de cette jeunesse efféminée, ordonna à ses soldats dans la bataille de Pharsale, au lieu de lancer de loin leurs javelots, de les porter droit au visage ; (b) *Miles, faciem feri.* Et il arriva, comme ce grand homme l'avoit prévu, que ces jeunes gens, idolâtres de leur beauté, se tournèrent en fuite, de peur de s'exposer à être défigurés par des blessures & des cicatrices.

Quelle ressource pour la liberté ! ou pour mieux dire, quel augure d'une servitude prochaine ! Il n'en falloit point d'autre que de voir un Etat où la valeur étoit moins considérée que le luxe : où le pauvre Officier languissoit dans les honneurs obscurs d'une légion, pendant que les Grands tâchoient de couvrir leur lâcheté & d'éblouir le public par la magnificence de leur train, & par l'éclat de leur dépense.

*Savior armis*

*Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.* Lacan.

Un luxe aussi général eut bientôt consumé les biens des particuliers. Pour fournir à une dépense si excessive, après avoir vendu ses maisons & ses terres, on vendit par d'indignes adoptions & par des alliances honteuses le sang illustre de ses ancêtres ; & quand on n'eut plus rien à vendre, on trafiqua de sa liberté. Le Magistrat comme le simple citoyen, l'Officier & le soldat portèrent leur servitude où ils crurent trouver leur intérêt. Les légions de la République devinrent les lé-

gions des grands & des chefs de parti ; & pour attacher le soldat à leur fortune , ils dissimuloient ses brigandages , & négligeoient la discipline militaire , à laquelle leurs ancêtres devoient leurs conquêtes & la gloire de la République.

Le luxe & la mollesse étoient passés de la Ville jusques dans le camp. On voyoit une foule de valets & d'esclaves , avec tout l'attirail de la volupté , suivre l'armée comme une autre armée. César après avoir forcé le camp de Pompée dans les plaines de Pharsale , y trouva les tables dressées comme pour des festins. Les buffets , dit-il , plioient sous le poids des vases d'or & d'argent , les tentes étoient accommodées de gazons verts , & quelques-unes , comme celle de Lentulus , pour conserver le frais , étoient ombragées de rameaux & de lierre. En un mot , il vit du côté qu'il força , le luxe & la débauche ; & dans l'endroit où on se battoit encore , le meurtre & le carnage : *alibi prælia & vulnera ; alibi popina , simul cruor & strues corporum , juxta scorta & scortis simile*. Tacit.

Après cela faut-il s'étonner que des hommes qui recherchoient les voluptés au milieu même des périls , & qui ne s'exposoient aux périls que pour pouvoir fournir à leurs plaisirs , aient vu ensevelir leur liberté dans les champs de Pharsale ; au lieu que tant que cette liberté si précieuse aux premiers Romains , avoit été sous la garde de la pauvreté & de la tempérance , l'amour de la patrie , la valeur , le courage , & toutes les vertus civiles & militaires en avoient été inséparables.

*Utinam remeare liceret*

*Ad veteres fines & moenia pauperis Anci.*

Claud. de Bell. Gild.



*HISTOIRE*  
D E S  
*RÉVOLUTIONS*  
A R R I V É E S  
*DANS LE GOUVERNEMENT*  
D E L A  
*RÉPUBLIQUE ROMAINE.*

---

L I V R E P R E M I E R.

*Romulus , fondateur & premier Roi de Rome , est en même-temps le chef de la Religion , & établit différentes loix avec le consentement de ses sujets. Il fait faire le dénombrement de tous les citoyens qu'il partage en trois tribus. Chaque tribu est ensuite divisée en dix curies. Etablissement du Sénat & de l'Ordre des Chevaliers. Ce que c'étoient que les Plébéiens. Les Sabins , après une guerre fort animée , font une alliance fort étroite avec les Romains , & vivent sous les mêmes loix. Mort de Romulus.*

*Tome I.*

A

*Numa lui succede. Il se sert de la religion pour adoucir les maux farouches des habitants de la ville de Rome. Combat des Horaces & des Curiaces sous Tullus Hostilius. Albe ruinée. Ses habitants transférés à Rome. Ancus Martius établit des cérémonies qui devoient précéder les déclarations de guerre. Il défait les Latins ; & réunit leur territoire à celui de Rome. Tarquin l'ancien est élu Roi par les suffrages des principaux d'entre le peuple qu'il avoit gagnés. Il met au nombre des Sénateurs cent de ses créatures. Institution du cens sous Servius Tullius. Ce Prince est assassiné par Tarquin le superbe , qui s'empare de la royauté sans le consentement du peuple ni du Sénat. Son ambition & sa cruauté excitent un mécontentement général que l'impudicité de Sextius Tarquin son fils , & la mort de Lucrece font éclater. Révolte générale. Les Tarquins sont chassés , & la royauté est proscrire. L'Etat républicain succede au Monarchique. On élit deux Magistrats annuels , à qui on donne le nom de Consuls. La division qui survient bientôt après entre le peuple & le Sénat , oblige de créer une nouvelle Magistrature supérieure au Consulat , je veux dire la Dictature. Les brouilleries cessent pour quelque temps : mais ensuite elles se renouvellent , & vont si loin que la plus grande partie du peuple abandonne la ville , & se retire sur le Mont sacré. Pour le faire rentrer dans Rome , il fallut lui accorder l'abolition de toutes les dettes , & consentir à la création des Tribuns du peuple.*

UN PRINCE d'une puissance incertaine, (a) nourri par une personne prostituée, élevé par des bergers, & depuis devenu chef de brigands, jetta les premiers fondemens de la Capitale du monde. Il la consacra au Dieu de la guerre dont il vouloit qu'on le crût sorti, & il admit pour habitans des gens de toutes conditions, & venus de différens endroits, Grecs, Latins, Albains & Toscans, la plupart pâtres & bandits; mais tous d'une valeur déterminée. Un asyle (b) qu'il ouvrit en faveur des esclaves & des fugitifs, y en attira un grand nombre, qu'il augmenta depuis des prisonniers de guerre, & il fut de ses ennemis en faire ses premiers citoyens.

Rome, dans son origine, étoit moins une ville qu'un camp de soldats, rempli de cabanes & entouré de foibles murailles, sans Loix civiles, sans Magistrats, & qui servoit seulement d'asyle à des aventuriers, la plupart sans femmes & sans enfans, que l'impunité ou le desir de faire du butin avoient réunis. Ce fut d'une retraite de voleurs que sortirent les conquérans de l'Univers.

A peine cette ville naissante fut-elle élevée au-dessus de ses fondemens, que ses premiers habitans se presserent de donner quelque forme au gouvernement. Leur principal objet fut de concilier la liberté avec l'Empire : & pour y parvenir, ils établirent une

(a) *Année de Rome environ la 2201 du monde, environ la quatrième de la sixième Olympiade & la 713 avant la naissance de Notre-Seigneur J. J. Christ.*

(b) *Tit. Liv. 1. D, 1. c. 3.*

espece de Monarchie mixte , & partagerent la souveraine puissance entre le Chef ou le Prince de la nation , un Sénat qui lui devoit servir de Conseil , & l'assemblée du peuple. Romulus , le fondateur de Rome (a) , en fut élu pour le premier Roi ; il fut reconnu en même-temps pour le Chef de la Religion , le souverain Magistrat de la ville , & le Général né de l'Etat. Il prit , outre un grand nombre de Gardes , douze Licteurs , espece d'Huissiers , qui l'accompagnoient (b) quand il paroissoit en public. Chaque Licteur étoit armé d'une hache d'armes , environnée de faisceaux de verges , pour désigner le droit de glaive , symbole de la souveraineté. Mais sous cet appareil de la royauté , son pouvoir ne laissoit pas d'être resserré dans des bornes fort étroites , & il n'avoit guere d'autre autorité que celle de convoquer le Sénat & les assemblées du peuple ; d'y proposer les affaires ; de marcher à la tête de l'armée quand la guerre avoit été résolue par un décret public , & d'ordonner de l'emploi des finances , qui étoient sous la garde de deux Trésoriers , qu'on appella depuis *Questeurs*.

Les premiers soins du nouveau Prince furent d'établir différentes loix par rapport à la Religion & au gouvernement civil , toutes également nécessaires pour entretenir la société entre les hommes ; mais qui ne furent cependant publiées qu'avec le consentement de tout le peuple Romain. On ne sçait pas bien qu'elle étoit la forme du culte de ces temps si éloignés. On voit seulement par l'histoire , que la Religion des premiers Romains avoit beaucoup de rapport avec leur origine. Ils célébroient la fête de la Déesse *Palès* , une des

(a) *Dionisii Halicarnas. l. 2. p. 81,*

(b) *D. H. l. 2. Plus, in Roma.*

Divinités tutélaires des Bergers. Pan , Dieu des forêts , avoit aussi ses autels , il étoit révéré dans les fêtes Lupercales ou des Louves : on lui sacrifioit un chien. Plutarque nous parle d'un Dieu *Consus* , qui présidoit aux Conseils ; il n'avoit pour temple qu'une grotte pratiquée sous terre. On a donné depuis un air de mystère à ce qui n'étoit peut-être alors qu'un pur effet du hazard ou de la nécessité ; & on nous a débité que ce temple n'avoit été ménagé sous terre que pour apprendre aux hommes que les délibérations des Conseils devoient être secrètes.

Mais la principale Religion de ces temps grossiers , consistoit dans les augures & dans les aruspices , c'est-à-dire , dans les pronostics qu'on tiroit du vol des oiseaux ou des entrailles des bêtes. Les Prêtres & les Sacrificateurs faisoient croire au peuple qu'ils y lisoient distinctement les destinées des hommes. Cette pieuse fraude , qui ne devoit son établissement qu'à l'ignorance de ces premiers siècles , devint depuis un des mystères du gouvernement , comme nous aurons lieu de le faire observer dans la suite , & on prétend que Romulus même voulut être le premier augure de Rome , de peur qu'un autre , à la faveur de ces superstitions (a) , ne s'emparât de la confiance de la multitude. Il défendit par une loi expresse , qu'on ne fit aucune élection , soit pour la dignité Royale , le Sacerdoce ou les Magistratures publiques (b) , & qu'on n'entreprît même aucune guerre qu'on n'eût pris auparavant les auspices. Ce fut par le même esprit de religion , & par une sage politique , qu'il interdit tout culte des Divinités étrangères ,

(a) Cicero l. 3. de legibus.

(b) Idem l. 3. de natura Deorum.

comme capable d'introduire de la division entre ses nouveaux sujets. Le Sacerdoce , par la même loi , devoit être à vie ; les Prêtres ne pouvoient être élus avant l'âge de cinquante ans. Romulus leur défendit de mêler des fables aux mystères de la religion , & d'y répandre un faux merveilleux sous prétexte de les rendre plus vénérables au peuple. Ils devoient être instruits des loix & des coutumes du pays , & ils étoient obligés d'écrire les principaux événements qui arrivoient dans l'Etat ; ainsi ils en furent les premiers historiens & les premiers Jurisconsultes.

Il nous reste dans l'histoire (a) quelques fragments des loix civiles qu'établit Romulus. La première regarde les femmes mariées ; elle leur défend de se séparer de leurs maris , sous quelque prétexte que ce soit , en même-temps qu'elle permet aux hommes de les répudier , & même de les faire mourir , en y appelant leurs parents , si elles sont convaincues d'adultère , de poison , d'avoir fait fabriquer de fausses clefs , ou seulement d'avoir bu du vin. Romulus crut devoir établir une loi si sévère pour prévenir l'adultère , qu'il regarda comme une seconde ivresse & comme le premier effet de cette dangereuse liqueur. Mais rien n'approche de la dureté des loix qu'il établit à l'égard des enfants. (b) Il donna à leurs pères un empire absolu sur leurs biens & sur leurs vies : ils pouvoient de leur autorité privée les enfermer , & même les vendre pour esclaves jusqu'à trois fois , quelque âge qu'ils eussent & à quelque dignité qu'ils fussent parvenus. Un père étoit le premier Magistrat de ses enfants. On pouvoit se défaire de ceux qui étoient

(a) *Gellius*, c. 25.

(b) *D., H., Plut. Inst.* l. 1.



nés avec des difformités monstrueuses ; mais le pere étoit obligé , avant que de les exposer , de prendre l'avis de cinq de ses plus proches voisins : la loi lui laissoit plus de liberté à l'égard de ses filles , pourvu que ce ne fût pas l'aînée ; & s'il violoit ces réglemens , la moitié de son bien étoit confisquée au profit du trésor public. Romulus qui n'ignoroit pas que la puissance d'un Etat consiste moins dans son étendue , que dans le nombre de ses habitants , défendit par la même loi de tuer un ennemi qui se rendroit , ou même de le vendre. Il ne fit la guerre que pour conquérir des hommes , sûr de ne pas manquer de terres quand il auroit des troupes suffisantes pour s'en emparer.

Ce fut pour reconnoître ses forces qu'il fit faire un dénombrement de tous les citoyens de Rome. Il ne s'y trouva que trois mille hommes de pied , & environ trois cens cavaliers. Romulus les divisa tous en trois tribus égales , & il assigna à chacun un quartier de la ville pour habiter. Chaque tribu fut ensuite subdivisée en dix curies ou compagnies de cent hommes , qui avoient chacune un Centurion pour les commander. Un Prêtre , sous le nom de Curion , étoit chargé du soin des sacrifices , & deux des principaux habitants , appelés *Duumvirs* , rendoient la justice à tous les particuliers.

Romulus , occupé d'un aussi grand dessein que celui de fonder un Etat , songea à assurer la subsistance de ce nouveau peuple. Rome , bâtie sur un fonds étranger , & qui dépendoit originairement de la ville d'Albe , n'avoit qu'un territoire fort borné (a) ; on prétend qu'il ne comprenoit au plus que cinq ou six

(a) V. Strabon. l. 5.

milles d'étendue. Cependant le Prince en fit trois parts quoiqu'inégales. La première fut consacrée au culte des Dieux ; on en réserva une autre pour le domaine du Roi & les besoins de l'Etat ; la plus considérable partie fut divisée en trente portions par rapport aux trente curies ; chaque particulier n'en eut pas plus de deux arpents pour sa subsistance.

L'établissement du Sénat succéda à ce partage. Romulus le composa de cent des principaux citoyens : on en augmenta le nombre depuis , comme nous le dirons dans la suite. Le Roi nomma le premier Sénateur , & il ordonna qu'en son absence il auroit le gouvernement de la ville ; chaque tribu en élut trois , & les trente curies en fournirent chacune trois autres ; ce qui composa le nombre de cent Sénateurs , qui devoient tenir lieu en même-temps de Ministres pour le Roi , & de protecteurs à l'égard du peuple : fonctions aussi nobles que délicates à bien remplir.

Les affaires les plus importantes devoient être portées au Sénat. Le Prince , comme le chef , y présidoit à la vérité ; mais cependant tout s'y décidait à la pluralité des voix , & il n'y avoit que son suffrage comme un Sénateur particulier. Rome , après son Roi , ne voyoit rien de si grand & de si respectable que ces Sénateurs. On les nomma *peres* , & leurs descendants *Patriciens* : origine de la première Noblesse parmi les Romains. On donna aux Sénateurs ce nom de *peres* par rapport à leur âge , ou à cause des soins qu'ils prenoient de leurs concitoyens (a) : » ceux qui » composoient anciennement le Conseil de la » République , dit Salluste , avoient le corps » affoibli par les années ; mais leur esprit étoit

(a) *Conjur. Capit.*

En fortifié par la sagesse & par l'expérience. Les dignités civiles & militaires, mêmes celles du Sacerdoce, appartenoient aux Patriciens, à l'exclusion des Plébéiens. Le peuple obéissoit à des Magistrats particuliers qui lui rendoient justice; Mais ces Magistrats recevoient les ordres du Sénat qui étoit regardé comme la loi suprême & vivante de l'Etat, le gardien & le défenseur de la liberté.

Les Romains, après l'établissement du Sénat, tirèrent de nouveau de chaque curie dix hommes de cheval; on les nomma *Celeres*, soit du nom de leur chef appelé Celer, ou par rapport à leur vitesse, & parce qu'ils sembloient voler pour exécuter les ordres qu'on leur donnoit. Romulus en composa sa garde; ils combattoient également à pied & à cheval, dit Denis d'Halicarnasse, selon les occasions & la disposition du terrain où ils se trouvoient, ce qui revient assez à cette espece de milice que nous appellons *Dragons*. L'Etat leur fournissoit un cheval, d'où ils furent appelés Chevaliers, & ils étoient distingués par un anneau d'or. Mais dans la suite, quand leur nombre fut augmenté, cette fonction militaire fut changée en un simple titre d'honneur, & ces Chevaliers ne furent pas plus attachés à la guerre que les autres citoyens. On les vit au contraire se charger, sous le nom de *Publicains*, de recueillir les tributs, & tenir à ferme les revenus de la République: espece de corps qui, quoique Plébéien, ne laissoit pas de former comme un ordre séparé entre les Patriciens & le peuple.

De tous les peuples du monde, le plus fier dès son origine, & le plus jaloux de sa liberté, a été le peuple Romain. Ce dernier ordre, quoique formé pour la plupart de pâtres & d'esclaves, voulut avoir part dans le gouver-

nement comme le premier. C'étoit lui qui autorisoit les loix qui avoient été dirigées par le Roi & le Sénat ; & il donnoit lui-même , dans ses assemblées , les ordres qu'il vouloit exécuter. Tout ce qui concernoit la guerre & la paix , la création des Magistrats , l'élection même du Souverain , dépendoit de ses suffrages. Le Sénat s'étoit seulement réservé le pouvoir d'approuver ou de rejeter ses projets , qui , sans ce tempérament & le concours de ses lumières , eussent été souvent trop précipités & trop tumultueux.

Telle étoit la constitution fondamentale de cet Etat , qui n'étoit ni purement Monarchique , ni aussi entièrement républicain. Le Roi , le Sénat & le peuple étoient , pour ainsi dire , dans une dépendance réciproque ; & il résultoit de cette mutuelle dépendance un équilibre d'autorité qui modéroit celle du Prince , & qui assuroit en même-temps le pouvoir du Sénat & la liberté du peuple.

Romulus pour prévenir les divisions que la jalousie , si naturelle aux hommes , pouvoit faire naître entre le citoyens d'une même République , dont les uns venoient d'être élevés au rang de Sénateurs , & les autres étoient restés dans l'ordre du peuple , tâcha de les attacher les uns aux autres par des liaisons & des bienfaits réciproques. Il fut permis à ces Plébéiens de se choisir dans le corps du Sénat des *Patrons* qui étoient obligés de les assister de leurs conseils & de leur crédit ; & chaque particulier , sous le nom de *Client* , s'attachoit de son côté aux intérêts de son Patron. Si ce Sénateur n'étoit pas riche , ses Clients contribuoient à la dot de ses filles , au paiement de ses dettes ou de sa rançon , en cas qu'il eût été fait prisonnier de guerre ; & ils n'eussent osé lui refuser leurs suffrages s'il

briguoit quelque magistrature. Il étoit également défendu au patron & au client de se présenter en justice pour servir de témoins l'un contre l'autre. Ces offices réciproques , & ces obligations mutuelles furent estimées si saintes , que ceux qui les violaient passoient pour infâmes , & il étoit même permis de les tuer comme des sacrilèges.

Un tempérament si sage dans le gouvernement , attiroit de tous côtés de nouveaux citoyens dans Rome ; Romulus en faisoit autant de soldats , & déjà cet Etat commençoit à se rendre redoutable à ses voisins. Il ne manquoit aux Romains que des femmes pour en assurer la durée ; Romulus envoya des députés pour en demander aux Sabins & aux nations voisines , & pour leur proposer de faire une étroite alliance avec Rome. Les Sabins occupoient cette contrée d'Italie qui est située entre le Tibre , le Teveron & les Apennins. Ils habitoient de petites villes & différentes bourgades , dont les unes étoient gouvernées par des Princes , & d'autres par de simples Magistrats , & en forme de République. Mais quoique leur gouvernement particulier fût différent , ils s'étoient unis par une espèce de ligue & de communauté qui ne formoit qu'un seul Etat de tous les peuples de cette nation. Ces peuples étoient les plus belliqueux de l'Italie , & les plus voisins de Rome. Comme le nouvel établissement de Romulus leur étoit devenu suspect , ils rejetterent la proposition des Romains : quelques-uns ajouterent la raillerie au refus ( a ) , & ils demanderent à ces envoyés pourquoi leur Prince n'ouvroit pas un asyle en faveur des femmes fugitives , & des esclaves de ce sexe , comme il avoit fait

(a) Tit. Liv. l. 1. c. 9.

pour les hommes ; que ce seroit le moyen de former des mariages où de part & d'autre on n'auroit rien à se reprocher.

Romulus n'apprit qu'avec un vif ressentiment une réponse si piquante ; il résolut de s'en venger , & d'enlever les filles de ses voisins. Il communiqua son dessein aux principaux du Sénat ; & comme la plupart avoient été élevés dans le brigandage & dans la maxime d'emporter tout par la force , ils ne donnerent que des louanges à un projet proportionné à leur audace. Il ne fut question que de choisir les moyens les plus propres pour le faire réussir ; Romulus n'en trouva point de meilleur que de célébrer à Rome des jeux solennels en l'honneur de Neptune Chevalier. La Religion entroit toujours dans ces fêtes , qui étoient précédées par des sacrifices , & qui terminoient par des combats de lutteurs , & par différentes sortes de courses à pied & à cheval.

Les Sabins les plus voisins de Rome ne manquèrent pas d'y accourir au jour destiné à cette solennité , comme Romulus l'avoit bien prévu. On y vit aussi un grand nombre de Céniniens , de Crustuminiens & d'Antennates , avec leurs femmes & leurs enfants. Les uns & les autres furent reçus par les Romains avec de grandes démonstrations de joie ; chaque citoyen se chargea de son hôte ; & après les avoir bien régalez , on les conduisit & on les plaça commodément dans l'endroit où se faisoient les jeux. Mais pendant que ces étrangers étoient attachés à voir le spectacle , les Romains , par ordre de Romulus , se jetterent , l'épée à la main , dans cette assemblée : ils enleverent toutes les filles , & mirent hors de Rome les peres & les meres , qui reclamoient en vain l'hospitalité violée. Leurs filles répan-

dirent d'abord beaucoup de larmes ; elles souffrirent ensuite qu'on les consolât ; le temps à la fin adoucit l'aversion qu'elles avoient pour leurs ravisseurs , dont elles firent depuis des époux légitimes. Cependant l'enlèvement de ces filles causa une guerre qui dura plusieurs années. Les Céniniens furent les premiers qui firent éclater leur ressentiment. Ils entrèrent en armes sur les terres des Romains. Romulus marcha aussi-tôt contr'eux , les défit , tua leur Roi , ou leur Chef , appelé Acron , prit leur ville & en emmena tous les habitants , qu'il obligea de le suivre à Rome , où il leur donna les mêmes droits & les mêmes privilèges qu'aux autres citoyens. Ce Prince rentra dans Rome , chargé des armes & des dépouilles de son ennemi , dont il s'étoit fait une espèce de trophée , & il les consacra à Jupiter *Feretrien* , comme un monument de sa victoire : origine de la cérémonie du triomphe chez les Romains. Les Antemnates & les Crustuminiens n'eurent pas un sort plus favorable que les Céniniens. Ils furent vaincus , Antennes & Crustumenie furent prises. Romulus ne les voulut point détruire ; mais comme le pays étoit gras & abondant (a) , il y établit deux colonies , qui lui servoient de ce côté-là comme des gardes avancées contre les incursions de ses autres ennemis. Tatius , Roi de Cures dans le pays des Sabins , prit à la vérité les armes le dernier ; mais il n'en fut pas moins redoutable : il surprit par trahison la ville de Rome , & pénétra jusques dans la place. Il y eut un combat sanglant & très-opiniâtre , sans qu'on en pût prévoir le succès , lorsque ces Sabines , qui étoient devenues femmes des Romains , & dont la plupart en avoient déjà eu des enfants ,

(a) L'an 4 de Rome.

se jetterent au milieu des combattants, & par leurs prières & leurs larmes suspendirent l'animosité réciproque. On en vint à un accommodement, les deux peuples firent la paix ; & , pour s'unir encore plus étroitement , la plupart de ces Sabins qui ne vivoient qu'à la campagne , ou dans des bourgades & de petites villes , vinrent s'établir à Rome. Ainsi ceux qui le matin avoient conjuré la perte de cette ville , en devinrent avant la fin du jour les citoyens & les défenseurs. (a) Il est vrai qu'il en coûta d'abord à Romulus une partie de sa souveraineté : il fut obligé d'y associer Tatius le Roi des Sabins , & cent des plus nobles de cette nation furent admis en même-temps dans le Sénat. Mais Tatius ayant été tué depuis par des ennemis particuliers , on ne lui donna point de successeur ; Romulus rentra dans tous ses droits & réunit en sa personne toute l'autorité royale.

Les Sénateurs Sabins , & tous ceux qui les avoient suivis , devinrent insensiblement Romains ; Rome commença à être regardée comme la plus puissante ville de l'Italie ; on y comptoit avant la fin du regne de Romulus jusqu'à quarante-sept mille habitants , tous soldats , tous animés du même esprit , & qui n'avoient pour objet que de conserver leur liberté & de se rendre maîtres de celle de leurs voisins. Mais cette humeur féroce & entreprenante les rendoit moins dociles pour les ordres du Prince ; d'un autre côté l'autorité souveraine , qui ne cherche souvent qu'à s'étendre , devint suspecte & odieuse dans le Fondateur même de l'Etat.

Romulus victorieux de cette partie des Sabins , voulut régner trop impérieusement

(a) *An 17 de Rome 747 avant Jésus-Christ.*



sur ses sujets & sur un peuple nouveau qui vouloit bien lui obéir , mais qui prétendoit qu'il dépendît lui-même des loix dont il étoit convenu dans l'établissement de l'Etat. Ce Prince au contraire rappelloit à lui seul toute l'autorité qu'il eût dû partager avec le Sénat & l'assemblée du peuple. Il fit la guerre à ceux de Commerin , de Fidene , & à ceux de Veïe , petites villes comprises entre les cinquante-trois peuples que Pline dit qui habitoient l'ancien *Latium* ; mais qui étoient si peu considérables , qu'à peine avoient-ils un nom dans le temps même qu'ils subsistoient , si on en excepte Veïe , ville célèbre de la Toscane. (a) Romulus vainquit ces peuples les uns après les autres , prit leurs villes , dont il ruina quelques-unes , & s'empara d'une partie du territoire des autres , dont il disposa depuis de sa seule autorité. Le Sénat en fut offensé , il souffroit impatiemment que le gouvernement se tournât en pure monarchie. (b) Il se défit d'un Prince qui devenoit trop absolu. Romulus âgé de cinquante-cinq ans , & après trente-sept de regne , disparut sans qu'on ait pu découvrir de quelle maniere ou l'avoit fait périr. (c) Le Sénat , qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il y eût contribué , lui dressa des autels après sa mort , & il fit un Dieu de celui qu'il n'avoit pu souffrir pour Souverain.

L'autorité royale , par la mort de Romulus , se trouva confondue dans celle du Sénat. Les Sénateurs convinrent de la partager , & chacun sous le nom d'entre-Roi gouvernoit à son tour pendant cinq jours , & jouissoit de tous les honneurs de la souveraineté. Cette nouvelle forme de gouvernement dura un an entier ,

(a) *Virgil. Æneid. l. 6.* (b) *An 37 de Rome.*

(c) *An 38 de Rome.*

& le Sénat ne songeoit point à se donner un nouveau Souverain. Mais le peuple qui s'aperçut que cet interregne ne servoit qu'à multiplier les maîtres, demanda hautement qu'on y mît fin : il fallut que le Sénat relâchât à la fin une autorité qui lui échappoit. Il fit proposer au peuple s'il vouloit qu'on procédât à l'élection d'un nouveau Roi, ou qu'on choisît seulement des Magistrats annuels qui gouvernassent l'Etat. Le peuple, par estime & par déférence pour le Sénat, lui remit le choix de ces deux sortes de gouvernements. Plusieurs Sénateurs, qui goûtoient le plaisir de ne voir dans Rome aucune dignité au-dessus de la leur, inclinoient pour l'Etat Républicain : mais les principaux de ce corps, qui aspiraient secrètement à la couronne, firent décider à la pluralité des voix qu'on ne changeroit rien dans la forme du gouvernement. Il fut résolu qu'on procéderoit à l'élection d'un Roi : & le Sénateur qui fit le dernier, durant cet interregne, la fonction *d'entre-Roi*, adressant la parole au peuple en pleine assemblée, lui dit :  
« élisez un Roi, Romains, le Sénat y consent ; & si vous faites choix d'un Prince  
« digne de succéder à Romulus, le Sénat le  
« confirmera dans cette suprême dignité. » On tint pour cette importante élection une assemblée générale du peuple Romain. Nous croyons qu'il ne sera pas inutile de remarquer ici qu'on comprenoit sous ce nom *d'assemblée du peuple*, non-seulement les Plébéiens, mais encore les Sénateurs, les Chevaliers, & généralement tous les citoyens Romains qui avoient droit de suffrage, de quelque rang & de quelque condition qu'ils fussent. C'étoient comme les Etats-généraux de la nation, & on avoit appelé ces assemblées, assemblées du peuple ; parce que les voix s'y comptant par tête, les

Plébéïens seuls , plus nombreux que les deux autres ordres de l'Etat , décidoient ordinairement de toutes les délibérations , qui dans ces premiers temps , n'avoient cependant d'effet qu'autant qu'elles étoient ensuite approuvées par le Sénat : telle étoit alors la forme qui s'observoit dans les élections ; celle du successeur de Romulus fut fort contestée.

Le Sénat étoit composé d'anciens Sénateurs & des nouveaux qu'on y avoit aggrégés sous le regne de Tatius ; cela forma deux partis. Les anciens demandoient un Romain d'origine ; les Sabins , qui n'avoient point eu de Roi depuis Tatius , en vouloient un de leur nation. Enfin , après beaucoup de contestations , ils demeurèrent d'accord que les anciens Sénateurs nommeroient le Roi de Rome , mais qu'ils seroient obligés de le choisir parmi les Sabins. Leur choix (a) tomba sur un Sabin de la ville de Cures , mais qui demouroit à la campagne. Il s'appelloit *Numa Pompilius* (b) , homme de bien , sage , modéré , équitable , mais peu guerrier , & qui ne pouvant se donner de la considération par son courage , chercha à se distinguer par des vertus pacifiques. Il travailla pendant tout son regne , à la faveur d'une longue paix , à tourner les esprits du côté de la Religion , & à inspirer aux Romains une grande crainte des Dieux. Il bâtit de nouveaux temples , il institua des fêtes ; & comme les réponses des Oracles & les prédictions des Augures & des Aruspices faisoient toute la religion de ce peuple grossier , il n'eut pas de peine à lui persuader que des Divinités qui prédisoient ce qui devoit arriver d'heureux ou de malheureux , pouvoient bien être la cause

(a) *An 39 de Rome.*

(b) *Tit. Liv. D. Hal. Plut.*

du bonheur ou du malheur qu'ils annonçoient ; la vénération pour ces êtres supérieurs d'autant plus redoutables qu'ils étoient plus inconnus , fut une suite de ces préjugés Rome se remplit insensiblement de superstitions ; la politique les adopta & s'en servit utilement pour tenir dans la soumission un peuple encore féroce. Il ne fut même plus permis de rien entreprendre qui concernât les affaires d'Etat sans consulter ces fausses Divinités ; & Numa, pour autoriser ces pieuses institutions & s'attirer le respect du peuple , feignit de les avoir reçues d'une nymphe appelée *Egerie* , qui lui avoit révélé , disoit-il , la maniere dont les Dieux vouloient être servis. (a) Sa mort , après un regne de 43 ans , laissa la couronne à *Tullus Hostilius* , que les Romains élurent pour troisième Roi de Rome. C'étoit un Prince ambitieux , hardi , entreprenant , plus amateur de la guerre que de la paix , & qui , sur le plan de Romulus , ne songea à conserver son Etat que par de nouvelles conquêtes.

Si la conduite pacifique de Numa avoit été utile aux Romains pour adoucir ce qu'il y avoit de féroce & de sauvage dans leurs mœurs , le caractère fier & entreprenant de Tullus ne fut pas moins nécessaire dans un Etat fondé par la force & la violence (b) , & environné de voisins jaloux de son établissement. Le peuple de la ville d'Albe faisoit paroître le plus d'animosité , quoique la plupart des Romains en tirassent leur origine , & que la ville d'Albe fût considérée comme la métropole de tout le Latium. Différents sujets de plaintes réciproques & ordinaires entre des Etats voisins , allumerent la guerre , ou , pour mieux dire , l'ambition

(a) *An de Rome 81.*

(b) *An de Rome 82.*

seule & un esprit de conquête leur firent prendre les armes. Les Romains & les Albains se mirent en campagne. Comme ils étoient voisins, les deux armées ne furent pas longtemps sans s'approcher ; on ne dissimuloit plus qu'on alloit combattre pour l'empire & la liberté. Comme on étoit prêt d'en venir aux mains, le Général d'Albe, soit qu'il redoutât le succès du combat, ou qu'il voulût seulement éviter l'effusion du sang, proposa au Roi de Rome de remettre la destinée de l'un & de l'autre peuple à trois combattants de chaque côté, à condition que l'empire seroit le prix du parti victorieux. La proposition fut acceptée ; les Romains & les Albains nommerent chacun trois Champions ; on voit bien que je veux parler (a) des Horaces & des Curiaces. Je n'entrerai point dans le détail de ce combat : tout le monde sait que les trois Curiaces & les deux Horaces périrent dans ce fameux duel (b), & que Rome triompha par le courage & l'adresse du dernier des Horaces. Le Romain rentrant dans la ville, victorieux & chargé des armes & des dépouilles de ses ennemis, rencontra sa sœur qui devoit épouser un des Curiaces. Celle-ci voyant son frere revêtu de la cotte d'armes de son amant qu'elle avoit faite elle-même, ne put retenir sa douleur, répandit un torrent de larmes ; elle s'arracha les cheveux, & dans les transports de son affliction, elle fit les plus violentes imprécations contre son frere.

Horace, fier de sa victoire, & irrité de la douleur que sa sœur faisoit éclater mal-à-propos au milieu de la joie publique, dans le transport de sa colere, lui passa son épée au travers du corps : » va, lui dit-il, trouver ton

(a) *T. Liv. Dec. 1. l. 1. c. 25.*

(b) *An de Rome 87.*

» amant , & portes lui cette passion insensée  
 » qui te fait préférer un ennemi mort à la gloire  
 » de ta patrie. » Tout le monde détestoit une  
 action si inhumaine & si cruelle. On arrêta  
 aussi-tôt le meurtrier : il fut traduit devant les  
*Duumvirs* , Juges naturels de ces sortes de cri-  
 mes ; Horace fut condamné à perdre la vie , &  
 le jour même de son triomphe auroit été ce-  
 lui de son supplice , si , par le conseil de Tullus  
 Hostilius , il n'eût appelé de ce jugement de-  
 vant l'assemblée du peuple. Il y comparut avec  
 le même courage & la même fermeté qu'il  
 avoit fait paroître dans son combat contre les  
 Curiaces. Le peuple crut qu'en faveur d'un si  
 grand service il pouvoit oublier un peu la ri-  
 gueur de la loi. Horace fut renvoyé absous ,  
 » plutôt , dit Tite-Live , par admiration pour  
 » son courage , que par la justice de sa cause «.

Nous n'avons rapporté cet événement que  
 pour faire voir , par le conseil que donna le Roi  
 de Rome à Horace d'en appeler au peuple (a) ,  
 que l'autorité de cette assemblée étoit supé-  
 rieure à celle du Prince , & que ce n'étoit que  
 dans le concours des suffrages du Roi & des  
 différents ordres de l'état que se trouvoit la  
 véritable souveraineté de cette nation.

L'affaire d'Horace étant terminée , le Roi de  
 Rome songea à faire reconnoître son autorité  
 dans la ville d'Albe , suivant les conditions du  
 combat , qui avoient adjugé l'empire & la  
 domination au victorieux. Ce Prince , en sui-  
 vant l'esprit & les maximes de Romulus , ruina  
 cette ville , dont il transféra les habitants à  
 Rome : ils y reçurent le droit de citoyens (b) , &  
 même les principaux furent admis dans le  
 Sénat : tels furent les Juliens , les Serviliens ,  
 les Quintiens , les Geganiens , les Curiaces ,

(a) *Cic. pro Milone.*(b) *An de Rome 87.*

& les Cleliens , dont les descendants remplirent depuis les principales dignités de l'Etat , & rendirent de très-grands services à la République , comme nous le verrons dans la suite. Tullus Hostilius , ayant fortifié Rome par cette augmentation d'habitants , tourna ses armes contre les Sabins.

Le détail de cette guerre n'est point de mon sujet (a) ; je me contenterai de dire que ce Prince , après avoir remporté différents avantages contre les ennemis de Rome , mourut dans la trente-deuxième année de son règne ; qu'Ancus Martius , petit-fils de Numa , fut élu en la place d'Hostilius par l'assemblée du peuple , & que le Sénat confirma ensuite cette nouvelle élection.

Comme ce Prince tiroit toute sa gloire de son aïeul , il s'appliqua à imiter ses vertus paisibles & son attachement à la religion. Il institua des cérémonies sacrées qui devoient précéder les déclarations de guerre : mais ces pieuses institutions , plus propres à faire connoître sa justice que son courage , le rendirent méprisable aux peuples voisins. Rome vit bientôt ses frontières ravagées par les incursions des Latins , & Ancus reconnut par sa propre expérience que le trône exige encore d'autre vertus que la piété. Cependant pour soutenir toujours son caractère , avant que de prendre les armes , il envoya aux ennemis un Héraut que les Romains appelloient *Fecialem* : ce Héraut portoit une javeline ferrée , comme la preuve de sa commission. Etant arrivé sur la frontière , il cria à haute voix : » écoutez , Jupiter , & vous , Junon , écoutez. Quirinus , écoutez. Dieu du ciel , de la terre & des enfers , » je vous prends à témoin que le Peuple Latin

(a) *An de Rome 113.*

est injuste ; & comme ce peuple a outragé le peuple Romain , le peuple Romain & moi , du consentement du Sénat , lui déclarons la guerre. On voit par cette formule que nous a conservée Tite-Live , qu'il n'est fait aucune mention du Roi , & tout se fait au nom & par l'autorité du peuple , c'est-à-dire de tout le corps de la nation.

Cette guerre fut aussi heureuse qu'elle étoit juste. Ancus battit les ennemis , ruina leurs villes , en transporta les habitants à Rome , & réunit leur territoire à celui de cette capitale.

Tarquin premier , ou l'ancien , quoiqu'étranger , parvint à la couronne après la mort d'Ancus (a) , & il l'acheta par des secours gratuits qu'il avoit donnés auparavant aux principaux du peuple. Ce fut pour conserver leur affection & récompenser ses créatures , qu'il en fit entrer cent dans le Sénat : mais pour ne pas confondre les différents ordres de l'Etat , il les fit Patriciens , au rapport de Denis d'Halicarnasse , avant que de les élever à la dignité de Sénateurs , qui se trouverent jusqu'au nombre de trois cens , où il demeura fixé pendant plusieurs siècles. On sera peut-être étonné que dans un Etat gouverné par un Roi , & assisté du Sénat , les loix , les ordonnances & le résultat de toutes les délibérations se fissent toujours au nom du peuple , sans faire mention du Prince qui régnoit ; mais on doit se souvenir que ce peuple généreux s'étoit réservé la meilleure part dans le gouvernement. Il ne se prenoit aucune résolution , soit pour la guerre ou pour la paix , que dans ses assemblées : on les appelloit en ce temps-là assemblées par curies , parce qu'elles ne devoient être composées que des seuls habitants de Rome divisés en trente curies. C'est-là

(a) *An de Rome* 118. D. H. l. 2.



qu'on créoit les Rois, qu'on éliſoit les Magiſtrats & les Prêtres, qu'on faiſoit des loix, & qu'on adminiſtrois la juſtice. C'étoit le Roi qui, de concert avec le Sénat, convoquoit ces aſſemblées, & déciſoit, par un *Sénatus-Confulte*, du jour qu'on devoit les tenir, & des matieres qu'on y devoit traiter. Il falloit un ſecond *Sénatus-Confulte* pour confirmer ce qui y avoit été arrêté ; le Prince ou premier Magiſtrat préſidoit à ces aſſemblées, qui étoient toujours précédées par des auſpices & par des ſacrifices, dont les Patriciens étoient les ſeuls Miniſtres.

Mais cependant, comme tout ſe déciſoit dans ces aſſemblées à la pluralité des voix, & que les ſuffrages ſe comptoient par tête, les Plébéiens l'emportoient toujours ſur le Sénat & les Patriciens, enſorte qu'ils formoient ordinairement le réſultat des délibérations par préférence au Sénat & aux Nobles.

Servius Tullius, fixieme Roi de Rome (a), Prince tout républicain, malgré ſa dignité, mais qui ne pouvoit pourtant ſouffrir que le gouvernement dépendît ſouvent de la plus vile populace, réſolut de faire paſſer toute l'autorité dans le corps de la Nobleſſe & des Patriciens, où il eſpéroit trouver des vues plus juſtes, & moins d'entêtement. L'entreprise n'étoit pas ſans de grandes difficultés. Ce Prince avoit affaire au peuple de toute la terre le plus fier & le plus jaloux de ſes droits : &, pour l'obliger à en relâcher une partie, il falloit le ſavoir tromper par l'appât d'un bien plus conſidérable. Les Romains payoient en ce temps-là par tête un tribut au profit du tréſor public : & comme dans leur origine la fortune des particuliers étoit à peu près égale, on les avoit af-

(a) *An de Rome 175.*

ſujettis au même tribut , qu'ils continuerent de payer avec la même égalité , quoique par la ſucceſſion des temps il ſe trouvât beaucoup de différence entre les biens des uns & des autres.

Servius , pour éblouir le peuple , & pour connoître les forces de ſon Etat , repréſenta dans une aſſemblée , que le nombre des habitans de Rome & leurs richèſſes étant conſidérablement augmentés par cette foule d'étrangers qui s'étoient établis dans la ville , il ne lui paroifſoit pas juſte qu'un pauvre citoyen contribuât autant qu'un plus riche aux charges de l'Etat ; qu'il falloit régler ces contributions ſuivant les facultés des particuliers : mais que , pour en avoir une connoiſſance exacte , il falloit obliger tous les citoyens , ſous les plus grandes peines , à en donner une déclaration fidelle , & qui pût ſervir de regle pour faire cette répartition.

Le peuple , qui ne voyoit dans cette propoſition que ſon propre ſoulagement , la reçut avec de grands applaudisſemens , & toute l'aſſemblée , d'un mutuel conſentement , donna au Roi le pouvoir d'établir dans le gouvernement l'ordre qui lui paroîtroit le plus convenable au bien public. Ce Prince , pour parvenir à ſes fins , diviſa d'abord tous les habitans de la ville , ſans diſtinction de naiſſance ou de rang , en quatre *tribus* , appellées les tribus de la ville. Il rangea ſous vingt-fix autres tribus les citoyens qui demeuroient à la campagne & dans le territoire de Rome. Il institua enſuite le cens , qui n'étoit autre choſe qu'un rôle & un dénombrement de tous les citoyens Romains , dans lequel on comprit leur âge , leurs facultés , leur profeſſion , le nom de leur tribu & de leur curie , & le nombre de leurs enfans & de leurs eſclaves. Il ſe trouva alors dans Rome (a) & aux environs plus

(a) *Fabius Paſtor.*

plus de quatre-vingt mille citoyens capables de porter les armes.

Servius partagea ce grand nombre en six classes , & il composa chaque classe de différentes Centuries de gens de pied. Il mit dans la première classe quatre-vingt Centuries , dans lesquelles il ne fit entrer que des Sénateurs , des Patriciens , ou des gens distingués par leurs richesses , & tous ne devoient pas avoir moins que cent mines ou dix mille dragmes de bien : ce qui pouvoit revenir en ces temps-là à un peu plus de mille écus de notre monnoie ; ce que nous n'osons pas cependant affirmer bien positivement , à cause de la différence qui se trouve dans les opinions des Savants sur la valeur & la variation des monnoies. On ne sait pas plus précisément si chaque Century de cette première classe étoit composée de cent hommes effectifs. Il y a lieu de croire au contraire que Servius , dans la vue de multiplier les suffrages des Patriciens , avoit augmenté le nombre de leurs Centuries ; & il cachoit ce dessein secret sous le prétexte plausible que les Patriciens étant plus riches que les Plébéiens , une Century , composée d'un petit nombre de ce premier ordre , devoit autant contribuer aux charges de l'Etat qu'une Century complete de Plébéiens.

Ces quatre-vingt compagnies de la première classe furent partagées en deux ordres. Le premier composé des plus âgés , & qui étoient au-dessus de quarante-cinq ans , étoit destiné pour la garde & la défense de la ville ; & les quarante autres Compagnies , formées des plus jeunes , depuis dix-sept ans jusqu'à quarante-cinq , devoient marcher en campagne , & aller à la guerre. Ils avoient tous pareilles armes offensives & défensives : les offensives étoient le javelot , la pique ou la hallebarde & l'épée ; & ils avoient pour armes défensives le casque , la cuirasse & les cuissarts d'airain.

On rangea encore sous cette première classe toute la cavalerie , dont on fit dix-huit Centuries , composées des plus riches & des principaux de la ville. On y ajouta deux autres Centuries d'artisans qui suivoient le camp sans être armés ; & leur emploi consistoit à conduire & à dresser les machines de guerre.

La seconde classe n'étoit composée que de vingt Centuries , & de ceux qui possédoient au moins la valeur de soixante-quinze mines de bien , c'est-à-dire un peu plus de deux mille livres de notre monnoie. Ils se servoient à peu près des mêmes armes que les citoyens de la première classe , & ils n'étoient distingués que par l'écu qu'ils portoient au lieu de bouclier.

Il n'y avoit pareillement que vingt Centuries dans la troisième classe , & il falloit avoir au moins cinquante mines de bien pour y entrer , c'est-à-dire un peu plus de cinq cens écus de notre monnoie.

La quatrième classe étoit composée du même nombre de Centuries que les deux précédentes ; & ceux qui étoient rangés dans cette classe devoient avoir au moins vingt-cinq mines de bien , c'est-à-dire environ sept cens cinquante livres de notre monnoie.

Il y avoit trente Centuries dans la cinquième classe , & on avoit placé dans ces Centuries tous ceux qui avoient au moins douze mines & demi de bien , c'est-à-dire un peu plus de trois cens livres de notre monnoie. Ils ne se servoient que de frondes pour armes , & ordinairement ils combattoient hors des rangs & sur les ailes de l'armée.

La sixième classe n'avoit qu'une Centurie , (a) & même c'étoit moins une Centurie qu'un amas confus des plus pauvres citoyens. On les appelloit *Prolétaires* , comme n'étant utiles à la

(a) *Aul. Gell.* l. 6. c. 10.

République que par les enfans qu'ils engendroient : ou *Exempts* , à cause qu'ils étoient dispensés d'aller à la guerre , & de payer aucun tribut.

On avoit compris sous la seconde classe deux Centuries de charpentiers & d'ouvriers de machines militaires , & il y en avoit deux autres de trompettes , attachées à la quatrième classe. Toutes ces classes se partageoient , comme la première , entre les vieillards qui restoient pour la défense de la ville , & les jeunes gens dont on formoit les légions qui devoient marcher en campagne. Elles composoient en tout cent quatre-vingt-treize Centuries , commandées chacune par un Centurion distingué par son expérience & par sa valeur.

Servius ayant établi cette distinction entre les citoyens d'une même République , ordonna qu'on assembleroit le peuple par Centuries , lorsqu'il seroit question d'élire des Magistrats , de faire des loix , de déclarer la guerre , ou d'examiner les crimes commis contre la République , ou contre les privilèges de chaque ordre. L'assemblée se devoit tenir hors de la ville , & dans le champ de Mars. C'étoit au Souverain ou au premier Magistrat à convoquer ces assemblées comme celles des Curies : & toutes les délibérations y étoient pareillement précédées par les auspices , ce qui donnoit beaucoup d'autorité au Prince & aux Patriciens , qui étoient revêtus des principales charges du Sacerdoce. On convint outre cela qu'on recueilleroit les suffrages par Centuries ; au lieu qu'ils se comptoient auparavant par tête , & que les quatre-vingt-dix-huit Centuries de la première classe donneroient leurs voix les premières. Servius par ce règlement transporta adroitement dans ce corps , composé des grands de Rome , toute l'autorité du gouvernement ; & sans priver ouvertement les Plébéiens du droit de suffrage , il

fut par cette disposition le rendre inutile. Car toute la Nation n'étant composée que de cent quatre-vingt-treize Centuries, & s'en trouvant quatre-vingt-dix-huit dans la première classe, s'il y en avoit seulement quatre-vingt-dix-sept du même avis, c'est-à-dire une de plus que la moitié des cent quatre-vingt-treize, l'affaire étoit conclue, & alors la première classe, composée, comme nous avons dit, des grands de Rome, formoit seule les decrets publics; & s'il manquoit quelque voix, & que quelques Centuries de la première classe ne fussent pas du même sentiment que les autres, on appelloit la seconde classe. Mais quand ces deux classes se trouvoient d'avis conforme, il étoit inutile de passer à la troisième. Ainsi le petit peuple se trouvoit sans pouvoir quand on recueilloit les voix par Centuries, au lieu que quand on les prenoit par Curies, comme les riches étoient confondus avec les pauvres, le moindre Plébéien avoit autant de crédit que le plus considérable des Sénateurs. Depuis ce temps-là les assemblées par Curies ne se firent plus que pour élire les *Flamines*, c'est-à-dire les Prêtres de Jupiter, de Mars, de Romulus, & pour l'élection du grand Curion, & de quelques Magistrats subalternes dont on aura lieu de parler dans la suite. Nous ne sommes entrés dans un détail si exact de ce nouveau plan de gouvernement, que parce que, sans cette connoissance, il seroit difficile d'entendre ce que nous rapporterons dans la suite des différens qui s'éleverent entre le Sénat & le peuple Romain au sujet du gouvernement.

La royauté, après cet établissement, parut à Servius comme une pièce hors d'œuvre, & inutile dans un Etat presque Républicain. On prétend que pour achever son ouvrage, & pour rendre la liberté entière aux Romains, il avoit résolu d'abdiquer généreusement la couronne,

& de réduire le gouvernement en pure République , sous la régence de deux Magistrats annuels qui seroient élus dans une assemblée générale du peuple Romain. Mais un dessein si héroïque n'eut point d'effet par l'ambition de Tarquin le Superbe , gendre de Servius , qui dans l'impatience de régner , fit assassiner son Roi & son beau-pere. Il prit en même-temps possession du Trône (a) sans nulle forme d'élection , & sans consulter ni le Sénat ni le peuple , & comme si cette suprême dignité eût été un bien héréditaire , ou une conquête qu'il n'eût due qu'à son courage & à sa valeur.

Une action si inhumaine le fit regarder avec horreur par tous les gens de bien. Tout le monde détestoit également son ambition & sa cruauté. Parricide & tyran en même-temps , il venoit d'ôter la vie à son beau-pere & la liberté à sa patrie ; & comme il n'étoit monté sur le trône que par ce double crime , il ne s'y maintint que par de nouvelles violences. Il ne laissa pas de se conduire d'abord dans sa tyrannie avec beaucoup d'habileté ; il s'assura de l'armée , qu'il regardoit comme le plus ferme soutien de sa puissance. Fier & cruel dans Rome & à l'égard des grands , qui pouvoient s'opposer à ses desseins ; mais doux , humain , même familier à l'armée & avec les Soldats , il les récompensoit magnifiquement ; plus d'une fois il abandonna des villes ennemies au pillage. Il sembloit qu'il ne fit la guerre que pour les enrichir , soit qu'il en craignît les forces réunies , ou qu'il voulût les attacher plus étroitement à sa personne & à ses intérêts. Il embellit la ville de différents édifices publics ; & comme il faisoit travailler aux fondemens d'un temple , on trouva bien avant dans la terre la tête d'un homme encore en chair , & qui s'étoit conservée sans corruption ; ce qui fit donner le nom de Capitole à ce temple. Les

(a) *An de Rome* 218.

devins & les augures qui tiroient avantage des moindres événements, prirent occasion de publier que Rome seroit un jour la maîtresse du monde, & la capitale de l'univers.

Tarquin présidoit à ces différents travaux ; mais toujours accompagné d'une troupe de gardes qui lui servoient en même-temps de satellites & d'espions. Ces esclaves du tyran répandus dans les différents quartiers de la ville, observoient avec soin s'il ne se formoit point secrètement quelque conspiration contre lui. Le moindre soupçon étoit puni de la mort, ou du moins de l'exil. Plusieurs Sénateurs des premiers de Rome périrent par des ordres secrets, sans d'autre crime que celui d'avoir osé déplorer le malheur de leur patrie. Il n'épargna pas même Marcus Junius qui avoit épousé une Tarquin, fille de Tarquin l'ancien ; mais qui lui étoit suspect à cause de ses richesses. Il le fit périr, & se défit en même-temps du fils aîné de cet illustre Romain, dont il redoutoit le courage & le ressentiment. Lucius Junius, un autre fils de Marcus, eût couru la même fortune, si, pour échapper à la cruauté du tyran, il n'eût feint d'être hébété, & d'avoir perdu l'esprit ; ce qui lui fit donner par mépris le nom de *Brutus*, qu'il rendit depuis si illustre, comme nous le dirons dans la suite. Les autres Sénateurs incertains de leur destinée, se tenoient cachés dans leurs maisons : le tyran n'en consultoit aucun ; le Sénat n'étoit plus convoqué ; il ne se tenoit plus aucune assemblée du peuple. Un pouvoir despotique & cruel s'étoit élevé sur les ruines des loix & de la liberté. Les différents Ordres de l'Etat, également opprimés, attendoient tous avec impatience quelque changement, sans l'oser espérer, lorsque l'impudicité de Sextus fils de Tarquin, & la mort violente de la chaste Lucrece, firent éclater cette haine générale que tous les Romains avoient contre le Roi, & même contre la royauté.



Personne n'ignore un événement si tragique : nous dirons seulement , pour l'éclaircissement de ce qui doit suivre , que cette vertueuse Romaine ne pouvant se résoudre à survivre à la violence qu'elle venoit de souffrir , fit appeller son pere , son mari , ses parents & les principaux amis de sa maison , auxquels elle en demanda la vengeance. Elle s'enfonça en même-temps un poignard dans le cœur , & tomba morte aux pieds de son pere & de son mari. Tous ceux qui se trouverent présents à ce funeste spectacle jetterent de grands cris : mais pendant qu'ils s'abandonnoient à leur douleur , Lucius Junius , plus connu par le nom de Brutus qu'on lui avoit donné à cause de cet air stupide qu'il affectoit , laissant , pour ainsi dire , tomber le masque , & se montrant à découvert : « oui , dit-il en prenant le poignard » dont Lucrece s'étoit frappée , je jure de venger » hautement l'injure qui lui a été faite , & je vous » prends à témoins , Dieux tout-puissants , que » j'exposerai ma vie & que je répandrai jusqu'à » la dernière goutte de mon sang pour empê- » cher qu'aucun de cette maison , ni même que » qui que ce soit , regne jamais dans Rome. »

Il fit passer ensuite ce poignard entre les mains de Collatin , de Lucretius , de Valerius , & de tous les assistants , dont il exigea le même serment. Ce serment fut le signal d'un soulèvement général. Il est bien vraisemblable que le peuple d'abord regarda comme un prodige & comme une preuve sensible que le Ciel s'intéressoit à la vengeance de Lucrece , ce changement si prompt qui venoit de se faire en apparence dans l'esprit de Brutus. La pitié pour le sort de cette infortunée Romaine , & la haine des tyrans , firent prendre les armes au peuple. L'armée touchée des mêmes sentiments se révolta ; & par un décret public les Tarquins furent bannis de Rome. Le Sénat , pour engager le peuple plus étroitement dans la révolte , & pour

le rendre plus irréconciliable avec les Tarquins ; souffrit qu'il pillât les meubles du palais. L'abus que ces Princes avoient fait de la puissance souveraine fit proscrire la royauté même. On dévoua aux Dieux des enfers (a), & on condamna aux plus cruels supplices ceux qui entreprendroient de rétablir la monarchie. L'Etat républicain succéda au monarchique ; le Sénat & la Noblesse profitèrent des débris de la royauté, ils s'en approprièrent tous les droits ; Rome devint en partie un Etat aristocratique, c'est-à-dire que la noblesse s'empara de la plus grande partie de l'autorité souveraine. Au lieu d'un Prince perpétuel, on élut pour gouverner l'Etat, deux Magistrats annuels, tirés du corps du Sénat, auxquels on donna le titre modeste de *Consuls*, pour leur faire connoître qu'ils étoient moins les Souverains de la République que ses conseillers, & qu'ils ne devoient avoir pour objet que sa conservation & sa gloire.

Brutus, l'auteur de la liberté, fut élu pour premier Consul, & on lui donna pour collègue Collatin, mari de Lucrece, dans la vue qu'il seroit plus intéressé que tout autre à la vengeance de l'outrage qu'elle avoit reçu.

Mais cette République naissante pensa être détruite dès son origine. Il se forma dans Rome un parti en faveur de Tarquin : quelques jeunes gens des premiers de la ville, élevés à la cour, & nourris dans la licence & les plaisirs, entreprirent de rétablir ce Prince. La forme austère d'un gouvernement Républicain, sous lequel les loix seules, toujours inexorables, ont droit de régner, leur fit plus de peur que le tyran même : accoutumés aux distinctions flatteuses de cour, ils ne pouvoient souffrir cette égalité humiliante qui les confondoit dans la multitude. Ce parti grossissoit tous les jours ; & ce qui est

(a) Depuis la fondation de Rome 244 ans complets.

de plus surprenant , les enfants même de Brutus , & les Aquiliens , neveux de Collatin , se trouverent à la tête des mécontents. Mais avant que la conspiration éclatât , ils furent tous découverts , & on prévint leurs mauvais desseins. Brutus , pere & juge des criminels , vit bien qu'il ne pouvoit sauver ses enfants sans autoriser des nouvelles conjurations , & que c'étoit ouvrir lui-même les portes de Rome à Tarquin. Ainsi préférant sa patrie à sa famille , & sans écouter la voix de la nature , il fit couper , en sa présence , la tête à ses deux fils comme à des traîtres. Le peuple admira la triste fermeté avec laquelle il avoit présidé lui-même à leur supplice. Son autorité en devint encore plus grande , & après la mort des deux fils du Consul , il n'y eut plus aucun Romain qui osât seulement penser au retour de Tarquin. Collatin , collègue de Brutus , par une conduite opposée à la sienne , & pour avoir voulu sauver ses neveux , se rendit suspect , & fut déposé du Consulat. Le peuple jaloux & comme furieux de sa liberté , le bannit de Rome ; il n'osa se fier à la haine déclarée que ce Romain faisoit paroître contre Tarquin. Il craignit seulement qu'étant parent du Prince il n'en eût l'esprit de domination , & qu'il ne fût plus ennemi du Roi que de la royauté. Publius Valerius fut mis en sa place , & Tarquin n'espérant plus rien du parti qu'il avoit dans Rome , entreprit d'y rentrer à force ouverte. Les Romains s'y opposerent toujours avec une constance invincible ; on en vint aux armes , & dans la première bataille qui fut donnée auprès de la ville contre les Tarquins , Brutus & Arronce , fils aîné de Tarquin s'entretuerent à coups de lance : ainsi les deux premiers Consuls de la République n'acheverent pas leur année de Consulat. Valerius resta seul quelque temps dans cette suprême dignité ; le peuple en prit sujet de le soupçonner de vouloir régner seul. Une maison qu'il faisoit bâtir sur

une éminence augmenta ce soupçon ; ses envieux & ses ennemis publioient que c'étoit une Citadelle qu'il faisoit construire pour en faire le siege de sa tyrannie. Mais ce grand homme dissipa la malignité de ces discours , & les fit tomber par sa modération & la sagesse de sa conduite. Il fit abattre lui-même cette maison , l'objet de la jalousie de ses concitoyens , & le Consul des Romains fut obligé de loger dans une maison d'emprunt. Avant que de se donner un collègue , & pendant qu'il avoit seul toute l'autorité , il changea , par une seule loi faite en faveur du peuple , toute la forme du Gouvernement ; au lieu que sous les Rois les *Plébiscites* , ou Ordonnances du peuple , n'avoient force de loi qu'autant qu'elles étoient autorisées par un Sénatus-Consulte , Valerius publia une loi toute contraire , qui permettoit de porter devant les assemblées du peuple l'appel du jugement des Consuls. Par cette nouvelle loi il étendit les droits du peuple , & la puissance consulaire se trouva affoiblie dès son origine.

Il ordonna en même-temps qu'on séparât les haches des faisceaux que les Licteurs portoient devant les Consuls , comme pour entendre que ces Magistrats n'avoient point le droit de glaive , symbole de la souveraine puissance : & dans une assemblée du peuple , la multitude aperçut avec plaisir qu'il avoit fait baisser les faisceaux de ses Licteurs comme un hommage tacite qu'il rendoit à la souveraineté du peuple Romain. Pour éloigner le soupçon qu'il fût capable d'affecter la tyrannie , il fit publier une loi qui permettoit de tuer sans aucune formalité précédente celui qui aspireroit à se rendre maître de la liberté de ses concitoyens. Il étoit porté par cette loi que l'assassin seroit déclaré absous de ce meurtre , pourvu qu'il apportât des preuves des mauvais desseins de celui qu'il auroit tué.

Ce fut par le même principe de modération qu'il ne voulut point être chargé du dépôt de l'argent public qui se levoit pour fournir aux frais de la guerre ; on le porta dans le temple de Saturne , & le peuple , par son conseil , élut deux Sénateurs , qu'on appella depuis Questeurs , qui furent chargés des deniers publics. Il déclara ensuite Lucretius , pere de Lucrece , son collègue au consulat ; & il lui céda même , à cause qu'il étoit plus âgé , l'honneur de faire porter devant lui les faisceaux de verges , & toutes les marques de la souveraine puissance.

Une conduite si pleine de modération , & des loix si favorables au peuple , firent donner à un Patricien le nom de *Publicola* , ou de populaire ; & ce fut moins pour mériter ce titre , que pour attacher plus étroitement le peuple à la défense de la liberté publique , qu'il relâcha de son autorité par ces différens réglemens.

Le Sénat animé du même esprit , & qui comprenoit de quelle conséquence il lui étoit d'intéresser le peuple à la conservation de la république (a) , eut grand soin de sa subsistance pendant la guerre & le siege de Rome. Il envoya en différens endroits de la Campanie , & jusqu'à Cumès , chercher du bled , qu'on distribua au peuple à vil prix , de peur que s'il manquoit de pain , il ne fût tenté d'en acheter aux dépens de la liberté commune , & qu'il n'ouvrit les portes de Rome à Tarquin.

Le Sénat voulut même que le peuple ne payât aucun impôt pendant la guerre. Ces sages Sénateurs se taxerent eux-mêmes plus haut que les autres , & il sortit de cette illustre compagnie cette maxime si généreuse & si pleine d'équité :  
 » que le peuple payoit un assez grand tribut à la  
 » République , en élevant des enfans qui pou-  
 » sent un jour la défendre «.

(a) *An de Rome 245.*

Mais une si juste condescendance pour les besoins du peuple ne dura qu'autant que durèrent le siège de Rome & la crainte des armes de Tarquin. A peine la forme de la République parut-elle affermie par la levée de ce siège, qu'on vit éclater l'ambition des Patriciens ; & le Sénat fit bien-tôt sentir qu'en substituant deux Consuls tirés de son corps en la place du Prince, le peuple n'avoit fait que changer de maîtres, & que c'étoit toujours la même autorité, quoique sous des noms différents. La royauté étoit à la vérité abolie, mais l'esprit de la royauté n'étoit pas éteint, il étoit passé parmi les Patriciens. Le Sénat délivré de la puissance royale, qui le tenoit en respect, voulut réunir dans son corps toute l'autorité du gouvernement. Il possédoit dans les dignités civiles & militaires attachées à cet ordre, la puissance, & même les richesses qui en sont une suite : & le premier objet de sa politique fut de tenir toujours le peuple dans l'abaissement & dans l'indigence.

Ce peuple, dont les suffrages étoient recherchés si ambitieusement dans les élections & dans les assemblées publiques, tomboit dans le mépris hors des *comices*. La multitude en corps étoit ménagée avec de grands égards, mais le Plébéien particulier étoit peu considéré ; aucun n'étoit admis dans l'alliance des Patriciens. La pauvreté réduisit bientôt le peuple à des emprunts qui le jetterent dans une dépendance servile des riches ; ensuite vint l'usure, remède encore plus cruel que le mal ; enfin la naissance, les dignités & les richesses mirent une trop grande inégalité parmi les citoyens d'une même République.

Les vues de ces deux ordres devinrent bien-tôt opposées. Les Patriciens pleins de valeur, accoutumés au commandement, vouloient toujours faire la guerre, & ils ne cherchoient qu'à étendre la puissance de la République au-dehors ;

mais le peuple vouloit Rome libre au dedans , & il se plaignoit que , pendant qu'il exposoit sa vie pour subjuguier les peuples voisins , il tomboit souvent lui-même , au retour de la campagne , dans les fers de ses propres concitoyens , par l'ambition & l'avarice des Grands ; c'est ce qu'il faut développer , comme le fondement des révolutions dont nous allons parler.

De toutes les manieres de subsister que les besoins de la nature ont fait inventer aux hommes , les Romains ne pratiquoient que le labourage & la guerre ; ils vivoient de leurs moissons , ou de la récolte qu'ils faisoient , l'épée à la main , sur les terres de leurs ennemis. Tous les arts mécaniques qui n'avoient point pour objet ces deux professions , étoient ignorés à Rome , ou abandonnés aux esclaves & aux étrangers. Généralement parlant , tous les Romains , depuis les Sénateurs jusqu'aux moindres Plébéiens , étoient laboureurs , & tous les laboureurs étoient soldats : & nous verrons dans la suite de cette Histoire qu'on alloit prendre à la charrue de grands Capitaines pour commander les armées. Tous les Romains , même les premiers de la République , accoutumoient leurs enfants à de semblables travaux , & ils les élevoient dans une vie dure & laborieuse , afin de les rendre plus robustes & plus capables de soutenir les fatigues de la guerre.

Cette discipline domestique avoit son origine dans la pauvreté des premiers Romains ; on fit ensuite une vertu d'un pur effet de la nécessité ; & des hommes courageux regardent cette pauvreté égale entre tous les citoyens , comme un moyen de conserver leur liberté plus entière. Chaque citoyen n'eut d'abord pour vivre que deux arpens de terre , comme nous l'avons dit ; Rome étendit depuis peu à peu son territoire par les conquêtes qu'elle fit sur ses voisins. On vendoit ordinairement une moitié de ces terres conquises

pour indemniser l'Etat des frais de la guerre, & l'autre moitié se réunissoit au domaine public, que l'on donnoit ensuite, ou gratuitement, ou sous un cens modique ou à rente, & aux plus pauvres citoyens pour les aider à subsister : tel étoit l'ancien usage de Rome sous les Rois, c'est-à-dire pendant plus de deux cens ans. Mais depuis l'extinction de la Royauté, les Nobles & les Patriciens, qui se regardoient comme les seuls Souverains de la République, s'approprièrent, sous différents prétextes, la meilleure partie de ces terres conquises qui étoient dans leur voisinage & à leur bienfaisance ; & ils étendoient insensiblement leur domaine aux dépens de celui du public ; ou bien, sous des noms empruntés, ils se faisoient adjuger à vil prix les différentes portions qui étoient destinées pour la subsistance des plus pauvres citoyens. Ils les confondoient ensuite dans leurs propres terres, & quelques années de possession, avec un grand crédit, couvroient ces usurpations. L'Etat y perdoit une partie de son domaine ; & le soldat, après avoir répandu son sang pour étendre les frontieres de la République, se trouvoit privé de la portion de terre qui lui devoit servir en même-temps de solde & de récompense.

L'avidité de certains Patriciens ne se bornoit pas à ces sortes d'usurpations. Mais quand la récolte manquoit dans des années stériles, ou par les irruptions des ennemis, ils faisoient, par des secours intéressés, se faire un droit sur le champ de leurs voisins. Le soldat alors sans paie & sans aucune ressource, étoit contraint, pour subsister, d'avoir recours aux plus riches. On ne lui donnoit point d'argent qu'à de grosses usures, & ces usures étoient même en ce temps-là arbitraires, si nous en croyons Tacite. Il falloit que le débiteur engageât son petit héritage, & souvent même ce cruel secours lui coûtoit la liberté. Les Loix de ce temps-là permettoient au créancier, faute de



paiement , d'arrêter son débiteur , & de le retenir dans sa maison , où il étoit traité comme un esclave. On exigeoit souvent le principal & les intérêts à coups de fouet & à force de tourments ; on lui enlevoit sa terre par des usures accumulées ; & sous prétexte de l'observation des Loix & d'une justice exacte , le peuple éprouvoit tous les jours une justice extrême.

Un gouvernement si dur dans une République naissante , excita bientôt un murmure général. Les Plébéïens qui étoient chargés de dettes , & qui craignoient d'être arrêtés par leurs créanciers , s'adressoient à leurs Patrons & aux Sénateurs les plus désintéressés. Ils leur représentoient leur misère , la peine qu'ils avoient à élever leurs enfants , & ils ajoutoient qu'après avoir combattu contre les Tarquins pour la défense de la liberté publique , ils se trouvoient exposés à devenir les esclaves de leurs propres concitoyens.

Des menaces secrètes succédèrent à ces plaintes , & les Plébéïens ne voyant poins d'adoucissement à leurs peines , éclatèrent à la fin sous le consulat de T. Largius & de Q. Clelius.

Rome , comme nous l'avions dit , étoit environnée de quantité de petits peuples (a) inquiets & jaloux de son agrandissement. Les Latins , les Eques , les Sabins , les Volques , les Herniques & les Veiens , tantôt séparés , & souvent réunis , lui faisoient une guerre presque continuelle. Ce fut peut-être à l'animosité de ces voisins que les Romains furent redevables de cette valeur & de cette discipline militaire qui dans la suite les rendirent les maîtres de l'Univers.

Tarquin vivoit encore , il avoit ménagé secrètement une ligue puissante contre les Romains trente villes du pays Latin (b) s'intéressèrent à son rétablissement. Les Herniques & les Vol-

(a) *Ann de Rome 256.*(b) *Ann de Rome 257.*

ques favorisèrent cette entreprise : il n'y eut que les peuples d'Etrurie qui voulurent voir l'affaire plus engagée avant que de se déclarer ; & ils restèrent neutres , dans la vue de prendre parti suivant les événements.

Les Consuls & le Sénat ne virent pas sans inquiétude une conspiration si générale contre la République ; on songea aussi-tôt à se mettre en défense. Comme Rome n'avoit point d'autres soldats que ses citoyens , il fallut faire prendre les armes au peuple ; mais les plus pauvres , & ceux sur-tout qui étoient chargés de dettes , déclarèrent que c'étoit à ceux qui jouissoient des dignités & des biens de la République à la défendre ; que pour eux ils étoient las d'exposer tous les jours leurs vies pour des maîtres si avarés & si cruels. Ils refusèrent de donner leurs noms , suivant l'usage , pour se faire enrôler dans les Légions ; les plus emportés disoient même qu'ils n'étoient pas plus attachés à leur patrie , où on ne leur laissoit pas un pouce de terre en propriété , qu'à tout autre climat , quelque étranger qu'il fût ; que du moins ils n'y trouveroient point de créanciers ; que ce n'étoit qu'en sortant de Rome qu'ils s'affranchiroient de leur tyrannie ; & ils menacèrent hautement d'abandonner la Ville , si par un Senatus-Consulte on n'abolissoit toutes les dettes.

Le Sénat inquiet d'une désobéissance peu différente d'une révolte déclarée , s'assembla aussitôt : on ouvrit différents avis. Les Sénateurs les plus modérés opinèrent en faveur du soulagement du peuple. M. Valerius , frere de Publicola , & qui à son exemple affectoit d'être populaire , représenta que la plupart des pauvres Plébéïens n'avoient été contraints de contracter des dettes que par les malheurs de la guerre ; que si dans la conjoncture où une partie de l'Italie s'étoit déclarée en faveur de Tarquin , on n'adoucissoit pas les peines du peuple , il étoit à

craindre que le désespoir ne le jettât dans le parti du tyran , & que le Sénat , pour vouloir porter trop loin son autorité , ne la perdît entièrement par le rétablissement de la royauté.

Plusieurs Sénateurs , & ceux sur-tout qui n'avoient point de débiteurs , se rangèrent de son sentiment ; mais il fut rejeté avec indignation par les plus riches. Appius Claudius s'y opposa aussi , mais par des vues différentes. Ce Sénateur austère dans ses mœurs , & sévère observateur des loix , soutenoit qu'on n'y pouvoit faire aucun changement sans péril pour la République. Quoique sensible à la misère des particuliers qu'il assistoit tous les jours de son bien , il ne laissa pas cependant de déclarer , en plein Sénat , qu'on ne pouvoit pas avec justice refuser le secours des loix aux créanciers qui voudroient poursuivre avec rigueur les débiteurs.

Mais avant que d'entrer dans un plus grand détail de cette affaire , peut-être ne sera-t'il pas inutile de faire connoître particulièrement un Patricien qui eut tant part , aussi-bien que ses descendants , aux différentes révolutions qui agiterent depuis la République.

Appius Clausus ou Claudius étoit Sabin de naissance & des principaux de la ville de Regille. Des dissensions civiles dans lesquelles son parti se trouva le plus foible l'obligèrent d'en sortir. Il se retira à Rome (a) , qui ouvroit un asyle à tous les étrangers. Il fut suivi de sa famille & de ses partisans , que Velleius Paternulus fait monter jusqu'au nombre de cinq mille.

On leur accorda le droit de bourgeoisie , avec des terres pour habiter , situées sur la rivière de Teveron : telle fut l'origine de la Tribu Claudienne. Appius , qui en étoit le chef , fut reçu dans le Sénat , & il s'y fit bientôt distinguer par la sagesse de ses conseils , & sur-tout par sa

(a) *An de Rome 350.*

fermeté. Il s'opposa hautement à l'avis de Valerius, comme nous venons de le dire, & il représenta en plein Sénat que la justice étant le plus ferme soutien des Etats, on ne pouvoit abolir les dettes des particuliers sans ruiner la foi publique, le seul lien de la société parmi les hommes. Que le peuple même en faveur de qui on sollicitoit un Arrêt si injuste, en souffriroit le premier; que dans de nouveaux besoins, les plus riches fermenteroient leurs bourses; que le mécontentement des grands n'étoit pas moins à craindre que le murmure du peuple, & qu'ils ne souffriroient peut-être pas qu'on annullât des contrats qui étoient le fruit de leur épargne & de leur tempérance. Il ajouta que personne n'ignoroit que Rome, dans son origine, n'avoit pas assigné une plus grande quantité de terres aux Nobles & aux Patriciens, qu'aux Plébéiens. Que ceux-ci venoient encore de partager les biens des Tarquins; qu'ils avoient fait souvent un butin considérable à la guerre, & que s'ils avoient consumé ces biens dans la débauche, il n'étoit pas juste qu'on les en dédommageât aux dépens de ceux qui avoient vécu avec plus de sagesse & d'économie; qu'après tout il falloit considérer que les mutins & ceux qui faisoient le plus de bruit, n'étoient que les Plébéiens des dernières classes, & qu'on ne plaçoit ordinairement dans les batailles que sur les ailes ou la queue des légions; qu'ils n'étoient la plupart armés que de frondes; qu'il n'y avoit ni grands services à espérer, ni beaucoup à craindre de pareils soldats; que la République ne perdoit pas beaucoup en perdant des gens qui ne servoient que de nombre, & qu'il n'y avoit qu'à mépriser la sédition pour la dissiper & pour voir ces mutins recourir avec soumission à la clémence du Sénat.

Quelques Sénateurs qui vouloient trouver un milieu entre deux avis si opposés, proposèrent

que les créanciers ne pussent au moins exercer de contrainte sur la personne de leurs débiteurs. D'autres vouloient qu'on ne remît les dettes qu'à ceux qui étoient notoirement dans l'impuissance de les acquitter ; & il y en eut qui , pour satisfaire en même-temps à la foi publique & à l'intérêt des créanciers , proposèrent de les payer des deniers publics. Le Sénat ne prit aucun de ces partis ; il résolut de ne point donner atteinte à des actes aussi solennels que des contrats ; mais afin d'adoucir le peuple , & pour l'engager à prendre plus volontiers les armes , il rendit un Sénatus-Consulte qui accordoit une surseance pour toutes sortes de dettes jusqu'à la fin de la guerre.

Cette condescendance du Sénat étoit un effet de l'approche de l'ennemi , qui s'avançoit du côté de Rome. Mais plusieurs d'entre les Plébéiens devenus plus fiers par la même raison , déclarèrent , ou qu'ils obtiendroient une abolition absolue de toutes les dettes , ou qu'ils laisseroient aux riches & aux grands le soin de la guerre , & la défense d'une ville à laquelle ils ne s'intéressoient plus , & qu'ils étoient même prêts d'abandonner. La fermeté qu'ils faisoient paroître leur attira des compagnons. Le nombre des mécontents grossissoit tous les jours , & plusieurs même d'entre le peuple , qui n'avoient ni dettes ni créanciers , ne laissoient pas de se plaindre de la rigueur du Sénat , soit par compassion pour ceux de leur ordre , ou par cette aversion secrète que tous les hommes ont naturellement pour toute domination.

Quoique les plus sages & les plus riches des Plébéiens , & sur-tout les clients des nobles , n'eussent pas de part à la sédition , cependant la séparation dont menaçoient les mécontents , & le refus qu'ils faisoient obstinément de prendre les armes , étoient d'un dangereux exemple , sur-tout dans une conjoncture où la plupart des

Latins , commandés par le fils & le gendre de Tarquin , étoient aux portes de Rome. Le Sénat pouvoir à la vérité faire le procès aux plus mutins , & aux chefs de la sédition ; mais la loi *Valeria* , qui autorisoit les appels devant l'assemblée du peuple , ouvroit un asyle à ces séditeux , qui ne pouvoient manquer d'être absous par les complices de leur rebellion.

Le Sénat , pour éluder l'effet de ces privileges si préjudiciables à son autorité , résolut de créer un Magistrat suprême également au-dessus du Sénat même & de l'assemblée du peuple , & auquel on déferât une autorité absolue. Pour obtenir le consentement du peuple , on lui représenta dans une assemblée publique , que dans la nécessité de terminer ces dissensions domestiques , & de repousser en même-temps les ennemis , il falloit donner à la République un seul chef , au-dessus même des Consuls , qui fût l'arbitre des loix , & comme le pere de la patrie ; & de peur qu'il ne s'en rendît le tyran , & qu'il n'abusât de cette autorité suprême , qu'il ne falloit la lui confier que pour l'espace de six mois.

Le peuple , qui ne prévît pas les conséquences de ce changement , y consentit ; & il semble qu'on convint que le premier Consul seroit en droit de nommer le Dictateur , comme pour le dédommager de l'autorité qu'il perdoit par la création de cette éminente dignité. Caelius nomma T. Largius , son collègue (a) : ce fut le premier Romain qui , sous le titre de *Dictateur* , parvint à cette suprême dignité , qu'on pouvoit regarder dans une République comme une Monarchie absolue , quoique passagere. En effet , dès qu'il étoit nommé , lui seul avoit pouvoir de vie & de mort sur tous les citoyens , de quelque rang qu'ils fussent , & sans qu'il y

(a) *An de Rome 259. Avant J. C. 498.*

eût aucune voie d'appel. L'autorité & les fonctions des autres Magistrats cessoient ou lui étoient subordonnées : il nommoit le Général de la Cavalerie , qui étoit à ses ordres , & qui lui servoit de Lieutenant-Général.

Le Dictateur avoit des Licteurs armés de haches comme les Rois ; il pouvoit lever des troupes ou les congédier , selon qu'il jugeoit à propos. Quand la guerre étoit déclarée , il commandoit les armées & y décidoit des entreprises militaires , sans être obligé de prendre l'avis du Sénat , ni du peuple ; & après que son autorité étoit expirée , il ne rendoit compte à personne de tout ce qu'il avoit fait pendant son administration.

T. Largius étant revêtu de cette grande dignité , nomma , sans la participation du Sénat & du peuple , Spurius Cassius Viscellinus pour Général de la Cavalerie ; & quoiqu'il fût le plus modéré du Sénat , il affecta de faire toute chose avec hauteur , pour se faire craindre du peuple & pour le faire rentrer plutôt dans son devoir. La fermeté du Dictateur jeta une grande crainte dans les esprits ; on vit bien que sous un Magistrat si absolu , & qui ne manqueroit pas de faire un exemple du premier rebelle , il n'y avoit point d'autre parti à prendre que celui de la soumission.

T. Largius assis dans une haute chaire , & comme dans un trône qu'il avoit fait mettre dans la place publique , & environné de ses Licteurs armés de leurs haches , fit appeler tous les citoyens les uns après les autres. Les Plébéiens , sans oser remuer , se présentèrent docilement pour être enrôlés ; & chacun , rempli de crainte , se rangea sous les enseignes. Cependant cet appareil formidable de guerre se tourna en négociation : les Sabins épouvantés demandèrent la paix sans la pouvoir obtenir. Mais il y eut comme une treve qui dura près d'un an , & le

sage Dictateur fut , par une conduite également ferme & modérée , se faire craindre & respecter des ennemis & de ses concitoyens.

Mais la fin de la Dictature fit bientôt renaître ces dissensions domestiques , que l'appréhension d'une guerre prochaine n'avoit que suspendues. Les créanciers recommencerent à poursuivre leurs débiteurs ; ceux-ci renouvelèrent leurs murmures & leurs plaintes. Cette grande affaire excita de nouveaux troubles ; & le Sénat , qui voulut en prévenir les suites , fit tomber le Consulat à Appius Claudius dont il connoissoit la fermeté. Mais de peur qu'il ne la portât trop loin , on lui donna pour collègue Servilius , personnage d'un caractère doux & humain , & agréable aux pauvres & à la multitude. Ces deux Magistrats ne manquèrent pas de se trouver d'avis opposés. Servilius , par bonté & par compassion pour les malheureux , inclinoit à la suppression des dettes , ou du moins il vouloit qu'on diminuât du principal ces intérêts usuraires & accumulés qui l'excédoient considérablement. Il exhortoit le Sénat à en faire un règlement qui soulageât le peuple , & qui assurât pour toujours la tranquillité de l'Etat.

Mais Appius , sévère observateur des loix , soutenoit avec sa fermeté ordinaire , qu'il y avoit une injustice manifeste à vouloir soulager les débiteurs aux dépens de la fortune de leurs créanciers ; que ce projet alloit même à la ruine de la subordination nécessaire dans un Etat bien policé ; que la condescendance que Servilius vouloit qu'on eût pour les besoins du peuple ne seroit regardée par les mutins que comme une foiblesse déguisée , & feroit naître de nouvelles prétentions ; qu'au contraire rien ne marqueroit mieux la puissance de la République que la juste sévérité dont on useroit envers ceux qui par leurs cabales & par leur désobéissance avoient violé la majesté du Sénat.



Le peuple , instruit de ce qui s'étoit passé dans le Sénat , & informé des dispositions différentes / des deux Consuls , donne autant de louanges à Servilius , qu'il répand d'imprécations contre Appius. Les plus mutins s'attroupent de nouveau ; on tient des assemblées secrètes de nuit , & dans les lieux écartés ; tout est en mouvement , lorsque la calamité d'un particulier fait éclater le mécontentement public , & excite une sédition générale.

Un Plébéien chargé de fers vint se jeter dans la place publique comme dans un asyle. Ses habits étoient déchirés ; il étoit pâle & défiguré ; une grande barbe , des cheveux négligés & en désordre rendoient son visage affreux. On ne laissa pas de le reconnoître , & quelques personnes se souvinrent de l'avoir vu dans les armées commander & combattre avec beaucoup de valeur. Il montrait lui-même les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues en différentes occasions ; il nommoit les Consuls & les Tribuns sous lesquels il avoit servi , & adressant la parole à une multitude de gens qui l'environnoient , & qui lui demandoient avec empressement la cause de l'état déplorable où il étoit réduit , il leur dit que pendant qu'il portoit les armes dans la dernière guerre qu'on avoit faite contre les Sabins , non-seulement il n'avoit pu cultiver son petit héritage , mais que les ennemis mêmes dans une course , après avoir pillé sa maison , y avoient mis le feu. Que les besoins de la vie & les tributs qu'on l'avoit obligé de payer malgré cette disgrâce , l'avoient forcé de faire des dettes ; que les intérêts s'étant insensiblement accumulés , il s'étoit vu réduit à la triste nécessité de céder son héritage pour en acquitter une partie. Mais que le créancier impitoyable n'étant pas encore entièrement payé , l'avoit fait traîner en prison avec deux de ses enfants ; que pour l'obliger à accélérer le

paiement de ce qui restoit dû , il l'avoit livré à ses esclaves , qui , par son ordre , lui avoient déchiré le corps : en même temps il se découvrit & montra son dos encore tout sanglant des coups de fouet qu'il avoit reçus.

Le peuple déjà en mouvement , & touché d'un traitement si barbare , poussa mille cris d'indignation contre les Patriciens. Ce bruit se répandit en un instant dans toute la ville , & on accourut de tous côtés dans la place. Ceux qu'un pareil sort retenoit dans les chaînes de leurs créanciers , échappent : il se trouve bientôt des chefs & des partisans de la sédition. On ne reconnoît plus l'autorité des Magistrats ; & les Consuls qui étoient accourus pour arrêter ce désordre par leur présence , entourés du peuple en fureur , ne trouvent plus ni respect ni obéissance dans le citoyen.

Appius , odieux à la multitude , alloit être insulté s'il n'eût échappé à la fureur du tumulte. Servilius , quoique plus agréable au peuple , se vit réduit à quitter sa robe consulaire ; & sans aucune marque de sa dignité , il se jette dans la foule , caresse , embrasse les plus mutins , & les conjure , les larmes aux yeux , d'appaîser ce désordre. Il s'engage d'assembler incessamment le Sénat , & il leur promet d'y prendre les intérêts du peuple avec autant de zèle & d'affection que pourroit faire un Plébéien ; & pour preuve de sa promesse , il fait publier , par un Héraut , défense d'arrêter pour dettes aucun citoyen jusqu'à ce que le Sénat y eût pourvu par un nouveau règlement.

Le peuple , sur sa parole , se sépara , le Sénat s'assembla aussi-tôt. Servilius exposa la disposition des esprits , la nécessité , dans une pareille conjoncture , de relâcher quelque chose de la sévérité des loix. Appius au contraire , toujours invariable dans ses premiers sentimens , s'y opposa constamment. La diversité d'avis fit naître de

de l'aigreur entr'eux. Appius, qui ne pouvoit s'empêcher de joindre à l'utilité de ses conseils l'austérité de son caractère & la dureté de ses manières, traite publiquement son collègue de flatteur & d'esclave du peuple. Servilius de son côté lui reproche sa fierté, son orgueil, & l'animosité qu'il faisoit paroître contre les Plébéïens. Le Sénat se partage contre ces deux grands hommes; chacun prend parti suivant sa disposition ou ses intérêts. La différence des avis & l'opposition des sentiments excitent de grands cris dans l'assemblée. Pendant ce tumulte arrive à toute bride des Cavaliers qui rapportent qu'une armée de Volſques marche droit à Rome.

Cette nouvelle fut reçue bien différemment par le Sénat & par le peuple. Les Sénateurs, leurs clients, & les plus riches d'entre le peuple prirent les armes. Mais ceux qui étoient chargés de dettes, montrant leurs chaînes, demandoient avec un souris amer, si de pareils ornements méritoient qu'ils exposassent leurs vies pour les conserver, & tous ces Plébéïens refusèrent opiniâtrement de donner leurs noms pour se faire enrôler.

La ville étoit dans cette agitation qui précède ordinairement les plus grandes révolutions; les Consuls divisés, le peuple désobéissant à ses Magistrats, & les Volſques aux portes de Rome. Le Sénat, qui craignoit presque également le citoyen & l'ennemi, engagea Appius à se charger de la défense de la ville, dans la vue que le peuple suivroit plus volontiers son collègue en campagne. Servilius étant destiné pour s'opposer aux ennemis, conjure le peuple de ne le pas abandonner dans cette expédition; & pour l'obliger à prendre les armes, il fait publier une nouvelle défense de retenir en prison aucun citoyen Romain qui voudroit le suivre en campagne, ni d'arrêter ses enfants ou de saisir son

bien : & par le même Edit il s'engage au nom du Sénat , de donner au peuple à son retour toute satisfaction au sujet des dettes.

Cette déclaration n'eut pas été plutôt publiée , que le peuple courut en foule se faire enrôler , les uns par affection pour le Consul , qu'ils savoient leur être favorable , & les autres pour ne pas rester dans Rome sous le gouvernement sévère & impérieux d'Appius. Mais de tous les Plébéïens il n'y en eut point qui se fissent enrôler plus volontairement , ni qui montrassent plus de courage contre l'ennemi , que ceux-mêmes qui avoient eu le plus de part au dernier tumulte : Les Volsques furent défaits , & le Consul , pour récompenser le soldat de la valeur qu'il avoit fait paroître , lui abandonna le pillage du camp ennemi dont il s'étoit rendu maître , sans en rien réserver , suivant l'usage , pour le trésor public.

Le peuple à son retour les reçut avec de grands applaudissements , & il attendoit avec confiance l'effet de ses promesses. Servilius n'oublia rien pour porter le Sénat à accorder une abolition générale de dettes. Mais Appius , qui regardoit tout changement dans les loix comme dangereux , s'opposa hautement aux intentions de son collègue. Il autorisa de nouveau les créanciers , qui traînoient leurs débiteurs en prison ; & les applaudissements qu'il en recevoit des riches , & les imprécations des pauvres concouroient également à entretenir la dureté de ce magistrat.

Ceux qu'on arrêtoit en appelloient à Servilius ; ils lui représentoient les promesses qu'il avoit faites au peuple avant la campagne , & les services qu'ils avoient rendus à la guerre. On crioit tout haut devant son tribunal , ou qu'en qualité de Consul & de premier Magistrat il prît la défense de ses concitoyens , ou que comme Général il n'abandonnât pas les in-

térêts de ses soldats. Mais Servilius , d'un caractère doux & timide , n'osa se déclarer ouvertement contre le corps entier des Patri-ciens ; & en voulant ménager les deux partis , il les offensa tous deux , en sorte qu'il ne put éviter la haine de l'un & le mépris de l'autre.

Le peuple se voyant abandonné de Servilius , & persécuté par son collègue , s'assemble tumultuairement , confere & prend la résolution de ne devoir son salut qu'à lui-même , & d'opposer la force à la tyrannie. Les débiteurs poursuivis jusques dans la place par leurs créanciers , y trouvent un asyle assuré dans la foule ; la multitude en fureur frappe , écarte & repousse ces impitoyables créanciers qui implorent en vain le secours des loix. Une nouvelle irruption des Volsques , des Sabins & des Eques hausse encore le courage du peuple , qui refuse ouvertement de marcher contre l'ennemi.

A. Virginus & T. Vetustus , qui avoient succédé dans le Consulat , à Appius & à Servilius (a) , tenterent , par un coup d'autorité , de dissiper ce tumulte. Ils firent arrêter un Plébéien qui refusoit de s'enrôler ; mais le peuple toujours furieux l'arracha des mains des Licteurs , & les Consuls éprouverent dans cette occasion combien la majesté sans la force est peu considérée. Une désobéissance si déclarée , & peu différente d'une révolte , alarma le Sénat , qui s'assembla extraordinairement. T. Largius , que nous avons vu Dictateur , opina le premier. Cet ancien Magistrat , si respectable par sa sagesse & par sa fermeté , dit qu'il voyoit avec beaucoup de douleur Rome comme partagée en deux nations , & former comme deux villes différentes. Que la première n'étoit remplie que de richesses & d'orgueil , & la seconde de misère & de rebellion. Que dans l'une &

dans l'autre on ne voyoit ni justice , ni honneur , ni même de bienfaisance , & que la fierté des grands n'étoit pas moins odieuse que la désobéissance du petit peuple. Qu'il étoit cependant obligé d'avouer qu'il prévoyoit que l'extrême pauvreté du peuple entretiendrait toujours la dissension , & qu'il ne croyoit pas qu'on pût rétablir l'union & la concorde entre ces deux ordres , que par une abolition générale des dettes.

D'autres Sénateurs étoient d'avis qu'on restreignît cette grace en faveur de ceux qui dans les dernières guerres avoient servi utilement la République ; & ils représentoient que c'étoit une justice qui leur étoit due , & que la parole de Servilius y étoit même engagée.

Appius , quand ce fut à son rang à opiner , s'opposa également à ces deux avis : » Tant de mutineries , dit-il , ne procedent pas de la misère du peuple , c'est bien plutôt l'effet d'une licence effrénée qu'il plaît à des séditieux d'appeller du nom de liberté. Tout ce désordre n'a pris naissance que de l'abus que le peuple fait de la loi *Valeria*. On viole impunément la majesté des Consuls , parce que les mutins ont la faculté d'appeller de la condamnation du crime devant les complices de ce même crime ; & quel ordre peut-on jamais espérer d'établir dans un Etat où les Ordonnances des Magistrats sont soumises à la révision & au jugement d'une populace qui n'a pour règle que son caprice & sa fureur. Seigneurs , ajouta Appius , il faut créer un Dictateur dont les jugements sont sans appel ; & ne craignez pas après cela qu'il y ait des Plébéiens assez insolents pour repousser les Licteurs d'un Magistrat qui sera maître de disposer souverainement de leurs biens & de leurs vies. »

Les jeunes Sénateurs , jaloux de l'honneur

du Sénat , & ceux sur-tout qui étoient intéressés dans l'abolition des dettes , se déclarerent pour l'avis d'Appius : ils vouloient même lui déferer cette grande dignité. Ils disoient qu'il n'y avoit qu'un homme aussi ferme & aussi intrépide qui fût capable de faire rentrer le peuple dans son devoir. Mais les anciens Sénateurs , & les plus modérés , trouverent que cette souveraine puissance étoit assez formidable d'elle-même , sans en revêtir encore un homme naturellement dur & odieux à la multitude. L'un des Consuls , par leur avis , nomma pour Dictateur (a) Manius Valerius , fils de Volcivius. C'étoit un Consulairé âgé de plus de soixante & dix ans , & d'une maison dont le peuple n'avoit à craindre ni orgueil ni injustice.

Le Dictateur , Plébéien d'inclination , nomma pour Général de la Cavalerie Quintus Servilius , frere de celui qui avoit été Consul , & qui trouvoit , comme lui , qu'il y avoit de la justice dans les plaintes du peuple : il convoqua ensuite une assemblée générale dans la place des Comices. Il y parut avec une contenance grave & modeste tout ensemble ; & adressant la parole au peuple ; il lui dit qu'il ne devoit pas craindre que sa liberté , ni la Loi *Valeria* , qui en étoit le plus ferme appui , fussent en danger sous un Dictateur de la famille de Valerius Publicola. Qu'il n'étoit point monté sur son tribunal pour les séduire par de fausses promesses ; qu'il falloit à la vérité marcher aux ennemis qui s'avançoient du côté de Rome , mais qu'il s'engageoit en son nom , & de la part du Sénat , de leur donner au retour de la campagne , une entière satisfaction sur leurs plaintes ; » & en attendant , dit-il , par la puissance souveraine » dont je suis revêtu , je déclare libres vos personnes , vos terres & vos biens. Je suspends » l'effet de toute obligation dont on pourroit se

(a) *An de Rome 259.*

» servir pour vous inquiéter : venez nous aider  
» à vous conquérir de nouvelles terres sur nos  
» ennemis. »

Ce discours remplit le peuple d'espérance & de consolation. Tout le monde prit les armes avec joie , on leva dix légions complètes , on en donna trois à chaque Consul , le Dictateur s'en réserva quatre. Les Romains marchèrent aux ennemis par différents endroits : le Dictateur battit les Sabins , & le Consul Verusius remporta une victoire signalée sur les Volscques , prit leur camp & ensuite Velitre , où il entra l'épée à la main , en poursuivant les vaincus ; & A. Virginus , l'autre Consul , défit les Eques , & remporta une victoire que la fuite précipitée des ennemis rendit peu sanglante.

Le Sénat , qui craignoit que les soldats de retour ne demandassent au Dictateur l'exécution de ses promesses , lui fit dire & aux deux Consuls , de les retenir toujours sous les enseignes , sous prétexte que la guerre n'étoit pas terminée. Les deux Consuls obéirent ; mais le Dictateur , dont l'autorité étoit plus indépendante du Sénat , licencia son armée. Il déclara ses soldats absous du serment qu'ils avoient prêté en s'enrôlant ; & pour donner une nouvelle preuve de son affection pour le peuple , il tira de cet ordre quatre cens des plus considérables qu'il fit entrer dans celui des Chevaliers. Il fut ensuite au Sénat , & il demanda qu'on eût , par un Sénatus-Consulte , à dégager sa parole , & à abolir toutes les dettes. Les plus anciens Sénateurs , & les plus gens de bien , si on en excepte Appius , étoient de cet avis. Mais la cabale des riches l'emporta , & ils étoient soutenus par les jeunes Sénateurs , qui croyoient qu'on diminueoit de l'autorité du Sénat tout ce qu'on proposoit en faveur du soulagement du peuple. Il y en eut même plusieurs qui se prévalant de l'extrême bonté du Dictateur lui re-



procherent qu'il recherchoit avec bassesse les applaudissements d'une vile populace. Sa proposition fut rejetée avec de grands cris ; & on lui fit sentir que s'il n'eût pas été au-dessus des loix par sa dignité , le Sénat lui auroit fait rendre compte du congé qu'il avoit donné à ses soldats , comme d'un attentat contre les loix militaires , & sur-tout dans une conjoncture où les ennemis de la République étoient encore en armes.

» Je vois bien , leur dit ce vénérable vieillard ,  
 » que je ne vous suis pas agréable : on me  
 » reproche d'être trop populaire ; fassent les  
 » Dieux que tous les défenseurs du peuple Ro-  
 » main qui s'élèveront dans la suite me ressem-  
 » blent , & soient aussi modérés que je le suis.  
 » Mais n'attendez pas que je trompe des ci-  
 » toyens qui , sur ma parole , ont pris les armes ,  
 » & qui , au prix de leur sang , viennent de  
 » triompher de vos ennemis. Une guerre étran-  
 » gere , & nos dissensions domestiques ont été  
 » cause que la République m'a honoré de la  
 » Dictature. Nous avons la paix au-dehors , &  
 » on m'empêche de l'établir au-dedans : ainsi  
 » mon ministère devenant inutile , j'ai résolu  
 » d'abdiquer cette grande dignité. J'aime mieux  
 » voir la sédition comme personne privée ,  
 » qu'avec le titre de Dictateur. » En finissant  
 ces mots , il sortit brusquement du Sénat , & convoqua une assemblée du peuple.

Quand l'assemblée fut formée , il y parut avec toutes les marques de sa dignité ; il rendit grâces d'abord au peuple de la promptitude avec laquelle , sur ses ordres , il avoit pris les armes ; & il donna en même-temps de grandes louanges à la valeur & au courage qu'il avoit fait paroître contre les ennemis de la République. » Vous avez , dit-il , en bons citoyens , satisfait à votre devoir. Ce seroit à moi à m'acquitter à mon tour de la parole que je vous ai donnée :

mais une brigue plus puissante que l'autorité même d'un Dictateur , empêche aujourd'hui l'effet de mes sinceres intentions. On me traite publiquement d'ennemi du Sénat ; on censure ma conduite ; on me fait un crime de vous avoir abandonné les dépouilles de nos ennemis , & sur-tout de vous avoir absous du serment militaire. Je fais de quelle manière dans la force de mon âge j'aurois repoussé de pareilles injures ; mais on méprise un vieillard plus que septuagénaire : & comme je ne puis ni me venger , ni vous rendre justice , j'abdique volontiers une dignité qui vous est inutile. Si cependant quelqu'un de mes concitoyens veut encore se plaindre de l'inexécution de ma parole , je lui abandonne de bon cœur le peu de vie qui me reste , il peut me l'ôter sans que je m'en plaigne , ni que je m'y oppose. »

Le peuple n'écouta ce discours qu'avec des sentiments de respect & de vénération : tout le monde lui rendit la justice qui lui étoit due ; & il fut reconduit par la multitude jusqu'en sa maison , avec autant de louanges que s'il eût prononcé l'abolition des dettes. Le peuple tourna toute son indignation contre le Sénat , qui l'avoit tant de fois trompé. On ne garde plus alors aucunes mesures ; les Plébéiens s'assemblent publiquement , & les avis les plus violents sont les plus agréables à la multitude. Les deux Consuls , qui tenoient encore les soldats engagés par leur serment , sous prétexte d'un avis qu'ils s'étoient fait donner que les ennemis armoient de nouveau , se mirent en campagne de concert avec le Sénat. Le peuple , qui sentit l'artifice , ne sortit de Rome qu'avec fureur ; les plus emportés proposerent , même avant que d'aller plus loin , de poignarder les Consuls , afin de se dégager tout-d'un-coup du serment qui les tenoit attachés sous leurs ordres. Mais

les plus sages , & ceux qui avoient la crainte des Dieux , leur ayant représenté qu'il n'y avoit point de serment dont on pût se dégager par un crime , ces soldats prirent un autre parti. Ils résolurent d'abandonner leur patrie , & de se faire hors de Rome un nouvel établissement. Ils levent aussi-tôt leurs enseignes , changent leurs Officiers , & par les conseils & sous la conduite d'un Plébéien appelé Sicinius Bellutus , ils se retirent (a) ; & vont camper sur une montagne appelée depuis le Mont-sacré , situé a trois milles de Rome , & proche la riviere de Teveron.

Une désertion si générale , & qui paroissoit être le commencement d'une guerre civile , causa beaucoup d'inquiétude au Sénat. On mit d'abord des gardes aux portes de la ville , tant pour sa sureté , que pour empêcher le reste des Plébéiens de se joindre aux mécontents. Mais ceux qui étoient chargés de dettes , les plus mutins & les plus séditieux , s'échapperent malgré cette précaution ; & Rome vit à ses portes une armée redoutable composée d'une partie de ses citoyens , & qui pouvoient faire craindre qu'ils ne tournassent à la fin leurs armes contre ceux qui étoient restés dans la ville.

Les Patriciens se partagerent aussi tôt ; les uns à la tête de leurs clients , & les Plébéiens qui n'avoient point voulu prendre de part à la sédition , occupent les postes les plus avancés ; d'autres se fortifient à l'entrée de la ville , les vieillards se chargent de la défense des murailles , & tous montrent également du courage & de la fermeté.

Le Sénat , après ces précautions , députe aux mécontents pour leur offrir une amnistie , & les exhorter à revenir dans la ville ou sous leurs enseignes. Mais cette démarche faite trop tôt ,

& dans la première chaleur de la sédition , ne servit qu'à faire éclater l'insolence du soldat. Les députés furent renvoyés avec mépris , & on leur donna pour toute réponse , que les Patriciens éprouveroit bientôt à quels ennemis ils avoient à faire.

Le retour de ces envoyés augmenta le trouble dans la ville. Les deux Consuls dont la Magistrature expiroit , indiquèrent l'assemblée pour l'élection de leurs successeurs ; personne dans une conjoncture si fâcheuse ne se présenta pour demander cette dignité (a) ; plusieurs même la refusèrent. Enfin on obligea Posthumius Cominius , & Spurius Cassius Viscellinus , personnages Consulaires , de l'accepter ; & le Sénat fit tomber sur eux les suffrages , parce qu'ils étoient également agréables aux Nobles & aux Plébéiens , & que Cassius sur-tout s'étoit toujours ménagé avec beaucoup d'art entre les deux partis.

Les premiers soins des nouveaux Consuls furent de convoquer le Sénat , pour délibérer sur les moyens les plus prompts & les plus faciles de rétablir la paix & l'union entre les différents Ordres de l'État.

Merenius Agrippa , personnage Consulaire , illustre par l'intégrité de ses mœurs , auquel on demanda le premier son avis , opina qu'il falloit renvoyer de nouveaux députés aux mécontents , avec un plein pouvoir de finir une affaire aussi fâcheuse , aux conditions que ces Commissaires jugeroient les plus utiles à la République. Quelques Sénateurs trouvoient que c'étoit commettre la dignité du Sénat que de députer de nouveau à des rebelles qui avoient reçu si indignement ses premiers envoyés. Mais Menenius représenta qu'il n'étoit pas temps de s'arrêter à une vaine formalité ; que le salut de la Républi-

(a) *An de Rome 260. ou 461.*

que , & une nécessité indispensable , à laquelle les Dieux mêmes cédoient , obligeoient le Sénat de rechercher le peuple. Que Rome , la terreur de ses voisins , étoit comme assiégée par ses propres citoyens ; qu'à la vérité ils n'avoient encore fait aucun acte d'hostilité ; mais que c'étoit par cette même raison qu'il falloit empêcher le commencement d'une guerre qui ne pouvoit être que funeste à l'Etat , quel qu'en fût le succès.

Il ajouta que les Sabins , les Volſques , les Eques & les Herniques , tous ennemis irréconciliables du nom Romain , se seroient déjà joints aux rebelles , s'ils n'avoient peut-être pas jugé plus à propos de laisser les Romains s'affoiblir & se détruire par leurs propres divisions. Qu'il ne falloit pas espérer de grands secours de leurs alliés ; que les peuples de la Campanie & de la Toscane n'avoient qu'une foi douteuse , & toujours soumise aux événements ; qu'on n'étoit guere plus assuré des Latins , nation jalouse de la supériorité de Rome , & toujours avide de la nouveauté. Que les Patriciens se trompoient , s'ils se flattoient de pouvoir résister avec leurs clients & leurs esclaves à tant d'ennemis domestiques & étrangers , qui s'uniroient pour détruire une puissance qui leur étoit odieuse.

M. Valerius dont nous venons de parler , & qui avoit l'esprit aigri contre le Sénat , ajouta à l'avis de Menenius , qu'on devoit tout craindre des desseins des mécontents , dont la plupart avoient déjà abandonné le soin de leurs héritages & la culture des terres , comme des gens qui renonçoient à leur patrie , & qui songeoient à s'établir ailleurs. Que Rome alloit être déserte , & que le Sénat pour être trop inflexible , ruinoit les principales forces de la République par la retraite forcée & la désertion d'un si grand nombre de citoyens. Que si au contraire on eût suivi les conseils qu'il donna pendant sa dicta-

ture , on auroit pu , par l'abolition des dettes ; conserver l'union & la paix entre les différents Ordres de l'Etat ; mais qu'il ne falloit pas se flatter que le peuple , tant de fois trompé par les vaines promesses du Sénat , se contentât à présent de cette abolition. Qu'il craignoit bien que les mauvais traitements qu'il avoit essuyés ne l'engageassent à demander encore des sûretés pour la conservation de ses droits & de sa liberté. Qu'on ne pouvoit disconvenir que la plupart des Plébéciens se voyoient dépouillés de leurs héritages ; qu'on enchaînoit les malheureux comme des criminels , & qu'ils se plaignoient peut-etre avec justice que les Nobles & les Patriciens , au préjudice de la constitution originaire de l'Etat , ne travailloient qu'à se rendre seuls maîtres du gouvernement. qu'à la création d'un Dictateur , invention moderne du Sénat , rendoit inutile la loi *Valeria* , le refuge du peuple & l'asyle de la liberté. Que cette puissance absolue confiée à un seul homme , en feroit quelque jour le tyran de sa patrie ; que ces nouveautés & ces changements avoient leur source dans les maximes impérieuses d'Appius Claudius , & de semblables , qui ne paroissoient occupés que du dessein d'établir la domination des Nobles sur les ruines de la liberté publique , & de réduire des citoyens libres à la vile condition de sujets & d'esclaves du Sénat.

Appius se leva quand ce fut son tour à parler, & adressant la parole à M. Valerius : » si vous vous étiez renfermé , lui dit-il , à dire simplement votre avis , sans m'attaquer si injustement , vous ne vous seriez pas exposé à entendre aujourd'hui des vérités peu agréables. Mais avant que de les exposer à la vue de cette compagnie , il est juste de répondre à vos calomnies. Dites-moi , Valerius , quels sont les Romains que j'ai poursuivis en Justice pour les obliger de me payer ce qu'ils me doivent ?

Nommez les citoyens que j'ai retenus dans les chaînes ; allez jusqu'au Mont Velie , & cherchez parmi cette foule de mécontents , s'il y en a un seul qui se plaigne qu'il n'a quitté la ville que par la crainte que je le fisse arrêter. Tout le monde fait au contraire que j'ai traité mes débiteurs comme mes clients & mes amis ; que sans égard à d'anciennes dettes , je les ai secourus gratuitement dans leurs besoins , & qu'autant qu'il a été en moi , les citoyens ont toujours été libres. Ce n'est pas que je prétende proposer ma conduite pour règle de celle des autres ; je soutiendrai toujours l'autorité des loix en faveur de ceux qui y auront recours. Je suis même persuadé qu'à l'égard de certains débiteurs , & de ces gens qui passent leur vie dans la mollesse & les débauches , il y a autant de justice à s'en faire payer , qu'il est honnête & généreux de remettre les dettes à des citoyens paisibles & laborieux , mais qui par malheur sont tombés dans une extrême indigence : telle a été ma conduite , & telles sont ces maximes impérieuses qu'on me reproche. Mais je me suis , dit-on , déclaré le partisan des grands , & c'est par mes conseils qu'ils se sont emparés du gouvernement. Ce crime , Messieurs , ajouta , Appius en se tournant vers les principaux du Sénat , m'est commun avec vous. Le gouvernement vous appartient , & vous êtes trop sages pour l'abandonner à une populace effrénée , à cette bête féroce qui n'écoute que ses flatteurs ; mais aussi dont les esclaves deviennent souvent les tyrans : & c'est , Messieurs , ce que nous avons à craindre de M. Valérius , qui n'ayant de considération dans la République que par les dignités dont nous l'avons honoré , s'en sert aujourd'hui pour ruiner nos loix , pour changer la forme de notre gouvernement , & pour se frayer par ses bassesses un chemin à la tyrannie. Vous

l'avez entendu , & vous avez pu appercevoir qu'étant mieux instruit que nous des desseins pernicioeux des rebelles , il vous prépare à de nouvelles prétentions ; & sous prétexte de demander des garants de la liberté du peuple , il ne cherche qu'à opprimer celle du Sénat.

» Mais venons au principal sujet qui nous a rassemblés aujourd'hui. Je dis donc que c'est ébranler les fondemens d'un Etat que d'en changer les loix , & qu'on ne peut donner atteinte aux contrats des particuliers , sans blesser la foi publique , & sans ruiner ce contrat original qui a formé les premières sociétés entre les hommes. Accordez-vous aujourd'hui à des séditieux qui sont à la veille de tourner leurs armes contre leur patrie , ce que vous avez sagement refusé plusieurs fois à des citoyens soumis & à des soldats qui combattoient sous vos enseignes ? Songez que vous ne pouvez vous relâcher sur l'article des dettes , que vous n'ouvriez en même-temps la porte à de nouvelles prétentions. Bientôt les chefs de la sédition , de concert avec M. Valerius , voudront être admis aux premières dignités de l'Etat. Fassent les Dieux tutélaires de Rome que son gouvernement ne tombe pas à la fin entre les mains d'une vile populace , qui vous punisse de votre bassesse , & qui vous bannisse vous-même de votre patrie ! On veut vous faire peur des armes des rebelles ; mais n'avez-vous pas pour ôtages leurs femmes & leurs enfans ? Viendront-ils attaquer à force ouverte une ville qui renferme ce qu'ils ont de plus cher ? Mais je veux qu'ils n'aient pas plus d'égard pour les liaisons du sang que pour les loix du gouvernement : ont-ils des Généraux , des vivres & l'argent nécessaire pour se soutenir dans une pareille entreprise ? Que deviendront-ils pendant l'hiver qui est proche , sans pain , sans retraite & sans pouvoir s'écarter , qu'ils



ne tombent entre nos mains ? S'ils se réfugient chez nos voisins , n'y trouveront-ils pas , comme à Rome , le gouvernement entre les mains des grands ? Des rebelles & des transfuges en peuvent-ils espérer d'autre condition que celle de malheureux esclaves ? Mais peut-être qu'on craint qu'ils ne joignent leurs armes , & qu'ils ne viennent assiéger Rome déstituée d'habitans nécessaires pour sa défense , comme si les forces de la République consistoient dans les seuls rebelles. Mais n'avez-vous pas parmi les Patriciens une jeunesse florissante & pleine de courage ? Nos clients qui forment la plus saine partie de la République , ne sont-ils pas attachés comme nous à ses intérêts ? Armons même s'il le faut nos esclaves ; faisons-en un peuple nouveau & un peuple soumis. Ils ont appris à notre service & par nos exemples à faire la guerre. Avec quel courage ne combattront-ils pas si la liberté est le prix de leur valeur ? Mais si tous ces secours ne vous paroissent pas encore suffisants , rappelez vos colonies. Vous savez , par le dernier dénombrement du cens , que la République nourrit dans son sein cent trente mille chefs de famille ; à peine en trouvera-t-on la septième partie parmi les mécontents. Enfin , plutôt que de recevoir la loi de ces rebelles , accordez aux Latins le droit de citoyens de Rome qu'ils vous demandent depuis si long-temps. Vous les verrez accourir aussi-tôt à votre secours , & vous ne manquerez ni de soldats ni de citoyens. Pour réduire mon sentiment en peu de paroles , je suis persuadé qu'il ne faut point envoyer des députés aux rebelles , ni rien faire qui marque de la frayeur ou de l'empressement. Que s'ils rentrent d'eux-mêmes dans leur devoir , on doit les traiter avec modération ; mais il faut les poursuivre les armes à la main s'ils persistent dans leur révolte. «

Un avis si plein de fermeté fut suivi , quoique par des vues différentes , par la faction des riches & par tous les jeunes Sénateurs. Les deux Consuls au contraire , Plébéiens d'inclination , & qui vouloient gagner l'affection de la multitude , & les vieillards naturellement timides , soutenoient que la guerre civile étoit le plus grand malheur qui pût arriver dans un Etat. Ils étoient appuyés par ceux du Sénat , qui ne considéroient que l'intérêt de la liberté publique , & qui craignoient qu'il ne s'élevât du corps même du Sénat quelque homme ambitieux & entreprenant , qui , à la faveur de ces divisions , se rendît seul maître du gouvernement. Mais à peine furent ils écoutés , on n'entendoit de tous côtés que des cris & les menaces. Les plus jeunes Sénateurs , fiers de leur naissance & jaloux des prérogatives de leur dignité , s'emportèrent jusqu'à faire sentir aux Consuls qu'ils leur étoient suspects. Ils leur remontrèrent qu'ils représentoient la personne des Rois , qu'ils en avoient l'autorité , & celle du Sénat à soutenir contre les entreprises du peuple ; & les plus violents protestèrent que si on y donnoit la moindre atteinte , ils prendroient les armes pour conserver dans leur ordre une puissance qu'ils avoient reçue de leurs ancêtres.

Les deux Consuls , qui vouloient favoriser le peuple , après avoir conféré en secret , résolurent de laisser calmer les esprits , & de remettre la décision de cette grande affaire à la première assemblée. Cependant avant que de se séparer , & pour tenir en respect les jeunes Sénateurs qui leur avoient parlé avec trop d'audace , ils leur déclarèrent que s'ils ne se comportoient à l'avenir avec plus de modestie dans une assemblée si respectable , ils fauroient bien les en exclure , en fixant l'âge que devoit avoir un Sénateur ; comme il n'y avoit encore rien de décidé là-dessus , les jeunes Sénateurs , plus at-

tachés à leur dignité qu'à leur sentiment , plierent sous cette menace & sous la puissance des Consuls , qui se servirent en même temps d'un autre prétexte contre les Sénateurs plus âgés , qui s'opposoient à l'abolition des dettes ; ils leur dirent qu'ils ne pouvoient souffrir cette division dans les avis du Sénat , & que si les Peres ne prenoient des résolutions plus uniformes , ils porteroient cette affaire devant le peuple , & qu'on ne pouvoit sans injustice lui en ôter la connoissance , suivant ce qui s'étoit pratiqué , même pendant le gouvernement des Rois.

Les Sénateurs qui avoient embrassé l'avis d'Appius avec le plus de chaleur , virent bien par le tour que les Consuls donnoient à cette affaire , qu'elle leur alloit échapper , s'ils persisteroient dans leurs premiers sentimens. La crainte de tomber entre les mains du peuple les ébranla ; les larmes & les cris des femmes , des enfans qui embrassoient leurs genoux , & qui leur redemandoient leurs peres & leurs maris , acheverent de les gagner ; & le Sénat s'étant rassemblé , la plus grande partie se déclara pour la réunion. Appius , toujours inébranlable dans ses sentimens & incapable d'en changer , resta presque seul de son avis , avec quelques-uns de ses parents , qui par honneur n'osèrent l'abandonner.

Les Consuls triomphoient d'avoir réduit le Sénat , presque malgré lui , à suivre leur avis. Appius persuadé que toute négociation avec les rebelles alloit à la diminution de l'autorité du Sénat , adressa la parole aux deux Consuls : » Quoique vous paroissiez résolu , leur » dit-il , de traiter avec le peuple aux condi- » tions qu'il lui plaira de vous prescrire , & que » même ceux qui étoient du sentiment contrai- » re en aient changé par foiblesse ou par intérêt , » pour moi je déclare encore une fois qu'à la

» vérité on ne peut avoir trop d'égard à la mi-  
» sère d'un peuple soumis & fidele ; mais je sou-  
» tiens que toute négociation est dangereuse  
» tant qu'il aura les armes à la main «.

Comme le Sénat avoit pris son parti , ce discours ne fut écouté qu'avec peine , & on le regarda comme celui d'un homme zélé à la vérité pour la gloire du Sénat ; mais trop prévenu de son habileté , & incapable , soit par vanité , soit par la dureté de son humeur , de changer jamais de sentiment.

Le Sénat , sans s'y arrêter , nomma dix Commissaires pour traiter avec les mécontents , & il les choisit parmi ceux de son corps qui s'étoient toujours déclarés en faveur du peuple. T. Largius , Menenius Agrippa & M. Valerius étoient à la tête de cette députation , tous trois consulaires , & dont deux avoient gouverné la République & commandé ses armées en qualité de Dictateurs ; ils s'acheminèrent avec leurs collègues vers le camp. Cette grande nouvelle y étoit déjà passée : les soldats sortirent en foule pour recevoir ces anciens Capitaines sous lesquels ils avoient été tant de fois à la guerre. La honte & la colère étoient confondues sur le visage de ces rebelles , & on voyoit encore , au travers du mécontentement public , un reste de cet ancien respect que produit la dignité du commandement , sur-tout quand elle est soutenue par un grand mérite.

La présence seule de ces grands hommes eût été capable de faire rentrer les rebelles dans leur devoir , si des esprits dangereux n'eussent pris soin d'entretenir le feu de la division.

Sicinius Bellutus s'étoit emparé , comme nous l'avons dit , de la confiance de ses soldats : c'étoit un Plébéien ambitieux , grand artisan de discordes , & qui vouloit trouver son élévation dans les troubles de l'état. Il étoit soutenu dans ses vues par un autre Plébéien à peu près du

même caractère , mais plus habile , appelé Lucius Junius , comme le libérateur de Rome , quoique d'une famille bien différente : il affectoit même le surnom de Brutus , par une vanité ridicule de se comparer à cet illustre Patricien. Ce Plébéien conseilla à Sicinius de traverser d'abord la négociation des députés , & de faire naître de nouveaux obstacles à la réunion & à la paix , afin de pénétrer quel avantage ils en pourroient tirer , & à quel prix on voudroit l'acheter. « Le Sénat a peur , lui dit-il , nous » sommes les maîtres si nous savons nous pré- » valoir des conjonctures : laissez parler ces » graves Magistrats ; je me charge de leur ré- » pondre au nom de nos camarades , & je me » flatte que ma réponse leur sera également utile » & agréable ».

Ces deux chefs du parti Plébéien étant convenus des différents rôles qu'ils devoient jouer , Sicinius introduisit les députés dans le camp. Tous les soldats les environnerent , & après qu'ils eurent pris leur place dans un endroit d'où ils pouvoient être entendus par la multitude , on leur dit d'exposer leur commission. M. Valérius , prenant la parole , dit qu'il leur apportoit une heureuse nouvelle ; que le Sénat vouloit bien oublier leur faute ; qu'il les avoit même chargés de leur accorder toutes les grâces qui se trouveroient conformes au bien commun de la patrie ; que rien ne les empêchoit de rentrer dans la ville , d'aller revoir leurs Dieux domestiques , & de recevoir les embrassements de leurs femmes & de leurs enfants qui soupiroient après leur retour.

Sicinius leur répondit qu'avant que le peuple fit cette démarche , il étoit juste qu'il exposât lui-même ses griefs & ses prétentions , & qu'il vît ce qu'il devoit espérer de ces promesses si magnifiques du Sénat ; & il exhorta en même temps ceux des soldats qui voudroient dé-

fendre la liberté publique , de se présenter. Mais un profond silence régnoit dans l'assemblée ; chacun se regardoit , ces soldats ne se sentant point le talent de la parole , n'osoient se charger de soutenir la cause commune. Pour lors ce Plébéien qui avoit pris le nom de Brutus , se leva comme il en étoit convenu secrètement avec Sicinius , & adressant la parole aux soldats : » Il semble , mes compagnons , leur dit-il , à voir ce morne silence , que vous soyez encore obsédés par cette crainte servile dans laquelle les Patriciens & vos créanciers vous ont retenus si long-temps. Chacun cherche dans les yeux des autres s'il y démêlera plus de résolution qu'il ne s'en trouve lui-même , & aucun de vous n'est assez hardi pour oser dire en public ce qui fait le sujet ordinaire de vos entretiens particuliers. Ignorez-vous que vous êtes libres ? Ce camp , ces armes ne vous assurent-ils pas que vous n'avez plus de tyrans ; & si vous en pouviez encore douter , la démarche que vient de faire le Sénat ne suffiroit elle pas pour vous en convaincre ? Ces hommes si impérieux & si superbes viennent nous rechercher : ils ne se servent plus , ni de commandements sévères , ni de menaces cruelles : ils nous invitent comme leurs concitoyens à rentrer dans notre commune patrie , & nos Souverains ont la bonté de venir jusques dans notre camp nous offrir une amnistie générale. D'où vient donc ce silence obstiné après de , graces si singulieres ? Si vous doutez de la sincérité de leurs promesses , si vous craignez , que sous l'appât de quelques discours flatteurs on ne cache vos anciennes chaînes , que ne parlez-vous ? & si vous n'osez ouvrir la bouche , écoutez du moins un Romain assez courageux pour ne rien craindre , que de ne pas dire la vérité ».

Pour lors , se tournant vers Valerius : » Vous nous invitez , lui dit-il , à rentrer dans Rome ; mais vous ne dites point à quelles conditions ; Des Plébéïens pauvres , mais libres , peuvent-ils se réunir à des nobles si riches & si ambitieux ? & quand même nous serions convenus de ces conditions , quelle sûreté donneront-ils de leurs paroles , ces fiers Patriciens , qui se font un mérite dans leur corps d'avoir trompé le peuple ? On ne nous parle que de pardon & d'amnistie , comme si nous étions vos sujets , & des sujets rebelles : c'est ce qu'il faut approfondir. Il est question de savoir qui a tort du peuple ou du Sénat , lequel de ces deux ordres a violé le premier cette société commune qui doit être entre les citoyens d'une même république.

» Pour en juger sans préoccupation , souffrez que je rapporte simplement un certain nombre de faits dont je ne veux pour témoins que vous-même & vos collègues.

» Notre Etat a été fondé par des Rois , & jamais le peuple Romain n'a été plus libre ni plus heureux que sous leur gouvernement. Tarquin même , le dernier de ces Princes , Tarquin , si odieux au Sénat & à la noblesse , nous étoit aussi favorable qu'il vous étoit contraire ; il aimoit les soldats , il faisoit cas de la valeur , il vouloit qu'elle fût toujours récompensée ; & on fait qu'ayant trouvé des richesses immenses dans Sueffe , ville des Volsques , dont il s'étoit rendu maître , il aima mieux abandonner le butin à son armée , que de se l'approprier ; en sorte qu'outre les esclaves ; les chevaux , les grains & les meubles , il en revint encore à chaque soldat cinq mines d'argent.

» Cependant pour venger vos propres injures , nous avons chassé ce Prince de Rome ; nous avons pris les armes contre un Souverain qui ne se défendoit que par les prières qu'il

nous faisoit de nous séparer de vos intérêts , & de rentrer sous sa domination. Nous avons depuis taillé en pièces les armées de Véïens & de Tarquinie qui vouloient le rétablir sur le trône. La puissance formidable de Porfenna , la famine qu'il a fallu endurer pendant un long siege , des assauts , des combats continuels , rien enfin a-t-il pu ébranler la foi que nous vous avons donnée ? Trente villes des Latins s'unissent pour rétablir les Tarquins ; qu'auriez-vous fait alors si nous vous avions abandonnés , & si nous nous étions joints à vos ennemis ? Quelles récompenses n'aurions-nous pas obtenues de Tarquin , pendant que le Sénat & les nobles auroient été les victimes de son ressentiment ? Qui est-ce qui a dissipé cette ligue si redoutable ? A qui êtes-vous redevables de la défaite des Latins ? N'est-ce pas à ce même peuple , l'auteur d'une puissance que vous avez depuis tournée contre lui ? Car quelle récompense avons-nous tirée du secours si utile de nos armes ? La condition du peuple Romain en est-elle devenue plus heureuse ? L'avez-vous associé à vos charges & à vos dignités ? Nos pauvres citoyens ont-ils seulement trouvé quelque soulagement dans leur misère ? N'a-t-on pas vu au contraire nos plus braves soldats accablés sous le poids des usures , gémir dans les fers d'impitoyables créanciers ? Que sont devenues tant de vaines promesses d'abolir à la paix toutes les dettes que la dureté des grands leur avoit fait contracter ? A peine la guerre a-t-elle été finie , que vous avez également oublié nos services & vos serments. Que venez-vous donc faire ici ? Pourquoi vouloir encore séduire ce peuple par l'enchantement de vos paroles ? Y a-t'il des serments assez solennels pour fixer votre foi ? Que gagnerez-vous après tout dans une réunion formée par artifice , entretenue avec une dé-



fiance réciproque, & qui ne se terminera à la fin que par une guerre civile ? Evitons de part & d'autre de si grands malheurs ; profitons du bonheur de notre séparation ; souffrez que nous nous éloignons d'un pays où l'on nous enchaîne comme des esclaves, & où devenus fermiers de nos propres héritages, nous sommes réduits à les cultiver pour le profit de nos tyrans. Nous trouverons notre patrie par-tout où il nous sera permis de vivre en liberté ; & tant que nous aurons les armes à la main, nous saurons bien nous ouvrir une route à des climats plus fortunés «.

Un discours si hardi renouvela dans l'assemblée le fâcheux souvenir de tant de maux dont le peuple se plaignoit ; chacun s'empressoit de citer des exemples de la dureté des Patriciens. Les uns avoient perdu leurs biens, d'autres se plaignoient d'avoir gémi long-temps dans les prisons de leurs créanciers, plusieurs montroient encore les vestiges des coups qu'ils avoient reçus, & il n'y en avoit aucun qui, dans l'intérêt général, ne trouvât encore une injure particulière à venger.

T. Largius, chef de la députation, crut devoir répondre à tant de plaintes, & il le fit avec cette exacte équité & la droiture qui lui étoient si naturelles. Il dit qu'on n'avoit pu empêcher des gens qui avoient prêté leur bien de bonne foi, d'en exiger le paiement, & qu'il étoit sans exemple dans tout Etat bien policé, que le Magistrat refusât le secours des loix à ceux qui le réclamoient, tant que ces loix & la coutume servoient de règle dans le gouvernement. Que cependant le Sénat vouloit bien entrer en connoissance des besoins du peuple, & y remédier par de nouveaux réglemens ; mais aussi qu'il étoit de sa justice de distinguer ceux qui par une sage conduite méritoient le secours de la République, de certaines gens qui n'étoient tombés dans la

pauvreté que par la paresse & par l'intempérance ; que des séditieux qui ne paroissent occupés que du soin d'entretenir la division entre le Sénat & le peuple , ne méritoient pas plus de grace , & que la République gagneroit beaucoup en perdant de tels citoyens.

T. Largius alloit continuer un discours plus sincère que convenable à la conjoncture présente, lorsque Sicinius irrité de ce qu'il venoit de dire au sujet des chefs de la sédition , l'interrompt brusquement , & adressant la parole à l'assemblée : « Vous voyez , mes compagnons , leur dit-il , par le discours superbe de ce Patricien , ce que vous devez espérer de sa négociation , & quel traitement on vous prépare à Rome , si le Sénat peut une fois vous retenir sous sa puissance ; & se tournant tout-d'un-coup vers les députés ; proposez nettement , leur dit-il , les conditions qu'on offre pour notre retour , ou sortez à l'instant de ce camp où l'on n'est pas disposé à vous souffrir plus long-temps.

Menenius , qui vit bien que de pareilles explications n'étoient propres qu'à aigrir les esprits , prit la parole , & s'adressant à son tour à toute l'assemblée , il représenta qu'ils n'étoient pas venus dans le camp seulement pour justifier la conduite du Sénat ; que ces sages Magistrats , attentifs au bien public , avoient recherché avec soin les malheureuses causes de leurs divisions ; qu'ils avoient reconnu que l'extrême indigence des Plébéiens & la dureté de leurs créanciers en étoient la véritable origine , & que pour y remédier tout-d'un-coup , ils avoient déterminé par un consentement unanime , & par l'autorité souveraine dont ils étoient revêtus , de casser toutes les obligations , & de déclarer les pauvres citoyens quittes de toute dette : & qu'à l'égard de celles qu'on pourroit contracter dans la suite , il y seroit pourvu par un règlement nouveau , & qui seroit concerté entre le peuple & le Sénat :  
qu'on

qu'on en feroit ensuite un Sénatus-Consulte qui auroit force de loi , & que tout ce qu'ils étoient de Commissaires dans l'assemblée offroient au peuple leurs propres vies , & qu'ils se dévouoient eux & leurs enfants aux Dieux infernaux , s'ils manquoient à leur parole.

Cet habile Magistrat voyant les esprits adoucis par sa promesse , & cherchant à diminuer la jalousie qui étoit entre les pauvres & les riches , leur représenta combien il étoit nécessaire que dans un Etat il y eût une partie des Citoyens plus riche que l'autre : & on prétend que pour faire goûter cette maxime à ce peuple encore grossier , il eut recours à cet apologue si connu d'une conspiration de tous les membres du corps humain contre l'estomac , sous prétexte que sans travailler il jouissoit lui seul du travail de tous les autres. Après en avoir fait l'application au peuple & au Sénat , il leur représenta que cet auguste corps , comme l'estomac , répandoit dans les différents membres qui lui étoient unis la même nourriture qu'il recevoit , mais bien mieux préparée , & que c'étoit de lui seul qu'ils tiroient leurs vies & leurs forces.

» Ne sont-ce pas les Patriciens , ajouta-t'il , qui les premiers se sont déclarés pour la liberté ? A qui êtes-vous redevables de l'établissement de la République ? Dans les plus grands périls , de quel côté tournez-vous les yeux , & d'où sont sortis ces conseils généreux qui ont sauvé l'Etat ? Rien n'est plus cher à cette sage compagnie que votre conservation & votre union. Le Sénat vous aime tous avec l'affection raisonnable d'un pere , mais sans s'abaisser aux caresses infidèles d'un flatteur. Vous demandez l'abolition des dettes , il vous l'accorde ; mais il ne vous l'accorde que parce qu'il la croit juste & utile au bien de la patrie. Revenez donc avec confiance dans le sein de cette mere commune qui nous a tous nourris

dans des sentimens également généreux & libres. Recevez nos embassemens pour prémisses de la paix ; rentrons tous ensemble dans Rome ; allons de concert y porter les premières nouvelles de notre réunion , & fassent les Dieux protecteurs de cet Empire qu'elle soit célébrée dans la suite par de nouvelles victoires contre nos ennemis. »

Le peuple ne put entendre un discours si touchant sans répandre des larmes ; tous ces Plébéïens comme de concert , s'adressant à Menenius , s'écrierent qu'ils étoient contents , & qu'il les ramenât dans Rome. Mais ce faux Brutus qui venoit de parler si vivement contre le Sénat , arrêta cette faillie. Il dit au peuple qu'à la vérité il devoit être satisfait pour le présent par l'abolition des dettes ; mais qu'il ne pouvoit dissimuler que l'avenir lui faisoit peur , & qu'il craignoit que le Sénat ne se vengeât un jour de la justice qu'il avoit été forcé de leur rendre ; à moins , ajouta-t'il , qu'on ne trouve les moyens d'assurer l'état & la liberté du peuple contre les entreprises d'un corps si ambitieux.

» Quelle sûreté pouvez-vous exiger , répartit Menenius , autre que celle que vous donne nos loix & la constitution de la République ? Accordez-nous , lui répondit Brutus , des Officiers qui ne puissent être tirés que de l'ordre des Plébéïens. Nous ne demandons point qu'ils soient distingués par les marques honorables de la Magistrature , ni qu'ils en aient la robe bordée de pourpre , ni la chaise curule , ni les Licteurs. Nous laissons volontiers toute cette pompe à des Patriciens , fiers de leur naissance ou de leurs dignités ; il nous suffit que nous puissions élire tous les ans quelques Plébéïens qui soient seulement autorisés pour empêcher les injustices qu'on pourroit faire au peuple , & qui défendent les intérêts publics & particuliers.

Si vous êtes venu ici avec une volonté sincère de nous donner la paix, vous ne pouvez rejeter une proposition si équitable. «

Le peuple, qui est toujours de l'avis du dernier qui parle, applaudit aussi-tôt au discours de Brutus. Les députés furent extrêmement surpris d'une pareille demande; ils s'éloignèrent un peu de l'assemblée pour conférer ensemble, & après y être retournés, Menenius leur dit qu'ils demandoient une chose bien extraordinaire, qui même, dans la suite, pourroit être la source de nouvelles dissensions, & qui passoit absolument leurs instructions & leurs pouvoirs; que cependant M. Valerius & quelques-uns des Commissaires en alloient faire leur rapport au Sénat, & qu'ils ne seroient pas longtemps sans en rapporter la réponse.

Ces Commissaires se rendirent en diligence à Rome; on convoqua aussi-tôt l'assemblée du Sénat, où ils exposèrent les nouvelles prétentions du peuple. M. Valerius s'en rendit le protecteur: il représenta qu'il ne falloit pas espérer de pouvoir gouverner un peuple guerrier, soldat & citoyen tout ensemble, comme on pourroit faire de paisibles bourgeois qui n'auroient jamais quitté leurs foyers domestiques. Que la guerre & l'exercice continuel des armes inspiroient une sorte de courage peu compatible avec cette servile dépendance qu'on vouloit exiger de ces braves soldats: qu'il y avoit même de la justice à traiter avec de grands égards un peuple généreux, qui, aux dépens de son sang, avoit éteint la tyrannie; qu'il étoit d'avis de leur accorder les Officiers particuliers qu'ils demandoient; & que peut-être de pareils Inspecteurs ne seroient pas inutiles dans un Etas libre, pour veiller sur ceux qui parmi les Grands seroient tentés de porter leur autorité trop loin.

Appius ne put entendre ce discours sans fré-

mir d'indignation. Il prit les Dieux & les hommes à témoin de tous les maux que causeroit à la République une pareille innovation dans le gouvernement : & , comme si son zele & sa colere lui eussent tenu lieu d'inspiration , il prédit au Sénat que par un excès de facilité il alloit laisser établir un tribunal qui s'éleveroit insensiblement contre son autorité , & qui la détruiroit à la fin. Mais ce généreux Sénateur fut peu écouté , & on ne regarda ses remontrances que comme le discours d'un homme attaché avec opiniâtreté à son sentiment , & chagrin de ce qu'on ne le suivoit pas. Le parti contraire prévalut ; la plupart des Sénateurs , las de ces divisions , vouloient la paix à quelque prix que ce fût ; ainsi , presque d'un commun accord , on consentit à la création de ces nouveaux Magistrats , qui furent appelés *Tribuns du peuple*.

Il en fut fait un Sénatus-Consulte , qui renfermoit en même-temps l'abolition des dettes. Les envoyés du Sénat le porterent au camp , comme le sceau de la paix. Il sembloit que le peuple n'eût plus rien qui le retînt hors de Rome ; mais les chefs de la sédition ne souffrirent point qu'on se séparât avant qu'on eût procédé à l'élection des nouveaux Magistrats du peuple. L'assemblée se tint dans le camp même ; on prit les auspices , les voix & les suffrages furent recueillis par centuries , & on élut pour les premiers Tribuns du peuple , selon Denis d'Halicarnasse , L. Junius Brutus & C. Sicinius Bellutus , les chefs de la révolte , qui associerent en même-temps à leur dignité C. & P. Licinius , & Sp. Icilius Ruga. Tite-Live prétend que C. Licinius & Lucius Albinus furent les premiers Tribuns qui se donnerent trois collègues , parmi lesquels on compte Sicinius Bellutus ; & cet Historien ajoute qu'il y avoit des Auteurs qui prétendoient qu'il n'y

eût d'abord que deux Tribuns élus dans cette assemblée.

Quoi qu'il en soit , ces premiers Tribuns & ces chefs de la sédition , pour prévenir le ressentiment du Sénat , eurent l'adresse d'intéresser tout le corps de la nation dans leur conservation. Le peuple , avant que de quitter le camp , déclara , par leur conseil , la personne de ses Tribuns , sacrée. Il en fut fait une loi par laquelle il étoit défendu , sous peine de la vie , de faire aucune violence à un Tribun , & tous les Romains furent obligés de jurer par les serments les plus solennels , l'observation de cette loi. Le peuple sacrifia ensuite aux Dieux sur la montagne même qu'on appella depuis le *Mont-Sacré* , & où il rentra dans Rome à la suite de ses Tribuns & des députés du Sénat.

*Fin du premier Livre.*

## L I V R E I I.

*Les Tribuns du peuple , qui n'avoient été créés que pour empêcher l'oppression des Plébéïens , tâchent de détruire l'autorité du Sénat. Origine des Ediles Plébéïens. De quelle maniere les Tribuns vinrent à bout de se faire donner le droit de convoquer les assemblées du peuple. Coriolan se déclare hautement contre les entreprises des Tribuns. Caractere de ce Patricien. Les Tribuns veulent l'obliger à rendre compte de sa conduite devant l'assemblée du peuple. Coriolan refuse de reconnoître l'autorité de ce Tribunal. Le Sénat intervient d'abord en sa faveur , mais à la fin il l'abandonne , & donne un arrêt qui renvoie la décision de ce différent à l'assemblée du peuple. Coriolan est condamné à un exil perpétuel. Il se retire chez les Volsques , à qui il vient à bout de faire prendre les armes contre les Romains. Il entre sur leurs terres à la tête d'une nombreuse armée. Tout plie devant lui ; Rome même avoit tout à craindre , lorsqu'elle se voit délivrée de danger par la sagesse & la prudence de deux Romaines entr'autres , dont l'une étoit la femme & l'autre la mere de Coriolan.*



**R**OME par l'établissement du Tribunal changea une seconde fois la forme de son gouvernement. Il étoit passé, comme nous venons de le voir, de l'Etat Monarchique à une espèce d'Aristocratie, où toute l'autorité étoit entre les mains du Sénat & des grands : mais par la création des Tribuns on vit s'élever insensiblement, & comme par degrés, une nouvelle Démocratie, dans laquelle le peuple, sous différents prétextes, s'empara de la meilleure partie du gouvernement.

Il sembloit d'abord que le Sénat n'eût rien à craindre des Tribuns, qui n'avoient d'autre pouvoir que celui de s'intéresser à la défense de tous les Plébéiens. Ces nouveaux Magistrats n'avoient même dans leur origine ni la qualité de Sénateurs, ni tribunal particulier, ni juridiction sur leurs concitoyens, ni le pouvoir de convoquer les assemblées du peuple. Habillés comme de simples particuliers & escortés d'un seul domestique appelé *Viateur*, & qui étoit comme un valet de ville, ils demeuroient assis sur un banc au dehors du Sénat ; ils n'y étoient admis que lorsque les Consuls les faisoient appeler pour avoir leur avis sur quelque affaire qui concernoit les intérêts du peuple. Toute leur fonction se réduisoit à pouvoir s'opposer aux Ordonnances du Sénat par ce mot latin *veto*, qui veut dire *je l'empêche*, qu'ils mettoient au bas de ses décrets, quand ils les croyoient contraires à la liberté du peuple ; & cette autorité étoit même renfermée dans les murailles de Rome, & tout au plus à un mille aux environs : & afin que le peuple eût toujours dans la ville des protecteurs prêts à prendre sa défense, il n'étoit point permis aux Tribuns de s'en éloigner un jour entier, si ce n'étoit dans les *Feries Latines*. C'étoit par la même raison qu'ils étoient obligés de

tenir la porte de leurs maisons ouverte jour & nuit pour recevoir les plaintes des citoyens qui auroient recours à leur protection. De semblables Magistrats sembloient n'avoir été institués que pour empêcher seulement l'oppression des malheureux ; mais ils ne se continrent pas longtemps dans un état si plein de modération. Il n'y eut rien dans la suite de si grand & de si élevé où ils ne portassent leurs vues ambitieuses. Nous les verront bientôt entrer en concurrence avec les premiers Magistrats de la République ; & sous prétexte d'assurer la liberté du peuple , ils n'eurent pour objet que de ruiner insensiblement l'autorité du Sénat.

Une des premières démarches de ces Tribuns , fut de demander permission au Sénat de choisir deux Plébéïens , qui , sous le titre d'*Édiles* , les pussent secourir dans la multitude des affaires dont ils se disoient accablés dans une aussi grande ville que Rome , sur-tout au commencement d'une nouvelle Magistrature.

Le Sénat toujours divisé , & qui avoit perdu de vue le point fixe de son gouvernement , se laissa entraîner au gré de ces ambitieux ; on leur accorda encore cette nouvelle demande. Telle fut l'origine des Ediles Plébéïens , créatures & ministres des premiers Tribuns , & auxquels on attribua dans la suite l'inspection sur les édifices publics , le soin des temples , des bains , des aqueducs , & la connoissance d'un grand nombre d'affaires qui étoient auparavant du ressort des Consuls : nouvelle breche que les Tribuns firent à l'autorité du Sénat.

Cependant les Sénateurs les plus populaires se flattoient , en relâchant quelque chose de leurs droits , d'avoir au moins rétabli le calme dans la République. Rome en effet paroïtoit tranquille , & il sembloit que la réunion du peuple avec les Patriciens fût sincère & durable. Mais le feu de la division , caché au fond des cœurs , ne tarda

guere à se rallumer. Une famine qui survint l'année suivante (a), sous le Consulat de T. Geganus & de P. Minucius, servit de prétexte aux Tribuns pour se déchaîner de nouveau contre les Grands & le Sénat. Sp. Icilius étoit cette année le premier des Tribuns ; & Brutus & Sicinius, pour demeurer toujours à la tête des affaires, étoient passés du tribunat à la charge d'Ediles. Ces séditieux, dont le crédit ne subsistoit que par la mésintelligence qu'ils entretenoient entre les deux ordres de la République, publioient avec malignité que les Patriciens, ayant leurs greniers remplis de grains, avoient procuré la disette publique, pour se dédommager par le prix excessif qu'ils le vendroient de l'abolition des dettes ; que c'étoit une nouvelle sorte d'usure inventée par ces tyrans pour avoir à vil prix le peu de terres qui restoient aux pauvres Plébéiens.

Cependant ces Tribuns ne pouvoient ignorer que c'étoit le peuple même, & sa désertion sur le Mont-Sacré dans la saison qu'on sème les bleds, qui avoient causé cette disette, parce que dans ce désordre général où la plupart des mécontents songeoient à s'établir ailleurs, les terres étoient demeurées incultes sans être ensemencées. Mais ces artisans de discorde ne cherchoient que des prétextes. Ils savoient bien que les moins vraisemblables étoient toujours des raisons solides pour une populace qui manquoit de pain, & ils ne décrioient le gouvernement que pour s'en rendre les maîtres, ou du moins pour le changer suivant leurs intérêts.

Le Sénat n'opposoit à ces invectives que des soins constants & généreux, & une application continuelle à pourvoir aux nécessités du peuple. Il faisoit acheter du bled de tous côtés ; &, parce que les peuples voisins de Rome, jaloux de son agrandissement, refusoient d'en fournir, on fut

(a) *An de Rome 261.*

obligé d'en envoyer chercher jusqu'en Sicile. P. Valerius , fils du fameux *Publicola* , & L. Geganus , frere du Consul , furent chargés de cette commission.

Cependant comme les Tribuns continuoient à répandre des bruits désavantageux à la conduite du Sénat , pour tâcher de soulever le peuple , les Consuls convoquerent une assemblée du peuple pour le détromper , & pour lui faire voir par les soins qu'on avoit pris de sa subsistance , l'injustice & la malignité de ces Tribuns. Ceux-ci leur disputèrent la parole ; & comme dans cette concurrence les uns & les autres parloient en même-temps , aucun n'étoit entendu. On représenta en vain aux Tribuns qu'ils n'avoient aucun pouvoir de traiter directement avec le peuple , & que leurs fonctions se bornoient au seul droit d'opposition , quand même on auroit fait au peuple quelque proposition contraire à ses intérêts. Ceux-ci renvoyoient les Consuls à l'assemblée du Sénat , comme au seul endroit où ils pouvoient présider ; mais ils soutenoient avec opiniâtreté qu'il leur appartenoit , par préférence aux autres Magistrats , de prendre la parole dans les assemblées du peuple.

Ces prétentions réciproques augmentèrent le tumulte : la dispute s'échauffoit insensiblement , & les plus emportés de chaque parti étoient prêts d'en venir aux mains , lorsque Brutus , qui n'étoit cette année qu'Edile , comme nous l'avons dit , crut , à la faveur de ce désordre , pouvoir étendre l'autorité des Tribuns ; & s'adressant aux deux Consuls , il leur promit d'apaiser la sédition s'ils vouloient bien lui permettre de parler en public.

Les Consuls , qui trouvoient dans cette permission que leur demandoit un Plébéien en présence de ses Tribuns , une nouvelle preuve du droit qu'ils avoient de présider à toute l'assemblée du peuple Romain , consentirent qu'il pût

dire librement son avis , ne doutant pas que , comme il savoit que sous le nom d'assemblée du peuple on comprenoit également les Sénateurs & les Chevaliers , aussi-bien que les Plébéiens , il portât les Tribuns à se désister de leurs prétentions. Mais Brutus avoit une vue bien différente , & au lieu d'adresser la parole au peuple ou aux Tribuns , il se tourna vers le Consul Geganius , qui avoit été un des Commissaires que le Sénat avoit envoyés sur le Mont-Sacré : » Vous souvenez-vous , lui dit-il , que » dans le temps que nous travaillions de concert à » la réunion des deux Ordres de la République , » aucun Patricien n'interrompit ceux qui étoient » chargés des intérêts du peuple , & qu'on en » convint même exprès , afin que chaque parti » pût exposer ses raisons avec plus d'ordre & de » tranquillité ? Je m'en souviens fort bien , répon- » dit Geganius. Pourquoi donc , continua Bru- » tus , interrompez-vous aujourd'hui nos Tri- » buns , dont la personne est sacrée & revêtue » d'une Magistrature publique ? Nous les inter- » rompons avec justice , repartit Geganius , parce » qu'ayant convoqué nous-mêmes l'assemblée , » suivant le privilege de notre dignité , la parole » nous appartient. « Le Consul ajouta avec trop de précipitation , & sans prévoir les conséquences d'un pareil discours , *que si les Tribuns avoient convoqué l'assemblée* , bien loin de les interrompre , il ne voudroit pas même les venir écouter , quoiqu'en qualité de simple citoyen Romain il eût droit d'assister à toutes les assemblées du peuple.

Brutus n'eût pas plutôt entendu ces dernières paroles , qu'il s'écria , transporté de joie : » Vous » avez vaincu , Plébéiens : Tribuns , cédez » la place aux Consuls ; qu'ils haranguent au- » jourd'hui tant qu'il leur plaira : demain je vous » ferai voir quelle est la dignité & la puissance » de vos charges. Faites seulement que par vos

» ordres , & sous votre convocation , le peuple  
» se rende ici de bonne heure. Si j'abuse de  
» sa confiance & de la vôtre , je suis prêt d'ex-  
» pier des promesses téméraires par la perte de  
» ma vie. «

On fut obligé de congédier l'assemblée , à cause de la nuit qui survint durant ces disputes. Le peuple se sépara dans l'impatience de voir le lendemain l'effet des promesses de Brutus , & les Patriciens se retirèrent de leur côté , méprisant les discours d'un particulier incapable , à ce qu'ils prétendoient , de donner plus d'étendue à la fonction de Tribun , que la voie de simple opposition qui lui avoit été attribuée sur le Mont-Sacré.

Mais Brutus , plus habile que ne le croyoit le Sénat, fut trouver le Tribun Icilius. Il passa une partie de la nuit à conférer avec lui & avec les autres Tribuns , & leur fit part de ses des-  
seins. » Il n'est question pour réussir , leur dit-il ,  
» que de faire voir au peuple que le Tribunat  
» lui devient inutile si les Tribuns n'ont pas  
» le pouvoir de convoquer les assemblées pour  
» lui représenter ce qui est de son intérêt. Le  
» peuple ne nous refusera jamais de passer une  
» Loi qui ne peut que lui être avantageuse ;  
» toute la difficulté consiste à prévenir le Sénat &  
» les Patriciens qui pourroient s'y opposer. Pour  
» cela il faut tenir l'assemblée le plus matin  
» qu'on pourra , & se saisir de bonne heure de  
» tous les postes qui environnent la Tribune aux  
» harangues. « Les Tribuns ayant approuvé son projet , envoyèrent dans les différents quartiers de la ville solliciter les principaux Plébéiens de se rendre dans la place à la pointe du jour avec le plus de monde qu'il leur seroit possible. Ils s'y trouverent eux-mêmes avant le jour , & par le conseil de Brutus , ils s'emparèrent d'abord du Temple de Vulcain , où se plaçoient ordinairement ceux qui vouloient haranguer. Une foule

innombrable de peuple eut bientôt rempli la place. Icilius prit la parole , & pour renouvel-  
 ler l'aigreur & l'animosité dans les esprits , il  
 commença par rappeler tout ce que le peuple  
 avoit souffert de l'avarice & de l'inhumanité des  
 Grands avant l'établissement du tribunat. Il  
 représenta ensuite que la misère publique n'au-  
 roit point eu de fin , s'il ne se fût trouvé deux  
 citoyens assez courageux pour s'opposer à la ty-  
 rannie des Patriciens. Qu'après l'abolition des  
 dettes , ces mêmes Patriciens se servoient de la  
 famine pour réduire de nouveau le peuple dans  
 la servitude ; qu'ils prétendoient interdire aux  
 Tribuns l'usage de la parole dans les assemblées ,  
 de peur qu'ils n'éclairassent le peuple sur ses  
 véritables intérêts. Que cette tyrannie visible  
 rendoit le tribunat inutile , & qu'il falloit , ou  
 que le peuple renonçât lui-même à cette Magis-  
 trature , ou que , par une nouvelle loi , il autori-  
 sât ses Magistrats à convoquer des assemblées  
 pour y traiter ses droits , & qu'il fût défendu  
 alors , sous de graves peines , de les interrom-  
 pre & de les troubler dans l'exercice de leurs  
 charges.

Ce discours fut reçu à l'ordinaire avec de  
 grands applaudissements. Le peuple s'écria aussitôt ,  
 qu'il proposât la loi lui-même. Il l'avoit  
 dressée pendant la nuit , & la tenoit toute prête ,  
 de peur que si on eût été obligé d'en remettre  
 la publication à la prochaine assemblée , le Sénat  
 & les Patriciens ne s'y fussent trouvés pour s'y  
 opposer : ainsi il la lut tout haut , & elle étoit  
 conçue en ces termes :

» Que personne ne soit assez hardi pour inter-  
 » rompre un Tribun qui parle dans l'assemblée  
 » du peuple Romain. (a) Si quelqu'un viole  
 » cette loi , qu'il donne caution sur le champ  
 » de payer l'amende à laquelle il sera condam-

» né ; s'il refuse , qu'il soit mis à mort , & ses  
» biens confisqués. «

Le peuple autorisa cette loi par ses suffrages. Les Consuls ayant voulu la rejeter , en disant que ce n'étoit qu'une loi surprise par artifice , & dans une assemblée furtive , faite sans auspices & sans convocation légitime , les Tribuns déclarerent hautement qu'ils n'auroient pas plus d'égard pour les Sénatus-Consultes , que le Sénat en auroit pour ce Plébiscite. Ce fut le sujet de beaucoup de disputes , où tout se passa en reproches de part & d'autre , mais , sans jamais en venir aux voies de fait. Enfin le Sénat , comme un bon pere , céda à l'opiniâtreté des Plébéiens , qu'il regardoit toujours comme ses enfants. La loi fut reçue par un consentement général des deux Ordres. Le peuple content d'avoir augmenté la puissance de ces Tribuns , supportoit la famine avec patience ; & dans sa misère il conservoit encore assez d'équité pour respecter ces grands hommes qui lui résistoient avec tant de courage & de fermeté.

La ville demeura quelque temps tranquille ; mais l'abondance produisit ce que la famine n'avoit pu faire , & une flotte chargée de grains , & qui arriva aux côtes de Rome , fournit une nouvelle occasion aux Tribuns d'étendre leur pouvoir & de rallumer la sédition.

P. Valerius & L. Geganius , que le Sénat avoit envoyés en Sicile , comme nous l'avons dit , en revinrent avec un grand nombre de vaisseaux chargés de bled , sous le Consulat (a) de M. Minucius & de A. Sempronius. Gelon tyran de Sicile en avoit fait présent de la meilleure partie , & les envoyés du Sénat avoient acheté le surplus des deniers publics. Il étoit alors question du prix qu'on y mettroit : les Tribuns furent mandés dans le Sénat pour en dire leur avis. Les Sénat-



teurs , qui n'avoient pour objet que de rétablir une parfaite intelligence entre le peuple & le Sénat , opinèrent à ce qu'on distribuât gratuitement aux plus pauvres le bled qui venoit de la libéralité de Gelon , & qu'on vendît à vil prix celui qui auroit été acheté des deniers publics. Mais quand ce fut à Coriolan à dire son avis , ce Sénateur , à qui l'institution du Tribunat étoit odieuse , soutint que cette condescendance du Sénat pour les besoins du peuple ne serviroit qu'à nourrir son insolence ; qu'on ne le retiendrait jamais dans le devoir que par la misère , & que le temps étoit enfin venu de venger la majesté du Sénat violée par des séditieux , dont les chefs , par un nouveau crime , avoient extorqué des dignités comme la récompense de leur rebellion. Ce fut ainsi que s'expliqua ce Sénateur en présence même des Tribuns.

Mais avant que de rapporter les suites de cette affaire , je ne crois pas que nous puissions nous dispenser de faire connoître un peu plus particulièrement un homme qui va jouer un si grand rôle dans cet endroit de l'histoire , & dont la fortune eut plus d'éclat que de bonheur.

Caius Marcius Coriolanus étoit issu d'une des plus illustres familles Patriciennes de Rome. On lui avoit donné le surnom de Coriolan pour avoir emporté l'épée à la main Corioles une des principales villes des Volques. Ayant perdu son pere dès sa plus tendre jeunesse , il fut élevé avec un grand soin par sa mere appelée Veturie , femme d'une austere vertu , & qui n'avoit rien oublié pour inspirer ses sentiments à son fils.

Coriolan étoit sage , frugal , désintéressé ; d'une probité exacte , attaché inviolablement à l'observation des loix. Avec ces vertus paisibles jamais on n'avoit vu une si haute valeur & tant de capacité pour le métier de la guerre. Il sembloit qu'il fût né Général ; mais il étoit dur & impérieux dans le commandement ; sévère aux

autres comme à lui-même ; ami généreux , implacable ennemi ; trop fier pour un républicain. Content de la droiture de ses intentions , il alloit au bien sans ménagement & sans ces insinuations si nécessaires dans un Etat dont l'égalité & la modération faisoient le fondement. Il avoit demandé le Consulat l'année précédente , & la plupart des Sénateurs , persuadés qu'un si grand Capitaine rendroit des services importants à l'Etat s'il étoit revêtu de cette dignité , l'avoient brigüée en sa faveur. Ce fut un titre d'exclusion à l'égard du peuple que cette recommandation des grands. Les Tribuns , qui redoutoient ce courage élevé & cette grande fermeté de Coriolan , avoient fait envisager aux Plébéiens les sollicitations du Sénat comme une conspiration secrète contre leur Ordre : c'est ce qui fit que le peuple lui refusa ses suffrages. Ce refus lui fut très-sensible , & jetta dans son esprit de vifs ressentiments qu'il fit éclater dans cette occasion.

» Si le peuple prétend , disoit-il en plein Sénat , avoir part à nos libéralités , s'il demande des vivres à vil prix , qu'il rende au Sénat ses anciens droits , & qu'il efface jusqu'aux traces des dernières séditions. Pourquoi verrai-je dans la place & à la tête du peuple des Magistrats inconnus à nos peres former dans l'enceinte de la même ville comme deux Républiques différentes ? Souffrirai-je un Sicinius , un Brutus régner impérieusement dans Rome , moi qui n'ai pu y souffrir des Rois ? Serai-je réduit à ne regarder qu'avec crainte des Tribuns qui ne doivent leur puissance qu'à notre propre foiblesse ? Ne souffrons pas plus longtemps une telle indignité , & rendons à nos Consuls cette autorité légitime qu'ils doivent avoir sur tout ce qui porte le nom Romain. Si Sicinius en est mécontent , qu'il se retire une seconde fois avec ces rebelles qui nourrissent son insolence & qui soutiennent sa tyrannie.

Le chemin du Mont-Sacré leur est encore ouvert ; il ne nous faut que des sujets soumis & paisibles , & il vaudroit encore mieux s'en passer que de partager avec une vile populace le gouvernement & les dignités de l'Etat «.

Les Sénateurs les plus âgés , ceux sur-tout qui avoient ménagé la réunion , trouvoient plus de hauteur que de prudence dans un discours si véhément. Les jeunes Sénateurs au contraire , qui n'en prévoyoit pas les suites , lui donnoient de grandes louanges. Admirateurs de la vertu de Coriolan , ils se récrièrent qu'il étoit le seul qui eût le courage d'un véritable Romain : chacun se reprochoit comme une lâcheté inexcusable le consentement qu'il avoit donné à l'érection du Tribunat ; on parloit tout haut de l'abolir ; & le plus grand nombre de voix alloit à rétablir le gouvernement de la République sur ses anciens fondements.

Les Tribuns que les Consuls avoient fait entrer dans le Sénat, comme nous l'avons dit , voyant cette espece de conjuration contre leur Ordre , en sortirent pleins de fureur , invoquant les Dieux vengeurs du parjure , & les prenant à témoin des serments solennels avec lesquels le Sénat avoit autorisé l'établissement du Tribunat. Ils assemblerent le peuple tumultueusement , & ils crioient du haut de la tribune , que les Patriciens avoient formé une conspiration pour les faire périr avec leurs femmes & leurs enfans , à moins que les Plébéiens ne remissent leurs Tribuns enchaînés en la puissance de Coriolan ; que c'étoit un nouveau tyran qui s'élevoit dans la République , & qui vouloit , ou leur mort , ou leur servitude.

Le peuple prend feu aussi-tôt , il pousse mille cris confus remplis d'indignation & de menaces. Rome à peine tranquille , voit renaître une sédition plus dangereuse que la première. Il n'est plus question de se retirer sur le Mont-Sacré ;

le peuple qui a , pour ainsi dire , essayé ses forces , prétend disputer aux Patriciens l'Empire de Rome au milieu de Rome même. On ne parle pas moins que d'aller sur le champ arracher Coriolan du Sénat pour l'immoler à la haine publique. Mais les Tribuns qui le vouloient perdre plus sûrement , sous prétexte d'observer les formes de la Justice , l'envoyèrent sommer de venir rendre compte de sa conduite devant l'assemblée du peuple , dans la vue , s'il obéissoit , d'être les maîtres & les arbitres de la vie de leur ennemi , ou de le rendre plus odieux au peuple , s'il refusoit de reconnoître son autorité.

Coriolan naturellement fier & hautain , ayant renvoyé l'Appariteur avec mépris , comme les Tribuns l'avoient prévu , ceux-ci se firent suivre aussitôt par une troupe des plus mutins d'entre les Piébéciens , & ils furent l'attendre à la sortie du Sénat pour l'arrêter. Ils le rencontrèrent accompagné à son ordinaire d'une foule de ses clients & d'un grand nombre de jeunes Sénateurs attachés à sa personne , & qui faisoient honneur de suivre son avis dans le Sénat & ses exemples à la guerre. Les Tribuns ne l'eurent pas plutôt aperçu qu'ils ordonnèrent à Brutus & à Icilius , qui faisoient cette année la fonction d'Ediles , de le conduire en prison. Mais il n'étoit pas aisé d'exécuter une pareille commission , & l'entreprise étoit aussi hardie qu'extraordinaire. Coriolan & ses amis se mettent en défense. On repousse les Ediles à coups de poing : c'étoient les seules armes d'usage en ce temps-là dans une ville où l'on ne prenoit l'épée que quand on sortoit pour marcher aux ennemis. Les Tribuns irrités de cette résistance , appellent le peuple à leur secours ; les Patriciens de leur côté accourent pour défendre un des plus illustres personnages de leur corps. Le tumulte s'augmente , on en vient aux injures &

aux reproches. Les Tribuns se plaignent qu'un simple particulier ose violer une magistrature sacrée. Les Sénateurs leur demandent à leur tour par quelle autorité ils osent faire arrêter un Sénateur & un Patricien d'un ordre supérieur au peuple, & s'ils prétendent s'ériger en Tribuns du Sénat, comme ils le sont du peuple. Pendant ces disputes arrivent les Consuls qui écartent la foule ; & autant par prières que par autorité, ils obligent le peuple à se retirer.

Mais les Tribuns n'en demeurent pas-là ; ils convoquerent l'assemblée pour le lendemain. Les Consuls & le Sénat, qui virent le peuple courir dès la pointe du jour à la place, s'y rendirent de leur côté en diligence pour prévenir les mauvais desseins de ces Magistrats séditieux, & pour les empêcher de faire prendre au peuple, qu'ils gouvernoient, quelque résolution précipitée, & contraire à la dignité du Sénat & au salut de Coriolan. Leur présence n'empêcha point ces Tribuns de se déchaîner à leur ordinaire contre tout l'ordre des Patriciens. Tournant ensuite l'accusation contre Coriolan, ils rapportèrent le discours qu'il avoit tenu dans le Sénat au sujet de la distribution des grains.

On lui fit un nouveau crime de ce grand nombre d'amis que sa vertu attachoit à sa suite, & que les Tribuns appelloient les satellites du tyran. » C'est par son ordre, disoient-ils, en » adressant la parole au peuple, que vos Ediles » ont été maltraités. Il ne cherchoit par ces » premiers coups qu'à engager la querelle ; & si » nous n'avions pas eu plus de modération que » lui, peut-être qu'une guerre civile auroit armé vos citoyens les uns contre les autres ». Après s'être épuisés en invectives pour rendre Coriolan plus odieux à la multitude, ils ajoutèrent que s'il y avoit quelque Patricien qui

voulût entreprendre sa défense , il pouvoit monter dans la tribune & parler au peuple.

Minucius , premier Consul , se présenta , & après s'être plaint en général , & avec beaucoup de modération , de ceux qui faisoient le moindre prétexte pour exciter de nouveaux troubles dans la République , il remontra au peuple que bien loin qu'on pût accuser le Sénat & les Patriciens d'avoir procuré la famine , tout le monde savoit que ce malheur n'étoit arrivé que par la désertion du peuple , & par la faute de ceux qui avoient négligé l'année précédente de cultiver & de semer leurs terres. Qu'il ne lui seroit pas plus difficile de détruire les autres calomnies dont on les entretenoit dans les harangues séditieuses , comme si le Sénat eût formé le projet d'abolir le tribunat & de faire périr tout le peuple par la famine. Que pour faire tomber tout d'un coup des discours si faux & si injurieux , il leur déclaroit que le Sénat confirmoit de nouveau la dignité Tribunitienne , avec tous les droits qui y avoient été attachés sur le Mont-Sacré ; qu'à l'égard de la distribution des grains , il laissoit le peuple maître & arbitre d'y mettre lui-même tel prix qu'il jugeroit à propos.

Le Consul , après un préambule si propre à adoucir les esprits & à se concilier la bienveillance du peuple , ajouta , comme par un doux reproche , qu'il ne pouvoit s'empêcher de les blâmer de la précipitation avec laquelle ils se laissoient entraîner aux premiers bruits que répandoient quelques mutins. Qu'il étoit bien surprenant qu'ils voulussent faire un crime au Sénat des différents avis qui se proposoient , avant même qu'il eût rien statué. » Souvenez-vous , leur dit-il , que pendant votre retraite sur le Mont-Sacré , vos vœux , vos requêtes & vos prières se bornoient à obtenir l'abolition des dettes. A peine vous eut-on accordé une si

grande grace , que vous vous fîtes comme un  
nouveau droit de la facilité du Sénat , pour de-  
mander la création de deux Magistrats de votre  
corps , dont toute l'autorité , de votre propre  
aveu , devoit être renfermée à empêcher qu'un  
Plébéien ne pût être opprimé par un Patricien :  
nouvelle grace qui nous attirera vos remercie-  
ments , & qui parut remplir tous vos souhaits.  
On ne vous vit point dans ces temps fâcheux ,  
lors même que la sédition étoit la plus échauf-  
fée , demander qu'on diminuât l'autorité du  
Sénat , ou qu'on changeât la forme de notre  
gouvernement. De quel droit donc vos Tribuns  
prétendent-ils aujourd'hui porter leurs vues &  
leur censure sur ce qui se passe dans nos Con-  
seils ? Quand s'est-on avisé de faire un crime à  
un Sénateur pour avoir dit librement son avis  
dans le Sénat ? Quelles loix peuvent vous  
autoriser à poursuivre avec tant d'animosité son  
exil ou sa mort ? Mais je suppose que , par un  
renversement inoui de tout ordre , le corps  
entier du Sénat fût justiciable de vos Tribuns ;  
supposons encore , si on le veut , qu'il soit  
échappé à Coriolan quelque chose de trop dur  
en disant son avis , n'est-il pas de votre équité  
d'oublier quelques paroles vaines & qui se sont  
perdues en l'air , en faveur de ses services  
réels , dont vous avez vous-même recueilli tout  
le fruit ? Conservez la vie à un excellent ci-  
toyen , conservez à la patrie un grand Capitai-  
ne ; & si vous ne voulez pas l'absoudre com-  
me innocent , donnez-le du moins comme cri-  
minel à tout le Sénat qui vous en prie par ma  
bouche. Ce sera-là le lien qui , en nous réunif-  
sant , servira au Sénat comme d'un nouveau  
motif pour l'engager à vous continuer ses bien-  
faits. Au lieu que si vous persistiez à vouloir  
perdre ce Sénateur , peut-être que l'opposition  
que vous y trouveriez de la part des Patriciens  
produiroit des maux qui vous feroient repentir

» d'avoir poussé trop loin votre ressentiment «.

Ce discours fit impression sur la multitude , & tourna les esprits du côté de la paix & de l'union. Sicinius en fut consterné : mais dissimulant ses mauvais desseins , il donna de grandes louanges à Minutius & à tous les Sénateurs , d'avoir bien voulu s'abaisser jusqu'à rendre compte au peuple de leur conduite , & de n'avoir pas même dédaigné d'interposer leurs prières & leurs offices en faveur de Coriolan. Se tournant ensuite vers ce Sénateur : » Et vous , excellent » citoyen , lui dit-il d'un ton ironique , ne souffrirez-vous pas aujourd'hui devant le peuple ces avis si utiles à la République , que vous » avez proposés si hardiment dans le Sénat ; ou » plutôt , pourquoi n'avez-vous pas recours à la » clémence du peuple Romain ? apparemment » que Coriolan croit indigne de son courage de » s'abaisser jusqu'à demander pardon à ceux » qu'il a voulu perdre «.

L'artificieux Tribun lui parloit ainsi , parce qu'il étoit persuadé qu'un homme du caractère de Coriolan , incapable de plier & de changer d'avis , aigriroit de nouveau le peuple par la fierté de ses réponses. Il ne fut pas trompé dans ses espérances ; car , bien loin que Coriolan s'avouât coupable , ou qu'il tâchât d'adoucir le peuple , comme avoit fait Minutius , il ruina au contraire l'effet du discours de ce Consul par une fermeté à contre-temps , & par la dureté de ses expressions. Il se déchaîna avec plus de force qu'il n'avoit encore fait contre les entreprises des Tribuns ; & il déclara nettement que le peuple n'avoit aucune autorité légitime pour pouvoir juger un Sénateur ; mais que si quelqu'un se trouvoit offensé de l'avis qu'il avoit ouvert dans le Sénat , il le pouvoit citer devant les Consuls & les Sénateurs , qu'il reconnoissoit pour ses Juges naturels , & devant lesquels il seroit toujours prêt de rendre compte de sa conduite.



Les jeunes Sénateurs charmés de l'intrépidité qu'il faisoit paroître , & ravis qu'il se trouvât quelqu'un qui osât dire tout haut ce qu'ils pensoient tous , s'écrierent qu'il n'avoit rien avancé qui ne fût conforme aux loix ; mais le peuple qui se croyoit méprisé résolut de lui faire sentir son pouvoir. On lui fit son procès sur le champ , comme à un rebelle & à un citoyen qui refusoit de reconnoître l'autorité du peuple Romain. Sicinius , après avoir conféré en secret avec ses collègues , sans daigner même recueillir les suffrages de l'assemblée , prononça contre lui une sentence de mort , & il ordonna qu'on le précipitât du haut de la roche Tarpéienne : supplice dont on punissoit les ennemis de la patrie.

Les Ediles , Ministres ordinaires de toutes les violences des Tribuns , s'avancèrent pour se saisir de sa personne ; mais le Sénat , & tout ce qu'il y avoit de Patriciens dans l'assemblée , accoururent à son secours ; ils le mirent au milieu d'eux , & s'étant fait des armes des premiers objets que l'indignation & la colere leur présentoient , ils paroissoient résolus d'opposer la force à la violence.

Le peuple , qui craint toujours quand on ne le craint point , refusa son secours aux Ediles , & demeura comme en suspens , soit qu'il n'osât attaquer un corps où il voyoit ses Magistrats & ses Capitaines , soit qu'il trouvât que ses Tribuns eussent poussé l'animosité trop loin , en condamnant un citoyen à mort pour de simples paroles. Sicinius , qui craignoit que Coriolan ne lui échappât , fit approcher Brutus , son conseil & son orateur , aussi séditieux , mais moins emporté , & qui avoit des vues plus étendues. Il lui demanda secrètement son avis sur l'irrésolution du peuple qui déconcertoit tous ses desseins.

Brutus lui dit qu'il ne devoit pas se flatter de pouvoir faire périr Coriolan , tant qu'il seroit environné de toute la Noblesse qui lui servoit

de gardes ; qu'on murmuroit même dans l'assemblée de ce qu'il vouloit être en même-temps juge & partie ; que le peuple , qui passe en un instant de la colere la plus violente à des sentimens de compassion , avoit trouvé trop de rigueur dans la condamnation de mort ; que dans la disposition où il voyoit les esprits , il ne réussiroit pas assurément par les voies de fait ; mais que , sous le prétexte toujours spécieux de ne vouloir rien faire que dans les formes , il devoit exiger du Sénat que Coriolan ne pût être jugé que par l'assemblée du peuple ; & sur-tout qu'il falloit obtenir , à quelque prix que ce fût , que l'assemblée feroit convoquée par tribus , où les grands & les plus riches étoient confondus avec les plus pauvres ; au lieu que si on recueilloit les suffrages par centuries , il étoit à craindre que les citoyens riches , qui seuls en composoient le plus grand nombre , ne sauvassent Coriolan.

Sicinius s'étant déterminé à suivre cet avis , fit signe au peuple qu'il vouloit parler , & après qu'on lui eut donné audience :

« Vous voyez , Romains , leur dit-il , qu'il ne tient pas aux Patriciens qu'on ne repande aujourd'hui beaucoup de sang , & qu'ils sont prêts d'en venir aux mains pour soustraire à la justice l'ennemi déclaré du peuple Romain. Mais nous leur devons de meilleurs exemples , nous ne faisons rien avec précipitation. Quoique le criminel soit assez convaincu par son propre aveu , nous voulons bien lui donner encore du temps pour préparer ses défenses. Nous r'ajournons , dit-il , en s'adressant à Coriolan , à comparoître devant le peuple dans vingt-sept jours. A l'égard de la distribution des grains , si le Sénat n'en prend pas le soin qu'il doit , les Tribuns y donneront ordre eux-mêmes. « Et là-dessus il congédia l'assemblée.

Le Sénat pendant cet intervalle , pour se rendre le peuple favorable , fixa la vente des grains

au plus bas prix qu'ils eussent été même avant la sédition , & les Consuls entrèrent en conférence avec les Tribuns sur l'affaire de Coriolan , dans la vue de les adoucir , & de réduire ces Magistrats populaires à se conformer aux anciennes regles du gouvernement. Minucius qui portoit la parole , leur représenta que depuis la fondation de Rome on avoit toujours rendu ce respect au Sénat de ne renvoyer aucune affaire au jugement du peuple que par un Sénatus-Consulte ; que les Rois mêmes avoient eu cette déférence pour un corps si auguste. Qu'il les exhortoit à se conformer aux usages de leurs ancêtres : mais que s'ils avoient des griefs considérables à proposer contre Coriolan , ils s'adressassent au Sénat qui leur feroit justice , & qui sur la nature du crime & la solidité des preuves le renverroit par un Sénatus-Consulte au jugement du peuple , qui pour lors seulement seroit en droit de faire le procès à un citoyen.

Sicinius s'opposa avec son insolence ordinaire à cette proposition , & il déclara qu'il ne souffriroit jamais que l'on décidât par un Sénatus-Consulte de l'autorité du peuple Romain. Ses collègues aussi mal intentionnés , mais plus habiles dans la conduite de leurs desseins , virent bien qu'ils se rendroient odieux mêmes aux Plébéiens s'ils s'éloignoient si ouvertement des formes ordinaires de la justice. Ainsi ils obligèrent Sicinius à se désister de son opposition , sous prétexte de condescendance pour les Consuls. Mais cette complaisance apparente leur coûtoit d'autant moins qu'ils étoient bien résolus , si le Sénatus-Consulte ne leur étoit pas favorable , de se fonder sur la loi *Valeria* pour en appeller devant l'assemblée du peuple ; & par-là cette affaire devant toujours revenir à leur tribunal , il n'étoit au plus question que de

savoir si elle y seroit portée en première ou en seconde instance.

Ainsi ces Tribuns convinrent sans peine que le Sénat décideroit à son ordinaire si le peuple devoit prendre connoissance de cette accusation ; & ils demanderent qu'ils pussent être entendus dans le Sénat sur les griefs qu'ils prétendoient proposer contre l'accusé.

Les Consuls & les Tribuns étant convenus de cette forme préliminaire , on introduisit le lendemain ces Magistrats du peuple dans le Sénat. Décius , un de ces Tribuns , quoique le plus jeune , portoit la parole , & on lui avoit déferé cet honneur à cause de son éloquence & de sa facilité de s'énoncer en public : qualité indispensable dans tout gouvernement populaire , & sur-tout à Rome , où le talent de la parole n'étoit pas moins nécessaire pour s'avancer , que le courage & la valeur. Ce Tribun s'adressant à tout le Sénat : » Vous savez , Peres conscripts , leur dit-il , qu'ayant chassé les Rois par notre secours , vous établîtes dans la République la forme du gouvernement qui s'y observe & dont nous ne nous plaignons pas. Mais vous n'ignorez pas aussi que dans tous les différens que des pauvres Plébéïens eurent dans la suite avec des Nobles & des Patriciens , ces Plébéïens perdoient toujours leurs procès , parce que leurs parties étoient leurs Juges , & que tous leurs tribunaux n'étoient remplis que de Patriciens. Cet abus obligea P. Valerius Publicola d'établir la loi qui permettoit d'appeller devant le peuple des Ordonnances du Sénat & du jugement des Consuls.

» Telle est la loi appelée *Valeria* , qu'on a toujours regardée comme la base & le fondement de la liberté publique. C'est à cette loi que nous avons recours aujourd'hui , si vous nous refusez la justice que nous demandons

contre un homme noirci du plus grand crime qu'un puisse commettre dans une République. Ce n'est point un seul Plébéien qui se plaint, c'est le corps entier du peuple Romain qui demande la condamnation d'un tyran qui a voulu faire mourir de faim ses concitoyens, qui a violé notre magistrature, & repoussé, la force à la main, nos Officiers & les Ediles de la République. C'est Coriolan que nous accusons d'avoir proposé l'abolition du tribunat, cette magistrature consacrée par les serments les plus solennels. Qu'est-il besoin après cela de Sénatus-Consulte pour juger un pareil crime ? Ne fait-on pas que ces décrets particuliers du Sénat n'ont lieu que dans des affaires imprévues & extraordinaires, & sur lesquelles les loix n'ont encore rien statué ? Mais dans l'espèce dont il s'agit, où la loi est si formelle, où elle dévoue si expressément aux Dieux infernaux ceux qui le violeront, n'est-ce pas se rendre complice du crime que d'en vouloir douter ? Ne craignez-vous point que par ces retardements affectés de prononcer contre le criminel, sous prétexte de la nécessité imaginaire d'un Sénatus-Consulte, le peuple ne se persuade que Coriolan n'a été que l'interprète de vos sentiments ?

» Je fais que plusieurs parmi vous se plaignent que ce n'a été que par violence qu'on a arraché votre consentement pour l'abolition des dettes, & l'établissement du tribunat. Je veux même que dans ce haut degré de puissance où vous vous étiez élevés depuis l'expulsion des Rois, il ne vous ait été ni utile ni même honorable d'en relâcher une partie en faveur du peuple ; mais vous l'avez fait, & tout le Sénat s'y est engagé par les serments les plus solennels. Après l'établissement de ces loix sacrées, & qui rendent la personne de nos Tribuns inviolable, irez-vous au gré du premier ambi-

tieux , révoquer ce qui fait la sûreté & le repos de l'Etat ? Vous ne le ferez pas assurément , & j'en réponds tant que je verrai dans cette assemblée les vénérables Magistrats qui ont tant eu de part à la réunion qui s'est faite sur le Mont-Sacré. Devoit-on seulement souffrir qu'on mît un si grand crime en délibération ? Coriolan est le premier qui par des avis séditieux a tâché de rompre ces liens sacrés , qui , à la faveur de nos loix , unissent les différents ordres de l'Etat. C'est lui seul qui veut détruire la puissance tribunitienne , l'asyle du peuple , le rempart de la liberté , & le gage de notre réunion. Pour arracher le consentement du peuple , il veut faire réussir un crime par un plus grand crime. Il ose dans un lieu saint , & au milieu du Sénat , proposer de laisser mourir le peuple de faim. Ne songeoit-il point , cet homme cruel & insensé tout ensemble , que ce peuple qu'il vouloit faire mourir avec tant d'inhumanité , plus nombreux & plus puissant qu'il ne souhaite , réduit au désespoir , se seroit jetté dans les maisons des plus riches , qu'il auroit enfoncé ces greniers & ces caves qui recellent tant de biens , & qu'il auroit , ou succombé sous la puissance des Patriciens , ou qu'eux-mêmes auroient été exterminés par une populace en furie , qui n'auroit pris alors la loi que de la nécessité & de son ressentiment ? «

» Car enfin , vous ne l'ignorez pas , nous ne nous serions pas laissés consumer par une famine fomentée par nos ennemis. Mais après avoir pris à témoin les Dieux vengeurs de l'injustice , nous aurions rempli Rome de sang & de carnage. Tel eût été le funeste succès des conseils de ce perfide citoyen , si des Sénateurs plus affectionnés à la patrie n'en avoient empêché l'exécution. C'est à vous , Peres conscripts , que nous adressons nos

justes plaintes. C'est votre secours & la sagesse de vos Ordonnances que nous réclamons pour réduire cet ennemi public à venir devant tout le peuple Romain assemblé par tribus , rendre compte de ses pernicieux conseils. C'est-là , Coriolan , que tu dois soutenir tes premiers sentiments , si tu l'oses , ou les accuser sur la précipitation de ta langue. Quitte , si tu m'en crois , tes maximes hautaines & tyranniques. Fais-toi plus petit , rends-toi semblable à nous , prends même des habits de deuil si conformes à l'état présent de ta fortune. Implore la pitié de tes concitoyens , & peut-être que tu en obtiendras la grace & le pardon de tes fautes. »

Ce Tribun ayant cessé de parler , les Consuls demanderent l'avis de l'assemblée : ils commencerent par les Consulaires & par les Sénateurs les plus anciens. Car en ce temps-là , dit Denis d'Halicarnasse , les jeunes Sénateurs n'étoient pas assez présumé pour se croire capables d'ouvrir un avis. Cette jeunesse modeste & retenue , sans oser parler , déclaroit seulement son sentiment par quelque signe , & en passant du côté qui lui paroissoit le plus juste. Ce fut de cette maniere d'opiner qu'ils furent appelés Sénateurs *Pédaires* , parce qu'on ne connoissoit leurs avis que par le parti où ils alloient se ranger : aussi disoit-on communément qu'un avis pédairer ressembloit à une tête sans langue.

Tous les Sénateurs , par différents motifs , attendoient les uns avec impatience , d'autres avec inquiétude , quel seroit le sentiment d'Appius Claudius. Quand ce fut son tour pour opiner : » Vous savez , Peres conscripts , leur dit-il , que pendant long-temps je me suis opposé souvent tout seul à la trop grande facilité avec laquelle vous accordiez au peuple toutes ses demandes. Je ne fais si je ne me suis pas même rendu importun par les func-

tes présages que je faisois de la réunion que l'on vous proposoit avec ces déserteurs de la République. L'événement n'a que trop justifié mes justes soupçons. On tourne contre vous aujourd'hui cette partie de la Magistrature que vous avez relâchée à des séditieux. Le peuple vous punit par vos propres bienfaits ; il se sert de vos graces pour ruiner votre autorité. C'est en vain que vous vous cachez à vous-même le péril où se trouve le Sénat ; vous ne pouvez ignorer qu'on veut changer l'ancienne forme de notre gouvernement. Les Tribuns , pour faire réussir leurs desseins secrets , vont comme par degrés à la tyrannie. D'abord on n'a demandé que l'abolition des dettes ; & ce peuple aujourd'hui si fier , & qui veut s'ériger en Juge souverain des Sénateurs , crut alors avoir besoin d'une amnistie pour la manière peu soumise dont il avoit demandé cette première grace.

» Votre facilité a fait naître de nouvelles prétentions : le peuple a voulu avoir ses Magistrats particuliers. Vous savez avec quelle force je m'opposai à ces nouveautés : mais , malgré mon opposition , on se relâcha encore sur cette demande. On accorda des Tribuns au peuple , c'est-à-dire , des chefs perpétuels de sédition. Le peuple , enivré de fureur , voulut même qu'on consacraît d'une manière particulière cette nouvelle Magistrature , ce qu'on n'avoit pas fait pour le Consulat , la première dignité de la République. Le Sénat consentit à tout , moins par bonté que par faiblesse ; on déclara la personne des Tribuns sacrée & inviolable , & on en fit une loi. Le peuple exigea qu'elle fût autorisée par les serments les plus solennels , & ce jour-là , Messieurs , vous jurâtes sur les autels votre propre perte & celle de vos enfants. Qu'ont produit tant de graces ? Votre facilité n'a ser-



vi qu'à vous attirer le mépris du peuple , & à augmenter l'orgueil & l'insolence de ses Tribuns. Ils se font fait eux-mêmes des droits nouveaux ; & ces Magistrats modernes , qui devroient vivre comme de simples particuliers , convoquent aujourd'hui les assemblées du peuple , à notre insû , font recevoir des loix par le suffrage d'une vile populace.

» C'est cependant à ce tribunal si odieux qu'on cite aujourd'hui un Patricien , un Sénateur , un citoyen de votre Ordre , en un mot , Coriolan , ce grand Capitaine & cet homme de bien en même-temps , encore plus illustre par son attachement aux intérêts du Sénat , que par sa valeur. On ose faire un crime à un Sénateur , d'avoir dit son avis , en plein Sénat , avec cette liberté si digne d'un Romain ; & si vous-même ne lui aviez pas servi de bouclier & de rempart , on auroit assassiné à vos yeux un de vos plus illustres citoyens. La majesté du Sénat alloit être violée par ce meurtre ; on perdoit à votre égard le respect dû à votre dignité , & vous perdiez vous-même la liberté & l'empire.

» La fermeté & le courage que vous fîtes paroître dans cette occasion a comme réveillé ces furieux de leur ivresse. Il semble qu'ils soient honteux aujourd'hui d'un crime qu'ils n'ont pu achever ; ils se désistent des voies de fait qui ne leur ont pas réussi , & ils ont recours en apparence à la justice & aux regles de droit.

» Mais quelle est cette justice , Dieux immortels , que ces hommes de sang veulent introduire ! Ils tâchent avec des manieres soumises de surprendre un *Sénatus-Consulte* qui les mette en état de pouvoir traîner au supplice le meilleur de vos citoyens. On vous cite la loi *Valeria* comme la regle de votre conduite ; mais ne fait-on pas que cette Loi , qui autorise les

appels devant l'assemblée du peuple , ne regarde que les Plébéïens qui , destitués de protection , pourroient être opprimés par le crédit d'une cabale puissante ? Le texte de la Loi y est formel : il est expressément porté qu'il sera permis à un citoyen condamné par les Consuls , d'en appeler devant le peuple. Publicola par cette loi ouvroit seulement un asyle aux malheureux qui pouvoient se plaindre d'avoir été condamnés par des Juges prévenus. L'objet de la loi n'étoit que de faire revoir leur procès ; & quand vous avez consenti depuis à l'établissement des Tribuns , ni vous , ni même le peuple , n'avez prétendu , en créant ces nouveaux Magistrats , que de donner à cette loi des Protecteurs , & aux pauvres des Avocats qui les empêchassent d'être opprimés par les Grands. Qu'a de commun une pareille loi avec l'affaire d'un Sénateur d'un ordre supérieur au peuple , & qui n'est comptable qu'au Sénat de sa conduite ? Pour faire voir que la Loi *Valeria* ne regarde que de simples Plébéïens , depuis environ dix-sept ans qu'elle est établie , que Decius me montre un seul Patricien qui , en vertu de cette Loi , ait été traduit en jugement devant le peuple , & notre dispute sera terminée. Quelle justice y auroit-il donc , après tout , de livrer un Sénateur à la fureur des Tribuns , & que le peuple fût juge dans sa propre cause , comme si ce peuple , dans ses assemblées tumultueuses , & conduit par des Magistrats séditieux , étoit sans préjugés , sans haine & sans passion. Ainsi , Messieurs , je vous conseille , avant que de rien statuer , de songer sérieusement que dans cette occasion vos intérêts sont inséparables de ceux de Coriolan. Du reste , je ne suis point d'avis qu'on révoque les graces que vous avez faites au peuple , de quelque maniere qu'il les ait obtenues ; mais je ne puis m'empêcher de vous

exhorter à refuser courageusement dans la suite tout ce qu'on prétendra obtenir de vous contre votre propre autorité & contre la forme de notre gouvernement. «

On voit par ces discours si opposés de Decius & d'Appius que l'affaire de Coriolan ne servoit que de prétexte à de plus grands intérêts. Le véritable sujet de la dispute & de l'animosité des deux partis rouloit sur ce que les Nobles & les Patriciens prétendoient que par l'expulsion des Rois ils avoient succédé à leur autorité , & que le gouvernement devoit être purement Aristocratique ; au lieu que les Tribuns tâchoient par de nouvelles loix de le tourner en démocratie , & d'attirer toute l'autorité dans l'assemblée du peuple , qu'ils gouvernoient à leur gré. Ainsi l'ambition , l'intérêt & la jalousie animoient ces différents partis , & faisoient craindre aux plus sages une nouvelle séparation , ou une guerre civile.

C'est ce que M. Valerius , ce Consulaire qui avoit eu tant de part à la réunion sur le Mont-Sacré , représenta au Sénat en des termes également forts & touchants. C'étoit un véritable Republicain , & qui souffroit impatiemment que les nobles & ceux de son ordre affectassent une distinction & un empire toujours odieux dans un Etat libre. Comme il avoit une éloquence douce & insinuante , il dit d'abord beaucoup de choses en général à la louange de la paix , & sur la nécessité d'entretenir l'union dans la République. De-là il passa à l'affaire de Coriolan ; il fut d'avis qu'on en renvoyât la connoissance à l'assemblée du peuple. Il soutint que le Sénat , en cédant quelque chose de son autorité , en assureroit la durée ; qu'elle seroit plus ferme , si elle étoit moindre , & que rien n'étoit plus propre à désarmer le ressentiment du peuple contre cet illustre accusé , que de lui en abandonner le jugement : que la multi-

tude charmée de cette déférence s'abstiendrait de prononcer contre un homme qu'elle savoit être si cher au Sénat : que pour achever de l'adoucir , il étoit d'avis que tous les Sénateurs se répandissent dans l'assemblée , & que par des manieres plus douces & plus populaires , ils tâchassent chacun de leur côté de gagner les Plébéiens qui étoient de leur connoissance.

Valerius se tournant ensuite vers Coriolan , le conjura dans les termes les plus touchants , de donner la paix à la République. » Allez , Coriolan , lui dit-il , vous présenter vous-même généreusement au jugement du peuple ; c'est la seule maniere de vous justifier qui soit digne de vous ; c'est le moyen le plus propre à imposer silence à ceux qui vous accusent d'af-fecter la tyrannie. Le peuple charmé de voir ce grand courage plier enfin sous la puissance de ses Tribuns , ne se résoudra jamais à prononcer contre Coriolan ; au lieu que si vous persistez à mépriser ce Tribunal , si vous déclinez sa Justice , & si vous vous obstinez à n'être jugé que par les Consuls , vous commettrez le Sénat avec le peuple , & vous allumerez une cruelle sédition. Vous seul en ferez le flambeau fatal ; & qui sait jusqu'où se portera l'incendie ? représentez-vous l'image affreuse d'une guerre civile ; les loix sans force ; les Magistrats sans pouvoir ; la fureur & la violence régner dans les deux partis ; le fer & le feu briller de toutes parts , vos citoyens s'égorger les uns les autres ; la femme vous redemander son mari , le pere ses enfants ; tous vous charger d'imprécations. Enfin représentez-vous Rome , à qui les Dieux avoient promis de si grandes destinées , succomber sous les fureurs des deux partis , & s'enfvelir sous ses propres ruines. »

Valerius qui aimoit sincèrement sa patrie ; attendri par l'idée de ces grands malheurs , ne

put retenir des larmes qui lui échappoient malgré lui : & ces larmes d'un Consulaire vénérable par son âge & par ses dignités , encore plus éloquentes que son discours , touchèrent la plupart des Sénateurs , & disposèrent les esprits à la paix.

Pour lors Valerius , se voyant maître de l'Assemblée , éleva sa voix ; & comme s'il eût repris de nouvelles forces , ou qu'il eût été un autre homme , il se montra à découvert , & il leur parla avec cette autorité que lui donnoient son âge & une longue expérience dans les affaires. » On  
 » veut nous faire peur , s'écria-t-il , pour la li-  
 » berté publique , si nous donnons tant de pou-  
 » voir au peuple , & si on lui remet le jugement  
 » de ceux de notre Ordre qui seront accusés par  
 » les Tribuns ; je suis persuadé au contraire que  
 » rien n'est plus propre pour la maintenir. La  
 » République est composée de deux Ordres , de  
 » Patriciens & de Plébéiens ; il est question de  
 » décider auquel de ces deux Ordres il est plus  
 » sûr de confier la garde & le dépôt sacré de no-  
 » tre liberté. Je soutiens qu'elle sera plus en  
 » sûreté entre les mains du peuple , qui ne de-  
 » mande que de n'être pas opprimé , que dans  
 » celles de Nobles qui ont tous une violente pas-  
 » sion de dominer. Ces Patriciens , revêtus des  
 » premières Magistratures , distingués par leur  
 » naissance , leurs richesses & leurs dignités ,  
 » seront toujours assez puissants pour retenir le  
 » peuple dans son devoir ; & le peuple , auto-  
 » risé par les Loix , attentif aux démarches des  
 » Grands , naturellement ennemi & jaloux de  
 » toute élévation , fera craindre la sévérité de ses  
 » jugements à ceux des Patriciens qui seroient  
 » tentés d'aspirer à la tyrannie. Vous avez , Peres  
 » conscripts , aboli la royauté , parce que l'au-  
 » torité d'un seul devenoit trop absolue. Non-  
 » contents de partager le pouvoir souverain en-  
 » tre deux Magistrats annuels , vous leur avez

20 encore donné un conseil de trois cens Sénat-  
 20 teurs qui servent d'inspecteurs de leur con-  
 20 duite , & de modérateurs de leur autorité.  
 20 Mais ce même Sénat si formidable aux Rois &  
 20 aux Consuls , ne trouve rien dans la Répu-  
 20 blique qui balance son autorité. Je fais bien que  
 20 jusqu'ici nous n'avons , graces aux Dieux ,  
 20 qu'à nous louer de sa modération. Mais je n'i-  
 20 gnore pas aussi que peut-être en sommes-nous  
 20 redevables à la crainte du dehors , & à ces  
 20 guerres continuelles qu'il nous a fallu soutenir.  
 20 Mais qui nous répondra que dans la suite nos  
 20 successeurs devenus plus fiers & plus puissants  
 20 par une longue paix , n'attenteront point à la  
 20 liberté de leur patrie , & qui ne se formera  
 20 point dans le Sénat même quelque faction puis-  
 20 sante dont le chef se fasse le tyran de son pays ,  
 20 s'il ne se trouve en même-temps hors du Sé-  
 20 nat une autre puissance qui , à la faveur des ac-  
 20 cusations qu'on pourra porter dans l'assemblée  
 20 du peuple , soit en état de s'opposer aux en-  
 20 treprises ambitieuses des Grands ?

20 On me reprochera peut-être si on n'a pas  
 20 le même inconvénient à craindre de la part du  
 20 peuple , & si on pourra empêcher qu'il ne  
 20 s'élève un jour parmi les Plébéiens quelque  
 20 chef de parti qui abuse de son pouvoir sur les  
 20 esprits de la multitude , & qui , sous le prétexte  
 20 ordinaire de défendre les intérêts du peuple ,  
 20 n'opprime à la fin sa liberté & celle du Sénat.  
 20 Mais vous n'ignorez pas qu'au moindre péril  
 20 où vous paroîtroit la République de ce côté-là ,  
 20 nos Consuls sont en droit de nommer un Dic-  
 20 tateur qu'ils ne tireront jamais que de votre  
 20 corps ; que ce Magistrat souverain & maître  
 20 absolu de la vie de ses concitoyens , est seul  
 20 capable par son autorité de dissiper une faction  
 20 populaire ; & la sagesse de nos Loix ne lui a  
 20 même laissé cette puissance redoutable que  
 20 pour six mois , de peur qu'il n'en abusât , & que ,

„ pour rétablir sa propre tyrannie , il n'em-  
 „ ployât une autorité qui ne lui étoit confiée  
 „ que pour détruire celles des autres. C'est ainsi ,  
 „ ajouta Valerius , que par une inspection réci-  
 „ proque le Sénat veillera sur la conduite des  
 „ Consuls , le peuple sur celle du Sénat ; & le  
 „ Dictateur , quand l'état des affaires deman-  
 „ dera qu'on ait recours à cette dignité , servira  
 „ de frein à l'ambition des uns & des autres.  
 „ Plus il y aura d'yeux ouverts sur la condui-  
 „ te de chaque particulier , plus notre liberté sera  
 „ assurée , & plus la constitution de notre Gou-  
 „ vernement sera parfaite. «

D'autres Sénateurs qui étoient du même avis ,  
 ajouterent que rien n'étoit plus propre à main-  
 tenir la liberté que de laisser à tout citoyen  
 Romain compris sous le cens , le pouvoir d'in-  
 tenter action devant l'assemblée du peuple con-  
 tre ceux qui auroient violé les Loix ; que ce  
 droit d'accusation , non-seulement tiendrait les  
 Grands en respect , mais serviroit encore à exha-  
 ler , pour ainsi dire , les murmures du peuple ,  
 qui sans ce secours pourroient se tourner en sé-  
 dition. Ainsi on résolut , à la pluralité des voix ,  
 de renvoyer cette affaire au jugement du peu-  
 ple. On prit d'autant plus volontiers ce parti ,  
 que la requisition que faisoient au préalable les  
 Tribuns , d'un Sénatus-Consulte pour pouvoir  
 faire le procès à l'accusé , serviroit à l'avenir  
 d'un nouveau titre de la puissace & de l'autorité  
 du Sénat. Quoique la Compagnie fût qu'elle  
 alloit sacrifier un innocent à la passion de ses  
 ennemis , l'intérêt public l'emporta sur le parti-  
 culier , & on dressa aussi-tôt le Sénatus-Consulte.  
 Mais avant qu'il fût signé , Coriolan , qui vit bien  
 que le Sénat l'abandonnoit , demanda la liberté  
 de parler , & l'ayant obtenue : „ Vous savez ,  
 „ Peres conscripts , dit-il en adressant la parole  
 „ aux Sénateurs , quelle a été jusqu'ici ma con-  
 „ duite. Vous savez que cette haine opiniâtre

„ du peuple , & les persécutions si injustes que  
 „ j'en souffre , ne viennent que cet attache-  
 „ ment inviolable que j'ai toujours fait paroître  
 „ pour les intérêts de cette Compagnie. Je ne  
 „ parle point de la récompense que j'en reçois  
 „ aujourd'hui : l'événement justifiera la foibles-  
 „ se & peut-être la malignité des conseils qu'on  
 „ vous donne à mon sujet. Mais puisqu'enfin l'a-  
 „ vis de Valerius a prévalu , que je sache au  
 „ moins quel est mon crime , & à quelles condi-  
 „ tions on me livre à la fureur de mes ennemis. »

Coriolan s'expliquoit ainsi pour tâcher de pénétrer si les Tribuns feroient rouler leur accusation sur le discours qu'il avoit tenu en plein Sénat. C'étoit à la vérité l'unique cause du déchaînement des Tribuns contre ce Sénateur , à qui ils ne pouvoient pardonner la proposition qu'il avoit faite d'abolir le tribunal ; mais comme ils craignoient de se rendre trop odieux au Sénat s'ils prétendoient faire un crime à chaque Sénateur des avis qu'il ouvriroit dans les délibérations publiques , ils déclarèrent , après en avoir conféré ensemble , qu'ils renfermèrent toute leur accusation dans le seul crime de tyrannie.

Si cela est ainsi , repartit Coriolan , & que je n'aie à me défendre que d'une calomnie si mal fondée , je m'abandonne librement au jugement du peuple , & je n'empêche point que le Sénatus-Consulte n'en soit signé.

Le Sénat ne fut pas fâché que l'affaire eût pris ce tour , & qu'on fût convenu de ne point parler de ce qui s'étoit passé dans la dernière assemblée , ce qui auroit intéressé l'honneur & l'autorité de la Compagnie. Ainsi , du consentement de toutes les Parties , l'Arrêt fut signé , & il y fut statué que l'accusé auroit vingt-jours pour préparer ses défenses. On remit cet Arrêt entre les mains des Tribuns ; & de peur que , contre leur parole , ils ne prétendissent toujours



faire un crime à Coriolan , dans l'assemblée du peuple , de ce qu'il avoit avancé au sujet du Tribunat , & du prix qu'il falloit mettre aux grains , on rendit un nouveau Sénatus-Consulte qui le déchargeoit de toute action qui pourroit être intentée contre lui à ce sujet : précaution que le Sénat prit pour ne pas voir discuter devant le peuple jusqu'à quel point les Sénateurs pouvoient porter la liberté de leurs avis. Les Tribuns , après avoir fait la lecture du décret du Sénat dans la première assemblée du peuple , exhorterent tous les citoyens de la République , tant ceux qui demeuroient dans Rome , que les habitans de la campagne , de se trouver dans la place au jour marqué pour y donner leurs suffrages. La plupart des Plébéciens attendoient ce terme avec impatience , dans le dessein de signaler leur haine contre Coriolan , & ils paroissoient animés contre ce Sénateur , comme si sa perte eût été le salut de la République.

Enfin on vit paroître le jour fatal où l'on devoit décider cette grande affaire ; une foule innombrable de peuple remplit de grand matin toute la place. Les Tribuns qui avoient leurs vues , les séparèrent par tribus avant l'arrivée des Sénateurs ; au lieu que depuis le regne de Servius Tullius on avoit toujours recueilli les voix par centuries. Cette seule différence décida en cette occasion , & depuis fit toujours pencher la balance , ou en faveur du peuple , ou en faveur des Patriciens. Les Consuls étant arrivés dans l'assemblée vouloient maintenir l'ancien usage , ne doutant point de sauver Coriolan , si on comptoit les voix par centuries , dont les Patriciens & les plus riches citoyens composoient le plus grand nombre. Mais les Tribuns , aussi habiles & plus opiniâtres , représentèrent que dans l'affaire , où il s'agissoit des droits du peuple & de la liberté publique , il étoit juste que tous les citoyens , sans égard au rang & aux

richesses , pussent donner chacun leurs suffrages avec égalité de droit , & ils déclarerent hautement qu'ils ne consentiroient jamais qu'on recueillît les voix autrement que par tête & par tribus. On poussa fort la dispute sur ce sujet ; à la fin , le Sénat qui ne vouloit pas faire la cause de celle de Coriolan , & qui craignoit qu'on n'attaquât directement son autorité , céda à son ordinaire à l'opiniâtreté des Magistrats du peuple.

Cependant Minucius , le premier Consul , pour couvrir en quelque maniere ce qu'il y avoit de foible & de honteux dans cette conduite du Sénat , monta à la Tribune aux harangues. Il ouvrit son discours par les avantages que produisoit l'union & la paix , & par les malheurs qui suivoient de la discorde. Il passa de ces lieux communs à l'affection que le Sénat avoit pour le peuple & aux bienfaits dont il l'avoit comblé en différens temps. Il déclara qu'il ne demandoit pour toute reconnoissance que la grace de Coriolan ; il exhorta les Plébéïens à faire moins d'attention à quelques paroles échappées dans la chaleur du discours , qu'aux services importants que ce généreux citoyen avoit rendus à la République ; « Contentez-vous , Romains , ajouta-t-il , de la soumission de ce grand homme , & qu'il ne soit pas dit qu'un citoyen si illustre passe par les formes de la justice comme un criminel. » Sicinius lui répondit que si une pareille indulgence avoit lieu dans de gouvernement des Etats , il n'y en auroit point qui fussent en sûreté. Que tous ceux qui auroient rendu de grands services pourroient entreprendre impunément les choses les plus injustes. Que dans les monarchies les Rois pouvoient faire grace ; mais que dans les Républiques les loix seules régnoient , & que les loix , sourdes aux sollicitations , punissoient le crime avec la même exactitude qu'elles récompensent la vertu.

» Puisque , malgré nos prières , lui repartit Minucius , vous vous opiniâtres à faire juger Coriolan par les suffrages de l'assemblée , je demande que , suivant que vous en êtes convenu dans le Sénat , vous renfermiez toute votre accusation dans le seul chef du crime de tyrannie , & que vous en fournissiez les preuves & les témoins. Car , ajouta ce Consul , à l'égard des discours qu'il a tenus en opinant dans nos assemblées , outre que vous n'avez pas droit d'en connoître , le Sénat l'en a déchargé. « Pour justifier ce qu'il avançoit , il lut tout haut le Sénatus-Consulte qui en faisoit mention : il descendit ensuite de la Tribune , & ce fut tout le secours que cet illustre accusé tira de la timide politique du Sénat.

Sicinius prit la parole , & représenta au peuple qu'il y avoit long-temps que Coriolan , descendu des Rois de Rome , cherchoit à se faire le tyran de sa patrie. Que sa naissance , son courage , ce grand nombre de partisans qu'on pouvoit appeller ses premiers sujets , ne devoient le rendre que trop suspect. Qu'on ne pouvoit trop craindre que cette valeur tant vantée par les Patriciens ne devînt pernicieuse à ses concitoyens. Qu'il étoit même déjà trop criminel dès qu'il s'étoit rendu suspect & redoutable. Qu'en matière de gouvernement , le seul soupçon d'affecter la tyrannie étoit un crime qui méritoit la mort , ou du moins l'exil. Sicinius ne voulut pas s'expliquer plus ouvertement avant qu'il eût entendu Coriolan dans ses défenses , afin de tourner dans une réplique tout le fort de l'accusation contre les endroits moins défendus ; artifice dont il étoit convenu avec Decius , qui devoit parler à son tour dans cette affaire.

Coriolan se présenta ensuite dans l'assemblée avec un courage digne d'une meilleure fortune , & il n'opposa aux soupçons que le Tribun avoit voulu répandre avec tant de malignité sur sa

conduite, que le simple récit de ses services. Il commença par ses premières campagnes ; il rapporta toutes les occasions où il s'étoit trouvé, les blessures qu'il avoit reçues, les récompenses militaires dont ses Généraux l'avoient honoré, & enfin les différents grades à la milice par où il avoit passé. Il exposa à la vue de tout le peuple un grand nombre de différentes couronnes qu'il avoit reçues, soit pour être monté le premier sur la breche dans un assaut, soit pour avoir forcé le premier le camp ennemi, soit enfin pour avoir, en différents combats, sauvé la vie à un grand nombre de citoyens. Il les appella tout haut chacun par leurs noms, & il les cita comme témoins de ce qu'il avançoit. Ces hommes, la plupart Plébéiens, se leverent aussi-tôt & rendirent un témoignage public des obligations qu'ils lui avoient. « Nous l'avons vu plusieurs fois, s'écrioient-ils, percer lui seul les bataillons ennemis les plus serrés, pour sauver un citoyen accablé par la foule des ennemis. C'est par lui seul que nous vivons, & que nous nous trouvons aujourd'hui dans notre patrie, & dans le sein de nos familles. On lui fait un crime de notre reconnoissance ; on accuse ce grand homme & cet excellent citoyen de mauvais desseins, parce que ceux à qui il a sauvé la vie s'attachent à sa suite comme ses Clients. Pouvons-nous en user autrement sans ingratitude ? Nous est-il permis d'avoir des intérêts séparés des siens ? Si vous ne demandez qu'une amende, nous offrons tous nos biens ; si vous l'exilez, nous nous bannissons avec lui, & si la fureur opiniâtre de ses ennemis en veut à sa vie, qu'on prenne plutôt les nôtres. C'est son bien par le plus juste de tous les titres : nous ne ferons que lui rendre ce que chacun de nous tient de sa valeur, & nous conserverons un excellent citoyen à la République ».

Ces généreux Plébéiens en prononçant ces

paroles verſoient des larmes en abondance , tendoient les mains vers l'aſſemblée en forme de ſuppliants , & tâchoient de fléchir la multitude. Pour lors Coriolan déchira ſa robe , montra ſon eſtomac couvert de cicatrices d'un grand nombre de bleſſures qu'il avoit reçues. » C'eſt pour ſauver ces gens de bien , dit-il , c'eſt pour arracher ces bons citoyens à nos ennemis que j'ai mille fois expoſé ma vie. Que les Tribuns allient , s'ils le peuvent , de pareilles actions avec les deſſeins perfides dont ils me veulent rendre ſuſpect. Eſt-il vrai-ſemblable qu'un ennemi du peuple ſe fût expoſé à tant de périls dans la guerre pour le ſalut de ce même peuple qu'on dit qu'il veut faire périr dans la paix « ?

Ce diſcours , ſoutenu d'un air noble & de cette confiance que donnent l'innocence & la vérité , fit honte au peuple de ſon animoſité. Les plus honnêtes gens de cet ordre s'écrierent qu'il falloit renvoyer abſous un ſi bon citoyen. Mais le Tribun Decius alarmé de ce changement , prenant la parole comme il en étoit convenu avec Sicinius ſon collègue : » Quoique le Sénat ne nous permette pas , dit-il , de prouver les mauvais deſſeins de cet ennemi du peuple par les diſcours odieux qu'il a tenus en plein Sénat , d'autres preuves auſſi eſſentielles ne nous manqueront pas. Je rapporterai des actions où cet eſprit de tyrannie & ſon orgueil ne ſe montrent pas moins à découvert. Vous ſavez que par nos loix les dépouilles des ennemis appartiennent au peuple Romain ; que ni les ſoldats ni leur Général même ne peuvent en diſpoſer , mais que tout doit être vendu , & le prix qui en provient porté par un Queſteur dans le tréſor public. Tel eſt l'uſage & la forme de notre gouvernement. Cependant , au préjudice de ces loix auſſi anciennes que Rome même , Coriolan ayant fait

un butin considérable sur les terres des Antiates, de son autorité privée, il le distribua entre ses amis, & ce tyran leur donna le bien du peuple, comme les premiers gages de leur conjuration «.

» Il faut donc qu'il nie un fait certain & avéré, & qu'il dise qu'il n'a point disposé de ce butin, ou qu'il l'a pu faire sans violer les loix. Ainsi sans m'arrêter à ces vaines exclamations de ses partisans, ni à toutes ces cicatrices qu'il montre avec tant d'ostentation, je le somme de répondre à cet unique chef que je propose contre lui «.

Il est vrai que Coriolan avoit fait cette distribution du butin, ou plutôt qu'il avoit souffert que ses soldats en prissent chacun leur part. Mais, bien loin qu'il en eût disposé seulement en faveur de ses amis & de ses créatures, comme on le lui objectoit, il est constant que les soldats, qui faisoient partie de ce même peuple qui le poursuivoit avec tant d'animosité, avoient tiré toute l'utilité de ce pillage. Pour éclaircir ce fait, il faut savoir que les Antiates se prévalant de la famine dont Rome étoit affligée, & de la discorde qui étoit entre le peuple & le Sénat, étoient venus faire des courées jusqu'aux portes de la ville, sans qu'on eût pu engager le peuple à en sortir pour repousser les ennemis. Coriolan ne put souffrir cette insulte, il demanda aux Consuls la permission de prendre les armes; il se mit à la tête de ses amis, & pour engager les soldats Plébéiens à le suivre dans cette expédition, il leur promit de les ramener chargés de butin. Les soldats, qui connoissoient sa valeur & son expérience dans la guerre, & qui d'ailleurs se trouvoient pressés par la faim, coururent se ranger sous ses enseignes. Coriolan suivi des plus braves Plébéiens, sortit de Rome, surprit les ennemis répandus dans la campagne, les battit en différentes oc-

raisons , les repoussa jusques sur leurs terres , & les força à la fin de se renfermer dans Antium. Il usa même de représailles , & pendant qu'il tenoit les portes de cette ville comme scellées par la crainte de ses armes & par la terreur de son nom , ses soldats à leur tour en fourragerent le territoire , couperent les grains & firent la récolte l'épée à la main. Ce Général ne consentit qu'ils retinssent ce grain que pour les aider à faire subsister leurs femmes & leurs enfants , & qu'afin d'exciter par leur exemple les autres Plébéiens à aller généreusement chercher des vivres jusques sur les terres de leurs ennemis.

Mais ceux du peuple qui n'avoient point eu de part à cette expédition , ne virent qu'avec une jalousie secrète les soldats de Coriolan entrer dans Rome chargés de bled. Decius qui avoit démêlé ces sentiments , résolut d'en profiter , & il ne douta point que ces Plébéiens jaloux du bonheur de leurs voisins , ne consentissent à faire un crime à Coriolan d'une action généreuse dont ils n'avoient point profité.

Ce Tribun vif & pressant demandoit insollement à Coriolan s'il étoit le Roi de Rome , & par quelle autorité il avoit disposé du bien de la République. Coriolan surpris d'un accusation contre laquelle il n'avoit point préparé de défenses , se contenta d'exposer simplement le fait de la maniere dont nous venons de le rapporter. Ils représentoit qu'une partie du peuple avoit profité des dépouilles des ennemis , & il appelloit à haute voix les Centurions & les principaux Plébéiens qui l'avoient suivi dans cette course , pour rendre témoignage à la vérité. Mais ceux qui n'avoient point eu de part au pillage du bled des Antiates , étant en plus grand nombre que les soldats de Coriolan , faisoient tant de bruit , que ces chefs de bandes ne se purent faire entendre. Les Tribuns ,

voyant que le petit peuple reprenoit sa première animosité , profitèrent de cette disposition pour faire recueillir les suffrages ; & Coriolan fut enfin condamné à un exil perpétuel.

La plupart des Nobles & des Patriciens se crurent comme exilés avec ce grand homme , qui avoit toujours été le défenseur & le soutien de leur Ordre. D'abord la consternation fut générale , & bientôt la colère & l'indignation succéderent à ce premier sentiment. Les uns reprochoient à Valerius qu'il avoit séduit le Sénat par son discours artificieux ; d'autres se reprochoient à eux-mêmes leur excès de complaisance pour le peuple ; tous se repentoient de n'avoir pas plutôt souffert les dernières extrémités , que d'abandonner un citoyen si illustre à l'insolence d'une populace mutinée.

Le seul Coriolan insensible en apparence à sa disgrâce (a) , sortit de l'assemblée avec la même tranquillité que s'il eût été absous. Il fut d'abord à sa maison où il trouva sa mère appelée Veturie , & Volomnie sa femme toutes en larmes , & dans les premiers transports de leur affliction. Il les exhorta en peu de paroles à soutenir ce coup de la fortune avec fermeté ; & après leur avoir recommandé ses enfants encore jeunes , il sortit sur le champ de sa maison & de Rome , seul & sans vouloir être accompagné par aucun de ses amis , ni suivi par ses domestiques & ses esclaves. Quelques Patriciens & quelques jeunes Sénateurs l'accompagnèrent jusqu'aux portes de la ville ; mais sans qu'il lui échappât aucune plainte. Il se sépara d'eux sans leur faire ni remerciement pour le passé , ni prières pour l'avenir.

Jamais le peuple n'avoit fait paroître tant de joie , même après avoir vaincu les plus grands ennemis de Rome , qu'il en fit éclater pour l'a-

(a) *An de Rome 262.*



vantage qu'il venoit de remporter sur le Sénat & sur le corps de la Noblesse. La forme du gouvernement venoit d'être absolument changée par la condamnation & l'exil de Coriolan ; & ce peuple qui dépendoit auparavant des Patriciens , se trouvoit leur Juge & en droit de décider du sort de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Etat.

En effet , l'autorité souveraine venoit de passer du Sénat dans l'assemblée du peuple , ou , pour mieux dire , entre les mains de ses Tribuns , qui , sous prétexte de défendre les intérêts des particuliers , se rendoient les arbitres du gouvernement. Les Consuls , ces chefs suprêmes de la République , leur étoient seuls redoutables. Ce fut pour en affoiblir le pouvoir & la considération , qu'ils tâcherent de ne faire tomber cette dignité qu'à des Patriciens dévoués à leurs intérêts , ou si peu estimés qu'ils n'en eussent rien à craindre. Et pour préparer la multitude à donner ses suffrages selon leurs vues , ils insinuoient avec beaucoup d'art dans toutes les assemblées , que les plus grands Capitaines n'étoient pas les plus propres au gouvernement d'une République. Que ces courages si fiers , accoutumés dans les armées à un pouvoir absolu , rapportoient avec la victoire un esprit de hauteur toujours à craindre dans un Etat libre. Que dans l'assujettissement fatal où se trouvoit le peuple de ne pouvoir tirer les Consuls que du corps des Patriciens , il étoit très-important de ne choisir au moins que des esprits modérés , capables des affaires , mais sans trop d'élévation , & sans supériorité.

Le peuple , qui n'agissoit plus que par l'impression qu'il recevoit de ses Magistrats , refusa ses suffrages aux plus grands hommes de la République dans les comices qui se tinrent sous le Consulat de Q. Sulpitius , & de Sep. Lar-

gius (a), pour l'élection de leurs successeurs. Le Sénat & les Patriciens dispofoient ordinairement de cette fouveraine dignité , parce que l'on ne pouvoit être élu que dans une afsemblée par centuries , où la Noblefle avoit le plus grand nombre de voix. Mais dans cette occasion le peuple l'emporta fur les Patriciens par l'habileté de fès Tribuns , qui furent engager quelques-uns & intimider les autres. C. Julius & P. Pinarus Rufus furent proclamés Confuls (b) ; ils étoient peu guerriers , fans confidération dans le Sénat , & ne feroient jamais parvenus à cette dignité , s'ils en avoient été dignes.

On peut dire à ce fujet que le Sénat & le peuple , toujours oppofés de fentiments , alloient l'un & l'autre contre leurs véritables intérêts , & fembloient vouloir allier deux chofes incompatibles. Tous les Romains , tant Patriciens que Plébéiens , afpiroient à la conquête de l'Italie. Le commandement des armées étoit réfervé aux feuls Patriciens qui étoient en poffeffion des dignités de l'Etat. Ils n'avoient pour foldats que des Plébéiens en qui ils euflent bien voulu trouver cette foumiffion timide & cette dépendance fervile qu'à peine euflent-ils pu exiger de vils artifans , & d'une populace élevée & nourrie dans l'obfcurité. Le peuple au contraire puiffant , nombreux & plein de cette férocité que donne l'exercice continuel des armes , ne cherchoit , pour diminuer l'autorité du gouvernement , que des Confuls & des Généraux indulgents , foibles , pleins d'égards pour la multitude , qui euflent plutôt avec leurs foldats les manieres modestes de l'égalité , que cet air élevé & ce caractère d'empire que donne le commandement des armées. Il falloit pour faire cefler la méfintelligence qui étoit entre ces deux ordres ,

(a) *An de Rome 133.*

(b) *An de Rome 134.*

dres de la République , ou que les uns & les autres résolussent de concert de se renfermer paisiblement dans les bornes étroites de leur petit état , sans entreprendre de faire des conquêtes ; ou que les Patriciens , s'ils vouloient subjuguier leurs voisins , donnassent plus de part dans le gouvernement à ce peuple guerrier , bourgeois & citoyen pendant l'hiver , mais soldat pendant tout l'été ; & le peuple à son tour ne devoit choisir pour le commander que les plus habiles Généraux de la République.

Je dois cette réflexion aux événements qui suivent , & on va voir que le peuple ne fut pas long-temps sans se repentir d'avoir remis le gouvernement de l'Etat & le commandement des armées à deux hommes qui en étoient également incapables.

Coriolan , errant au sortir de Rome , cherchoit moins un asyle & une retraite , que le moyen & les occasions de se venger. Ce courage si élevé , ce Romain si ferme en apparence , livré enfin à lui-même , ne put se défendre contre les mouvements secrets de son ressentiment ; & dans les desseins qu'il forma pour la perte de ses ennemis , il n'eut point de honte d'y comprendre la ruine même de sa patrie. Il passa les premiers jours de son exil dans une maison de campagne. Son esprit agité d'une passion violente , formoit successivement différents projets. Enfin , après avoir jetté les yeux sur différents peuples voisins & ennemis de Rome , Sabins , Eques , Toscans , Volſques & Herniques , il n'en trouva point qui lui parussent plus animés contre les Romains , & en même-temps qui fussent plus en état d'entreprendre la guerre que les Volſques , peuples de l'ancien Latium.

C'étoit une République & comme une communauté formée de plusieurs petites villes qui s'étoient unies par une ligue , & qui se gouvernoient par une assemblée de députés de chaque

canton. Cette nation voisine de Rome , & jalouse de son agrandissement , s'y étoit toujours opposée avec beaucoup de courage , mais la guerre ne lui avoit pas été heureuse. Les Romains leur avoient enlevé plusieurs bourgades , & une partie de leur territoire , de sorte que dans la dernière guerre les Volsques , après avoir été battus en différentes rencontres , avoient enfin été réduits à demander une trêve pour deux ans , dans la vue de rétablir leurs forces à la faveur de cette suspension d'armes. L'animosité n'en étoit pas moins vive dans leur cœur ; ils cherchoient dans toute l'Italie à susciter de nouveaux ennemis aux Romains , & c'étoit sur leur ressentiment que Coriolan fondeoit l'espérance de leur faire reprendre les armes. Mais il étoit moins propre qu'un autre pour lui inspirer ce grand dessein , lui seul leur avoit fait plus de mal que tous les Romains ; il avoit plus d'une fois taillé en pièces leurs troupes , ravagé leur territoire , pris & pillé leurs villes : le nom de Coriolan étoit aussi odieux que formidable dans toute la communauté des Volsques.

D'ailleurs cette petite République étoit gouvernée alors par Tullus Attius , Général de cette nation , jaloux de la gloire de Coriolan , qui l'avoit battu dans toutes les occasions où ils s'étoient trouvés opposés : outrage qu'on voudroit se pouvoir cacher à soi-même , mais qu'on ne pardonne jamais. Il n'y avoit pas d'apparence de s'aller livrer entre les mains d'un ennemi qui , pour couvrir la honte de sa défaite , pouvoit persuader à ses citoyens de le faire arrêter , & peut-être même de le faire périr ; mais le desir immodéré de la vengeance l'emporta dans un cœur qui n'étoit guere accessible à la crainte , & il résolut de s'adresser directement à Tullus même.

Il sortit de sa retraite après s'être déguisé , &

au commencement de la nuit il entra dans Antium , principale ville de la communauté des Volſques. Il fut droit à la maifon de Tullus , le viſage couvert : il ſ'afſit ſans dire un ſeul mot auprès du foyer domeſtique , lieu ſacré dans toutes les maifons de l'ancien Paganifme. Une conduite ſi extraordinaire , & certain air d'autorité qui n'abandonne jamais les grands hommes , ſurprirent les domeſtiques : ils coururent en avertir leur maître. Tullus vint , & lui demanda qui il étoit , & ce qu'il exigeoit de lui.

Coriolan ſe découvrant alors : » ſi tu ne me reconnois pas encore , lui dit-il , je ſuis Caius Marcius , mon ſurnom eſt Coriolan ; ſeule récompènſe qui me reſte de tous mes ſervices. Je ſuis banni de Rome par la haine du peuple & la foibleſſe des grands ; je dois me venger , il ne tiendra qu'à toi d'employer mon épée contre mes ennemis & ceux de ton pays. Si ta République ne veut pas ſe ſervir de moi , je t'abandonne ma vie , fais périr un ancien ennemi qui pourroit peut-être un jour cauſer de nouvelles pertes à ta patrie. »

Tullus , étonné de la grandeur de ſon courage , lui tendit la main : » Ne crains rien , lui dit-il , Marcius , ta confiance eſt le gage de ta ſûreté. En te donnant à nous , tu nous rends plus que tu nous a ôté. Nous ſaurons auſſi mieux reconnoître tes ſervices que n'ont fait tes concitoyens. Il eſt bien juſte qu'un ſi grand Capitaine n'attende que de grandes choſes des Volſques. » Il le conduiſit enſuite dans ſon appartement , où ils conférent en ſecret des moyens de renouveler la guerre.

Nous avons dit qu'il y avoit alors une treve entre les Volſques & les Romains ; il étoit queſtion de déterminer les premiers à la rompre. Mais l'entreprise n'étoit pas ſans difficulté , à cauſe des pertes & des diſgraces récentes que les Volſques avoient eſſuyées dans la dernière

guerre. Tullus , de concert avec Coriolan , chercha un prétexte pour faire renaître leur ancienne animosité. Les Romains se dispoſoient à faire repréſenter des jeux publics qui faiſoient partie de la religion ; les peuples voiſins de Rome y accoururent de tous côtés , & il ſ'y trouva ſurtout un grand nombre de Volſques. Ils étoient répandus dans différens quartiers de la ville , il y en eut même pluſieurs qui n'ayant pu trouver d'hôtes pour les recevoir , couchèrent ſous des tentes dans les places publiques. Ce grand nombre d'étrangers cauſa de l'inquiétude aux Conſuls , & pour l'augmenter , Tullus leur fit donner un faux avis que les Volſques devoient mettre le feu en différens endroits de Rome. Les Conſuls en firent leur rapport au Sénat , & comme on n'ignoroit pas leur animosité , les Magiſtrats firent publier une Ordonnance dans toute la ville , qui enjoignoit à tous les Volſques d'en ſortir avant la nuit , & on leur preſcrivit même la porte par où ils devoient ſe retirer. Cet ordre fut exécuté avec rigueur , & tous ceux de cette nation furent chaffés de Rome à l'inſtant ; ils portèrent chacun dans leurs cantons la honte de ce traitement & le deſir de la vengeance. Tullus ſe trouva ſur le chemin , comme par hazard ; & après avoir appris la manière indigne dont on les avoit obligés de ſortir de Rome : » eſt-il poſſible , diſoit-il , pour » augmenter leur reſſentiment , qu'on vous ait chaffés d'une fête publique , & pour ainſi dire d'une aſſemblée des Dieux & des hommes , comme des profanes & des méchants ? Pouvez-vous , après un traitement ſi indigne , vous cacher à vous-même la haine que vous portent les Romains ? Attendez-vous que malgré la treve qui nous a fait quitter les armes , ils viennent vous ſurprendre , & ravager de nouveau votre territoire ? «

On tint tumultuairement une aſſemblée des

États. Les avis les plus violents alloient à prendre les armes sur le champ , & pour se venger , à porter le fer & le feu dans le territoire de Rome. Mais Tullus , qui conduisoit cette affaire , leur conseilla , avant que d'éclater , d'appeller Coriolan dans leur assemblée. » Ce Capitaine , leur dit-il , dont nous avons tant de fois éprouvé la valeur , à présent plus ennemi des Romains que les Volques , semble avoir été conduit ici pour rétablir nos affaires , & il ne nous donnera point de conseils dont il ne partage les périls de l'exécution. «

Le Romain fut appelé & introduit dans l'assemblée ; il y parut avec une contenance triste & ferme en même-temps ; tout le monde avoit les yeux tournés sur un homme qui leur avoit été plus redoutable que tous les Romains ensemble , & on l'écouta avec ce respect que s'attire toujours le mérite persécuté.

» Personne de vous n'ignore , leur dit-il , que j'ai été condamné à un exil perpétuel par la malice ou par la foiblesse de ceux qui en sont les auteurs ou les complices. Si je n'avois cherché qu'un asyle , je pouvois me retirer ou chez les Latins nos alliés , ou dans quelque colonie Romaine. Mais une vie si obscure m'eût été insupportable , & j'ai toujours cru qu'il valoit mieux y renoncer , que de se voir réduit à ne pouvoir , ni servir ses amis , ni se venger de ses ennemis. Telle est ma disposition , je cherche à mériter par mon épée l'asyle que je vous demande , joignons nos ressentiments communs. Vous n'ignorez pas que ces citoyens ingrats qui m'ont banni si injustement , sont vos plus cruels ennemis ; Rome , cette ville superbe , vous menace de ses fers. Il est de votre intérêt d'affoiblir des voisins si redoutables : je vois avec plaisir que vous vous disposez à renouveler la guerre , & j'avoue que c'est l'unique moyen d'arrêter les

progrès de cette ambitieuse nation. Mais pour rendre cette guerre heureuse , il faut qu'elle soit juste devant les Dieux , ou du moins qu'elle le paroisse devant les hommes ; il faut que le motif ou le prétexte qui vous fera reprendre les armes intéresse vos voisins , & vous procure de nouveaux alliés. Feignez que vous aspirez à convertir la treve qui est entre les deux nations en une paix solide ; que les Ambassadeurs que vous enverrez à Rome ne demandent pour toute condition que la restitution des terres qui vous ont été enlevées , ou par les malheurs de la guerre , ou dans des traités forcés. Vous n'ignorez pas que le territoire de Rome , dans l'origine de cette ville , n'avoit au plus que cinq ou six milles d'étendue. Ce petit canton est devenu insensiblement un grand pays par les conquêtes , ou pour mieux dire par les usurpations des Romains. Volsques , Sabins , Eques , Albains , Toscans , Latins , il n'y a point de peuples dans leur voisinage , dont ils n'aient envahi des villes & une partie du territoire. Ce seront autant d'alliés qui se joindront à vous dans une affaire qui vous est commune , & qui vous intéresse tous également. «

» Si les Romains intimidés par la crainte de vos armes , se disposent à vous rendre les villes , les bourgs & les terres qu'ils vous ont enlevées , pour lors , à votre exemple , les autres peuples d'Italie redemanderont chacun les fonds dont on les a dépouillés , ce qui réduira tout-d'un-coup cette fiere nation à la même foiblesse où elle étoit dans son origine. Ou si elle entreprend , comme je ne doute pas , de retenir ses usurpations par la force des armes , alors vous aurez dans une guerre si juste , & les Dieux , & les hommes favorables. Vos alliés s'uniront plus étroitement avec vous ; il se formera une ligue redoutable &



capables de détruire , ou du moins d'humilier une République si superbe. Je ne vous parle point du peu de capacité que j'ai acquise dans les armées : Soldat ou Capitaine , dans quel rang que vous me placiez , je sacrifierai volontiers ma vie pour vous venger de nos ennemis communs. »

Ce discours fut écouté avec plaisir comme tous ceux qui intéressent & qui flattent nos passions. On résolut la guerre , la communauté des Volsques en confia la conduite à Tullus & à Coriolan ; & pour attacher le Romain plus étroitement à la nation des Volsques , on lui déféra la qualité de Sénateur. On dépêcha en même-temps , suivant son avis , des Ambassadeurs à Rome. Ils n'y furent pas plutôt arrivés qu'ils représentèrent au Sénat que leurs Supérieurs , à l'exemple des Latins , aspiraient à la qualité d'alliés du peuple Romain ; mais pour rendre cette union inaltérable , » nous demandons , dirent ces Ambassadeurs , que la République nous restitue les villes & les terres que nous avons perdues par les malheurs de la guerre. Ce sera le » gage assuré d'une paix solide & durable : autrement nous ne pourrions nous dispenser de les » reprendre par la force des armes. »

Ces Ambassadeurs s'étant retirés , le Sénat n'employa pas beaucoup de temps à délibérer. On ne savoit à Rome ce que c'étoit que de plier sous les menaces ; & c'étoit une maxime fondamentale du gouvernement de ne céder pas même à des ennemis victorieux : ainsi on fit bientôt rentrer les Ambassadeurs. Le premier Consul leur répondit en peu de mots , que la crainte ne feroit jamais rendre aux Romains ce qu'ils avoient conquis par leur valeur , & que si les Volsques prenoient les premiers les armes , les Romains ne les quitteroient que les derniers ; on les congédia ensuite. Le retour de ces Ambassadeurs fut suivi de la déclaration de

la guerre. Tullus & Coriolan , qui avoient prévu la réponse du Sénat , tenoient leurs troupes prêtes à entrer en action. Tullus , avec un corps de réserve , resta dans le pays pour en défendre l'entrée aux ennemis , pendant que Coriolan , à la tête de la principale armée , se jeta sur les terres des Romains & de leurs alliés , avant que les Consuls eussent pris aucune mesure pour lui résister. Selon Tite-Live , il chassa d'abord de Circée une colonie de Romains qu'on y avoit établie ; mais Denis d'Halicarnasse prétend que les habitants , intimidés par l'approche de l'ennemi , ouvrirent les portes , & que Coriolan se contenta d'en tirer des vivres & des habits pour ses soldats. Il enleva ensuite aux Romains Satricum , Longule , Polusca & Corioles , qu'ils avoient conquises depuis peu de temps sur les Volques ; il prit encore Corbion , Vitellie , Trebie , Labique & Pedum : Voles , pour avoir voulu se défendre , fut emportée l'épée à la main , & ses habitants exposés à la fureur d'un ennemi victorieux & irrité. Les soldats de Coriolan répandus dans la campagne portoient le fer & le feu de tous côtés. Mais dans ce pillage & cet incendie général ils avoient des ordres secrets d'en exempter les maisons & les terres des Patriciens. Coriolan affectoit une distinction si marquée , soit par son ancien attachement pour ceux de cet ordre , soit , comme il est plus vraisemblable , pour rendre le Sénat suspect au peuple , & augmenter les dissensions qui étoient entre les uns & les autres.

Cette conduite eut tout l'effet qu'il en avoit prévu. Le peuple ne manqua pas d'accuser publiquement le Sénat d'être d'intelligence avec Coriolan , & de l'avoir fait venir exprès à la tête d'une armée pour abolir la puissance Tribunitienne. Les Patriciens de leur côté reprochoient au peuple qu'il avoit forcé un si grand

Capitaine à se jeter par désespoir parmi les ennemis. Les soupçons, la défiance, la haine régnoient dans l'un & l'autre parti, & dans ce désordre on songeoit moins à repousser les Volsques qu'à décrier & à perdre l'ennemi domestique. Les deux Consuls cachés derrière les murailles de Rome, ne faisoient des levées que lentement. Spurius Nautius & Sextus Furius qui leur succéderent, ne firent pas paroître plus de courage & de résolution. On voyoit bien qu'ils craignoient de se commettre avec un si grand Capitaine. Le peuple même & ses Tribuns, si fiers dans la place publique, ne se pressoient point de donner leurs noms pour se faire enrôler; personne ne vouloit sortir de Rome, soit qu'ils ne fussent pas prévenus en faveur de leurs Généraux, soit qu'ils se vissent abandonnés de leurs alliés, qui avoient changé avec la fortune.

Coriolan ne trouvant point d'armée en campagne qui s'opposât à ses desseins, avance toujours, emporte Lavinium, & vient enfin camper aux fosses Cluiliennes, à cinq milles de Rome.

Au bruit de ces heureux succès, la plupart des Volsques accoururent dans l'armée de Coriolan. Les soldats même de Tullus, dans l'espérance de la prise & du pillage de Rome, abandonnent leur Général, & publient qu'ils n'en reconnoissent point d'autre que le Romain: ce fut comme une nouvelle victoire que Coriolan remporta sur Tullus, & qui laissa de vifs ressentiments dans le cœur du Volsque. Toute l'Italie avoit les yeux tournés sur les Romains & les Volsques, qui par le seul changement de Généraux en éprouvoient un si grand dans leur fortune, tant il est vrai que les forces d'un Etat consistent moins dans le nombre & le courage des troupes, que dans la capacité de celui qui les commande. La consternation étoit gé-

nérale dans Rome. Le peuple , qui du haut de ses murailles voyoit les ennemis répandus dans la campagne , demande la paix avec de grands cris , on dit tout haut dans la place qu'il faut casser l'Arrêt de condamnation qui avoit été porté contre Coriolan , & le rappeler de son exil : enfin ce même peuple qui venoit de le bannir avec tant de fureur , demande son retour & son rappel avec la même violence.

La plupart des Patriciens s'y opposerent , soit pour éloigner le soupçon qu'ils eussent conservé la moindre intelligence avec lui , ou seulement par cet esprit de générosité si ordinaire parmi les Romains , de ne marquer jamais plus d'éloignement de la paix que dans les mauvais succès. Il sortit alors du Sénat cette réponse si fière & si hautaine , mais qui fut mal soutenue dans la suite : » que les Romains n'accorderoient jamais rien à un rebelle , tant qu'il auroit les armes à la main. «

Coriolan instruit & irrité de cette réponse , leve son camp , marche droit à Rome & investit la place , comme pour en former le siege.

Un dessein si hardi jette les Patriciens & le peuple dans une consternation égale : tous manquent de cœur & de résolution ; la haine cède à la peur. Pour lors le Sénat & le peuple conviennent également de demander la paix : on envoie des députés à Coriolan , & on choisit même pour cette négociation cinq Consulaires & ceux du Sénat qui avoient fait paroître plus d'attachement pour ses intérêts.

Les Volsques firent passer ces députés au milieu de deux rangs de soldats qui étoient sous les armes , & Coriolan environné de ses principaux Officiers , les reçut d'assis dans son tribunal , avec la fierté d'un ennemi qui vouloit donner la loi.

Les Romains l'exhorterent en des termes touchants & modestes à donner la paix à l'une

& à l'autre nation , & ils le conjurerent de ne pousser pas si loin les avantages que ses armes donnoient aux Volsques , qu'il en oubliât les intérêts de sa patrie. Mais ils n'en rapportèrent que cette rigoureuse réponse : qu'on pourroit traiter de la paix rendant aux Volsques les pays qu'on leur avoit enlevés , en donnant à ces peuples le même droit de bourgeoisie que les Latins avoient obtenu , & en rappelant les Colonies Romaines des villes dont ils s'étoient emparés injustement. Coriolan ayant traité avec tant de hauteur ce qui regardoit les intérêts publics , prit des manieres plus gracieuses avec les Envoyés. Il leur offrit en particulier de leur faire tous les plaisirs qu'ils pouvoient justement attendre d'un ancien ami. Mais ces généreux Romains ne lui demanderent pour toute grace que de vouloir bien éloigner ses troupes de la campagne de Rome pendant que le Sénat & le peuple se détermineroient , soit pour la guerre , soit pour la paix. Coriolan , à leur considération accorda trente jours de trêve pour le seul territoire de Rome : il congédia ensuite ces députés , avec lesquels il étoit convenu que le Sénat lui renverroit une réponse décisive dans les trente jours. Il employa ce temps à prendre encore différentes villes des Latins , & après cette expédition il parut de nouveau aux portes de Rome avec toute son armée.

On lui envoya aussi-tôt de nouveaux députés , qui le conjurerent de n'exiger rien qui ne fût convenable à la dignité du nom Romain ; mais Coriolan , naturellement dur & inflexible , sans colere apparente , & aussi sans pitié , leur répondit sèchement que les Romains n'avoient point d'autre parti à prendre que la guerre ou la restitution ; qu'il ne leur donnoit plus que trois jours pour se déterminer , & qu'après ce terme il ne leur seroit pas permis de revenir dans son camp.

Le retour de ces envoyés augmenta la consternation publique. Tout le monde court aux armes ; les uns se postent sur les remparts, d'autres font la garde aux portes de peur d'être trahis par les partisans secrets de Coriolan ; quelques-uns se fortifient même jusques dans leurs maisons , comme si l'ennemi eût déjà été maître de la ville. Dans cette confusion il n'y avoit ni discipline ni commandement. Les Consuls , qui ne savoient que craindre , sembloient avoir renoncé aux fonctions de leur dignité ; on n'entendoit plus parler des Tribuns. Dans cette terreur générale , les particuliers ne prenoient l'ordre , pour ainsi dire , que de leur timidité. Ce n'étoient plus ces Romains si fiers & si intrépides ; il sembloit que le courage de cette nation fût passé avec Coriolan dans le parti des Volscques. Le Sénat s'assemble , ce ne sont que Conseils sur Conseils , on ne forme aucun dessein digne du nom Romain ; tout se termine à envoyer de nouveaux députés à l'ennemi , & pour le fléchir on emploie les ministres de la religion.

Les Prêtres , les Sacrificateurs , les Augures & les Gardiens des choses sacrées , revêtus de leurs habits de cérémonie , sortent de Rome comme en procession. Ils entrent dans le camp ennemi avec une contenance grave & modeste , propre à imposer à la multitude. Celui qui portoit la parole , conjure Coriolan par le respect dû aux Dieux , & par tout ce que la Religion a de plus sacré , de donner la paix à sa patrie ; mais ils le trouverent également dur & inexorable. Il leur répondit que ce qu'ils demandoient dépendoit uniquement des Romains , & qu'ils auroient la paix dès qu'ils se mettroient en état de restituer les pays qu'ils avoient usurpés sur leurs voisins. Il ajouta qu'il n'ignoroit pas que les premiers Rois de Rome , pour exciter l'ambition des Romains & justifier leurs brigandages , avoient eu l'adresse de répandre dans le public que les

Dieux destinoient l'empire du monde à la ville de Rome. Que la Sénat qui avoit pris grand soin d'entretenir une opinion que la Religion rendoit respectable , & que le peuple prévenu & entêté de ces visions trouvoit justes & saintes toutes les guerres qui alloient à l'agrandissement de leur patrie. Mais que les voisins de Rome ne se croyoient pas obligés de se soumettre sur des révélations suspectes & si intéressées. Que la conjoncture présente en justifioit assez la fausseté ; qu'il ne pouvoit leur dissimuler qu'il étoit sûr d'emporter la place en peu de temps. Que les Romains , pour ne pas rendre des terres injustement acquises , s'exposoient à perdre leurs propres Etats ; & que pour lui il protestoit devant les Dieux qu'il étoit innocent de tout le sang qu'on alloit répandre que par leur opiniâtreté à retenir le fruit de leurs usurpations. Ayant ensuite donné quelques marques de respect & de vénération extérieure qu'il croyoit devoir à la sainteté de leur caractère , il les renvoya sur le champ , & sans vouloir rien relâcher de ses premières propositions.

Quand on les vit revenir à Rome sans avoir pu rien obtenir , on crut la République à la veille de sa ruine. Les temples n'étoient remplis que de vieillards , de femmes , d'enfans , qui , tous les larmes aux yeux , & prosternés aux pieds des autels , demandoient aux Dieux la conservation de leur patrie. Telle étoit la triste situation de la ville , lorsqu'une Romaine , appelée Valérie , sœur de Valerius Publicola , comme émue par une inspiration divine , sortit du Capitole , accompagnée d'un grand nombre de femmes de sa condition , auxquelles elle avoit communiqué son dessein , & fut droit à la maison de Véturie , mere de Coriolan. Elles la trouverent avec Volomnie , femme de ce Romain , qui déploroient leurs propres malheurs & ceux de Rome.

Valérie les aborda avec un air de tristesse convenable à l'état présent de la République : « ce sont des Romaines , leur dit-elle , qui ont recours à deux Romaines pour le salut de leur patrie commune. Ne souffrez pas , femmes illustres , que Rome devienne la proie des Volsques , & que nos ennemis triomphent de notre liberté. Venez avec nous jusques dans le camp de Coriolan lui demander la paix pour ses concitoyens ; toute notre espérance est dans ce respect si connu , & dans cette tendre affection qu'il a toujours eue pour une mere & pour une femme si vertueuses. Priez , pressez , conjurez. Un si grand homme de bien ne pourra résister à vos larmes. Nous vous suivrons toutes avec nos enfans ; nous nous jetterons à ses pieds. Et qui sait si les Dieux , touchés de notre juste douleur , ne conserveront point une ville dont il semble que les hommes abandonnent la défense. »

Les larmes que Valérie répandoit en abondance interrompirent un discours si touchant , auquel Véturie répondit avec une tristesse égale : « vous avez recours , Valérie , à une foible ressource , en vous adressant à deux femmes abymées dans la douleur. Depuis ce malheureux jour où le peuple furieux bannit si injustement Coriolan , nous vîmes disparaître ce respect filial & cette tendre affection qu'il avoit eus jusqu'alors pour sa mere , & pour une femme très-chère. Au sortir de l'assemblée où il venoit d'être condamné , il nous aborda d'un air farouche ; & après être demeuré quelque temps dans un morne silence : c'en est fait , nous dit-il , Coriolan est condamné : des citoyens ingrats viennent de me bannir pour toujours du sein de ma patrie. Soutenez ce coup de la fortune avec un courage digne de deux Romaines. Je vous recommande mes enfans : adieu , je pars , & j'abandonne sans



peine une ville où l'on ne peut souffrir les gens de bien : il s'échappe en disant ces mots. Nous nous mêmes en état de le suivre : je tenois son fils aîné par la main , & Volomnie , qui fon-  
doit en larmes , portoit le plus jeune dans ses bras. Pour lors se tournant vers nous : n'allez pas plus loin , nous dit-il , & finissez des plaintes inutiles. Vous n'avez plus de fils , ma mere ; & vous , Volomnie , la meilleure de toutes les femmes , votre mari est perdu pour vous. Faisent les Dieux que vous en trouviez bientôt un autre digne de votre vertu , & plus heureux que Coriolan : sa femme , à un discours si dur & si inhumain , tombe évanouie , & pendant que je cours à son secours il nous quitte brusquement avec la dureté d'un barbare , sans daigner recevoir nos derniers embrassements , & sans nous donner , dans une si grande affliction , la plus légère marque de compassion pour nos malheurs. Il sort de Rome , seul , sans domestique , sans argent , sans nous dire seulement de quel côté il tournoit ses pas. Depuis qu'il nous a abandonnées , il ne s'est point informé de sa famille , & ne nous a point donné de ses nouvelles : en sorte qu'il semble que , dans la haine générale qu'il fait paroître contre sa patrie , sa mere & sa femme soient les plus grands ennemis. «

„ Quel succès pouvez-vous donc espérer de nos prières auprès d'un homme si implacable ? Deux femmes pourront-elles fléchir ce cœur si dur , que les Ministres mêmes de la religion n'ont pu adoucir ? Et après tout , que lui dirai-je ? que puis-je honnêtement exiger de lui ? qu'il pardonne à des citoyens ingrats qui l'ont traité comme un homme noirci des plus grands crimes ? qu'il ait pitié d'une populace furieuse qui n'en a point eu de son innocence ; & qu'il trahisse une nation qui non-seulement lui a ouvert un asyle , mais même qui l'a pré-

féré à ses plus illustres citoyens dans le commandement des armées ? De quel front oserai-je lui proposer d'abandonner de si généreux protecteurs , pour se livrer de nouveau à ses plus cruels ennemis ? une mere & une femme Romaines peuvent-elles exiger avec bienséance d'un fils & d'un mari des choses qui les déshonoreroient devant les Dieux & devant les hommes ? Triste situation où il ne nous est pas même permis de haïr le plus redoutable ennemi de notre patrie ! abandonnez-nous donc à nos malheureuses destinées : laissez-nous ensevelies dans notre douleur. “

Valérie & les autres femmes qui l'accompagnoient , ne lui répondirent que par leurs larmes. Les unes embrassent ses genoux ; d'autres supplient Volomnie de joindre ses prières aux leurs ; toutes conjurent Véturie de ne pas refuser ce dernier secours à sa patrie. La mere de Coriolan , vaincue par des prières si pressantes , leur promet de se charger de cette nouvelle députation , si le Sénat y consentoit. Valérie en donna avis aux Consuls , qui en firent la proposition en plein Sénat. On agita long-temps cette affaire ; les uns s'y opposoient , dans la crainte que Coriolan ne retînt toutes ces femmes qui étoient des premières maisons de Rome , & qu'il ne s'en servît ensuite pour s'en faire ouvrir les portes sans tirer l'épée. Quelques-uns propoisoient même de s'assurer de sa mere , de sa femme & de ses enfants , comme d'autant d'ôtages qui pourroient le porter à quelque ménagement. Mais le plus grand nombre approuva cette députation , en disant que les Dieux qui avoient inspiré ce pieux dessein à Valérie , le feroient réussir ; & qu'on n'avoit rien à craindre du caractère de Coriolan , fier à la vérité , dur & inflexible , mais incapable de violer le droit des gens.

Cet avis l'emporta , & le lendemain tout ce qu'il y avoit de plus illustre parmi les femmes

Romaines , se rendit chez Véturie. On les fit monter aussi-tôt dans des charriots que les Consuls leur avoient fait préparer , & elles prirent sans escorte le chemin du camp ennemi.

Coriolan ayant apperçu cette longue file de coches & de charriots , les envoya reconnoître. On lui rapporta peu de temps après que c'étoit sa mere , sa femme , & un grand nombre d'autres femmes qui venoient droit au camp. Il fut d'abord surpris que des femmes Romaines , élevées dans cette austere retraite qui leur faisoit tant d'honneur , eussent pu se résoudre à venir sans escorte dans une armée ennemie , parmi les soldats , où regne ordinairement tant de licence. Il jugea bien par cette députation d'une espece si nouvelle , quelles pouvoient être les vues des Romains : il comprit que c'étoit la dernière ressource que le Sénat employoit pour le fléchir. Il résolut de les recevoir avec le même respect qu'il avoit rendu aux Ministres de la Religion , c'est-à-dire d'avoir pour des femmes si respectables , tous les égards qui leur étoient dûs , & de ne leur accorder au fond aucune de leurs demandes. Mais il comptoit sur une dureté dont il ne fut point capable ; & il n'eut pas plutôt reconnu sa mere & sa femme à la tête de cette troupe de Romaines , que , saisi & ému par la vue de personnes si cheres , il courut avec précipitation les embrasser. Les uns & les autres n'exprimerent d'abord la joie qu'ils avoient de se revoir que par leurs larmes ; mais après qu'on eut donné quelque temps à ces premiers mouvements de la nature , Véturie voulant entrer en matiere , Coriolan , pour ne se pas rendre suspect aux Volsques , fit appeller les principaux Officiers de son armée , afin qu'ils fussent témoins de ce qui se passeroit dans cette négociation. Ils ne furent pas plutôt arrivés , que Véturie prenant la parole , pour engager son fils à avoir plus d'égards à la priere qu'elle venoit

faire , lui dit que toutes ces femmes Romaines qu'il connoissoit , & qui étoient des premières familles de la République , n'avoient rien oublié depuis son absence pour la consoler & Volomnie sa femme. Que touchées des malheurs de la guerre , & craignant les suites funestes du siège de Rome , elles venoient lui demander de nouveau la paix. Qu'elle le conjuroit au nom des Dieux de la procurer à sa patrie , & de tourner ailleurs l'effort de ses armes.

Coriolan lui répondit qu'il offenseroit ces mêmes Dieux qu'il avoit pris à témoin de la foi qu'il avoit donnée aux Volsques , s'il lui accordoit une demande si injuste. Qu'il étoit incapable de trahir les intérêts de ceux qui , après lui avoir donné un rang honorable dans leur Sénat , venoient encore de lui confier le commandement de leur armée. Qu'il avoit trouvé dans Antium plus d'honneurs & de biens qu'il n'en avoit perdu à Rome par l'ingratitude de ses concitoyens ; & qu'il ne manqueroit rien à sa félicité si elle vouloit bien la partager avec lui , s'associer sa fortune , & venir jouir parmi les Volsques des honneurs qu'on rendroit à la mere de leur Général.

Les Officiers Volsques , qui assistoient à cette conférence , témoignèrent par leurs applaudissements combien une pareille réponse leur étoit agréable ; mais Véturie , sans entrer dans une comparaison de Rome avec Antium , qui les auroit peut-être offensés , se contenta de dire à son fils qu'elle n'exigeroit jamais rien de lui qui pût intéresser son honneur ; mais qu'il pouvoit , sans manquer à ce qu'il devoit aux Volsques , ménager une paix qui fût également avantageuse aux deux nations. » Et pouvez-vous , mon fils , ajouta-t-elle en élevant sa voix , refuser une proposition si équitable , à moins que vous ne vouliez préférer une vengeance cruelle & opiniâtre aux prières & aux larmes de votre

mere ? Songez que votre réponse va décider de ma gloire & même de ma vie. Si je remporte à Rome l'espérance d'une paix prochaine, si j'y rentre avec les assurances de votre réconciliation, avec quels transports de joie ne serai-je pas reçue par nos citoyens ! Le peu de jours que les Dieux me destinent encore à passer sur la terre seront environnés de gloire & d'honneurs. Mon bonheur ne finira pas même avec cette vie mortelle ; & s'il est vrai qu'il y ait différents lieux pour nos âmes après la mort, je n'ai rien à craindre de ces endroits obscurs & ténébreux où sont relégués les méchants : les Champs Elisées, ce séjour délicieux destiné pour les gens de bien, ne suffiront pas même pour ma récompense. Après avoir sauvé Rome, cette ville si chère à Jupiter, j'ose espérer une place dans cette région pure & sublime de l'air qu'on dit être habitée par les enfans des Dieux. Mais je m'abandonne trop à des idées si flatteuses. Que deviendrai-je si tu persistes dans cette haine implacable dont nous n'avons que trop senti les effets ? Nos colonies chassées par tes armes de la plupart des villes qui reconnoissoient l'Empire de Rome, tes soldats furieux répandus dans la campagne, & portant le fer & le feu de tous côtés, ne devoient-ils pas avoir assouvi ta vengeance ? As-tu bien eu le courage de venir piller cette terre qui t'a vu naître, & qui t'a nourri si long-temps ? De si loin que tu as pu appercevoir Rome, ne t'est-il pas venu dans l'esprit que tes Dieux, ta maison, ta mere, ta femme & tes enfans étoient renfermés dans ses murailles ? Crois-tu que, couverte de la honte d'un refus injurieux, j'attende paisiblement que tes armes aient décidé de notre destinée ? Une femme Romaine sait mourir quand il le faut ; & , si je ne te puis fléchir, apprends que j'ai résolu de me donner la mort

en ta présence. Tu n'iras à Rome qu'en passant sur le corps de celle qui t'a donné la vie ; & si un spectacle aussi funeste n'est pas capable d'arrêter ta fureur , songe au moins qu'en voulant mettre Rome aux fers , ta femme & tes enfans ne peuvent éviter la mort , ou une prompte servitude «.

Coriolan agité de différentes passions paroïsoit interdit : la haine & le desir de la vengeance balançoient dans son cœur l'impression qu'y faisoit malgré lui un discours si touchant. Véturie qui le voyoit ébranlé , mais qui craignoit que la colere ne l'emportât sur la pitié : » pourquoi ne me répons-tu point , mon fils , lui dit-elle ? méconnois-tu ta mere ? As-tu oublié les soins que j'ai pris de ton enfance ? Et toi qui ne fais la guerre que pour te venger de l'ingratitude de tes concitoyens , peux-tu , sans te noircir du même crime que tu veux punir , refuser la premiere grace que je t'aie jamais demandée ? Si j'exigeois que tu trahisses les Volsques qui t'ont reçu si généreusement , tu aurois un juste sujet de rejeter une pareille proposition. Mais Véturie est incapable de proposer rien de lâche à son fils : & ta gloire m'est encore plus chere que ma propre vie. Je demande seulement que tu éloignes tes troupes des murailles de Rome : accorde-nous une treve d'un an , pendant lequel on puisse travailler à établir une paix solide. Je t'en conjure , mon fils , par Jupiter tout bon & tout-puissant , qui préside au Capitole ; par les mânes de ton pere & de tes ancêtres. Si mes prieres & mes larmes ne sont pas capables de te fléchir , vois ta mere à tes pieds qui te demande le salut de ta patrie. « En disant ces mots , & fondant en larmes , elle lui embrasse les genoux , sa femme & ses enfans en font autant , & toutes les femmes Romaines qui les accompagnoient demandent grace par leurs larmes & par leurs cris.

Coriolan transporté & comme hors de lui de voir Véturie à ses pieds, s'écrie : « ah ! ma mère, que faites-vous ? » & lui serrant tendrement la main en la relevant : Rome est sauvée, lui dit-il, mais votre fils est perdu, « prévoyant bien que les Volques ne lui pardonneroient pas la déférence qu'il alloit avoir pour ses prières. Il la prit ensuite en particulier avec sa femme, & il convint avec elle qu'il tâcheroit de faire consentir les principaux Officiers de son armée à lever le blocus. Qu'il emploieroit tout son crédit & tous ses soins pour obtenir la paix de la communauté des Volques ; & que s'il ne pouvoit réussir, & que les succès précédents les rendissent trop opiniâtres, il se démettroit du commandement, pour se retirer dans quelque ville neutre ; que ses amis pourroient alors négocier son rappel & son retour à Rome. Il se sépara ensuite de sa mère & de sa femme, après les avoir tendrement embrassées, & ne songea plus qu'à procurer une paix honorable à sa patrie.

Il assembla le lendemain le Conseil de guerre ; il y représenta la difficulté de former le siège d'une place où il y avoit une armée redoutable pour garnison, & autant de soldats qu'il s'y trouvoit d'habitants, & il conclut à se retirer. Personne ne contredit son avis, quoiqu'après ce qui s'étoit passé on ne pût pas ignorer les motifs de sa retraite. L'armée se mit en marche, & les Volques plus touchés de ce respect filial qu'il avoit fait paroître pour sa mère, que de leurs propres intérêts, se retirèrent chacun dans leurs cantons.

Mais Tullus, ce Général qui l'avoit reçu d'abord avec tant d'humanité, jaloux du crédit qu'il avoit acquis parmi les soldats, saisit cette occasion pour le perdre ; & ne le vlt pas plutôt de retour dans la ville d'Antium, qu'il publia hautement que ce banni avoit trahi les intérêts des Volques. Coriolan, pour se disculper, de-

manda à rendre raison de sa conduite devant le Conseil général de la nation ; mais Tullus , qui ne redoutoit pas moins son éloquence que sa valeur , excita un tumulte à la faveur duquel ses partisans se jetterent sur le Romain , & le poignarderent ; sort funeste & presque inévitable pour tous ceux qui ont le malheur de prendre les armes contre leur patrie.

Telle fut la fin de ce grand homme , trop fier à la vérité pour un Républicain ; mais qui par ses grandes qualités & ses services méritoit un meilleur traitement des Volſques & des Romains. Quand on apprit sa mort à Rome , le peuple n'en témoigna ni joie ni douleur ; & peut-être qu'il ne fut pas fâché que les Volſques l'eussent tiré de l'embarras de rappeler un Patricien qu'il ne craignoit plus & qu'il haïſſoit encore.

*Fin du second Livre.*



## LIVRE III.

*Sp. Cassius Viscellinus*, Patricien, conçoit l'espérance de se faire couronner Roi de Rome, à la faveur des divisions qui regnent dans la ville. Pour mettre le peuple dans ses intérêts, il propose dans le Sénat de faire faire le dénombrement des terres conquises, afin de les partager également entre tous les citoyens. C'est ce qu'on a appelé la loi *Agraire*. *Virginus*, collègue de *Cassius* dans le Consulat, & *C. Rabulius*, Tribun du peuple, contribuent également à empêcher l'exécution de la proposition du Consul. Arrêt du Sénat qui autorise *Q. Fabius* & *C. Cornelius*, Consuls désignés, à nommer les Commissaires pour le partage des terres. *Cassius* condamné à mort. *Menenius*, fils d'*Agrippa*, & *Sp. Servilius* sont mis en justice par les Tribuns, pour s'être opposés pendant leur consulat à la nomination de ces Commissaires. Le premier est condamné à une amende, & s'enferme dans sa maison, où il se laisse mourir de faim : le second dissipe le danger par sa fermeté. *Vole-ro*. Loi qu'il propose pour les assemblées par tribus. Cette loi passe malgré *Appius*. Les Tribuns, de concert avec les Consuls, demandent l'exécution de l'Arrêt du Sénat pour le partage des terres conquises. *Appius* empêche l'effet de cette demande. La mort de ce Consulaire donne moyen aux Tribuns de poursuivre cette affaire, mais sans succès.

Cette haine du peuple pour tout ce qui portoit le nom de Patriciens , ne venoit que de la jalousie du gouvernement. Mais comme il n'en avoit encore coûté au Sénat que l'établissement des Tribuns & l'exil d'un particulier , les Républicains zélés n'étoient pas fâchés de cette opposition d'intérêts qui , en balançant également le crédit des grands & l'autorité du peuple , ne serviroit qu'à maintenir la liberté publique. Telle étoit la disposition des esprits , lorsqu'un Patricien ambitieux crut qu'en poussant plus loin la division , & en se mettant à la tête d'un des partis , il pourroit les détruire tous deux , & jeter sur leurs ruines les fondements de sa propre élévation.

Ce Patricien s'appelloit Sp. Cassius Viscellinus ; il avoit commandé les armées , obtenu l'honneur du triomphe (a) , & étoit actuellement Consul pour la troisième fois. Mais c'étoit un homme naturellement vain & plein d'ostentation , qui exagéroit ses services , méprisoit ceux des autres , & rappelloit à lui seul toute la gloire des bons succès. Dévoré d'ambition , il osa aspirer à la royauté , si solennellement proscrire par les loix ; & dans le dessein secret qu'il avoit formé depuis long-temps de la rétablir en sa personne , il ne balança point sur le parti qu'il avoit à prendre. Il résolut de gagner d'abord l'affection du peuple , qui se livre toujours aveuglément à ceux qui le savent tromper sous le prétexte spécieux de favoriser ses intérêts.

Sa partialité éclata ouvertement pendant son second Consulat , dans le temps qu'il s'agissoit de l'établissement des Tribuns. On pouvoit à la vérité attribuer ses ménagements politiques au désir

(a) *An de Rome 267 , ou 268.*

désir de voir le peuple réuni avec le Sénat ; mais la conduite équivoque qu'il venoit de tenir actuellement , tant à l'égard des Herniques , que du peuple Romain , persuada entièrement le Sénat qu'il avoit d'autres vues & d'autres intérêts que ceux de la République.

Les Herniques ou Herniciens étoient de ces petits peuples voisins de Rome que nous avons dit qui habitoient proche du *Latium*. Depuis la mort de Coriolan ils s'étoient ligués avec les Volſques contre les Romains. Aquilius , qui étoit alors Consul avec T. Sicinius , les avoit défaits. Cassius qui lui succéda dans le Consulat & dans la conduite de cette guerre , les réduisit par la seule terreur de ses armes à demander la paix : ils s'adresserent au Sénat , qui renvoya l'affaire au Consul. Cassius , se prévalant de cette commission , & sans communiquer au Sénat les articles du traité , accorda la paix aux Herniques , & leur laissa le tiers de leur territoire. Il leur donna par le même traité le titre si recherché d'*alliés* & de *citoyens* de Rome : en sorte qu'il traita des vaincus aussi favorablement que s'ils avoient été victorieux. Pour se faire des partisans au dedans & au dehors de l'Etat , il destina aux Latins la moitié de ce qui restoit des terres des Herniques , & réserva le surplus pour de pauvres Plébéiens de Rome. Il tenta même de retirer des mains de quelques particuliers des terres qu'il disoit appartenir au public , & qu'il vouloit encore distribuer à de pauvres citoyens ; il avoit demandé auparavant les honneurs du triomphe avec autant de confiance que s'il eût remporté une glorieuse victoire : & il avoit obtenu par son crédit un honneur qu'on n'accordoit jamais qu'à des Généraux qui avoient remporté une victoire importante , & qui avoient laissé au moins cinq mille des ennemis sur la place.

Le lendemain de son triomphe il rendit

compte , suivant l'usage , dans une assemblée du peuple , de ce qu'il avoit exécuté de glorieux & d'utile à la République pendant la campagne. Comme ses exploits ne lui fournissoient rien d'assez brillant , il se jeta sur ses services précédents. Il représenta que dans son premier consulat il avoit vaincu les Sabins ; que son second consulat avoit été illustré par la part qu'il avoit eue à l'érection du tribunat ; qu'il venoit dans le troisieme d'incorporer les Herniques dans la République , & qu'il se proposoit avant la fin de son consulat de rendre la condition des Plébéiens si heureuse qu'ils n'envieroient plus celle des Patriciens. Il ajouta qu'il se flattoit que le peuple Romain ne pourroit disconvenir qu'il n'avoit jamais reçu tant de bienfaits d'un seul de ses citoyens.

Ce discours fut écouté avec plaisir par le peuple toujours avide de nouveautés. Le Sénat , au contraire , qui redoutoit l'esprit ambitieux de Cassius , n'étoit pas sans inquiétude. Tout le monde dans Rome , par différents motifs , attendoit avec impatience l'éclaircissement de ces promesses si magnifiques. Cassius s'étendit ensuite sur les louanges du peuple. Il représenta que Rome lui étoit redevable non-seulement de sa liberté , mais encore de l'empire qu'elle avoit acquis sur une partie de ses voisins. Qu'il lui paroïssoit très-injuste qu'un peuple si courageux , & qui exposoit tous les jours sa vie pour étendre les bornes de la République , languît dans une honteuse pauvreté , pendant que le Sénat , les Patriciens , & tout le corps de la Noblesse , jouissoient seuls du fruit de ses conquêtes. Et pour développer le fond de ses intentions , il ajouta qu'il étoit d'avis , pour rapprocher de pauvres citoyens de la condition des riches , & pour leur donner le moyen de subsister , de faire faire un dénombrement exact de toutes les terres qu'on avoit enlevées aux ennemis , & dont

les Patriciens s'étoient emparés. Qu'il falloit en faire un nouveau partage sans aucun égard pour ceux qui , sous différents prétextes , se les étoient appropriées. Que ce partage mettroit les pauvres Plébéiens en état de pouvoir nourrir des enfans utiles à l'Etat , & qu'il n'y avoit même qu'un partage si équitable qui pût rétablir l'union & l'égalité qui devoit être entre les citoyens d'une même République. Ce fut alors , dit Tite-Live , que la Loi Agraire fut proposée pour la première fois.

Il seroit difficile d'exprimer la surprise , l'indignation & la colère du Sénat à l'ouverture d'une pareille proposition. Mais pour bien comprendre à quelle point elle étoit ruineuse à l'égard des grands , & tout l'appas qu'elle devoit avoir pour le peuple , je ne puis , ce me semble , me dispenser de rappeler en partie ce que j'ai déjà dit au sujet de ces terres publiques. Quand les Romains avoient eu quelque avantage considérable sur leurs voisins , ils ne leur accorderoient jamais la paix qu'ils ne leur enlevassent une partie de leur territoire , qui étoit aussitôt incorporé dans celui de Rome. C'étoit l'objet le plus ordinaire de la guerre & le principal fruit qu'on envisageoit dans la victoire. On fait , & je l'ai déjà dit , qu'une partie de ces terres de conquêtes se vendoit pour indemniser l'Etat des frais de la guerre. On en distribuoit gratuitement une autre portion à de pauvres Plébéiens nouvellement établis à Rome , qui se trouvoient sans aucun fonds de bien en propre : quelquefois on en donnoit quelques cantons à cens & par forme d'inféodation , & les détenteurs payoient les redevances en argent , en fruits ou en grains , qui se vendoient au profit du trésor public. Enfin , comme la principale richesse des Romains consistoit en ces temps-là en bestiaux & en nourriture , on laissoit en communes , & pour servir de pâturages , ce qui restoit de ces terres conquises.

Cette disposition bannissoit la pauvreté de la République & attachoit ses citoyens à sa défense. Mais des Patriciens avides enleverent ces différents secours au petit peuple. Des terres d'une vaste étendue , qui devoient fournir à la subsistance de tout l'Etat , devinrent insensiblement le patrimoine de quelques particuliers. Si on en vendoit quelque partie pour indemniser l'Etat des frais de la guerre , les Sénateurs seuls , riches en ce temps-là , maîtres & arbitres des adjudications , se les faisoient adjuger à très-vil prix ; en sorte que le trésor public n'en tiroit presque aucun profit. C'étoit par la même autorité qu'ils prenoient , sous leurs noms , ou sous des noms empruntés , les terres qu'on devoit donner à *cens* aux pauvres Plébéiens , pour leur aider à élever leurs enfants. Souvent par des prêts intéressés & des usures accumulées , ils s'étoient fait céder les petits héritages que le peuple avoit reçus de ses ancêtres. Enfin les riches en reculant peu à peu les bornes de leurs terres , y avoient absorbé & confondu la plupart des communes : en sorte que ni l'Etat en général , ni les Plébéiens en particulier , ne tiroient presque plus aucun avantage de ces terres étrangères. Les Patriciens qui s'en étoient emparés les avoient enfermées de murailles : on avoit élevé dessus des bâtimens ; des troupes d'esclaves faits des prisonniers de guerre , les cultivoient pour le compte des grands de Rome , & déjà une longue prescription couvroit ces usurpations. Les Sénateurs & les Patriciens n'avoient guere d'autres biens que ces terres du public , qui étoient paillées successivement en différentes familles par succession , par partage , ou par vente.

Quelque apparence d'équité qu'eût la proposition de Cassius , on ne pouvoit en faire une loi sans ruiner tout-d'un-coup le Sénat & la principale Noblesse , & sans exciter une infinité de

procès en garantie parmi toutes les familles de Rome : aussi la plupart des Sénateurs s'élevèrent contre lui avec beaucoup d'animosité. Sans respecter sa dignité, ils lui reprochèrent publiquement son orgueil, son ambition & l'envie qu'il avoit d'exciter des troubles dans la République. Ils disoient hautement que Cassius agissoit moins comme Consul, que comme un Tribun séditieux.

Cassius s'étoit bien attendu de trouver une opposition générale à sa proposition de la part des Grands de Rome. Mais comme il se flattoit que le peuple, toujours avide des choses nouvelles, & séduit par l'espérance du partage des terres, se déclareroit en sa faveur, il convoqua une nouvelle assemblée, & parmi beaucoup de choses qu'il dit au mépris de la Noblesse & en faveur du peuple, il ajouta qu'il ne tiendrait qu'à ce dernier ordre de la République de se tirer tout-d'un-coup de la misère dans laquelle l'avoit réduit l'avarice des Patriciens. Qu'il n'y avoit pour cela qu'à faire une loi solennelle du partage des terres de conquêtes, & dont il leur avoit proposé en partie le modèle dans ce qu'il destinoit de faire des terres des Héniques ; qu'il falloit même faire rendre aux pauvres Plébéiens l'argent dont ils avoient payé le bled que le Roi de Sicile avoit envoyé gratuitement à Rome, & que par des loix si équitables le peuple banniroit pour toujours la pauvreté, la jalousie & la discorde.

Le peuple reçut d'abord ces propositions avec de grands applaudissemens ; mais la plupart des Tribuns, qui ne pouvoient voir sans jalousie qu'un Patricien & un Consul entreprît à leur préjudice de s'attirer la confiance de la multitude, gardoient un profond silence, qui empêchoit leurs partisans & les principaux de chaque tribu de se déclarer ouvertement pour la loi. Ce n'est pas que les uns & les autres n'en reconnussent

tout l'avantage pour le parti du peuple , comme on le verra dans la suite ; mais ils ne vouloient pas que le peuple en eût obligation à un Patricien , ni qu'un Consul fût reconnu pour auteur de la loi. Ainsi fans l'approuver ni le combattre ouvertement , ils attendoient une autre conjoncture où ils pussent avoir aux yeux du peuple le mérite de l'avoir fait recevoir.

Virginus , collègue de Cassius pour le consulat , ne l'attaqua pas directement , il feignit au contraire d'en reconnoître la justice en général ; mais pour en éluder la publication , il blâmoit hautement l'usage qu'en vouloit faire Cassius , qui , par ce partage infidèle , réduisoit les victorieux & les Souverains à une égalité honteuse avec les sujets & les vaincus. Il laissoit échapper en même-temps des soupçons contre son collègue , comme si , par cette disposition si extraordinaire , & proposée en faveur d'anciens ennemis , il eût cherché à s'en faire des créatures au préjudice même de l'Etat. » Pourquoi , s'é-  
 » croit-il , rendre aux Herniques la troisieme  
 » partie d'un territoire si légitimement conquis ?  
 » Quelle peut être sa vue en voulant donner aux  
 » Latins la meilleure partie de ce qui reste , si  
 » ce n'est de se frayer un chemin à la tyrannie.  
 » Rome doit craindre que ces peuples , toujours  
 » jaloux de la grandeur malgré leur nouvelle al-  
 » liance , ne mettent un jour à leur tête Cassius ,  
 » comme un autre Coriolan , & n'entreprennent  
 » sous sa conduite de se rendre maîtres du gou-  
 » vernement. »

Cette comparaison avec Coriolan , qui rappelloit au peuple le souvenir d'un Patricien dont la mémoire lui étoit si odieuse , refroidit cette premiere ardeur pour la réception de cette loi. Les Tribuns mêmes laisserent entrevoir que l'auteur leur en étoit suspect. Cassius s'apercevant que son parti s'affoiblissoit , fit venir secrete-  
 ment à Rome un grand nombre de Latins &



d'Herniques , auxquels il fit dire qu'en qualité de citoyens Romains , ils avoient intérêt de se trouver aux premières assemblées pour y défendre leurs droits , & faire passer la loi du partage des terres de conquête qu'il avoit proposée en leur faveur.

On vit arriver aussitôt à Rome un grand nombre de ces peuples. Il étoit indifférent à Cassius qu'on reçût la loi , & il ne l'avoit proposée que dans le dessein d'exciter une sédition & de se pouvoir mettre à la tête d'un parti qui le rendît maître du gouvernement. La froideur qu'avoient témoigné les Tribuns déconcertoit ses vues. Pour engager le peuple à se joindre à lui , il ne marchoit plus dans la ville qu'escorté d'une foule de Latins & d'Herniques. Virginius , voulant affoiblir ce parti , fit publier une Ordonnance qui prescrivait à tous les alliés qui n'étoient pas actuellement domiciliés dans Rome d'en sortir incessamment. Cassius s'opposa à cet Edit ; & un Héraut par son ordre en publia un autre tout contraire , qui permettoit d'y rester à tous ceux qui étoient censés citoyens. Cette opposition excita de nouveaux troubles dans la ville , les deux Magistrats vouloient être également obéis ; leurs Licteurs étoient tous les jours aux prises , & cette concurrence entre deux partis qui se fortifioient continuellement , alloit dégénérer en une guerre civile , lorsqu'un des Tribuns du peuple , appelé C. Rabuléius , entreprit de rétablir le calme dans la République , & en Tribun habile , d'en tirer tout l'avantage en faveur du peuple.

Il remontra dans une assemblée publique qu'il étoit aisé de concilier les avis des deux Consuls ; que l'un & l'autre convenoient de la justice du partage des terres des Herniques en faveur du peuple Romain ; que ces deux Magistrats n'étoient opposés qu'en ce que Cassius vouloit admettre dans ce même partage les Herniques

& les Latins , alliés de la République ; ainsi qu'il étoit d'avis de commencer par faire justice aux Romains , selon qu'ils en convenoient l'un & l'autre ; & qu'à l'égard de la proposition que Cassius faisoit en faveur des alliés , & à laquelle son collègue s'opposoit , il falloit en remettre la décision à un autre temps. Que pour toutes les autres terres de conquêtes , & qui composoient la plus grande partie du territoire de Rome , le Sénat & le peuple en délibéreroient à loisir , selon l'importance d'une si grande affaire , & comme il conviendrait au bien commun de la République.

Sous les apparences d'un avis si équitable & si modéré , le Tribun cachoit le dessein de pousser plus vivement l'affaire du partage , quand il l'auroit tirée des mains de Cassius. Il fut cause que l'assemblée se sépara sans qu'il y eût rien de statué au sujet du partage général de toutes les terres de conquêtes. Cassius , honteux du mauvais succès de ses desseins , se cacha dans sa maison , d'où il ne sortit plus , sous prétexte de maladie.

Cependant le Sénat , qui avoit pénétré les desseins secrets de Rabuléius , prévint bien que l'affaire du partage des terres n'étoit que différée. Il s'assembla extraordinairement pour prévenir de bonne heure tout ce que les Tribuns pourroient entreprendre à ce sujet. On ouvrit différents avis ; celui d'Appius , ce défenseur intrépide des Loix , fut que , pour empêcher les justes plaintes du peuple , le Sénat devoit nommer dix Commissaires , qui seroient chargés de faire une recherche exacte de ces terres qui originairement appartoient au public. Qu'il en falloit vendre une partie au profit du trésor , en distribuer une autre aux plus pauvres citoyens qui n'avoient aucun fonds de terre , rétablir les communes , & placer par-tout des bornes dont le défaut avoit causé l'abus qui

s'étoit introduit. Qu'à l'égard du reste de ces terres , il ne les falloit louer que pour cinq ans , en porter le loyer à sa juste valeur , & en employer le produit à fournir du bled & la solde aux Plébéïens qui alloient en campagne. Que ce règlement les empêcheroit de songer davantage au partage des terres , & que certainement ils préféreroient à un morceau de terre qu'ils seroient obligés de cultiver , du grain , de l'argent & une subsistance assurée pendant toute la campagne , & qu'il ne savoit point de moyen plus sûr pour réformer d'anciens abus que de rétablir les choses dans l'esprit de leur première institution.

A. Sempronius Atratinus , personnage révéré dans le Sénat , approuva hautement l'avis d'Appius : il y ajouta seulement qu'il falloit faire entendre aux alliés , & à ces peuples qui venoient d'être faits citoyens de Rome , qu'il n'étoit pas juste qu'ils entraissent en partage des terres que les Romains avoient conquises avant leur alliance ; que chaque nation , quoiqu'alliée , pouvoit disposer comme elle jugeroit à propos de son territoire & de ses conquêtes ; qu'à l'égard des terres dont on se rendoit maîtres à forces communes , la République , dans le partage qui en seroit fait , auroit égard au secours qu'elle auroit tiré de ses alliés.

L'avis de ces deux Sénateurs forma le Sénatus-Consulte. Mais comme ces termes de conquêtes faisoient tout le bien des premiers de Rome , la plupart des Sénateurs que le règlement alloit ruiner , ajouterent au Sénatus-Consulte , & pour en éloigner l'exécution , qu'attendu que le Consulat de Cassius & de Virginus étoit près d'expirer , leurs successeurs immédiats , Quintus Fabius & Servius Cornelius , Consuls désignés , seroient autorisés pour nommer les Decemvirs qui devoient régler l'affaire du partage des terres ; & ces mêmes Sénateurs résolurent entr'eux

de mettre alors Cassius en justice & de lui faire son procès , pour intimider tous ceux qui à l'avenir seroient tentés de remuer cette affaire.

Quelques Auteurs (a) ont prétendu que si-tôt que les deux nouveaux Consuls eurent pris possession de leur dignité , ce fut le pere même de Cassius qui le dénonça au Sénat , comme ayant voulu se rendre le tyran de sa patrie , & que ce sévère Romain , comme un autre Brutus , en ayant fait voir les preuves en plein Sénat , avoit ramené son fils en sa maison , où il l'avoit fait mourir en présence de toute sa famille. Mais Denis d'Halicarnasse nous apprend que ce furent Ceso Fabius , frere du premier Consul , & Valerius , petit-fils ou neveu de Publicola , tous deux Questeurs , qui se rendirent partisans dans cette affaire , & qui ayant convoqué l'assemblée du peuple , suivant le pouvoir attaché à leurs charges , accusèrent Cassius d'avoir introduit des forces étrangères dans la ville pour opprimer la liberté de ses concitoyens.

Cassius parut dans l'assemblée vêtu de deuil , & dans un habit conforme à sa fortune. Il représenta au peuple pour l'intéresser dans sa défense , que c'étoit lui-même que le Sénat attaquoit en sa personne , & qu'il n'étoit odieux aux Patriciens que parce qu'il avoit proposé de les obliger à partager avec le peuple toutes les terres dont ils s'étoient emparés. Mais ce peuple généreux qui dans sa misère trouvoit la servitude encore plus insupportable que la pauvreté , n'écoula qu'avec une indignation générale tout ce qui venoit de la part d'un homme si suspect. Cassius se vit en même-temps abandonné du peuple & poursuivi par le Sénat , & il fut condamné par les suffrages de tous ses concitoyens. L'exemple récent de Coriolan , qui avoit rendu son exil si redoutable , fut cause qu'on le condamna à mort. Ce Consulaire qui avoit été honoré de deux triomphes , fut précipité du haut

(a) *An de Rome* 268.

de la roche Tarpéienne : & les Patriciens eurent la satisfaction de faire périr par les mains mêmes des Plébéiens un partisan déclaré des intérêts du peuple.

Un coup si hardi étourdit la multitude. On fut quelque temps sans entendre parler de la recherche des terres publiques ; l'exécution du Sénatus-Consulte , & la nomination des Décemvirs demeurèrent suspendues. Cette grande affaire devint comme un de ces mystères du gouvernement où personne n'oseroit toucher. Le peuple intimidé garda un profond silence pendant quelque temps : mais ses besoins firent renaître insensiblement ses plaintes. Le petit peuple commença à regretter Cassius ; il se reprochoit sa mort , & par une reconnoissance tardive , peu différente de l'ingratitude , il donnoit des louanges inutiles à la mémoire d'un homme que lui-même avoit fait périr.

Le Sénat , craignant qu'il ne se trouvât un autre Cassius dans le Consulat , prit des précautions pour ne remettre cette suprême dignité qu'à des Patriciens dont il fût bien assuré , & il étoit maître en quelque manière de cette espèce d'élection qui ne se faisoit que par l'assemblée des centuries , où les Patriciens avoient le plus grand nombre de suffrages. C'est ainsi que Lucius Emilius & Ceson Fabius , M. Fabius & Lucius Valerius parvinrent successivement au consulat. Dans le dessein que le Sénat avoit formé de laisser tomber les Sénatus-Consulte , il ne crut point pouvoir mieux confier ce secret qu'à Fabius Ceson & à Lucius Valerius , les accusateurs de Cassius , & qui l'avoient précipité eux-mêmes , pour ainsi dire , du haut de la roche Tarpéienne. Le peuple sentit bien l'artifice : il s'aperçut qu'on ne mettoit dans le consulat que des Patriciens qu'on étoit bien assuré qui ne nomméroient jamais les Décemvirs qui devoient procéder au partage des terres. Dans ces cir-

constances , la guerre presque continuelle s'étant rallumée , & les deux Consuls Marcus Fabius & Lucius Valerius , qui étoient en exercice , ayant demandé quelques recrues pour rendre les légions complètes , un Tribun appelé C. Menius s'y opposa , & protesta publiquement qu'il ne souffriroit point qu'aucun Plébéien donnât son nom pour se faire enrôler , que les Consuls auparavant n'eussent apporté le Sénatus-Consulte en pleine assemblée du peuple , & qu'ils n'eussent nommé les Commissaires qui le devoient mettre à exécution. Les Consuls , pour se tirer de cet embarras & pour lever l'opposition du Tribun , firent porter leur tribunal hors de Rome , à une distance qui n'étoit plus de la juridiction des Tribuns , dont le pouvoir & les fonctions étoient renfermés dans les murailles de la ville. Les Consuls s'y étant rendus , envoyèrent citer les Plébéiens qui devoient marcher en campagne. Ceux-ci se reposant sur l'opposition du Tribun ne comparurent point ; & ils ne craignoient pas , tant qu'elle subsisteroit , que les Consuls les fissent arrêter. Mais ces Magistrats prirent une autre route pour se faire obéir , & sans rentrer dans Rome , afin de ne pas se trouver en concurrence avec les Tribuns , ils envoyèrent abattre les maisons de campagne , & couper les arbres des premiers Plébéiens qui avoient refusé de comparoître après la citation.

Cette exécution militaire fit rentrer le peuple dans son devoir ; on le vit accourir aussi-tôt , & se présenter devant les Consuls pour recevoir leurs ordres. Chacun prit les armes ; on marcha aux ennemis ; la guerre se fit sans aucun succès considérable ; & les Consuls retinrent les soldats le plus long-temps qu'ils purent en campagne & sous leurs enseignes , pour éviter de nouvelles séditions.

Mais quand on fut de retour , & qu'il fallut

procéder à l'élection de nouveaux Consuls , la discorde se renouvelle avec plus de fureur que jamais. Les principaux du Sénat , qui étoient les plus intéressés dans la recherche des terres publiques , destinoient cette dignité à Appius Claudius , fils de celui dont nous avons parlé. Il avoit hérité de son pere des biens considérables , un grand nombre de clients , & sur-tout cette hauteur & cette fermeté qui l'avoient rendu si odieux à la multitude. Aussi le peuple ne vouloit point en entendre parler , & il demandoit quelques-uns de ces anciens Sénateurs qui lui avoient paru les plus favorables. Chaque parti demeuroit attaché opiniâtrément à la résolution qu'il avoit prise. Le Sénat se flattoit d'emporter cette affaire de hauteur , par le moyen d'une assemblée qui seroit faite par centuries. Les Consuls la convoquerent à l'ordinaire , & suivant le droit qui étoit attaché à leur dignité ; mais le peuple , excité par ses Tribuns , fit tant de bruit , & il y eut des contestations & des disputes si aigres & si violentes , qu'on ne put en ce jour-là procéder à l'élection. C'étoit le dessein secret des Tribuns , qui , par une entreprise toute nouvelle , convoquerent le lendemain une seconde assemblée. Les Consuls & le Sénat en corps ne manquerent pas de s'y trouver , & ils demanderent aux Tribuns par quelle autorité ils s'ingéroient de vouloir présider à l'élection des Consuls. Ceux-ci leur répondirent que l'intérêt du peuple les obligeoit à ne pas souffrir qu'on lui donnât des tyrans pour Magistrats ; & que si le Sénat ne choisissoit des gens de bien , ils sauroient bien s'opposer à toute élection qui seroit préjudiciable au peuple.

Quelques Sénateurs irrités de cette audace , vouloient que le premier Consul nommât un Dictateur , qui par le pouvoir suprême & absolu de sa dignité , punit sévèrement les auteurs

de ces nouveautés. Mais comme on avoit lieu de craindre que le peuple ne se révoltât ouvertement , les meilleures têtes du Sénat & les plus sages ne crurent pas devoir , dans une pareille conjoncture , commettre l'autorité souveraine contre tout un peuple en fureur. On prit un parti plus modéré. Le Sénat se contenta de créer un *entre-Roi* , comme nous en avons vu sous les Rois pendant la vacance du Trône. Cette Magistrature passagère fut déferée à A. Sempronius Atratinus (a) , qui la remit à Sp. Largius. Ce Magistrat avoit naturellement un esprit de conciliation , & comme il craignoit apparemment que si le Sénat s'obstinoit à vouloir porter Appius au Consulat , l'opposition des Tribuns & du peuple n'excitât à la fin une sédition , il crut qu'il étoit de l'intérêt de la République de remettre l'élection d'Appius à des temps plus tranquilles & plus favorables ; & il ménagea si adroitement l'un & l'autre parti , qu'il les obligea de part & d'autre à relâcher quelque chose de leurs prétentions. On convint que l'élection se feroit toujours à l'ordinaire , & par les suffrages des centuries , & les deux partis s'accorderent sur le choix des Consuls.

L'union étant rétablie à ces conditions , on procéda seulement pour la forme à l'élection de ces Magistrats. Les Tribuns firent tomber cette dignité à C. Julius Julus , que tout le monde savoit être partisan du peuple & esclave des Tribuns. Les Patriciens nommerent pour son collègue Q. Fabius Vibulanus , d'une maison illustrée par des consulats presque continuels , & qui , sans avoir jamais offensé le peuple , n'avoit pas laissé de défendre dans toutes les occasions les droits & la dignité du Sénat.

Le peuple se flattoit , ayant un Consul à sa dévotion , de faire nommer les Commissaires , &

(a) *An de Rome 271.*



de procurer enfin le partage des terres. Mais ce fut alors qu'on reconnut la différence qu'il y a entre ceux qui ne s'élevent aux premières dignités qu'à force de bassesses, & ces hommes généreux que le mérite autant que la naissance y place naturellement. C. Julius voulut à la vérité tenter de faire publier le Sénatus-Consulte, mais à peine osa-t-il soutenir son sentiment contre celui de Fabius. Le Consul du Sénat, s'il est permis de parler ainsi, avoit pris une si grande supériorité sur celui du peuple, quoique leurs dignités fussent égales, qu'il sembloit qu'il n'y en eut qu'un cette année dans la République. Fabius l'obligea de sortir de Rome avec lui, & de marcher contre les Eques & les Veïens; c'étoient des peuples de la Toscane qui avoient fait quelques courses sur les terres des Romains: on usa de représailles, & cette expédition se termina par le pillage de la campagne.

Ces petites guerres étoient la ressource ordinaire des Consuls, qui, pour faire diversion aux plaintes ordinaires du peuple, le tiroient de Rome sous ce prétexte, & portoient la guerre au dehors, dans la vue de faire trouver à leurs soldats, aux dépens de l'ennemi, une subsistance qui leur fit oublier leurs anciennes prétentions. Mais ces guerres continuelles les rendoient encore plus féroces, & la paix faisoit renaître dans des courages si fiers la discorde que la guerre n'avoit que suspendue.

On la vit éclater de nouveau au sujet de l'élection des Consuls. Le peuple réduit à ne pouvoir choisir que des Nobles eût bien souhaité du moins que les suffrages ne fussent tombés que sur ceux de cet ordre qui paroissent Plébéïens d'inclination. On disoit même tout haut dans les assemblées que c'étoit bien assez que le peuple souffrît qu'on tirât les deux Consuls du corps des Patriciens, sans qu'on leur don-

nât encore ceux qui étoient les plus opposés au partage des terres. Le Sénat au contraire ne destinoit cette dignité qu'à ceux en qui il trouvoit plus de courage & de fermeté ; chaque parti soutenoit ses pétentions avec une égale vivacité : l'affaire enfin s'accommoda. On convint de se régler sur la maniere dont on en avoit usé dans la dernière élection. Le peuple nomma encore son Consul , quoique toujours pris parmi les Patriciens : ce fut Sp. Furius ; & le Sénat (a) choisit Ceso Fabius , celui même qui pendant sa questure avoit fait périr Cassius. Il étoit question de continuer la guerre contre les Eques & les Toscans , qui renouvelloient leurs incursions. Les nouveaux Consuls voulurent faire prendre les armes au peuple : mais un Tribun appelé Sp. Icilius s'y opposa hautement. Il dit qu'il formeroit la même opposition à tous les décrets qui émaneroient du Sénat , sur quelques affaires que ce fût , jusqu'à ce qu'on eût rapporté dans l'assemblée du peuple le Sénatus-Consulte , & nommé en conséquence des Commissaires. Qu'il lui étoit indifférent que les ennemis ravageassent la Campagne , ou que des usurpateurs en restassent propriétaires. Cependant les Eques & les Veïens mettoient tout à feu & à sang dans le territoire de Rome , sans que le Sénat pût trouver des troupes à leur opposer par l'opiniâtreté du Tribun , qui arrêtoit toutes les levées. Dans cet embarras , Appius , dont nous venons de parler , ouvrit un avis dont le succès fut heureux. Il représenta que la puissance du tribunat n'étoit redoutable que par l'union des Tribuns , & que si l'opposition d'un seul Tribun pouvoit suspendre l'exécution d'un arrêt du Sénat , elle avoit le même effet à l'égard des délibérations de ses collègues. Qu'il n'étoit pas impossible qu'il

(a) *An de Rome 272.*

y eût de la jalousie entr'eux ; qu'il falloit tâcher d'y introduire de la division, & travailler secrètement à engager quelqu'un qui entrât dans les intérêts du Sénat. Ce conseil fut approuvé & suivi ; les Sénateurs s'attachèrent à gagner l'amitié des Tribuns, & ils y réussirent. Quatre de ce college déclarèrent dans une assemblée publique qu'ils ne pouvoient souffrir que les ennemis, à la faveur des divisions qui régnoient dans la ville, ravageassent impunément la campagne. Icilius eut le chagrin & la honte de voir lever son opposition ; le peuple prit les armes & suivit les Consuls à la guerre. Ce fut pendant plusieurs années comme une alternative de troubles dans la ville & de guerres en campagne, sans que le peuple pût venir à bout de la publication de la Loi. Il s'en prenoit aux Consuls, & pour s'en venger on vit des soldats qui n'eurent point de honte au retour de l'armée de servir d'accusateurs ou de témoins contre leurs Généraux, comme s'ils eussent manqué de courage ou de capacité dans la conduite de l'armée.

A peine un Consul étoit-il sorti de charge qu'il se voyoit traduit devant l'assemblée du peuple, c'est à-dire devant un tribunal où il avoit ses plus cruels ennemis pour Juges. C'est ainsi que Menenius fils d'Agrippa (a) se vit accusé, sous prétexte que durant son consulat les ennemis avoient emporté le fort de Cremere. Les Tribuns Q. Confidius & T. Genutius demanderent hautement sa mort ; mais le Sénat & tous ses amis sollicitèrent si vivement en sa faveur, qu'il ne fut condamné qu'à une amende qui montoit à deux mille *asses*, c'est-à-dire environ vingt écus de notre monnoie, somme modique, si on la considère par rapport au temps où nous écrivons, mais qui étoit très-considé-

(a) *An de Rome 277.*

table dans un siècle & une République où les premiers Magistrats vivoient du travail de leurs mains. On peut dire même que cette amende étoit excessive à l'égard de Menenius , à qui son pere n'avoit laissé d'autre patrimoine que sa gloire & sa pauvreté. Ses amis lui offrirent généreusement de payer pour lui la somme à laquelle il avoit été condamné ; mais il ne le voulut pas souffrir ; & , pénétré de l'injustice & de l'ingratitude de ses concitoyens , il s'enferma dans sa maison , où il se laissa mourir de faim & de douleur.

On attaqua ensuite un autre Consulaire appelé Spurius Servilius (a) , qui avoit succédé à Menenius au consulat. On lui faisoit un crime d'un combat où , après avoir défait les Toscans , il avoit perdu quelques troupes en poursuivant les ennemis avec plus de courage que de prudence. Ce n'étoit qu'un prétexte ; & une victoire qu'il avoit remportée faisoit son apologie. Le véritable crime de l'un & l'autre Consulaire étoit de n'avoir jamais voulu , pendant leur consulat , nommer les Commissaires qui devoient faire le partage des terres.

Servilius , qui n'ignoroit pas cette disposition des esprits à son égard , n'eut recours ni aux prières ni au crédit de ses amis pour échapper à la colere du peuple. Il se présenta , pour ainsi dire , de front au péril , & sans changer d'habit ni de contenance , il se rendit à l'assemblée du peuple , où il avoit été cité ; & adressant la parole à la multitude : « si on m'a fait venir ici , lui dit-il , pour me demander compte de ce qui s'est passé dans la dernière bataille où je commandois , je suis prêt de vous en instruire. Mais si ce n'est qu'un prétexte pour me faire périr , comme je le soupçonne , épargnez-moi des paroles inutiles : voilà mon corps & ma vie

que je vous abandonne, vous pouvez en disposer.

Quelques-uns des plus modérés d'entre le peuple lui ayant crié qu'il prît courage & qu'il continuât sa défense : puisque j'ai affaire à des Juges & non pas à des ennemis, ajouta-t-il, je vous dirai, Romains, que j'ai été fait Consul avec Virginius dans un temps que les ennemis étoient maîtres de la campagne, & que la dissension & la famine étoient dans la ville. C'est dans une conjoncture si fâcheuse que j'ai été appelé au gouvernement de l'Etat. J'ai marché aux ennemis, que j'ai défaits en deux batailles, & que j'ai contraints de se renfermer dans leurs places. Et pendant qu'ils s'y tenoient comme cachés par la terreur de vos armes, j'ai ravagé à mon tour leur territoire ; j'en ai tiré une quantité prodigieuse de grains que j'ai fait apporter à Rome, où j'ai rétabli l'abondance. Quelle faute ai-je commis jusqu'ici ? Me veut-on faire un crime d'avoir remporté deux victoires ? Mais j'ai, dit-on, perdu beaucoup de monde dans le dernier combat. Peut-on donc livrer des batailles contre une nation aguerrie, & qui se défend courageusement, sans qu'il y ait de part & d'autre du sang répandu ? Quelle Divinité s'est engagée envers le peuple Romain de lui faire remporter des victoires sans aucune perte ? Ignorez-vous que la gloire ne s'acquiert que par de grands périls ? Je suis venu aux mains avec des troupes plus nombreuses que celles que vous m'aviez confiées ; je n'ai pas laissé, après un combat opiniâtre, de les enfoncer. J'ai mis en déroute leurs légions qui à la fin ont pris la fuite. Pouvois-je me refuser à la victoire qui marchoit devant moi ? Etoit-il même en mon pouvoir de retenir vos soldats que leur courage emportoit, & qui poursuivoient avec ardeur un ennemi effrayé ? Si j'avois fait sonner la retraite, si j'avois ramené nos soldats dans

leur camp, vos Tribuns ne m'accuseroient-ils pas aujourd'hui d'intelligence avec les ennemis ? Si vos ennemis se sont ralliés ; s'ils ont été soutenus par un corps de troupes qui s'avançoit à leur secours ; enfin s'il a fallu recommencer tout de nouveau le combat, & si dans cette dernière action j'ai perdu quelques soldats, n'est-ce pas le sort ordinaire de la guerre ? Trouverez-vous des Généraux qui veuillent se charger du commandement de vos armées, à condition de ramener à Rome tous les soldats qui en seroient sortis sous leur conduite ? N'examinez donc point si à la fin d'une bataille j'ai perdu quelques soldats, mais jugez de ma conduite par ma victoire & par les suites de la victoire. S'il est vrai que j'ai chassé les ennemis de votre territoire ; que je leur ai tué beaucoup de monde dans deux combats ; que j'ai forcé les débris de leurs armées de s'enfermer dans leurs places, & que j'ai enrichi Rome & vos soldats du butin qu'ils ont fait dans le pays ennemi, que vos Tribuns s'élèvent, & qu'ils me reprochent en quoi j'ai manqué contre les devoirs d'un bon Général. Mais ce n'est pas ce que je crains : ces accusations ne servent que de prétexte pour pouvoir exercer impunément leur haine & leur animosité contre le Sénat & contre l'ordre des Patriciens. Mon véritable crime, aussi-bien que celui de l'illustre Menenius, c'est de n'avoir pas nommé l'un & l'autre pendant nos consulats ces Décemvirs après lesquels vous soupirez depuis si long-temps. Mais le pouvions-nous faire dans l'agitation & le tumulte des armes, & pendant que les ennemis étoient à nos portes, & la division dans la ville ? Et quand nous l'aurions pu, sachez, Romains, que Servilius n'auroit jamais autorisé une loi qu'on ne peut observer sans exciter un trouble général dans toutes les familles ;

fans causer une infinité de proces , & sans ruiner les premieres maisons de la République , & qui en sont le plus ferme soutien. Faut-il que vous ne demandiez jamais rien au Sénat qui ne soit préjudiciable au bien commun de la patrie , & que vous ne le demandiez que par des séditions ? Si un Sénateur ose vous représenter l'injustice de vos prétentions ; si un Consul ne parle pas le langage séditieux de vos Tribuns ; s'il défend avec courage la souveraine puissance dont il est revêtu , on crie au tyran. A peine est-il sorti de charge , qu'il se trouve accablé d'accusations. C'est ainsi que par votre injuste Plébiscite vous avez ôté la vie à Menenius , aussi grand Capitaine que bon citoyen. Ne devriez-vous pas mourir de honte d'avoir persécuté si cruellement le fils de ce Menenius Agrippa , à qui vous devez vos Tribuns & ce pouvoir qui vous rend à présent si farieux ? On trouvera peut-être que je vous parle avec trop de liberté dans l'état présent de ma fortune , mais je ne crains point la mort , condamnez-moi , si vous l'osez ; la vie ne peut être qu'à charge à un Général qui est réduit à se justifier de ses victoires ; après tout , un sort pareil à celui de Menenius ne peut me déshonorer «.

Ce généreux Patricien dissipa le péril par sa fermeté (a) , & le Peuple honteux de la mort de Menenius , n'osa condamner Servilius , qui fut absous par la plus grande partie des suffrages. Le salut de ce Consulaire qui venoit d'échapper à la fureur des Tribuns , ne leur fit rien relâcher de leurs prétentions au sujet du partage des terres. Ils continuerent à infecter la multitude par le poison ordinaire de leurs harangues séditieuses ; enfin un de ces Tribuns appelé Cn. Genu-tius , homme hardi , entreprenant , & qui n'é-

toit pas sans éloquence , somma publiquement L. Emilius Mammercus , & Vop. Julius , tous deux Consuls cette année (a) , de nommer incessamment les Commissaires qui , suivant le Sénatus-Consulte , devoient procéder au partage des terres , & y faire poser des bornes qui pussent arrêter les usurpations.

Les deux Consuls , pour éluder ses poursuites , se défendirent d'abord de prendre connoissance d'une affaire qui s'étoit passée long-temps avant leur consulat : & pour donner une apparence de justice à un refus qui n'étoit fondé que sur l'intérêt de leur corps , ils ajouterent que ce Sénatus-Consulte étoit péri par l'inexécution , & que personne n'ignoroit qu'il y avoit cette différence entre les loix & de simples décrets du Sénat , que les unes étoient perpétuelles & inviolables , au lieu que les Sénatus-Consultes n'avoient pas plus de durée que le temps de la Magistrature de celui à qui on en avoit renvoyé l'exécution.

Le Tribun , sans s'arrêter à cette distinction , eût bien voulu pouvoir attaquer directement ces Magistrats ; mais , comme il prévint qu'il ne lui seroit pas aisé de faire périr deux Consuls pendant qu'ils seroient revêtus de la souveraine puissance , il s'adressa à A. Manlius & à L. Furius qui ne faisoient que sortir de charge. Il les cita devant l'assemblée du Peuple , & il les accusa de n'avoir pas voulu nommer les Commissaires dans le dessein de priver de pauvres citoyens & de braves soldats de la part qui leur étoit si légitimement acquise dans les terres de conquête. Ce Tribun furieux exhorta le peuple à se faire justice lui-même , & ajouta que ce ne seroit que par la punition de ces grands coupables , & par la crainte d'un pareil supplice , qu'on pourroit réduire leurs successeurs à exé-

(a) *An de Rome 280.*



cuter enfin le Sénatus-Consulte ; après avoir fait des serments horribles qu'il poursuivroit cette affaire jusqu'à la mort , il marqua le jour que le peuple en devoit prendre connoissance. Cette accusation & ces menaces violentes épouvantèrent les Patriciens. Ils voyoient avec autant de colère que de douleur que les Tribuns en vouloient également à leurs biens & à leurs vies , & qu'il sembloit qu'il y eût une conjuration formée pour se défaire de tous les Sénateurs les uns après les autres. Chacun se reprochoit sa patience & sa modération ; on tint différens conseils particuliers , mais dont le résultat demeura enseveli sous un profond secret. Cependant le peuple , qui triomphoit d'avance , se vantoit insolemment , que malgré tous les artifices du Sénat , la loi du partage des terres passeroit à la fin ; qu'elle seroit même scellée par le sang de ceux qui s'y étoient opposés , & que la mort de Cassius ne demeureroit pas sans être vengée. Le Sénat dissimuloit sa crainte & son ressentiment. Mais la veille qu'on devoit juger cette grande affaire , Genutius fut trouvé mort dans son lit , sans qu'il parût aucune marque qu'il eût été empoisonné , ou qu'on lui eût fait violence. On apporta son corps dans la place , & le petit peuple , dont l'esprit se tourne aisément du côté de la superstition , crut que les Dieux désapprouvoient son entreprise , quoique les plus habiles se doutassent bien que quelques Patriciens avoient servi de ministres à la Divinité. Cependant ce sentiment de la religion qui s'étoit emparé des esprits de la multitude , leur inspira un grand respect pour le Sénat , en faveur duquel il sembloit que le Ciel se fût déclaré d'une manière si visible. On ne parla plus pendant quelque temps du partage des terres : les Tribuns étoient confus , & le Sénat auroit repris toute son autorité , si dans cette révolution il n'eût pas voulu l'apousser trop loin.

Il étoit question de lever des troupes , & d'enrôler les légions pour marcher contre l'ennemi. Les Consuls effortés de leurs Licteurs , tinrent à l'ordinaire leur tribunal dans la place ; & , pour faire sentir au peuple leur puissance , ils condamnoient à l'amende ou au fouet, souvent sans aucun égard pour la justice , les citoyens qui ne se présentoient pas aussi-tôt qu'ils avoient été appelés pour donner leurs noms. Une conduite si sévère commença à aliéner les esprits ; & la manière injuste & violente dont les Consuls voulurent enrôler comme simple soldat un Plébéien qui avoit été Centurion , acheva de faire éclater le mécontentement du peuple. Ce Plébéien, appelé P. Volero , s'étoit distingué à la guerre par sa valeur , & passoit pour un bon Officier. Cependant , au préjudice de ses services & des emplois qu'il avoit remplis , il fut cité (a) pour se faire enregistrer en qualité de simple soldat. Il ne voulut pas obéir , & se plaignit publiquement que les Consuls le vouloient déshonorer parce qu'il étoit Plébéien. Ces Magistrats, sur son refus , envoyèrent un Licteur pour l'arrêter ; & comme il faisoit de la résistance , ils ordonnerent qu'on le battît de verges : supplice dont les Généraux punissoient la désobéissance de leurs soldats. On voulut se saisir de sa personne ; mais Volero , plein de courage & d'indignation , repousse le Licteur , & le frappant d'un coup dans le visage , il demande en même temps la protection des Tribuns. Comme ils paroissoient insensibles à ses cris : » J'en appelle au peuple , dit-il , en adressant la parole aux Consuls , puisque nos Tribuns intimidés par votre puissance aiment mieux qu'on maltraite à leurs yeux un citoyen , que de s'exposer à être étouffés dans leur lit comme Genutius. « Se tournant ensuite vers le peuple

(a) *An de Rome 280.*

peuple qui paroïssoit indigné de la violence qu'on lui vouloit faire : » Assistez-moi , mes compagnons , crioit-il , nous n'avons point d'autres ressources contre une si grande tyrannie que dans nos forces.

Le peuple ému par ce discours prend feu , se souleve , attaque les Licteurs qui escorteient les Consuls. On brise leurs faisceaux , on les écarte ; la majesté du consulat n'est pas capable d'arrêter la fureur du peuple , & les Consuls sont contraints de s'enfuir & de se cacher.

Le Sénat s'assemble aussi-tôt ; les Consuls font leur rapport de la rebellion de Volero , & concluent à ce qu'il fût puni comme séditieux , & précipité du haut de la Roche Tarpéienne. Les Tribuns au contraire demandoient justice contre les Consuls , & ils se plaignoient de ce que ces Magistrats , au préjudice de la loi *Valeria* & d'un appel devant l'assemblée du peuple Romain , avoient voulu faire fouetter ignominieusement un brave citoyen , comme si c'eût été un vil esclave : nouveau sujet de dissension entre ces deux Ordres de la République. Volero , qui redoutoit la puissance des Consuls , demanda le tribunat , qu'il regardoit comme un asyle inviolable où il seroit à couvert contre toutes les violences de ses ennemis. Pour obtenir cette charge , il se vanta dans une assemblée publique , que s'il étoit jamais revêtu de cette dignité , il sauroit bien empêcher à l'avenir que le peuple ne fût opprimé par la puissance du Sénat.

Les Plébéïens qui faisoient toujours le plus grand nombre dans ces assemblées , charmés des espérances que leur donnoit Volero , lui accorderent tous leurs suffrages. Il fut élu Tribun malgré la brigue & la cabale des Patriciens ; il entra en exercice de cette Magistrature sous le consulat de L. Pinarius & de P. Furius. Le peuple attentif à ses démarches croyoit que pour

se venger des deux Consulaires qui l'avoient maltraité, il alloit les attaquer, & les mettre en justice ; mais il portoit plus loin ses vues. Il tourna tout son ressentiment contre le corps entier du Sénat, il entreprit de le priver de l'autorité qu'il avoit dans l'élection des Tribuns.

Nous avons dit qu'il n'y avoit alors que deux manieres de convoquer les assemblées du peuple Romain, l'une par *curies*, & l'autre par *centuries*. Elles différoient en ce que dans les assemblées par *curies* on comptoit les voix par tête, ce qui rendoit le peuple plus puissant, au lieu que dans les assemblées par *centuries*, comme les plus riches composoient seuls plus de *centuries* que le peuple, tout l'avantage étoit de leur côté. Du reste, la forme de convoquer l'une & l'autre assemblée étoit égale ; ce droit appartenoit au Sénat ; & comme il n'y avoit alors que des Patriciens qui pussent être Augures, c'étoient eux qui prenoient les auspices. Volero s'étant apperçu que l'autorité de ces Augures & celle du Sénat influoient beaucoup dans l'une & l'autre assemblée, entreprit de tirer de l'assemblée par *curies* l'élection qu'on faisoit des Tribuns.

Il représenta au peuple, dans une assemblée générale, que le Sénat & les Patriciens étoient maîtres absolus du gouvernement ; que les premières dignités de la République, les charges civiles, militaires, & même celles du sacerdoce, étoient renfermées dans leur Ordre. Qu'outre ces avantages particuliers, ils avoient encore le privilège de déterminer par un Sénatus-Consulte quand on devoit tenir les assemblées, d'y présider, de faire précéder les délibérations par des auspices que les Ministres de la religion, Patriciens de naissance, interprétoient toujours suivant les vues & les intérêts de leur Ordre ; & enfin qu'il falloit un nouveau Sénatus-Consulte pour confirmer ce qui s'y étoit

passé. Qu'à la faveur de tant de droits qu'ils s'étoient attribués, ils n'avoient guere moins de pouvoir dans les assemblées qui se faisoient par *Curies*, quoiqu'on y recueillît les voix par tête, que dans celles où les suffrages se comptoient seulement par centuries. Qu'il étoit temps de rompre tous les liens que la politique du Sénat avoit formés pour enchaîner les suffrages des Plébéiens. Qu'il demandoit que l'élection des Tribuns se fit à l'avenir dans une assemblée par *Tribus*, où tous les citoyens Romains qui composoient alors les trente tribus, tant les habitants de la ville que ceux de la campagne, étoient également admis à donner leurs suffrages, & étoient dégagés de l'assujettissement au Sénatus-Consulte, & de l'influence des *Augures*.

Tous les Plébéiens se déclarerent avec chaleur pour une proposition qui, en es tirant eux & leurs Magistrats de la dépendance des Consuls, augmentoit de nouveau la puissance du peuple, aux dépens de l'autorité du Sénat. Les Consuls, au contraire, le Sénat & tout l'ordre des Patriciens s'y opposoient de toutes leurs forces. Ils représenterent dans différentes assemblées qui se tinrent à ce sujet, qu'une loi aussi dangereuse ne pouvoit être reçue qu'au mépris des Dieux, de ce que la religion a de plus saint, & qu'elle alloit rompre ces liens qui attachoient les citoyens les uns aux autres, & ruiner la subordination si nécessaire pour entretenir la paix & l'union entre les différents Ordres de l'Etat. Chaque parti soutenoit ses prétentions avec une égale animosité. C'étoit le sujet ordinaire de toutes les disputes entre ces deux Ordres de la République. Il n'étoit plus question du partage des terres; les vues & les intérêts des grands & du peuple sembloient être fixés dans la décision de cette affaire, sans qu'on pût prévoir quel en seroit le succès.

Une peste affreuse qui infecta la ville & la campagne , interrompit le cours de ces dissensions. Chacun étant appliqué à ses pertes particulières , & à sa propre conservation , avoit moins d'attention pour les intérêts publics. Mais ce mal ayant été aussi court que violent , les Tribuns reprirent aussi-tôt leurs poursuites pour faire recevoir la loi proposée par Volero. Ce Magistrat populaire étant prêt de sortir de charge le peuple qui ne croyoit pas pouvoir réussir sans son secours , le continua dans le tribunat pour l'année prochaine , malgré les brigues & l'opposition des Patriciens.

Le Sénat crut qu'il falloit lui opposer un homme d'un caractère ferme , & incapable de se laisser épouvanter par les cris & les menaces du peuple. Il choisit Appius Claudius , & l'éleva au Consulat sans sa participation. On observa que , bien loin de briguer cette suprême dignité , il n'avoit pas daigné seulement se présenter dans l'assemblée le jour de l'élection. Il avoit hérité de son Pere son attachement inviolable pour les intérêts du Sénat ; mais la fermeté héroïque du premier étoit dégénérée en dureté dans le fils. C'étoit un homme naturellement fier , quoique sans ambition , qui menoit toutes les affaires avec hauteur , & qui ne vouloit rien devoir à la persuasion & à ces ménagements délicats , si nécessaires pour conduire un peuple libre. On lui donna pour collègue T. Quintius , d'un caractère tout opposé , naturellement doux , insinuant , & qui avoit su se faire aimer du peuple , quoiqu'il fût considéré comme un des principaux chefs du parti de la Noblesse. Le Sénat l'avoit choisi exprès dans l'espérance que ses conseils & son exemple pourroient adoucir ce qu'il y avoit de trop fier & de trop hautain dans les manières d'Appias.

Ces deux Consuls étant entrés dans l'exercice de leurs charges , convoquerent aussi-tôt le Sé-

Nat. Il étoit question de trouver les moyens les plus convenables pour empêcher la publication de la loi de Volero.

Appius fut d'avis que sous quelque prétexte , dont on ne manque jamais entre voisins , on entreprît incessamment une nouvelle guerre. Il représenta que le Sénat ayant à gouverner un peuple d'un génie inquiet , avide de nouveautés , & excité par des Tribuns séditieux , l'expérience avoit fait voir qu'on n'auroit jamais la paix au dedans de l'Etat , si on ne portoit la guerre au dehors , & si on ne tiroit le peuple d'une ville où l'oisiveté entretenoit les murmures & l'esprit de rebellion.

Quintius fut d'un sentiment contraire : il dit qu'il lui paroïssoit injuste de faire la guerre à des nations dont la République n'avoit point alors sujet de se plaindre ; que le peuple même s'apercevroit bientôt des vues secrètes du Sénat ; & que s'il refusoit de prendre les armes , il faudroit employer la force pour le réduire , ce qui ne manqueroit pas d'exciter une sédition dans laquelle il étoit à craindre que la Majesté du Sénat ne fût commise. Comme Quintius avoit ce mois-là les Licteurs & la principale autorité , il fallut que son collègue se rendît à son avis , qui fut suivi de la plus grande partie du Sénat.

Cependant Volero voulant venir à bout de ses premiers desseins , ne fut pas plutôt entré dans son second tribunat , qu'il proposa de nouveau la loi pour une assemblée du peuple par tribus. Il ajouta , de concert avec ses collègues , qu'il demandoit en faveur du peuple que l'élection des Ediles s'y fit comme celles des Tribuns ; & qu'on y apportât toutes les affaires dont le peuple avoit droit de prendre connoissance. Ce qui vouloit dire qu'il ne prétendoit pas moins que de faire passer du Sénat au peuple toute l'autorité du gouvernement. On assembla de nouveau le Sénat sur des propositions si ex-

traordinaires. Quintius naturellement doux & Républicain , sans être populaire , vouloit qu'on relâchât quelque chose en faveur d'un peuple courageux , & dont la République , disoit-il , tiroit tous les jours des services importants. Mais Appius fier & sévère soutenoit qu'on trahissoit les intérêts du Sénat par une indulgence qui marquoit moins de bonté que la foiblesse du gouvernement. Que les Tribuns après les avoir dépouillés de leur autorité , croiroient encore leur faire grace s'ils leur laissoient seulement les marques de leur dignité. Il conclut qu'après tant de discours inutiles qui s'étoient faits sur le même sujet , il n'y avoit plus qu'un coup d'autorité qui pût réprimer les entreprises séditieuses des Tribuns. Que les Patriciens , suivis de leurs clients , devoient prendre les armes , écarter le peuple de la place , & charger sans distinction tous ceux qui se rendroient les protecteurs d'une loi si pernicieuse. Cet avis fut rejeté comme trop violent & même dangereux. Le Sénat prit un parti plus modéré : il fit demander aux Tribuns qu'on bannît des assemblées publiques ces disputes & ces contestations tumultueuses , au travers desquelles il étoit difficile de démêler la justice & la raison ; que les Consuls pussent paisiblement , & sans être interrompus , représenter au peuple les véritables intérêts de la République , & qu'on prendroit ensuite de concert des résolutions conformes au bien commun du peuple & du Sénat.

Les Tribuns n'osèrent refuser une proposition si équitable. Quintius monta à la tribune aux harangues ; il parla d'une manière si vive & si touchante des avantages de la paix , & des malheurs qui suivoient des divisions & du changement des loix , que si Appius n'eût pas pris la parole immédiatement après lui , le peuple paroïssoit disposé à rejeter la proposition de Volero.



Mais ce Consul qui ne connoissoit de manieres de traiter avec les hommes que celles de hauteur , au lieu de profiter de l'impression que le discours de son collegue venoit de faire sur l'esprit des auditeurs , s'emporta à des invectives qui eurent le même effet que les harangues séditieuses des Tribuns , & qui ne servirent qu'à irriter de nouveau les Plébéïens , & à les éloigner du Sénat. Il leur reprocha d'une maniere désagréable au Sénat même & odieuse au peuple , sa premiere désertion sur le Mont-Sacré & l'érection du tribunal , qu'il disoit n'avoir été arraché du Sénat que par une révolte déclarée & les menaces d'une guerre civile. Qu'il ne falloit pas s'étonner si d'un tribunal formé par des séditieux il n'en sortoit que des tumultes & des discordes , qui ne prendroient fin que par la ruine entiere de la République ; qu'on ne reconnoissoit déjà plus aucune trace de l'ancien gouvernement. Que les loix les plus saintes étoient abolies , la puissance consulaire méprisée & la dignité du Sénat avilie. Qu'on portoit l'impudence jusqu'à vouloir exclure de l'élection des Tribuns les Sénatus-Consultes & les Auspices , c'est-à-dire , tout ce que la Religion & l'Etat avoient de plus sacré & de plus respectable. Que bientôt on aboliroit le Sénat , dont on diminuoit tous les jours l'autorité , pour élever sur ses ruines un Conseil suprême composé des Tribuns du peuple. Qu'il prioit les Dieux de lui ôter la vie avant que d'être spectateur d'une si étrange révolution. » Et afin , dit-il en se retournant vers le peuple , de vous faire connoître mes sentiments , je déclare que je m'opposerai toujours constamment à la publication d'une Loi si injuste : j'espère qu'avant que vos Tribuns soient venus à bout de la publier , je vous ferai sentir quelle est l'étendue du pouvoir d'un Consul. «

Ce ne fut qu'en frémissant de colere & d'indignation que le peuple entendit un discours si

injurieux. Le premier des Tribuns , appelé Lectorius , qui passoit pour un des plus braves soldats de la République , lui répondit que personne n'ignoroit qu'il sortoit d'une maison où l'orgueil & l'inhumanité étoient héréditaires ; que son pere avoit été le plus cruel ennemi du peuple , & que lui même en étoit moins le Consul que le tyran. Mais qu'il lui déclaroit à son tour , que , malgré sa dignité & sa puissance de Consul , les élections des Tribuns & celles des Ediles se feroient dans la suite par les Comices des Tribuns. Il jura par tout ce qu'il y avoit de plus sacré qu'il perdrait la vie , ou que dans le jour même il feroit recevoir la Loi. Il commanda en même-temps au Consul de sortir de l'assemblée pour ne pas apporter de trouble quand on recueillerait les suffrages.

Appius se moqua de son ordre , & il lui cria , que , quoique Tribun , il devoit savoir qu'il n'étoit qu'un homme privé , sans véritable magistrature , & dont tout le pouvoir se renfermoit à former une opposition aux décrets du Sénat qui pouvoient être préjudiciables aux plébéiens. Là-dessus , appelant auprès de lui ses parents , ses amis & ses clients , qui étoient en grand nombre , il se mit en état d'opposer la force à la violence. Lectorius ayant conféré tumultuairement avec ses collègues , fit publier par un Héraut que le collège des Tribuns ordonnoit que le Consul fût conduit en prison ; & aussi-tôt un Officier de ce Tribun eut la hardiesse de vouloir arrêter le premier Magistrat de la République. Mais les Sénateurs , les Patriciens , & cette foule de clients qui étoient attachés à Appius le mirent au milieu d'eux & repoussèrent l'Officier. Lectorius transporté de colere s'avança lui-même pour le soutenir , & implora le secours du peuple. La multitude se souleve ; les plus mutins se joignent au Tribun ; on n'entend plus que des cris confus que produit une animo-

fité réciproque. Bientôt on passe des injures aux coups , & comme il étoit défendu en ce temps-là de porter des armes dans la ville , chaque parti s'en fait des bancs on des pierres qu'il rencontre. Il y a bien de l'apparence que cette émotion ne se seroit pas à la fin terminée sans qu'il y eût eu beaucoup de sang répandu , si Quintius n'eût engagé quelques Consulaires , & d'anciens Sénateurs à arracher Appius de ce tumulte , pendant qu'il travailleroit à adoucir les Tribuns. Mais la nuit qui survint obligea plus que tout le reste les deux partis , également irrités l'un contre l'autre , à se séparer.

Le tumulte recommença le lendemain. Le peuple animé par ses Tribuns , & sur-tout par Lectorius qui avoit été blessé la veille , s'empare du capitolé , s'y cantonne , & semble vouloir commencer une guerre ouverte. Le Sénat de son côté s'assemble , tant pour trouver les moyens d'appaîser la sédition , que pour concilier les deux Consuls , dont le premier comme plus modéré , vouloit qu'on relâchât quelque chose en faveur du peuple , au lieu qu'Appius protestoit qu'il mourroit plutôt que de consentir qu'on cédât rien à des séditeux : ce désordre continua plusieurs jours. Quintius qui n'étoit pas désagréable à la multitude , aborde les Tribuns , les caresse , & les conjure de donner leurs ressentiments particulières au bien public , & de vouloir rétablir dans la ville la paix & la concorde. Les Tribuns lui répondirent que c'étoit à son collègue qu'il devoit s'adresser , & que lui seul étoit cause de la division qui se trouvoit dans la République. Qu'ils ne croyoient pas exiger une chose injuste en demandant que l'élection des Tribuns se fit seulement dans une assemblée par tribus. Que cela n'en excluait ni les Sénateurs , ni les Patriciens , ni les Chevaliers , qui tous étoient inscrits dans quelqu'une des trente tribus , & qui pourroient toujours

intervenir dans les assemblées par tribus comme citoyens particuliers. Que le peuple souhaitoit seulement qu'ils n'y présidassent point ; mais que cet honneur fût déferé à ses Magistrats particuliers. Qu'il n'y avoit qu'à établir une loi si équitable , & qu'on verroit bientôt le calme rétabli dans la ville , sans cependant qu'ils prétendissent se désister de poursuivre dans la suite Appius pour avoir blessé Lectorius dont la personne étoit sacrée.

Quintius leur repartit avec beaucoup de douceur , que dans le désordre qui étoit arrivé on ne pouvoit pas attribuer la blessure du Tribun à Appius plutôt qu'à un autre ; qu'il leur conseilloit même de sacrifier ce ressentiment particulier au bien de la paix , & d'en faire une honnêteté au Sénat. Il prit de là occasion de leur insinuer qu'il ne croyoit pas impossible que le Sénat , par sa bonté ordinaire , ne se relâchât en faveur du peuple au sujet de la loi , s'il s'en remettoit absolument à sa décision ; que c'étoit peut-être la voie la plus sûre pour réussir : au lieu que si le peuple prétendoit l'emporter par la force , il se trouveroit toujours un grand nombre de Sénateurs & de Patriciens qui se feroient un honneur de lui résister.

Les Tribuns qui connoissoient la prudence de Quintius , sentirent bien qu'un homme aussi habile n'auroit pas fait de pareilles avances s'il n'eût été bien assuré de la disposition du Sénat ; & comme il n'étoit plus question que de sauver par une déférence apparente l'honneur de cette compagnie , les Tribuns , contents de gagner le fond de l'affaire , ne chicanerent point sur la forme : ils assurèrent Quintius que le peuple l'avoueroit de tout ce qu'il diroit de sa part au Sénat. Les Tribuns prirent d'autant plus volontiers ce parti qu'il n'engageoit point leurs successeurs , qui pourroient reprendre l'année suivante la poursuite de la loi , si les

délibérations du Sénat n'étoient pas favorables au peuple.

Quintius ayant quitté les Tribuns, convoqua le Sénat, auquel il fit rapport de leurs dispositions. Il demanda ensuite l'avis des Consulaires, en commençant par P. Valerius Publicola. Ce Sénateur dit que la blessure du Tribun n'ayant point été l'effet d'une querelle personnelle entre Appius & Lectorius, il croyoit qu'on en devoit ensevelir le ressentiment dans l'oubli même du tumulte qui en avoit été la cause. Mais qu'à l'égard du fond de la question, qui étoit de savoir si le Sénat étoit en droit de délibérer sur la loi avant qu'elle fût proposée au peuple, & si on devoit permettre qu'il se tint des assemblées pour l'élection des Tribuns sans Sénatus-Consulte & sans auspices, il s'en remettait, à son particulier, à ce qui seroit décidé à la pluralité des voix.

Ce Consulaire ne jugea point à propos de s'expliquer le premier sur une matière si délicate, apparemment par considération pour le peuple, que les Patriciens & les Sénateurs de la famille de Valeria, depuis Valerius Publicola, & à son exemple, ménageaient avec de grands égards. L'affaire ne laissa pas d'être agitée avec beaucoup de chaleur : mais Quintius, naturellement persuasif, ménagea les esprits avec tant d'adresse qu'il détermina enfin le Sénat à relâcher encore au peuple cette partie de son autorité. Appius s'y opposa de toute sa force ; il appelloit à témoin les Dieux & les hommes que la République étoit trahie, & qu'on alloit recevoir une loi plus préjudiciable à l'autorité légitime du Sénat que celles qu'on avoit publiées sur le Mont-Sacré. Mais il ne put ébranler la résolution des anciens Sénateurs : ils n'ignoroient pas que si le Consul ne dépendoit que du Sénat, chaque Sénateur au contraire étoit, pour ainsi dire, en la puissance du peuple, qui, depuis l'as-

faire de Coriolan , s'étoit mis en possession de faire faire le procès aux Patriciens. Ainsi , ou l'amour de la paix , ou la crainte du ressentiment des Tribuns amenerent insensiblement la plupart des suffrages à l'avis de Quintius. La loi fut publiée du consentement des deux Ordres , & on élut pour la première fois des Tribuns dans une assemblée convoquée par tribus. Pison l'Historien , au rapport de Tite-Live , prétend qu'on élut cinq Tribuns ; qu'on n'en avoit créé que deux sur le Mont-Sacré , auxquels on en ajouta trois autres dans cette occasion. Quoiqu'il en soit Appius encore plus indigné contre le Sénat même que contre le peuple , disoit que c'étoit une chose bien honteuse que le Sénat l'eût abandonné dans une entreprise où il l'avoit engagé en l'élevant à une dignité qu'il ne demandoit pas. Cependant il ne s'en servit depuis que pour faire sentir aux Plébéiens que la victoire que leurs Tribuns venoient de remporter sur le Sénat ne lui avoit pas abaissé le courage.

Les Eques & les Volsques , durant ces divisions , avoient fait à leur ordinaire des incursions sur les terres de la République. Les légions n'étoient composées que de Plébéiens , bourgeois l'hiver & soldats l'été , & en campagne. Les deux Consuls les partagerent entr'eux ; Quintius marcha contre les Eques , & Appius commanda l'armée destinée contre les Volsques. Ce Général se voyant hors de Rome avec cette autorité absolue que donne le commandement militaire , fit observer la discipline avec une sévérité que les soldats regarderent moins comme un ordre nécessaire que comme une vengeance du passé. La dureté du commandement irrita les esprits : Centurions & Soldats , chacun murmuroit contre les ordres du Général. Il se fit une espèce de conjuration , moins contre sa vie que contre sa gloire : les soldats pour l'empêcher de

vaincre & de recevoir ensuite les honneurs du triomphe , résolurent , de concert , de ne point s'opposer aux entreprises des ennemis. Les Volſques ayant présenté la bataille , & Appius ayant tiré son armée du camp pour les combattre , les Romains à l'approche de l'ennemi , jetterent leurs armes , s'enfuirent honteusement , & ne crurent point acheter trop cher l'affront qu'ils faisoient à leur Général , s'il ne leur en coutoit que la perte de leur propre honneur.

Appius au désespoir , court de tous côtés pour les rallier & les ramener au combat. Il prie & il menace inutilement ; les uns s'écartent pour ne pas recevoir ses ordres ; d'autres sans être blessés lui montrent des bandages qu'ils avoient mis exprès sur des parties saines de leurs corps ; ils demandent qu'on les ramene dans le camp pour se faire panser , & tous s'y jettent en foule sans en attendre l'ordre. Les Volſques profitent de ce désordre , & après avoir taillé en pieces ceux qui se retiroient les derniers , ils attaquent les retranchements. Pour lors des soldats qui craignoient que l'ennemi ne pénétrât dans le camp , font face sur les retranchements , combattent avec courage , & repoussent les Volſques sans les poursuivre , contents d'avoir fait voir à leur Général qu'ils eussent pu vaincre s'ils l'avoient voulu.

Appius , encore plus irrité de ce nouvel outrage que de leur fuite , voulut le lendemain assembler son armée , & se placer dans son tribunal pour faire une justice exemplaire des séditeux. Mais les soldats méprisèrent le signal qui les appelloit à l'assemblée. Ils demandoient à haute voix à leurs Officiers qu'ils les tiraissent de dessus les terres de l'ennemi où ils ne pouvoient manquer d'être défaits. Ces Officiers , qui ne voyoient plus ni discipline , ni obéissance dans l'armée , conseillèrent au Général de ne pas commettre son autorité contre des esprits

mutinés. Appius outré de cette révolte abandonna son camp; mais comme il étoit en marche, les Volſques avertis par quelque transfuge, vinrent charger avec de grands cris ceux qui faisoient l'arrière-garde. La terreur se répand par-tout, & passe jusques aux corps les plus avancés; chacun jette ses armes; ceux qui portoient les enseignes les abandonnent: ce n'est plus, comme dans la première occasion, une fuite simulée. Tout se débande & s'écarte, & ils ne se rallient qu'après être arrivés sur les terres de la république.

Appius les ayant fait camper dans un endroit qui couvroit le pays, & où il ne pouvoit être forcé de combattre malgré lui, convoqua une seconde fois l'assemblée. Etant monté sur son tribunal, il reprocha aux soldats qui l'environnoient leur lâcheté, & leur perfidie encore plus criminelle que le défaut de courage. Il demande aux uns ce qu'ils ont fait de leurs armes, & à ceux qui portoient les enseignes, s'ils les avoient livrées aux ennemis. S'abandonnant à sa sévérité naturelle, qui étoit encore augmentée par le juste ressentiment de leur désertion, il fait décimer les soldats, & couper la tête aux Centurions & autres Officiers qui avoient abandonné leur poste. Comme le temps des comices pour l'élection des Consuls de l'année suivante approchoit, il ramena à Rome les débris de son armée, qui n'y rentra qu'avec la honte du châtiment sur le visage, & un violent désir de la vengeance dans le cœur.

Appius irrita le peuple & s'attira sa haine tout de nouveau par l'opposition qu'il forma aux instances que les Tribuns de cette année renouvelloient en faveur de la loi *Agraire*. Ces Magistrats du peuple n'étoient pas plutôt parvenus au tribunat qu'ils ne cherchoient qu'à se distinguer par des propositions qui flattassent la multitude. Les uns inventoient de nouvelles



loix ; d'autres reprenoient la poursuite de celles qui n'avoient point encore été reçues , & tous n'avoient pour objet que de partager avec le Sénat & les Patriciens les biens , les dignités & les magistratures de la République.

Ce fut sous le consulat (a) de L. Valerius & de T. Emilius , qui venoient de succéder dans cette dignité à Quintius & à Appius , que C. Sicinius , Tribun du peuple & petit-fils de ce Sicinius Bellutus le chef de la sédition sur le Mont-Sacré , fit naître avec ses collègues l'ancienne dispute au sujet du partage de ces terres publiques dont les Patriciens & les plus riches habitants de Rome étoient en possession.

L'affaire dépendoit en quelque maniere des Consuls , qui , par le Sénatus-Consulte rendu sous le consulat de Cassius & de Virginius , étoient autorisés à nommer les Commissaires qui devoient procéder à la recherche & au partage de ces terres. Les Tribuns eurent l'adresse de mettre dans leurs intérêts ces deux premiers Magistrats de la République. Emilius leur promit d'appuyer leurs prétentions : ce Consul prit un parti si extraordinaire par un sentiment de vengeance contre le Sénat qui avoit refusé les honneurs du triomphe à son pere revenu victorieux d'une guerre contre les Eques. Valerius de son côté ne fut pas fâché de trouver une occasion d'adoucir le peuple , qui ne pouvoit lui pardonner la mort de Cassius dont il s'étoit rendu accusateur pendant sa questure.

Les Tribuns assurés des deux Consuls , portèrent ensuite l'affaire au Sénat. Ils parlèrent avec beaucoup de modération , & ils demandèrent , avec les prieres les plus soumises , qu'il plût enfin à la compagnie de faire justice au peuple , & que les Consuls ne différassent plus à nommer les Decenvirs qui devoient régler

le partage des terres. Les deux Consuls firent comprendre par leur silence qu'ils ne s'y oppo-  
soient point. Valerius , comme premier Con-  
sul , demanda ensuite l'avis de la compagnie ,  
& il commença par Emilius , pere de son colle-  
gue. Cet ancien Sénateur se déclara en faveur  
du peuple : il dit que rien ne lui paroissoit plus  
injuste que de voir des particuliers enrichis seuls  
des dépouilles des ennemis , pendant que le  
reste des citoyens gémissoit dans l'indigence  
& dans la misere. Que les pauvres Plébéiens  
craignoient d'avoir des enfans , auxquels ils ne  
pouvoient laisser que leur propre misere en hé-  
ritage ; qu'au lieu de cultiver chacun la por-  
tion de terre qui leur appartenoit , ils étoient  
contraints pour vivre de travailler comme des  
esclaves dans les terres des Patriciens , & que  
cette vie servile étoit peu propre à former le  
courage d'un Romain. » Ainsi , dit ce vieillard ,  
je suis d'avis que nos Consuls nomment des  
Decemvirs qui procedent au partage de ces  
terres , qui , étant publiques & communes , doi-  
vent tourner également au profit de tous les  
particuliers. «

Appius s'opposa à cet avis avec autant de  
hauteur que s'il eût été un troisieme Consul ,  
ou même qu'il eût été revêtu d'une Dictature  
perpétuelle. Il répondit à Emilius , que le peu-  
ple ne pouvoit se prendre de sa misere qu'à sa  
propre intempérance ; qu'il avoit eu des terres  
en partage dès la fondation de Rome ; que plus  
d'une fois les Consuls lui avoient abandonné le  
butin qu'on avoit fait sur les terres des enne-  
mis , & que si on faisoit une recherche exacte ,  
on trouveroit que ceux qui avoient eu plus de  
part à ces dépouilles étrangères , étoient les  
plus pauvres. Que tant que ces Plébéiens crou-  
piroient dans la débauche & dans l'oïveté , il  
n'étoit pas au pouvoir de la République de les  
enrichir ; qu'il s'étoit passé plus de quinze con-

fulats depuis qu'on avoit rendu le Sénatus-Consulte pour le partage des terres , sans qu'aucun des Magistrats précédents eût songé seulement à le mettre en exécution , parce qu'ils n'ignoient pas que le Sénat par un pareil Arrêt n'avoit eu en vue que d'appaiser la sédition , pour donner le temps au peuple de reconnoître l'injustice & même l'impossibilité de ses prétentions ; & que d'ailleurs ces anciens Consuls savoient bien que le Sénatus-Consulte étoit péri par la prescription , & qu'ils n'avoient garde de se charger d'une commission en vertu d'un pouvoir expiré. Qu'il n'y avoit pas plus à craindre des Consuls en charge , trop habiles & trop éclairés pour entreprendre une pareille affaire sans le concours & l'autorité du Sénat.

» Mais afin de vous faire voir , ajouta Appius ,  
» qu'en rejetant un acte prescrit , je ne prétends  
» pas soutenir des usurpateurs , je déclare que  
» mon avis est que , sans faire mention davan-  
» tage du partage des terres , on réunisse au pro-  
» fit du domaine public les terres de tous ceux  
» qui n'en pourront pas justifier l'acquisition &  
» les bornes par des titres légitimes «.

Quelque équitable que fut cet avis , ni les Grands , ni le peuple ne pouvoient goûter un sentiment qui alloit à dépouiller les riches , sans que les pauvres en profitassent. Mais comme , après tout , il rejettoit le partage des terres , & que la recherche proposée contre les injustes possesseurs paroissoit encore bien éloignée , la plupart des Sénateurs donnerent encore de grandes louanges à Appius. Les Tribuns , au contraire , outrés de trouver réunies en la personne seule de ce consulaire la haine & l'émulation de tous les Patriciens , résolurent de le faire périr , & ils le citerent devant le peuple comme l'ennemi déclaré de la liberté publique.

C'étoit le crime ordinaire de ceux qui n'en avoient point , & qu'on vouloit pourtant per-

dre. Le Sénat s'intéressa dans cette affaire comme dans la sienne propre , & il regardoit Appius comme l'intrépide défenseur de ses droits.

La plupart vouloient solliciter la multitude en sa faveur ; mais il s'y opposa avec son courage & sa fermeté ordinaires. Il ne changea ni d'habit ni de langage , & le jour de l'assemblée il parut au milieu de ses accusateurs avec la même dignité que s'il eût été leur Juge. Les Tribuns lui reprocherent la dureté de son consulat , l'inhumanité avec laquelle il avoit fait mourir un plus grand nombre de soldats par la main du bourreau que les ennemis n'en avoient tué dans la chaleur du combat. Pour rendre ce Consulaire encore plus odieux , ils lui faisoient un crime nouveau de la conduite sévère de son pere ; mais il répondit à ces différents chefs d'accusation avec tant de force , que le peuple étonné & confus n'osa le condamner. Les Tribuns , qui craignoient qu'il ne fût absous , firent remettre le jugement à une autre assemblée , sous prétexte que la nuit approchoit & qu'il ne restoit pas assez de temps pour recueillir les suffrages. Pendant ces délais , Appius , qui jugea bien qu'il n'échapperoit point à la fin à la haine implacable de ces Magistrats , finit volontairement sa vie. Son fils fit apporter son corps dans la place , & se présenta , suivant l'usage , pour faire son oraison funebre. Les Tribuns , ennemis de sa mémoire , voulurent s'y opposer , sous prétexte que son pere étoit censé entre les criminels par l'accusation dont il n'avoit pas été absous avant sa mort. Mais le peuple , plus généreux , leva l'opposition , & il entendit sans peine les louanges d'un ennemi qu'il n'avoit pu s'empêcher d'estimer & qu'il ne craignoit plus.

Les Tribuns reprirent ensuite l'affaire de la Loi *Agraria* , que le procès d'Appius avoit comme suspendue. La mort de ce grand homme sembloit devoir intimider tous ceux qui seroient

tentés de s'opposer à la publication de la loi ; mais comme la fortune de la plupart des Sénateurs en dépendoit , & que plusieurs riches Plébéciens avoient aussi acquis différents cantons de ces terres publiques , le parti des Patriciens se fortifia ; celui du peuple s'affoiblit , la poursuite des Tribuns en fut ralentie , & les propriétaires demeurèrent toujours en possession de ces terres , malgré les prétentions & les plaintes du petit peuple. Les Romains , l'année suivante & sous le consulat d'Aulus Virginius (a) & de Numicius , furent occupés dans des guerres , ou plutôt dans des courses & des incursions contre les Eques , les Volscques & les Sabins ; mais au retour de la campagne on vit renaître les divisions ordinaires.

La multitude qui se croyoit opprimée par le crédit des Grands , pour en marquer son ressentiment , s'absenta de toutes les assemblées qui se faisoient par centuries , & où les Consuls & le Sénat présidoient. Il sembloit que les Plébéciens voulussent se séparer encore une fois du corps de la République ; ou n'en vit aucun à l'élection des Consuls pour l'année suivante ; & ce qui n'étoit jamais arrivé , T. Quintius & Q. Servilius (b) furent élevés à cette dignité par les suffrages seuls du Sénat , des Patriciens & de leurs clients , qui , malgré ces divisions , suivoient toujours le parti de leurs patrons.

Ces deux Consuls , pour empêcher que la division n'allât plus loin , occupèrent le peuple pendant toute l'année en différentes guerres contre les Eques & les Volscques. T. Quintius enleva à ces derniers la ville d'Antium & tout son territoire. Le pillage & le butin adoucirent les esprits de la multitude , & le soldat de retour à Rome n'osoit se plaindre de ses Généraux sous lesquels il venoit d'acquérir des biens & de la gloire.

(a) *An de Rome* 184.

(b) *An de Rome* 185.

Mais les plaintes & les dissensions recommencèrent sous le consulat de Tib. Emilius & de Q. Fabius. Nous avons vu qu'Emilius, pendant son premier consulat, s'étoit déclaré pour le partage des terres. Les Tribuns & les partisans de la loi *Agraria* reprirent de nouvelles espérances sous son second consulat ; l'affaire fut agitée dans le Sénat. Emilius n'avoit point changé de sentiment : ce Consul toujours favorable au peuple soutenoit qu'il étoit impossible de maintenir la paix & l'union entre les citoyens d'un Etat libre, si par le bénéfice de la loi on ne rapprochoit la condition des pauvres de celle des riches, & qu'on ne partageât par portions égales les terres conquises sur les ennemis. Mais ce partage si intéressant pour les Plébéiens souffroit de grandes difficultés. Il falloit pour cela reconnoître & établir une juste distinction entre l'ancien patrimoine de chaque particulier, & ce qu'il y avoit joint des terres publiques. Il falloit même étendre cette distinction entre les cantons que les Patriciens avoient achetés du domaine public, & ceux qu'ils n'avoient pris d'abord qu'à titre de cens sous des noms empruntés, & qu'ils avoient depuis confondus avec une partie des communes dans leur propre patrimoine. Une longue prescription déroboit aux recherches les plus exactes la connoissance de ces différentes usurpations. Les Patriciens avoient depuis partagé ces terres entre leurs enfants comme leur patrimoine, & ces terres devenues héréditaires, étoient passées en différentes maisons à titre d'hérédité, par ventes & par acquisitions. De riches Plébéiens en possédoient même depuis quelque temps une partie qu'ils avoient acquise de bonne-foi : en sorte qu'il ne sembloit pas qu'on pût toucher à cette affaire sans causer un trouble général dans la République.

Emilius, sans avoir égard à des inconvénients

si dignes de considération , insistoit toujours opiniâtrément en faveur de la publication de la loi. Il vouloit avoir le mérite aux yeux du peuple de l'avoir fait recevoir pendant son consulat ; & il étoit soutenu par d'anciens Sénateurs qui regardoient la médiocrité de la fortune des particuliers & l'égalité des biens comme les plus fermes soutiens de la liberté publique. Mais le plus grand nombre , & ceux sur-tout qui possédoient de ces terres publiques , se plaignoient qu'Emilius , pour se rendre agréable au peuple , voulût lui faire des libéralités du bien de la Noblesse. On en vint jusqu'aux invectives & aux injures ; plusieurs lui reprocherent qu'il agissoit moins en Consul qu'en Tribun séditieux : & on vit avec étonnement des Sénateurs manquer de respect pour le chef du Sénat & pour le souverain Magistrat de la République. Fabius son collègue , pour prévenir les suites de ces divisions , ouvrit un avis qui ne déplut ni à l'un ni à l'autre.

La plus grande partie des habitants de la ville d'*Antium* avoient péri dans la dernière guerre. Fabius , pour adoucir le peuple Romain que sa misère & les harangues séditieuses des Tribuns rendoient furieux , proposa d'envoyer une partie des plus pauvres citoyens de Rome , en forme de colonie , dans Antium , & de partager entr'eux des terres voisines qu'on avoit enlevées aux Volscques. Cet avis fut d'abord reçu avec de grands applaudissemens par le petit peuple , toujours avide de la nouveauté. On nomma aussi-tôt pour faire l'établissement de cette Colonie T. Quintius , A. Virginus , & P. Furius. Mais quand il fut question de donner son nom à ces Triumvirs , il y eut peu de Plébéiens qui se présentassent ; Rome avoit trop de charmes pour ses habitants , personne n'en vouloit sortir. Les jeux , les spectacles , les assemblées publiques , l'agitation des affaires , la

part que le peuple prenoit dans le gouvernement, tout y retenoit un citoyen quelque pauvre qu'il fût. On regardoit une colonie comme un honnête exil, & les plus misérables Plébéiens aimèrent mieux, dans cette occasion, vivre à Rome dans l'indigence, & y attendre le partage si incertain des terres publiques, dont on le flattoit depuis si long-temps, que d'en posséder actuellement dans une riche colonie; en sorte que les Triumvirs, pour remplir le nombre destiné pour la colonie, furent obligés de recevoir des étrangers & des aventuriers qui se présentèrent pour y aller habiter. L'unique avantage qu'on tira de cet établissement fut que ceux du peuple qui refusèrent d'y être compris n'osèrent relever l'affaire du partage des terres.

Une peste affreuse désola en ce temps-là la ville & la campagne. (a) Un nombre infini de peuple, plusieurs Sénateurs & les deux Consuls mêmes, P. Servilius & L. Æbutius en moururent. Les Volques & les Eques croyant remporter de grands avantages sur les Romains, s'ils les attaquoient dans de telles conjonctures, recommencerent la guerre (b) sous le consulat de L. Lucretius Tricipitinus & de T. Veturius Geminus. Ces deux Magistrats ne furent pas plutôt élevés à cette dignité, qu'ils se mirent en état de s'opposer aux courses des ennemis. Mais comme ils ne pouvoient pas tirer beaucoup de secours d'une ville où la peste venoit de faire de si grands ravages, ils appelèrent à leur secours les Latins & les Herniques alliés du peuple Romain. Ils se mirent à leur tête, & combattirent avec tant de courage, que les ennemis furent défaits en trois batailles différentes.

(a) *An de Rome 290.*

(b) *An de Rome 291.*



## L I V R E I V.

*Le Tribun C. Terentillus Arsa propose qu'on établisse, du consentement du peuple, un corps de loix pour servir de regle dans l'administration de la justice. Ceson, qui s'y oppose, est obligé de s'enfuir en Toscane pour se soustraire au jugement du peuple. Les Tribuns forment le dessein de faire périr tous les Sénateurs & Patriciens qui leur étoient odieux. Le Consul Claudius rend leurs projets inutiles. Appius Herdonius s'empare du Capitole. Les Romains l'attaquent & l'obligent à se tuer. Quintius Cincinnatus est tiré de la charrue pour commander les armées en qualité de Consul. Il refuse un second consulat, & retourne cultiver son petit héritage. Il est rappelé pour aller, en qualité de Dictateur, délivrer un Consul que les ennemis tenoient renfermé avec toute son armée. Il délivre le Consul & ses soldats, défait les ennemis, rentre triomphant dans Rome. Quintius Ceson son fils est rappelé de son exil. Le Sénat accorde au peuple le pouvoir d'élire dix Tribuns au lieu de cinq, à condition qu'il abandonnera le projet de la loi Terentilla. Le Mont Aventin cédé au peuple par un Sénatus-Consulte. T. Romilius & C. Veturius, Consuls, remportent une victoire complète sur les ennemis. Le peuple, à la persuasion de Sicius, leur refuse l'honneur du triomphe, & même les condamne à une amende, parce qu'ils s'étoient opposés à la publication de la loi Agraire.*

**P**endant que les deux Consuls étoient en campagne, un Tribun du peuple, appelé C. Terentillus Arsa, entreprit de signaler son avènement au Tribunat par de nouvelles propositions. Ce Tribun ayant reconnu que le Sénat & les Consuls arrêtoient toujours par leur autorité la publication de la plupart des loix que propofoient ses collègues, chercha différents moyens d'affoiblir & de diminuer une puissance qui étoit l'objet perpétuel de l'envie & de l'émulation des Tribuns. Il demanda en pleine assemblée qu'on mît des bornes à l'autorité absolue des Consuls, & en même-temps qu'on établît, du consentement du peuple, des loix fixes & constantes qui servissent de regle au Sénat dans les jugemens qu'il rendoit au sujet des procès qui naissoient entre les particuliers.

Pour juger de l'importance de cette seconde proposition, peut-être qu'il ne sera pas inutile d'observer ici que Rome n'avoit point encore de loix, ni une forme constante d'administrer la justice. La volonté seule de ses anciens Rois avoit tenu lieu de loi pendant leurs regnes ; les Consuls & le Sénat, en succédant à leur puissance, succéderent à ce droit souverain de rendre la justice, & ils régloient leurs Arrêts par les principes de l'équité naturelle, ou par d'anciens usages, ou enfin par les premières loix de Romulus & de ses successeurs, dont on trouvoit encore des vestiges dans les livres sacrés, dont les seuls Patriciens étoient dépositaires. Le peuple en étoit peu instruit : la plupart occupés hors de Rome à la guerre, ou établis à la campagne, ne venoient guere à la ville que les jours de marchés pour leurs affaires domestiques, ou pour se trouver aux comices, & aux assemblées publiques qui ne se tenoient que ces jours-

jours-là. Ils se remettoient de tous leurs différens au jugement des Consuls , qui , à l'égard du peuple , faisoient un mystere de ces premiers éléments de leur jurisprudence.

La mort d'un grand nombre de Patriciens que la peste avoit enlevés , & l'absence des deux Consuls , qui étoient actuellement à la tête des armées , parurent une conjoncture favorable à Terentillus pour introduire quelque changement dans le gouvernement. Il représenta au peuple que les Magistrats Patriciens étoient arbitres absolus de sa fortune ; que dans les différens qui naissoient entre un Patricien & un Plébéien , le dernier étoit toujours sûr de succomber ; que dans la perte de son procès il ne lui restoit pas même la consolation de pouvoir connoître s'il avoit été bien ou mal jugé ; & il conclut à ce qu'on établit incessamment des loix connues de tout le monde , qui servissent de règlement aux Magistrats dans leurs Jugemens , & aux parties de preuves de l'équité ou de l'injustice de leur cause.

Il se déchaîna ensuite ouvertement contre la puissance des Consuls : il dit qu'on avoit attaché à cette dignité une autorité & un pouvoir insupportables dans une ville libre ; que les deux Consuls étoient revêtus de la puissance souveraine dont jouissoient les anciens Rois de Rome ; qu'ils avoient , comme ces Princes , une robe bordée de pourpre , la chaise curule ou d'ivoire , des Gardes & des Licteurs. Que dans la ville ils rendoient la justice , & que ces Magistrats , en même-temps qu'ils se croyoient eux-mêmes au-dessus des loix , en vengeoient l'inobservation sur leurs inférieurs & sur le peuple , par les plus cruels supplices. Qu'en campagne & à la tête des armées ils faisoient toujours la guerre avec une autorité absolue , & même quelquefois la paix sans consulter le Sénat , auquel ils se contentoient pour la forme

de rendre compte ensuite de leur administration. Qu'ainsi ils avoient toute l'autorité des Rois, qu'il ne leur manquoit que le titre. Mais que pour empêcher que leur domination ne dégénérât à la fin dans une tyrannie perpétuelle, il demandoit qu'on établît cinq hommes des plus gens de bien de la République, qui fussent autorisés à restreindre dans de justes bornes une puissance si excessive; en sorte que les Consuls à l'avenir n'eussent d'autorité sur leurs concitoyens que celle que ces mêmes citoyens auroient bien voulu leur accorder.

Des propositions si hardies surprirent & étonnèrent tous les Sénateurs. Ils reconnurent alors, mais trop tard, la vérité de ce que les deux Appius avoient prédit tant de fois, que le peuple, après avoir essayé la faiblesse du Sénat par tant de loix qu'il en avoit extorquées en sa faveur, attaqueroit enfin ouvertement son autorité dans celle des Consuls qui en étoit le plus ferme soutien. Heureusement pour cette compagnie, Quintus Fabius, en l'absence des Consuls, étoit alors Gouverneur de Rome. C'étoit un Consulaire d'un esprit ferme, plein de courage & de résolution, & inviolablement attaché aux loix & à la forme du gouvernement de la République.

Ce courageux Magistrat, voyant que les propositions hardies du Tribun alloient à détruire la dignité consulaire, dépêcha secrètement différents courriers aux deux Consuls pour leur donner avis de ce qui se passoit, & pour les conjurer de revenir à Rome en diligence. Il rassembla ensuite le Sénat, & il représenta qu'on s'étoit contenté jusqu'alors dans Rome de suivre dans les jugements le droit naturel, & les seuls principes de l'équité & du bon sens. Que la multitude des loix ne serviroit qu'à obscurcir la vérité; & qu'il prévoyoit avec douleur tous les malheurs qui naîtroient dans la République.

de cette forme judiciaire que Terentillus y vouloit introduire. Il insinuoit ensuite que quand même ces changements seroient trouvés nécessaires, il n'étoit ni de l'honneur ni de la justice des citoyens qui étoient alors à Rome, d'entreprendre d'en décider en l'absence des deux Consuls & de cette partie du peuple qui composoit leurs armées. Qu'ils seroient en droit de se plaindre à leur retour qu'on eût précipité la décision d'une affaire de cette conséquence, qui, intéressant tous les particuliers, ne devoit être décidée que dans une assemblée générale du peuple Romain. Que les Consuls mêmes, comme chefs de la République, protesteroient contre tout ce qui auroit été arrêté sans leur participation ; au lieu que quand ces deux souverains Magistrats se trouveroient à la tête du Sénat, & que tout le peuple seroit de retour, on prendroit de concert des mesures conformes au bien de l'Etat & au salut de la patrie. Fabius s'éleva ensuite avec beaucoup de force contre l'auteur de ces nouvelles propositions. Il dit que Terentillus se prévaloit de l'éloignement des Consuls pour attaquer la République ; que si l'année précédente, & pendant que la peste & la guerre désoloient la ville de Rome & son territoire, les Dieux en colere eussent permis que ce Tribun séditieux eût été en charge, la République n'eût jamais pu résister à de si cruels fléaux, & qu'il ne falloit pas douter qu'on n'eût vu alors Terentillus à la tête des Eques & des Volques ruiner Rome ou du moins changer la forme du gouvernement, quoique fondé par leurs ancêtres sur de si heureux auspices. Ensuite prenant des manières plus adoucies, il adressa la parole aux autres Tribuns, & les conjura pour le salut de la patrie de ne rien innover jusqu'au retour des Consuls.

La plupart des Tribuns se rendirent à ses prières & à des raisons si solides, & n'insiste-

rent plus sur la première demande de Terentillus qui regardoit la limitation du pouvoir des Consuls. Peut-être aussi que ce fut l'espérance de parvenir eux-mêmes un jour à la dignité du Consulat qui leur ôta le dessein d'en diminuer l'autorité. Mais ils persistèrent à demander qu'on choisît dans le Sénat & parmi le peuple des personnes capables de composer un corps de loix pour établir une forme constante dans la manière de rendre la justice aux citoyens. Cependant, sur les instances de Fabius, ils consentirent à suspendre la poursuite de cette affaire, & les Consuls à leur retour trouverent la ville tranquille ; mais ce calme ne dura pas long-temps. Les Herniques, alors alliés du peuple Romain, firent savoir que les Eques & les Volques leurs voisins armoient secrètement, & que la nouvelle colonie d'Antium étoit entrée dans cette ligue. Nous avons vu plus haut que comme il ne s'étoit pas présenté un assez grand nombre de citoyens Romains pour remplir cette colonie, on y avoit suppléé par des gens ramassés de différents endroits, Latins, Herniques & Toscans : il s'y étoit même glissé des Volques. Ces aventuriers, en plus grand nombre que les Romains, s'étoient rendus les plus puissants dans le Conseil. Ils entretenoient secrètement des intelligences avec les ennemis de Rome ; & quoiqu'ils ne se fussent pas encore déclarés ouvertement contre la République, on ne laissoit pas d'avoir leur fidélité pour suspecte.

Cependant le Sénat qui ne vouloit pas être surpris, ordonna que les deux Consuls feroient les levées incessamment : ce qui s'appelloit parmi les Romains *faire le choix*, parce que tous les citoyens étant soldats, les Consuls, quand il survenoit une guerre, étoient en droit de choisir ceux qui leur paroissoient en état de servir. Ces deux Magistrats ayant fait placer

leur tribunal dans la place , citèrent ceux qu'ils vouloient mener en campagne. Mais les Tribuns s'y opposèrent : ils firent renaître les propositions de Terentillus pour l'établissement d'un corps de loix ; & Virginus , le plus emporté de ces Tribuns , crioit dans la place que cette guerre prétendue n'étoit qu'un artifice du Sénat pour rirer le peuple hors de Rome , & l'empêcher , sous ce prétexte , de donner ses suffrages au sujet d'une affaire si importante pour tous les particuliers.

Ces contestations furent très-vives , & exciterent de nouveaux tumultes. On ne voyoit plus ni obéissance dans le peuple , ni autorité dans les Consuls. Tout se décidoit par la force : & quand ces premiers Magistrats de la République entreprenoient de faire arrêter un Plébéien qui refusoit de marcher à la guerre , les Tribuns l'enlevoient aussi-tôt aux Licteurs , & le remettoient en liberté. Les Consuls craignant de commettre davantage leur dignité , se retirèrent de la place. Et comme les avis des Herniques ne s'étoient pas trouvés vrais , & que les ennemis n'entreprenoient rien , ils s'abstinrent pendant quelque temps de se trouver dans ces assemblées tumultueuses , dans lesquelles les plus violents & les plus emportés avoient le plus d'autorité. On ne parloit au peuple que de la nécessité où il étoit d'obliger les Consuls à régler leurs jugemens par un corps de loix connues & publiques. Mais le Sénat , sous prétexte de conserver d'anciens usages , ne pouvoit se résoudre à renoncer à cette maniere arbitraire de rendre ses Arrêts.

Il y eut cette année (a) des tremblements de terre , & il parut dans l'air des exhalaisons enflammées. Ces phénomènes purement naturels , mais que le petit peuple ne manqua pas de re-

garder comme les précurseurs de nouvelles calamités , firent oublier cette affaire pour quelque temps. On ne s'occupoit que de sinistres présages qui se multiplioient à la faveur de la peur & de la superstition. Les uns avoient vu des spectres qui changeoient à tous moments de formes ; d'autres avoient entendu la nuit des voix extraordinaires. Des Historiens célèbres n'ont point fait difficulté de nous rapporter , sur la foi de ces visionnaires , qu'il avoit plu de la chair crue , & que pendant qu'elle tomboit comme des flocons de neige , des oiseaux carnassiers en prenoient en l'air différents morceaux. On eut recours aussi-tôt aux Oracles ; on consulta les livres des Sybilles. Les dépositaires de ces livres sacrés , tous Patriciens , publièrent que Rome étoit menacée de voir des ennemis redoutables assiéger la ville à la faveur des divisions qu'il y régnoient. Cette prédiction paroissoit copiée d'après ce qui venoit d'arriver dans l'entreprise de Coriolan. Je ne sais si les Tribuns ne soupçonnèrent pas les Ministres de la Religion d'avoir ajusté leur réponse aux vues & aux intérêts du Sénat. Mais la populace , qui regardoit le passé comme caution de l'avenir , & qui redoutoit de revoir un nouveau Coriolan aux portes de Rome , obligea ses Tribuns à conférer avec le Sénat pour tâcher de trouver le moyen de finir leurs divisions. On s'assembla plusieurs fois , mais toujours inutilement. Aucun des deux partis ne vouloit rien relâcher de ses prétentions. Enfin le temps ayant dissipé cette frayeur que les Prêtres avoient tâché d'inspirer au peuple , les Tribuns s'assemblerent de nouveau , & sans consulter le Sénat , ils présentèrent à la multitude un projet plus développé de la loi de Terentillus.

Cette loi portoit que le Peuple nommeroit incessamment cinq Commissaires , qui seroient choisis entre les personnes les plus sages & les



plus éclairés du Sénat. Que ces Commissaires seroient autorisés pour recueillir & former un corps de loix civiles , tant par rapport aux affaires publiques qu'à l'égard des différens qui survenoient entre les particuliers. Qu'ils en feroient leur rapport dans une assemblée du peuple Romain , & qu'ils les afficheroient dans la place publique , afin que chacun en pût prendre connoissance & en dire son avis. Les Tribuns ayant proposé ce sujet , déclarerent qu'ils en remettoient la publication au troisieme jour de marché , afin que ceux qui voudroient s'y opposer , pussent librement représenter au peuple leurs raisons d'opposition.

Plusieurs Sénateurs s'éleverent aussi-tôt contre cette nouvelle proposition. Ce fut le sujet de beaucoup de disputes qui ne servoient qu'à traîner les choses en longueur. A la fin les Tribuns tenterent d'emporter l'affaire de hauteur. Ils convoquerent pour cela une nouvelle assemblée où tout le Sénat se trouva. Les premiers de ce corps représenterent au peuple , malgré les Tribuns qu'il étoit inoui que , sans Sénatus-Consulte , sans prendre les Auspices , & sans consulter ni les Dieux , ni les premiers hommes de la République , une partie des citoyens , & la partie la moins considérable , entreprît de faire des loix qui doivent être communes à tous les ordres de l'Etat. Ils firent goûter leurs raisons à ceux des Plébéiens qui leur paroissoient les plus raisonnables. La plus vile populace au contraire , prévenue par ses Tribuns , demandoit avec de grands cris qu'on délivrât les bulletins , & qu'on recueillît les suffrages ; mais les plus jeunes Sénateurs & les Patriciens firent échouer ce projet. Quintius Céson' ( a ) , fils de Quintius Cincinnatus , personnage illustre & consulaire , étoit à leur tête : il se jette dans la foule , frappe

(a) *An de Rome 291.*

& écarte tout ce qui se présentoit devant lui ; & à la faveur de ce tumulte , qu'il avoit excité exprès , il dissipe l'assemblée malgré les Tribuns , qui firent inutilement ce qu'ils purent pour la retenir.

Les Sénateurs & les Patriciens donnerent à Césion des louanges qui ne servirent qu'à exciter encore davantage son audace & son animosité contre le peuple. C'étoit un jeune homme d'une figure agréable , d'une taille avantageuse , & d'une force de corps extraordinaire : naturellement fier , hardi & intrépide , il ne connoissoit point le péril , & il s'étoit déjà distingué à la guerre par des actions d'une valeur surprenante. Comme il n'avoit pas moins d'éloquence que de courage , & qu'il étoit toujours le premier à répondre aux harangues séditieuses des Tribuns , ces Magistrats outrés de trouver en lui seul l'animosité de tous les Patriciens , conjurèrent sa perte. Après être convenus entr'eux des chefs d'accusation , A. Virginus le fit citer devant l'assemblée du peuple.

Tant que Césion s'étoit trouvé dans la chaleur des disputes , soutenu par les applaudissements du Sénat , qui flattoient sa vanité , il avoit toujours fait paroître beaucoup de fermeté & de constance. Mais tout son courage l'abandonna la veille de son jugement. L'exemple de Coriolan fit alors une vive impression sur son esprit. On le vit timide , effrayé , se reprochant le passé , redoutant l'avenir , & tout prêt à changer honteusement de parti. Il prit des habits de deuil , & avec une contenance triste & humiliée , il recherchoit avec bassesse la faveur des moindres Plébéiens.

Le lendemain , & le jour même qu'on devoit traiter de son affaire , il n'osa paroître devant le peuple. Il fallut que son pere , accompagné de ses parents & de ses amis , se présentât pour lui. A. Virginus commença son accusation

par les reproches qu'il fit à Césion de son humeur impérieuse , de son manque de respect pour les assemblées du peuple , & des violences qu'il y avoit exercées contre les particuliers. » Et que deviendra notre liberté , s'écrioit Virginius , quand les Patriciens auront élevé au Consulat ce jeune ambitieux , qui n'étant encore que personne privée , cause déjà de justes alarmes à sa patrie par sa violence & son audace ? « Il produisit ensuite tous les Plébéïens que Césion avoit maltraités , & qui demandoient justice. Ses parents & ses amis ne s'amuserent point à le vouloir disculper de ces prétendues violences ; ils ne répondirent aux invectives du Tribun que par les louanges de l'accusé. Les uns rapportèrent tous les combats où il s'étoit signalé ; d'autres nommoient les citoyens auxquels dans les batailles il avoit sauvé la vie. T. Quirius Capirolinus , qui avoit été trois fois Consul , dit qu'il l'avoit mené à la guerre : qu'à ses yeux il étoit sorti vainqueur de plusieurs combats singuliers qu'il avoit soutenus contre les plus braves des ennemis , & qu'il l'avoit toujours regardé comme le premier soldat de son armée. Lucretius , qui avoit été Consul l'année précédente , ajoutoit qu'il étoit de l'intérêt de la République de conserver un citoyen si accompli , & que l'âge en augmentant sa prudence , emporterait chaque jour quelque chose de ce caractère impétueux qui le rendoit si odieux à la multitude.

L. Quintius Cincinnatus son pere , l'homme de son siècle le plus estimé par sa capacité dans le gouvernement de l'Etat & dans le commandement des armées , se contenta de prier le peuple de pardonner au fils en faveur d'un pere qui n'avoit jamais offensé aucun citoyen. Le respect & la vénération qu'on avoit pour cet illustre vicillard commençoit à adoucir les esprits. Mais Virginius qui avoit résolu de perdre Cé-

son , répondit à Cincinnatus que son fils étoit d'autant plus coupable qu'il n'avoit pas su profiter des exemples d'un pere comme lui. Qu'il nourrissoit dans sa maison le tyran de sa patrie , & que les grands exemples de ses ancêtres devoient lui avoir appris à préférer la liberté publique à ses propres enfants. » Et afin , dit ce Tribun en se tournant vers le peuple , qu'il ne paroisse pas que je veuille en imposer , je consens , si on le veut , qu'on ne parle point ici ni des discours injurieux que Césion a tenus dans nos assemblées contre le peuple , ni des violences qu'il a exercées contre de meilleurs citoyens que lui. Mais je demande que Volscius , mon collègue , soit entendu sur des plaintes particulieres qu'il a à faire contre lui , & j'espère que le peuple ne laissera pas sans vengeance un de ses Magistrats si cruellement outragé. « Pour lors Volscius se levant pour jouer le rôle qu'il avoit concerté avec son collègue : » J'aurois souhaité , dit-il en adressant la parole au peuple , avoir pu porter plutôt mes plaintes de la mort d'un frere très-cher que Césion a tué dans mes bras. Mais la crainte des violences ordinaires du même Césion , & le crédit de sa famille , ne m'ont que trop fait comprendre ce que j'avois à craindre moi-même d'une pareille poursuite. Si je ne viens plus assez à temps pour me rendre son accusateur , du moins ne pourra-t-on pas rejeter le triste témoignage que je rendrai de sa cruauté & de sa tyrannie. «

» Ce fut , continua ce tourbe , sous le consulat de L. Ebutius & de P. Servilius , que revenant un soir , mon frere & moi , de souper chez un de nos amis , nous rencontrâmes proche le quartier où logent les femmes publiques , Césion plein de vin , & accompagné à son ordinaire de plusieurs jeunes Patriciens insolents comme lui , & qui venoient apparem-

ment de faire la débauche ensemble dans ces maisons de prostitution. Ils nous attaquèrent d'abord par des railleries piquantes & par des injures que je crus devoit dissimuler. Mais mon frere, moins patient que moi, leur ayant répondu comme un homme libre & plein de courage devoit faire, Céson tomba aussi-tôt sur lui, & se prévalant de ses forces, il lui donna tant de coups de poings & de pieds, qu'il l'assomma à mes yeux & dans mes bras, sans que je pusse opposer à une si grande violence d'autres armes que des cris & des prieres inutiles. Je ne pus en porter mes plaintes aux deux Consuls qui moururent de la peste la même année. L. Lucretius & T. Veturius leurs successeurs furent long-temps en campagne. Ce ne fut qu'à leur retour que je songeai à former mon action. Mais Céson ayant appris mon dessein, me surprit un soir à l'écart, & il me donna tant de coups que je fus obligé, pour éviter un sort pareil à celui de mon frere, de lui promettre de ne parler jamais de l'une & de l'autre violence. «

Le peuple fut si ému par ce récit, que, sans approfondir la vérité du fait, il alloit condamner sur le champ Céson à perdre la vie ; mais A. Virginus, qui conduisoit toute cette fourberie, voulut la revêtir des apparences de la justice, & faire périr l'accusé par les formes ordinaires. Il demanda qu'attendu que Volscius n'avoit pas ses témoins présents, Céson fût arrêté & mis en prison jusqu'à ce que son crime eût été avéré. T. Quintius, son parent, représenta qu'il étoit inoui dans la République, que, sur une simple accusation, on commençât par arrêter un citoyen peut-être innocent ; & que cette nouvelle forme de procédure donnoit atteinte à la liberté publique. Mais le Tribun soutint que cette précaution étoit nécessaire pour empêcher qu'un aussi grand criminel n'échappât à la justice du peuple. On

agita de part & d'autre cette question avec beaucoup de chaleur & d'animosité. Enfin il fut arrêté que l'accusé demeureroit en liberté, mais sous la caution de dix citoyens, qui s'obligèrent de le représenter le jour qu'il devoit être jugé, ou de payer une amende dont les Tribuns convinrent ensuite avec le Sénat. Césion, quoiqu'innocent, n'osa s'abandonner au jugement du peuple; il sortit de Rome la nuit, s'enfuit & se retira en Toscane. Les Tribuns ayant appris sa fuite, exigèrent l'amende avec tant de rigueur & de dureté, que Quintius, pere de Césion, après avoir vendu la meilleure partie de son bien, fut contraint de se reléguer dans une méchante chaumine qui étoit au-delà du Tibre; & on vit cet illustre Consulaire réduit à cultiver de ses propres mains cinq ou six arpents de terre qui composoient alors tout son bien, & qu'on appela depuis de son nom *les prés Quintiens*.

Après l'exil de Césion, les deux Tribuns se crurent victorieux du Sénat, & se flattoient de voir la loi bientôt établie. Mais comme cette affaire regardoit presque sous les Grands, la Noblesse s'unit encore plus étroitement depuis la disgrâce du fils de Quintius: & si-tôt qu'on proposoit la publication d'un corps de droit, on voyoit s'élever, pour ainsi dire, mille Césions qui tous s'y opposoient avec la même intrépidité. Le temps d'élire de nouveaux Consuls étant arrivé, le Sénat & les Patriciens de concert firent tomber cette dignité à C. Claudius, frere d'Appius dernier mort, parce que, sans avoir rien de sa dureté & de ses manieres hautaines, il n'étoit pas moins attaché aux intérêts de son Ordre. On lui donna pour collègue P. Valerius, qui, entrant dans son second consulat (a), fut nommé pour premier Consul dans cette élection.

(a) *An de Rome 293.*

Les Tribuns s'apperçurent bien par ce concert de toute la Noblesse, que quand même, par différentes accusations, ils feroient périr tous les ans quelque Patricien, ils ne viendroient pas à bout d'un corps où il y avoit autant d'union que de pouvoir. Ainsi, sans s'arrêter davantage à persécuter & à mettre en justice ceux des Patriciens qui se signaloient davantage par leur opposition à la loi, ils formèrent secrètement l'affreux dessein de faire périr tout-d'un-coup la meilleure partie du Sénat, & d'envelopper dans leur ruine tous les Patriciens qui leur étoient odieux & suspects par leur crédit ou par leurs richesses. Pour faire réussir un si détestable projet, leurs émissaires répandirent d'abord parmi le petit peuple des bruits sourds, qu'il se formoit secrètement de grands desseins contre sa liberté. Ces bruits vagues & incertains passant de bouche en bouche, se chargeoient de nouvelles circonstances, toutes plus funestes les unes que les autres, & qui remplirent à la fin la ville d'inquiétude, de trouble & de défiance.

Les Tribuns voyant les esprits prévenus, & dans cette agitation si propres à recevoir la première impression, se firent rendre une lettre en public. Ils étoient dans leur tribunal lorsqu'un inconnu la leur présenta devant tout le peuple : puis il se perdit à l'instant dans la foule. Les Tribuns lisoient ensemble & tout bas cette lettre qu'ils avoient eux-mêmes concertée : & en la lisant ils affectoient un air d'étonnement & de surprise pour exciter la curiosité & l'inquiétude du peuple. Ils se leverent ensuite, & ayant fait faire silence par un Héraut, Virginius adressant la parole à l'assemblée ; » le peuple Ro-  
 » main, dit-il d'un air consterné, est menacé  
 » de la plus grande calamité qui lui puisse arriver :  
 » si les Dieux protecteurs de l'innocence n'eus-  
 » sent découvert les méchants desseins de nos  
 » ennemis, nous étions tous perdus. « Il ajouta

qu'il falloit que les Consuls en fussent instruits ; & qu'il leur rendroit compte ensuite de ce qui auroit été résolu dans le Sénat.

Pendant que ces Magistrats vont trouver les Consuls , leurs émissaires répandus dans l'assemblée , publioient de concert avec eux différents bruits qui n'avoient pour objet que de rendre les Patriciens plus odieux à la multitude. Les uns disoient en général qu'il y avoit long-temps qu'on se doutoit bien qu'il se tramoit de mauvais desseins contre la liberté du peuple ; d'autres , comme mieux instruits , assuroient que les Eques & les Volsques , de concert avec les Patriciens , devoient mettre Césion à leur tête , comme un autre Coriolan , & que , soutenu de leurs forces , il devoit rentrer dans Rome pour se venger de ses ennemis , abolir le Tribunat & rétablir le gouvernement sur ses anciens fondemens , & qu'on rendroit ensuite aux Eques & aux Volsques en reconnoissance de leurs secours , les villes & les terres qu'on leur avoit enlevées. Quelques-uns disoient même qu'il n'étoit pas bien sûr que Césion fût sorti de Rome ; qu'ils avoient entendu dire qu'il étoit caché chez un des Consuls ; que son dessein étoit d'assassiner une nuit les Tribuns dans leurs maisons. Que tous les jeunes Patriciens entroient dans cette conjuration , & que la lettre que les Tribuns venoient de recevoir en contenoit peut-être l'avis & les preuves. Enfin ces créatures des Tribuns ne faisoient exprès que de fâcheux préjugés de cette lettre mystérieuse , pour entretenir toujours les esprits dans la prévention & dans la haine contre le Sénat & les Patriciens.

Les Tribuns étant arrivés au Sénat , Virginius qui portoit la parole , l'adressant aux Consuls & à tous les Sénateurs : » Il y a déjà quelque temps , Peres conscripts , leur dit-il , qu'il s'est répandu dans cette ville des bruits sourds d'une conspiration contre la liberté du peuple.



Mais comme ils étoient sans auteurs , nous les avions regardés comme de vains discours enfantés par la peur & l'oïfiveté. Depuis ce temps-là des avis mieux circonstanciés nous sont venus ; mais comme ils étoient encore sans nom d'auteur , nous n'avions pas cru que cela méritât de vous être rapporté. Cependant , pour ne rien négliger dans une affaire de cette conséquence , nous avons fait secrètement des perquisitions , & il nous étoit revenu assez d'indices d'une conspiration ; mais sans en avoir encore pu découvrir l'objet , le chef & les complices. Il n'y a pas deux heures que nous avons enfin percé cet affreux mystère. Une lettre que nous venons de recevoir dans notre tribunal nous apprend qu'il y a une conjuration , & nous découvre le dessein des conjurés. Les premiers indices qu'on avoit découverts , se trouvent conformes à la lettre d'avis. Dans un péril si imminent , où le temps qu'on emploieroit à délibérer sur la punition du crime seroit presque aussi criminel que le crime même , nous sommes accourus en diligence , suivant notre devoir , pour vous en donner avis , & pour vous révéler des projets que vous ne pourriez entendre sans horreur. «

» Sachez , Peres conscripts , que nous avons reçu une lettre dans laquelle on nous avertit que des personnes distinguées par leur naissance & leurs dignités , que des Sénateurs & des Chevaliers , que le temps ne nous permet pas de nommer , ont résolu d'abolir absolument le tribunal , tous les droits & tous les privilèges du peuple. Que pour faire réussir des desseins si détestables , ils sont convenus que Quintius Césion , à la tête d'un corps d'Eques & de Volsques , s'approcheroit secrètement & de nuit d'une des portes de Rome , que ses complices lui tiendroient ouverte : qu'on l'introduiroit sans bruit dans la ville , & que les principaux

conjurés , partagés en différentes bandes , iroient ; à la faveur des ténèbres , surprendre & attaquer chacun les maisons des Tribuns , & qu'on devoit nous égorger tous dans la même nuit , avec les principaux du peuple & ceux qui dans les assemblées faisoient paroître le plus de zèle pour la défense de la liberté. «

» Nous vous conjurons , Peres conscripts , de ne nous pas abandonner à la fureur de ces scélérats. Pour prévenir leurs mauvais desseins , nous espérons que vous ne vous refuserez pas à un Sénatus-Consulte qui nous autorise d'informer nous-même de cette conspiration , & d'en faire arrêter les chefs. Il est bien juste que les Magistrats du peuple prennent connoissance par eux-mêmes de ce qui regarde le salut mêmes de tout le peuple , & qu'on ne prétende point retarder à l'ordinaire , & par des discours étudiés , ni la délibération , ni l'arrêt que nous demandons. Tout retardement seroit dangereux ; c'est peut-être cette nuit même que doit éclater une si furieuse conspiration , & il n'y a que des conjurés qui puissent s'opposer à la recherche de la conjuration. «

Tous les Sénateurs détestèrent une pareille entreprise ; mais ils étoient partagés sur la réponse qu'on devoit faire à Virginus. Les plus timides craignoient qu'un refus ne fit soulever le peuple , & n'excitât une sédition. Ceux au contraire qui étoient d'un caractère plus ferme , représentoient qu'il n'étoit pas moins dangereux d'accorder un Sénatus-Consulte aux Tribuns , que de donner des armes à des furieux & à des frénétiques qui les tourneroient aussi-tôt contre les principaux du Sénat. Parmi ces différents avis C. Claudius , un des Consuls , se leva , & adressant la parole à Virginus , lui déclara qu'il ne s'opposoit point à l'information qu'il demandoit ; qu'il consentoit même qu'on en donnât la commission à des Magistrats Plébéiens ;

mais qu'il requéroit , avant toute chose , qu'on examinât si la conjuration étoit bien réelle. » Voyons donc , lui dit-il , de qui est cette lettre si mystérieuse que vous avez reçue dans votre tribunal ? Quels sont les Sénateurs & les Chevaliers qui y sont nommés ? Que ne les nommez-vous vous-même ? Il nous reste encore assez de temps pour connoître ces grands coupables. Pourquoi n'avez-vous pas au moins fait arrêter le porteur d'une lettre anonyme qui renfermoit une accusation si atroce contre les premières personnes de la République ? Je ne suis pas moins surpris de ce que vous ne nous avez point fait voir ce rapport admirable qui se trouve entre les indices qui vous ont fait soupçonner qu'il y avoit une conjuration , & la lettre qui vous en découvre les chefs & les complices. Est-il possible que vous ayez pu vous persuader que le Sénat abandonneroit à votre fureur nos plus illustres citoyens sur une simple lettre déstituée de toute espèce de preuves ?

« Oui , Peres conscripts , les Tribuns s'en sont flattés , & la facilité avec laquelle vous venez de souffrir qu'on nous ait enlevé Césion , a fait croire à ces Magistrats séditionnaires que , sous un gouvernement si foible , ils pouvoient tout oser. Voilà le fondement de ce fantôme de conspiration dont on nous a voulu faire peur : & s'il y a quelque péril à craindre pour l'Etat , il ne peut venir que de ces flatteurs du peuple , qui voulant passer pour les défenseurs de la liberté publique , en sont véritablement les ennemis ».

Ce discours prononcé avec fermeté par un Consul dont tout le monde connoissoit la pénétration & la probité , étourdit les Tribuns. Ils sortirent du Sénat couverts de confusion & pleins de fureur. Le peuple les attendoit : ils se rendirent à l'assemblée , où ils se déchaînerent

également contre le Consul & contre tout le Sénat.

Mais C. Claudius les suivit ; il monta le premier à la tribune aux harangues. Animé de cette confiance que donne la vérité , il s'expliqua devant le peuple de la même manière qu'il venoit de faire dans le Sénat ; & il parla avec tant de force & d'éloquence , que les plus gens de bien parmi le peuple demeurèrent convaincus que ce plan secret d'une conjuration dont les Tribuns faisoient tant de bruit , n'étoit qu'un artifice dont ils se servoient pour pouvoir perdre leurs ennemis. Il n'y eut que la plus vile populace qui voulut toujours croire la réalité de cette conspiration imaginaire , qui servoit à repaître son animosité contre les Patriciens ; & les Tribuns l'entretenoient avec soin dans une erreur qui leur donnoit lieu de se faire valoir.

Dans un Etat si rempli de troubles & d'agitations (a) , Rome fut à la veille de passer sous une domination étrangère. Un Sabin seul forma un dessein si hardi ; il s'appelloit Appius Herdonius. C'étoit un homme distingué dans sa nation par sa naissance , par ses richesses & par un grand nombre de clients qui étoient attachés à sa fortune : d'ailleurs ambitieux , hardi , entreprenant , & qui crut qu'il n'étoit pas impossible de surprendre la ville à la faveur des divisions qui régnoient entre le peuple & le Sénat. Il se flattoit de faire soulever tous les esclaves , d'attirer à son parti tous les bannis , & même de faire déclarer le petit peuple en sa faveur , en le flattant de le rendre arbitre des loix du gouvernement. Son dessein étoit , après avoir surpris Rome , de s'en faire le Souverain ; ou de livrer la ville à la communauté des Sabins , en cas qu'il ne pût pas , avec

(a) *An de Rome 293.*

ses propres forces , se maintenir dans son usurpation.

Il communiqua d'abord son dessein à ses amis particuliers. Plusieurs s'attachèrent à sa fortune , dans la vue de s'enrichir du pillage de Rome ; ce fut par leur moyen qu'il rassembla jusqu'à quatre mille hommes , tant de ses clients que d'un grand nombre d'esclaves fugitifs , de bannis & d'aventuriers , auxquels il donna retraite sur ses terres. Il chargea ensuite quelques vaisseaux plats de ces troupes ; & se laissant aller la nuit au courant du Tybre , il aborda avant le jour du côté du Capitole. Il monta sans être aperçu sur la montagne , & à la faveur des ténèbres , il s'empara du Temple de Jupiter & de la forteresse qui y étoit attachée. De-là il se jette dans les maisons voisines , & coupe la gorge à tous ceux qui ne veulent pas se joindre à lui , pendant qu'une partie de ses soldats se retranche & fait des coupures le long de la montagne. Les Romains qui échappent à la première fureur du Sabin , descendent dans la ville , & y portent l'épouvante & la terreur. L'alarme se répand de tous côtés ; les Consuls éveillés par le bruit , & qui ne redoutent pas moins l'ennemi domestique que l'étranger , ignorent si ce tumulte vient du dedans ou du dehors. On commence par mettre des corps-de-garde dans la place & aux portes de la ville. La nuit se passe dans l'inquiétude : enfin le jour fait connoître quel est le chef d'une entreprise si hardie & si surprenante.

Herdonius , du haut du Capitole , arbore un chapeau au bout d'un javelot , comme le signal de la liberté , dans le dessein d'engager les esclaves , qui étoient en très-grand nombre dans la ville , à se rendre auprès de lui. Ses soldats , pour empêcher le peuple de prendre les armes , crient que leur Général n'est venu à Rome que pour délivrer les habitants de la tyrannie du Sénat , pour abolir les usures , & établir des

loix qui fussent favorables au peuple. Les Consuls dès la pointe du jour assemblerent le Sénat : il fut résolu de faire prendre les armes au peuple. Les Tribuns déclarerent qu'ils ne s'y opposeroient pas , pourvu qu'ils fussent quelle seroit la récompense du citoyen & du soldat. » Si vous nous voulez promettre par serment , dirent-ils aux Consuls , après qu'on aura repris le Capitole , de nommer les Commissaires que nous demandons pour l'établissement d'un corps de loix , nous sommes prêts de marcher aux ennemis. Mais si vous êtes toujours inflexibles , nous saurons bien empêcher le peuple d'exposer sa vie pour maintenir un gouvernement si dur & si tyrannique «.

Le Sénat n'apprit qu'avec une vive indignation que les Tribuns missent à prix , pour ainsi dire , le salut de la ville , & les services du peuple. On vit bien qu'ils vouloient se prévaloir de la conjoncture présente. C. Claudius étoit d'avis qu'on se passât plutôt du secours mercénaire du peuple , que de l'acheter à des conditions si odieuses. Il représenta que les Patriciens seuls , avec leurs clients , suffisoient pour chasser l'ennemi. Que si dans la suite on avoit besoin d'un plus grand nombre de troupes , on pourroit appeler les Latins & les autres alliés ; & que dans une extrémité il valoit encore mieux armer leurs esclaves que de recevoir la loi des Tribuns. Mais les Sénateurs les plus âgés , & qui avoient le plus d'autorité dans la compagnie , voyant l'ennemi sur leurs têtes , & craignant qu'on n'introduisît dans la ville les Sabins , les Eques & les Volsques , furent d'avis que , dans un péril si imminent , on ne devoit rien refuser au peuple , pour l'engager à prendre promptement les armes. P. Valerius , premier Consul , qui étoit de ce sentiment , se rendit sur la place ; il promit au peuple que si-tôt qu'on auroit repris le Capitole , & rétabli le calme dans

la ville, il n'empêcheroit point les Tribuns de proposer la loi ; & que pour lui, soit qu'il fût question de l'accepter, soit qu'on voulût la rejeter, il ne consulteroit que le bien seul de ses concitoyens, & qu'il se souviendrait toujours de son nom, comme d'une obligation héréditaire de favoriser les intérêts du peuple dans toutes les choses qui ne seroient pas contraires au bien commun de la République. Le peuple charmé de cette espérance, prit les armes & jura solennellement de ne les point quitter que par ordre des Consuls. Les Romains appelloient cette sorte d'armement du nom de *Tumulte*, parce que les occasions inopinées le faisoient naître : personne n'en étoit exempt. Le chef prononçoit ordinairement ces paroles : *qui voudra sauver la République me suive*. Alors ceux qui s'étoient assemblés, juroient tous ensemble de défendre la République jusqu'à la dernière goutte de leur sang : ce qui s'appelloit *conjurat*ion. Quand le peuple tout armé eut fait ces serments, les deux Consuls, suivant l'usage, tirèrent au sort pour savoir celui qui devoit commander l'attaque. Cet emploi échut à Valerius, pendant que C. Claudius sortit de la ville, à la tête d'un corps de troupes, pour empêcher qu'il ne vînt du secours à Herdonius, ou que les ennemis, pour faire diversion, n'attaquassent quelque autre quartier de la ville. Mais il ne parut point d'autres troupes en campagne qu'une légion que L. Mamilius, souverain Magistrat de Tusculum, conduisoit lui-même au secours des Romains : Claudius la fit passer dans la ville. Valerius se mit à la tête des citoyens & des alliés, & marcha droit aux ennemis. Les Romains & les Tusculans combattirent avec une égale émulation. C'étoit à qui auroit la gloire d'emporter les premiers retranchements. Herdonius soutint leurs efforts avec un courage déterminé : il étoit d'ailleurs favorisé par la supériorité du

poste qu'il occupoit. On se battit long-temps avec beaucoup de fureur & une opiniâtreté égale. Le jour étoit déjà bien avancé sans qu'on put encore distinguer de quel côté étoit l'avantage. Le Consul Valerius , voulant exciter ses soldats par son exemple à faire un nouvel effort , fut tué à la tête de l'attaque. P. Volomnius , personnage consulaire , qui combattoit auprès de lui , fit couvrir son corps , pour dérober aux troupes la connoissance d'une si grande perte. Il les fit combattre ensuite avec tant de courage , que les Sabins furent contraints de lâcher pied , & les Romains emportèrent leurs retranchements avant qu'ils se fussent aperçus qu'ils combattoient sans Général. Herdonius , après avoir perdu la plupart de ses soldats en disputant le terrain pied-à-pied , se voyant sans ressource & forcé par-tout , se fit tuer pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains. Ce qui lui restoit de soldats se passèrent leurs épées au travers du corps : quelques-uns se précipitèrent du haut de la montagne. Ceux que les Romains purent prendre en vie furent traités comme des voleurs. On ne punit pas moins sévèrement les transfuges & les bannis qui s'étoient joints à Herdonius ; & par cette victoire l'ennemi étranger fut chassé de la ville. Mais le domestique y resta toujours le plus fort , & les Tribuns prirent même occasion de cet avantage , & des promesses du Consul Valerius , pour renouveler leurs prétentions & pour exciter de nouveaux troubles.

Ces Magistrats du peuple , ou pour mieux dire , ces chefs éternels de toutes les séditions , fommerent Claudius de faire proposer la loi , & de satisfaire par-là aux mânes de son collègue , qui s'y étoit engagé si solennellement. Le Consul pour rallentir leurs poursuites & gagner du temps , eut recours à différents prétextes. Tantôt il s'excusoit de tenir l'assemblée sur la néces-



sité de purifier le Capitole & de faire des sacrifices aux Dieux. Tantôt il amusoit le peuple par des jeux & des spectacles. Enfin ayant usé de tous ces prétextes , & le voyant pressé par les Tribuns , il déclara que la République , par la mort de Valerius , étant privée d'un de ses chefs , il falloit avant que de songer à établir aucune loi , procéder à l'élection d'un nouveau Consul ; & il désigna le jour que devoient se tenir les comices des centuries. Le Sénat & tout le corps des Nobles & des Patriciens , qui avoient un si grand intérêt de s'opposer à la reception de cette loi , résolurent de substituer à Valerius quelque Consulaire dont le mérite imposât au peuple , & qui sût en même-temps faire échouer la proposition des Tribuns. Ils jetterent les yeux dans ce dessein sur L. Quintius Cincinnatus , pere de Césion , que le peuple venoit de bannir avec tant d'animosité. Et ils prirent si bien leurs mesures , que le jour de l'élection étant arrivé , la premiere classe , composée de dix-huit centuries de cavalerie , & de quatre-vingt d'infanterie , lui donna sa voix. Ce concours unanime de toutes les centuries d'une classe qui surpassoit toutes les autres par le nombre de ses suffrages , lui assura cette dignité , & il fut déclaré Consul en son absence & sans sa participation. Le peuple en fut surpris & effrayé : il vit bien qu'en lui donnant pour souverain Magistrat un Consul irrité de l'exil de son fils , on n'avoit en vue que d'éloigner la publication de la loi. Cependant les députés du Sénat , sans s'arrêter au mécontentement du peuple , furent chercher Quintius à la campagne , où il s'étoit retiré depuis la disgrâce de son fils , & où il cultivoit de ses mains cinq ou six arpents de terre qui lui étoient restés des débris de sa fortune.

Ces députés le trouverent conduisant lui-même sa charrue. Ce fut en le saluant en qualité

de Consul , & en lui présentant le décret de son élection , qu'ils lui apprirent le sujet de leur voyage. Ce vénérable vieillard fut embarrassé sur le parti qu'il avoit à prendre. Comme il étoit sans ambition , il préféroit les douceurs de la vie champêtre à tout l'éclat de la dignité consulaire. Néanmoins l'amour de la patrie l'emportant sur celui de la retraite , il prit congé de sa femme , & lui recommandant le soin de leur ménage : » je crains bien , ma chere Racilia , » lui dit-il , que nos champs ne soient mal cultivés cette année. « On le revêtit en même-temps d'une robe bordée de pourpre , & les Licteurs avec leurs faisceaux , se présentèrent pour l'escorter & pour recevoir ses ordres. C'est ainsi que son mérite & les besoins de l'Etat le ramenerent dans Rome , où il n'étoit point rentré depuis la disgrâce de son fils. Il n'eut pas plutôt pris possession du consulat qu'il se fit rendre compte de tout ce qui s'étoit passé dans l'invasion d'Herdonius. Prenant de-là occasion de convoquer l'assemblée du peuple , il monta à la tribune aux harangues , & sans se déclarer pour le Sénat , ni pour le peuple , il les réprimanda l'un & l'autre avec une égale sévérité. Il reprocha au Sénat que par cette facilité continuelle à se relâcher toujours sur toutes les prétentions des Tribuns , il avoit entretenu l'insolence & la rebellion du peuple. Il dit qu'on ne trouvoit plus dans les Sénateurs cet amour de la patrie & ce désir de la gloire qui sembloient être naturels à leur Ordre. Qu'une timide politique avoit pris la place de l'autorité légitime & de la fermeté qui étoit si nécessaire dans le gouvernement. Il ajouta qu'il régnoit dans Rome une licence effrénée ; que la subordination & l'obéissance sembloient en être bannies. Qu'on venoit de voir , à la honte du nom Romain , des séditeux mettre à prix le salut de leur ville , tout prêts à reconnoître Herdonius pour leur

Souverain ,

Souverain , si on refusoit de changer la forme du gouvernement. » Voilà le fruit , s'écria-t'il , de ces harangues continuelles dont le peuple se laisse enivrer. Mais je saurai bien l'arracher à ces séducteurs qui regnent aujourd'hui dans Rome avec plus d'orgueil & de tyrannie que n'ont jamais fait les Tarquins. Sachez donc , peuple Romain , que nous avons résolu , mon collègue & moi , de porter la guerre chez les Eques & chez les Volſques. Nous vous déclarons même que nous hivernerons en campagne sans rentrer pendant tout notre consulat dans une ville remplie de séditieux. Nous commandons à tous ceux qui ont prêté le serment militaire , de se trouver demain avec leurs armes au lac Regille. Ce sera là le rendez-vous de toute l'armée. «

Les Tribuns lui repartirent d'un air moqueur , qu'il couroit risque d'aller à la guerre seul avec son collègue , & qu'ils ne souffriroient point qu'il se fit aucune levée. » Nous ne manquerons point de soldats , répondit Quintius , & nous avons encore sous nos ordres tous ceux qui à la vue du Capitole ont pris les armes & juré solennellement de ne les quitter que par la permission des Consuls. Si par vos conseils ils refusent de nous obéir , les Dieux vengeurs du parjure sauront bien les punir de leur désertion. « Les Tribuns qui vouloient échapper à un engagement si positif , s'écrierent que ce serment ne regardoit que la personne seule de Valerius , & qu'il étoit enseveli dans son tombeau. Mais le peuple plus simple , & qui ignoroit encore cet art pernicieux d'interpréter les loix de la religion à son avantage , rejetta une distinction si frivole. Chacun se disposa à prendre les armes , quoiqu'avec chagrin. Ce qui augmentoit encore la répugnance , c'est qu'il s'étoit répandu un bruit que les Consuls avoient donné des ordres en secret aux Augures de

se trouver de grand matin au bord du lac. On soupçonnoit qu'ils y vouloient tenir une assemblée générale, & qu'on pourroit bien y casser tout ce qui avoit été fait dans les précédentes en faveur du peuple, sans qu'il pût alors se prévaloir du secours & de l'opposition de ses Tribuns, dont l'autorité & les fonctions se bornoient à un mille de Rome; en sorte que s'ils se fussent trouvés dans cette assemblée ils n'y auroient pas eu plus de considération que de simples Plébéiens, & qu'ils auroient été également soumis à l'autorité des Consuls.

Quintius, pour tenir le peuple en respect, publioit encore exprès qu'à son retour il ne convoqueroit point d'assemblée pour élire de nouveaux Consuls; & qu'il étoit résolu de nommer un Dictateur, afin que les séditieux apprissent par leur châtimement que toutes les harangues des Tribuns ne seroient pas capables de mettre à couvert des jugements sans appel du souverain Magistrat.

Le peuple qui jusqu'alors n'avoit fait la guerre que contre des ennemis voisins de Rome, accoutumé à revenir dans sa maison à la fin de chaque campagne, fut consterné d'un dessein qui l'exposoit à passer l'hiver sous des tentes. Les Tribuns n'étoient pas moins alarmés par la crainte d'une assemblée hors de Rome, où il se pouvoit prendre des résolutions contraires à leurs intérêts. Les uns & les autres intimidés par la fermeté des Consuls, eurent recours au Sénat: les femmes & les enfants tout en larmes, conjurerent les principaux Sénateurs d'adoucir Quintius & d'obtenir de ce sévère Magistrat que leurs maris & leurs peres pussent revenir chez eux à la fin de la campagne. L'affaire fut mise dans une espece de négociation. C'étoit le point où le Consul par cette sévérité affectée, mais nécessaire, avoit voulu amener les Tribuns. Il se fit comme un traité provisionnel entr'eux.

Quintius promet de ne point armer & de ne point faire hiverner les troupes en campagne s'il n'y étoit forcé par quelques nouvelles incursions des ennemis ; les Tribuns de leur côté s'engagerent à ne point faire au peuple aucune proposition touchant l'établissement des loix nouvelles.

Quintius , au lieu de faire la guerre , employa tout le temps de son Consulat à rendre justice aux particuliers. Il écoutoit tout le monde avec bonté : il examinoit avec attention le droit des parties , & rendoit ensuite des jugemens si équitables , que le peuple , charmé de la douceur de son gouvernement , sembloit avoir oublié qu'il y eût des Tribuns dans la République.

Malgré une conduite si pleine de modération & d'équité , Virginius , Volscius & les autres Tribuns , employoient tous leurs soins pour se faire perpétuer dans le tribunat , sous prétexte que le peuple avoit besoin de leur zele & de leur capacité pour faire recevoir la proposition de Terentillus. Le Sénat qui prévoyoit les abus qui pouvoient s'ensuivre de cette Magistrature perpétuelle , fit une Ordonnance qui défendoit qu'aucun citoyen concourût dans les élections deux ans de suite pour la même charge. Mais malgré une constitution si nécessaire pour la conservation de la liberté , ces Tribuns , accoutumés à la douceur du commandement , firent tant de brigues qu'on les continua dans le même emploi pour la troisième fois. Le Sénat , qui croyoit tout avoir à craindre de ces esprits séditieux , sans avoir égard au décret qu'il venoit de rendre , vouloit de son côté continuer aussi Quintius dans le Consulat ; mais ce grand homme s'y opposa hautement : il représenta avec beaucoup de gravité aux Sénateurs le tort qu'ils se faisoient de vouloir violer eux-mêmes leurs propres ordonnances. Que rien ne marquait davantage la foiblesse du gouvernement que

cette multitude de loix nouvelles qu'on proposoit tous les jours , & qu'on n'observoit pas. Que c'étoit par une conduite si inconstante qu'ils s'attiroient justement le mépris de la multitude. Le Sénat également touché de la sagesse & de la modération de Quintius , revint à son avis. On procéda à l'élection (a) : Q. Fabius Vibulanus & L. Cornelius Maluginensis furent nommés Consuls pour l'année suivante. A peine Quintius fut-il sorti de charge qu'il retourna à sa campagne pour y reprendre ses travaux & ses occupations ordinaires.

Après son départ les amis de sa maison , & entr'autres A. Cornelius & Q. Servilius , Questeurs cette année , indignés de l'exil injuste de Césion , citerent en jugement M. Volscius , son accusateur & l'auteur de la persécution. Ces deux Questeurs , par le pouvoir attaché à leurs charges , convoquerent l'assemblée du peuple. Ils produisirent différents témoins , dont les uns déposoient avoir vu Césion à l'armée le jour même que Volscius prétendoit qu'il avoit tué son frere dans Rome ; d'autres rapportoient que ce frere de Volscius étoit mort d'une maladie de langueur qui avoit duré quelques mois , & qu'il n'étoit point sorti de sa maison depuis qu'il étoit tombé malade. Ces faits & beaucoup d'autres étoient attestés par un si grand nombre de gens de bien , qu'on ne pouvoit plus douter de la malice & de la calomnie de Volscius. Mais les Tribuns , collegues & complices de Volscius , arrêterent ces poursuites , sous prétexte qu'ils ne vouloient pas souffrir qu'on prît les voix sur aucune affaire avant que le peuple eût donné ses suffrages au sujet des loix proposées. Le Sénat se servit à son tour du même prétexte ; & si-tôt qu'on parloit de cinq Commissaires que les Tribuns demandoient , il faisoit revivre

(a) *An de Rome 294.*

l'affaire de Volscius. Le consular de Fabius & de Cornelius se passa dans ces oppositions réciproques.

La guerre se ralluma (a) sous celui de C. Nantius & de L. Minutius, leurs successeurs. Les Sabins & les Eques renouvelèrent leurs irruptions. Nantius marcha contre les Sabins, les battit, & entra sur leur territoire, où il mit tout à feu & à sang. Minutius n'eut pas un si heureux succès contre les Eques. Ce Général timide, & qui songeoit moins à vaincre qu'à n'être pas vaincu, se laissa pousser par les ennemis dans des défilés, où il avoit à dos, à droite & à gauche, des montagnes qui couvroient à la vérité son camp, mais aussi qui l'empêchoient d'en sortir. Ces lieux escarpés n'avoient qu'une issue; les Eques prévirent les Romains & s'en emparèrent. Ils s'y fortifierent ensuite de maniere qu'ils ne pouvoient être forcés à combattre: ils tiroient facilement leurs vivres & les fourrages par leurs derrieres, pendant que l'armée Romaine, enfermée dans les détroits de ces montagnes, manquoit de tout. Quelques cavaliers, qui à la faveur des ténèbres traverserent le camp ennemi, en porterent la nouvelle à Rome. Ils dirent que l'armée investie de tous côtés, & comme assiégée, seroit obligée, faute de vivres, de mettre les armes bas, si on ne lui donnoit un prompt secours. Quintius Fabius, Gouverneur de la ville, dépêcha aussi-tôt un courrier à l'autre Consul pour lui apprendre l'extrémité où se trouvoit son collegue. Nantius ayant laissé son armée sous les ordres de ses Lieutenants, partit secretement & se rendit en diligence à Rome. Il arriva la nuit; & après avoir conféré sur le champ avec les principaux du Sénat, on convint qu'il falloit dans cette occasion avoir recours au remede dont on se servoit dans

(a) *An de Rome 295.*

les plus grandes calamités , c'est-à-dire , à l'élection d'un Dictateur. Le Consul , selon le droit attaché au consulat (a) , nomma L. Quintius Cincinnatus , & il s'en retourna aussi-tôt avec la même diligence se mettre à la tête de son armée. Le Gouverneur de Rome envoya à Quintius le décret du Consul : on trouva ce grand homme , comme la première fois , cultivant de ses propres mains son petit héritage. Les députés , en lui annonçant sa nouvelle dignité , lui présentèrent vingt-quatre Licteurs armés de haches d'armes entrelassées dans leurs faisceaux , espèce de gardes des anciens Rois de Rome , dont les Consuls avoient retenu une partie , mais qui ne portoient de haches d'armes dans la ville que devant le seul Dictateur. Le Sénat ayant appris que Quintius approchoit , lui envoya un bateau dans lequel il passa le Tibre : se trois enfants , ses amis & les premiers du Sénat furent le recevoir à la sortie du bateau , & le conduisirent jusqu'à sa maison. Le Dictateur nomma le lendemain pour Général de la cavalerie T. Tarquitius , Patricien d'une rare valeur ; mais qui , pour n'avoir pas eu le moyen d'acheter & de nourrir un cheval , n'avoit encore servi que dans l'infanterie. Ainsi toute l'espérance de la République se trouvoit renfermée dans un vieillard qu'on venoit de tirer de la charrue , & dans un fantassin à qui on confioit le commandement général de la Cavalerie.

Mais ces hommes qui se faisoient honneur de la pauvreté , n'en montroient pas moins de hauteur & de courage dans le commandement. Le Dictateur fit fermer les boutiques , & ordonna à tous les habitants qui étoient encore en âge de porter les armes , de se rendre avant le coucher du soleil dans le Champ de Mars , chacun avec douze pieux & des vivres pour cinq jours. Il se

(a) *An de Rome* 295.



mit ensuite à la tête de ces troupes , & arriva avant le jour assez près du camp ennemi. Il alla le reconnoître lui-même , autant que les ténèbres le pouvoient permettre. Ses soldats par son ordre poussèrent de grands cris pour avertir le Consul de l'arrivée du secours ; ils se retranchèrent , & fortifièrent ces retranchements par une palissade faite des pieux qu'ils avoient apportés de Rome ; & ces retranchements servoient en même-temps à enfermer le camp ennemi. Le Général des Eques , appelé Grechus Duilius , entreprit , malgré les ténèbres , d'interrompre ce travail. Ses troupes s'avancèrent , mais avec cette crainte & cette inquiétude que cause toujours la surprise de la nuit. Quintius qui avoit prévu cette attaque , lui opposa une partie de son armée , pendant que l'autre continuoit à se retrancher. Le bruit des armes & les cris des combattants rendirent le Consul encore plus certain du secours. Il attaqua de son côté le camp des Eques , moins dans l'espérance de l'emporter que pour faire diversion. Cette seconde attaque attira de ce côté-là une partie des Eques , & donna le temps au Dictateur d'achever ses retranchements : en sorte que les ennemis au point du jour se virent à leur tour assiégés par deux armées. Le combat se renouvela avec le retour de la lumière. Le Dictateur & le Consul attaquèrent alors avec toutes leurs forces le camp ennemi. Quintius trouva l'endroit de son attaque moins fortifié , parce que le Général des Eques n'avoit pas cru avoir à se défendre de ce côté-là ; il ne fit qu'une foible résistance : & comme il craignoit d'être emporté l'épée à la main , il eut recours à la négociation. Il envoya des députés au Consul qui , sans les entendre , les renvoya au Dictateur. Ces députés s'étant présentés à lui malgré la chaleur de l'action , le conjurèrent d'arrêter l'impétuosité de ses soldats , & de ne pas mettre sa gloire à faire périr presque toute

une nation ; & ils offrirent d'abandonner leur camp & de se retirer sans bagage , sans habits , sans armes. Quintius leur répondit avec fierté qu'il ne les estimoit pas assez pour croire que leur mort fût de quelque conséquence à la République ; qu'il leur laissoit volontiers la vie ; mais qu'il vouloit que leur Général & les principaux Officiers restassent prisonniers de guerre , & que tous les soldats passassent sous le joug , sinon qu'il alloit les faire tailler tous en pièces. Les Eques environnés de toutes parts se soumirent à toutes les conditions qu'il plut à un ennemi victorieux de leur imposer. On fixa deux javelines en terre , & une troisieme fut attachée de travers sur la pointe des deux premieres. Tous les Eques nus & désarmés passerent sous le portique militaire : espece d'infamie que les victorieux imposent à des vaincus qui ne pouvoient ni combattre ni se retirer. On livra en même-temps aux Romains le Général & les Officiers , qui furent réservés pour servir au triomphe du Dictateur.

Quintius abandonna le pillage du camp ennemi à l'armée qu'il avoit amenée de Rome , sans en rien retenir pour lui , & sans vouloir souffrir que les troupes du Consul , qu'il venoit de dégager , y prissent part : » Soldats , leur dit-il avec sévérité , vous qui avez été à la veille de devenir la proie de vos ennemis , vous ne paragerez point leurs dépouilles. « Puis se tournant vers le Consul ; » & vous Minutius , ajouta-t'il , vous ne commanderez plus en chef à ces Légions jusqu'à ce que vous ayez fait paroître plus de courage & de capacité. « Ce châtiment militaire ne diminua en rien du respect & de la reconnoissance de ces troupes pour leur libérateur , & le Consul & ses soldats lui décernerent une couronne d'or du poids d'une livre , comme à celui qui avoit sauvé la vie & l'honneur à ses concitoyens.

Le Sénat ayant reçu les nouvelles de la victoire que le Dictateur venoit de remporter , & le partage judicieux qu'il avoit fait des dépouilles des ennemis , honteux , pour ainsi dire , qu'un si grand Capitaine vieillît dans la pauvreté , lui fit dire qu'il entendoit qu'il prît une part considérable dans le butin qu'il avoit fait sur les ennemis. Il voulut même lui adjuger une portion des terres conquises sur les Eques , avec le nombre d'esclaves & de bestiaux nécessaires pour les faire valoir. Mais Quintius crut devoir un plus grand exemple à sa patrie. Il préféra cette pauvreté , qu'il regardoit comme l'asyle & le soutien de la liberté , à toutes les richesses qu'on lui offroit ; persuadé qu'il n'y a rien de plus libre & de plus indépendant qu'un citoyen qui , sans attendre des autres , tire toute sa subsistance de son propre fonds ou de son travail.

Ce grand homme en moins de quinze jours dégagea l'armée du Consul , vainquit celle des ennemis , & rentra triomphant dans Rome. On menoit devant son char le Général ennemi & un grand nombre d'Officiers chargés de chaînes & qui faisoient le principal ornement de son triomphe. Les soldats Romains le suivoient couverts de chapeaux de fleurs , & célébant sa victoire par des chansons militaires. Il abdiqua ensuite la dictature , le seizieme jour qu'il en avoit été revêtu , quoiqu'il eût pu retenir cette dignité pendant six mois. Une telle modération augmenta encore sa gloire & l'affection de ses citoyens.

Les amis de sa maison se prévalant de cette conjoncture , obtinrent enfin qu'avant son abdication on jugeât Volscius , l'accusateur de Quintius Césion son fils. L'assemblée se tint à ce sujet ; le délateur convaincu de calomnie & de faux témoignage fut condamné à un exil perpétuel ; Césion fut rappelé , & les Tribuns , qui voyoient que le peuple adoroit son pere , n'e-

serent s'opposer à un jugement si équitable. Quintius content du retour de son fils , & couvert de gloire , s'arracha aux applaudissements des Romains , & retourna s'ensevelir dans sa chaumine , où il reprit ses travaux ordinaires.

Il n'y fut pas long-temps , de nouveaux troubles (a) qu'exciterent les Tribuns du peuple au sujet de la publication de la loi *Terentilla* , pour se venger du retour de Céson , obligèrent le Sénat de rappeler son pere pour l'opposer à ces Magistrats séditieux. Les Sabins & les Eques , sous le consulat de C. Horatius & de Q. Minucius , venoient de faire à leur ordinaire des courses jusqu'aux portes de Rome. Le Sénat ordonna aussi-ôt que les deux Consuls marcheroient incessamment contre les ennemis. La conduite de l'armée destinée contre les Eques échut par le sort à Horatius , & Minucius fut chargé du commandement de celles qu'on devoit opposer aux Sabins. Mais quand il fut question de faire prendre les armes au peuple , les Tribuns s'y opposerent , & ils protestèrent à leur ordinaire qu'ils ne souffriroient point qu'aucun Plébéien donnât son nom pour aller à la guerre , qu'on n'eût procédé auparavant à l'élection des Commissaires. Les Consuls , qui voyoient avec douleur les ennemis ravager impunément le territoire de Rome convoquerent le Sénat pour tâcher de faire lever ces oppositions. Quintius qui étoit revenu de sa campagne , représenta avec sa fermeté ordinaire , qu'au lieu de perdre le temps à disputer contre les Tribuns , il falloit marcher incessamment aux ennemis ; que si le peuple , toujours séduit par ses Tribuns , persistoit dans la désobéissance , il étoit d'avis que le Sénat entier , les Patriciens , avec leurs amis & leurs clients , prissent les armes ; que malgré les Tribuns ils seroient suivis de tous

(a) *An de Rome 296.*

les gens de bien qui aimeroient sincèrement leur patrie : qu'il étoit prêt , quoiqu'accablé d'années , d'en donner le premier l'exemple , & qu'ils trouveroient dans le combat ou une victoire glorieuse , ou une mort honorable.

Tout le Sénat applaudit à un sentiment si généreux. Ces vénérables vieillards coururent dans leurs maisons prendre les armes ; & suivis de leurs enfants , de leurs clients & de leurs domestiques , ils se rendirent sur la place où le Consul C. Horatius avoit convoqué l'assemblée. Le peuple y étoit accouru , & paroissoit touché d'un spectacle si nouveau. Le Consul lui représenta que tant d'illustres personnages aimoient mieux s'exposer à une mort presque certaine que de souffrir plus long-temps les ennemis aux portes de Rome , & qu'il exhortoit tous les bons citoyens de se joindre à eux pour venger la gloire du nom Romain. Mais Virginius , qui depuis cinq ans s'étoit fait continuer dans le tribunat , crioit avec beaucoup de véhémence qu'il ne souffriroit point que le peuple prît les armes qu'on n'eût auparavant terminé l'affaire qui concernoit les loix. Le Consul se tournant vers ce Tribun avec un visage rempli d'indignation : » il faut convenir , lui dit-il , que vous faites une action bien héroïque & digne de votre conduite ordinaire , d'entretenir éternellement la division entre le peuple & le Sénat ; mais ne croyez pas que vos cris & vos oppositions nous fassent abandonner la République fondée sur de si heureux auspices : sachez , Virginius , & vous autres Tribuns , que ces illustres vieillards que vous voyez courbés par le nombre des années , plutôt que sous le poids de leurs armes , vont combattre généreusement contre les ennemis du nom Romain , pendant que vous autres , intrépides défenseurs des droits du peuple , vous demeurerez cachés derrière nos murail-

les , & que , comme des femmes timides , vous attendrez avec inquiétude l'événement de la guerre. Si ce n'est peut-être que vous vous flattez , après que le sort journalier des armes vous aura défait du Sénat , de la Noblesse Romaine , que les ennemis victorieux , pour récompense de votre lâcheté , vous laisseront jouir paisiblement de la tyrannie que vous avez usurpée , & qu'ils ne voudront point détruire Rome , quoiqu'ils y trouverent par-tout des monuments & des trophées de leurs anciennes défaites. «

» Mais quand même , à votre considération , ils l'épargneroient , sachez que nos femmes & nos enfants , après avoir perdu leurs peres , leurs maris & tout ce qu'elles avoient de plus cher , auront assez de courage pour ne vouloir pas nous survivre : qu'elles sont bien résolues de mettre le feu par-tout , & de s'ensévelir elles-mêmes sous les ruines de leur patrie. Tel est , Romains , ajouta le Consul , le triste avenir que nous annoncent vos perpétuelles dissensions. «

Le peuple s'attendrit à un discours si touchant ; tout le monde versoit des larmes. Le Consul les voyant émus & se laissant emporter lui-même à sa douleur : » n'avez-vous point de honte , ajouta-t-il , de voir ces illustres vieillards , ces Sénateurs que vous appelez vos peres , se dévouer généreusement à une mort certaine pour un peuple rebelle & insolent ? Méritez-vous le nom de Romains , & ne devriez-vous pas vous cacher , infideles que vous êtes à votre patrie , déserteurs de ses armées , & plus ennemis de vos Généraux que les Eques & que les Sabins. «

Virginius s'apercevant que le discours du Consul faisoit impression sur la multitude , crut devoir s'accommoder au temps , & prenant des manieres plus adoucies : » nous ne vous abandonnerons jamais , Peres conscripts , dit-il ,

& nous ne sommes pas capables de trahir les intérêts de notre patrie. Nous voulons vivre & mourir avec vous : la mort ne nous peut être que douce en combattant sous de si dignes chefs pour la défense commune de notre patrie. Il est vrai que, citoyens du même Etat & ayant tous contribué également & au prix de notre sang à établir la liberté, nous avons demandé des loix supérieures à l'autorité du Sénat, & qui en prescrivissent l'étendue & les bornes. N'est-ce pas la constitution essentielle de tout Etat Républicain, que personne n'y soit sujet que de la loi, & que la loi soit plus puissante que les Magistrats ? Cependant si vous persistiez à vouloir retenir les anciennes coutumes, je consens en mon particulier de ne vous en plus parler, je leverai même mon opposition, & je suis prêt d'exhorter le peuple à prendre les armes & à vous suivre ; pourvu que vous lui accordiez une grace qui lui sera utile, sans être préjudiciable à votre autorité. «

Le Consul lui répondit que si sa demande étoit juste, le peuple trouveroit toujours le Sénat disposé à le favoriser, & qu'il pouvoit expliquer avec confiance ses intentions. Virginius ayant conféré un moment avec ses collègues, repartit qu'il souhaitoit de pouvoir s'expliquer dans le Sénat. Les Consuls s'y rendirent aussi-tôt : Virginius les suivit, il portoit avec lui le décret original qui avoit été fait pour la création des Tribuns. Ayant été admis dans l'assemblée, il en fit la lecture avec la permission des Consuls, & ajouta : » tout ce que le peuple vous demande par ma bouche, Peres conscriptis, c'est qu'il vous plaise joindre cinq Tribuns aux premiers qui ont été établis sur le Mont-Sacré ; en sorte que désormais les cinq premières classes aient chacune deux Tribuns. « Virginius se retira ensuite pour laisser

délibérer le Sénat sur sa proposition , Caius Claudius s'opposa hautement à cette nouvelle demande. Il représenta à l'assemblée qu'en ajoutant cinq Tribuns aux cinq anciens , c'étoit multiplier le nombre de ses ennemis ; qu'on alloit insensiblement former un second Sénat , qui n'auroit pour objet que de ruiner l'autorité du premier. Mais Quintius envisagea cette affaire par un autre côté : il soutint au contraire qu'en multipliant le nombre des Tribuns il seroit plus aisé d'introduire parmi eux la division. Qu'il s'en trouveroit toujours quelqu'un moins féditieux , qui , par considération pour le Sénat , & peut-être par des sentiments de jalousie s'opposeroit aux entreprises des autres , ce qui suffisoit pour en éluder l'effet. Qu'on devoit se tenir bien heureux qu'ils renonçassent à ce prix aux Loix nouvelles qu'ils demandoient avec tant d'instance ; & que personne n'ignoroit qu'en matière de gouvernement , tout changement dans les loix ébranloit un Etat jusques dans ses fondemens. L'avis de ce grand homme passa à la pluralité des voix. On fit rentrer Virginius : le premier Consul lui déclara que le Sénat (a) lui accordoit sa demande. Il fut lui faire valoir cette nouvelle grace en des termes convenables à la dignité du Corps dont il étoit le chef ; & le Sénat & le peuple réunis dans un même sentiment , concoururent également , quoique par des vues opposées , à l'augmentation du nombre des Tribuns.

Le Sénat ne fut pas long-temps sans éprouver que la complaisance qu'il avoit eue pour les dernières demandes du peuple ne servoit qu'à faire naître de nouvelles prétentions. En effet , les Tribuns devenus encore plus audacieux par leur nombre , proposerent qu'on abandonnât au peuple le Mont - Aventin , ou du moins la



partie de cette montagne qui n'étoit point occupée par des Patriciens. L. Icilius , chef du College des Tribuns , représenta que le fond de cette montagne appartenoit à la République ; que quelques Patriciens en avoient à la vérité acheté des cantons ; mais que d'autres s'étoient emparés par une pure usurpation des endroits qu'ils occupoient. Que ce qui restoit de ce terrain étant inculte & inhabité , il demandoit qu'on le donnât gratuitement au peuple , qui , devenant plus nombreux de jour en jour , ne trouvoit plus où se loger. Il proposoit en même-temps qu'on confirmât aux Patriciens la possession des endroits dont ils justifieroient l'acquisition , & qu'on en exclût ceux de cet ordre qui y auroient bâti sans titres valables , en leur rendant le prix des maisons qu'ils y auroient fait construire.

Il n'y avoit rien en apparence que de juste dans cette proposition. C'étoit d'ailleurs un petit objet : mais M. Valerius & Sp. Virginus , les Consuls de cette année (a) , craignant que de ce partage du Mont-Aventin le peuple ne s'en fit un droit pour renouveler ses anciennes prétentions au sujet de terres des conquêtes , différèrent de convoquer le Sénat pour laisser tomber insensiblement cette nouvelle proposition. Icilius s'étant aperçu de cette affectation des Consuls à éloigner toute convocation du Sénat , par une entreprise qui n'avoit point d'exemple , leur envoya un Appariteur pour leur commander de sa part de convoquer sur le champ le Sénat , & de s'y rendre eux-mêmes sans retardement.

Les Consuls justement indignés de l'audace du Tribun , & du manque de respect de l'Appariteur , firent chasser honteusement ce porteur de message , qui essuya même par leur or-

dre quelques coups de bâton que lui donna un des Licteurs des Consuls. C'en fut assez pour exciter des harangues séditieuses du Tribun, qui ne demandoit qu'un prétexte pour pouvoir se déchaîner contre le Sénat. Il représenta au peuple que, dans la personne de son Appariteur, on avoit violé les droits sacrés du tribunat ; il fit arrêter le Licteur des Consuls, & vouloit le faire mourir comme un sacrilège & comme un homme dévoué aux Dieux infernaux. Les Consuls, quoique les premiers Magistrats de la République, ne purent l'arracher des mains de ceux qui étoient ses Juges & ses parties.

Le Sénat tâcha de gagner quelqu'un des Tribuns qui pût s'opposer à cette fureur d'un de ses collègues ; mais Icilius avoit pris les devants, & il avoit représenté si vivement à tout le college des Tribuns que la puissance & la force de leur charge consistoit dans leur union, qu'ils étoient convenus qu'aucun ne formeroit d'opposition à ce qui auroit été arrêté entr'eux à la pluralité des voix. Ainsi le malheureux Licteur se voyoit à la veille de périr pour avoir obéi trop ponctuellement aux ordres des Consuls. Il fallut pour le sauver que le Sénat entrât en composition avec les Tribuns. Le Licteur fut à la vérité mis en liberté ; mais il fallut céder le Mont-Aventin au peuple, par un Sénatus-Consulte ; & ce qui fit une breche considérable à l'autorité des Consuls, c'est que les Tribuns, à l'exemple d'Icilius, se maintinrent dans la possession de convoquer le Sénat, eux qui dans leur institution n'osoient entrer dans un lieu si respectable, s'ils n'y étoient appelés, & qui attendoient sous un portique les ordres de la compagnie comme de simples Officiers.

Ils n'en demeurèrent pas là, & Icilius, le plus hardi & le plus entreprenant des Tribuns, ayant été continué dans cette Magistrature pour l'année suivante, fit dessein d'assujettir les Con-

suls mêmes sous son empire , & d'obliger ces premiers Magistrats de la République , quoique revêtus de la souveraine puissance , de subir le jugement de l'assemblée du peuple.

T. Romilius & C. Veturius , qui étoient Consuls cette année (a) , ayant reconnu que l'intérieur de l'Etat n'étoit jamais plus tranquille que quand on portoit ses armes au-dehors , résolurent de faire la guerre aux Eques & aux Sabins , pour se venger de leurs brigandages & de leurs irruptions continuelles. Il étoit question de lever des troupes & de faire sortir les Légions de Rome. Les Consuls , mais Romilius sur-tout , Magistrat naturellement fier & sévère , leverent ces troupes , & procédèrent à l'enrôlement des Plébéïens avec une rigueur peu convenable à la disposition présente des esprits. Ils n'admettoient aucune excuse , & ils condamnoient à de grosses amendes ceux qui ne se présentoient pas aussi-tôt qu'ils étoient appelés. Romilius en fit même arrêter plusieurs qui , sous différents prétextes , vouloient se dispenser de marcher cette année en campagne. Les Tribuns ne manquèrent pas de prendre leur défense , & ils tentèrent d'enlever ces prisonniers des mains des Licteurs. Les Consuls s'avancèrent pour soutenir l'exécution de leur Ordonnance ; les Tribuns irrités de leur opposition , & soutenus de la populace en furie , furent assez hardis pour vouloir arrêter les Consuls mêmes , & pour commander aux Ediles de les conduire dans les prisons publiques. Cet attentat contre les souverains Magistrats de la République augmenta le tumulte ; les Patriciens indignés de l'audace & de l'insolence de ces Tribuns , se jettent dans la foule , frappent indifféremment tout ce qui leur fait résistance , dissipent l'assemblée & obligent les Tribuns , après avoir été

(a) *An de Rome 298.*

bien battus , à s'enfuir comme les autres. Ceux-ci confus & irrités du mauvais succès de leurs entreprises , convoquerent l'assemblée pour le jour suivant , & ils eurent soin d'y faire venir la plupart des Plébéïens de la campagne. L'assemblée fut nombreuse ; les Tribuns se voyant les plus forts , firent citer les deux Consuls , comme ils auroient pu faire de simples particuliers ; & l'Appariteur les somma de venir rendre compte devant l'assemblée du peuple de ce qui s'étoit passé dans la place le jour précédent ; les Consuls rejetterent la citation avec mépris. Pour lors les Tribuns , qui se flattoient que le Sénat les obligerait , comme Coriolan & Césion , à reconnoître l'autorité de l'assemblée du peuple & à se soumettre à son jugement , se rendirent au Palais. Après avoir été introduits dans le Sénat , ils demanderent justice de la violence qu'ils prétendoient que les Consuls leur avoient faite. Ils ajouterent qu'on venoit dans leurs personnes de violer les loix sacrées du tribunat ; qu'ils espéroient que le Sénat ne laisseroit pas un si grand crime sans punition , & qu'ils requéroient avant toute chose , ou que les Consuls se purgeassent par serment d'avoir eu part au dernier tumulte , ou , si un juste remords les empêchoit de faire ce serment , qu'ils fussent condamnés par un Sénatus-Consulte à se présenter devant l'assemblée du peuple , & à en subir le jugement. Romilius prit la parole , & leur reprocha avec beaucoup de hauteur , qu'eux seuls en empêchant la levée des soldats étoient les auteurs de ce tumulte ; qu'ils avoient porté leur audace jusqu'à vouloir faire arrêter les Consuls , les souverains Magistrats de la République ; qu'ils osoient encore les menacer en plein Sénat de leur faire subir le jugement du peuple eux qui n'y pouvoient pas traduire le dernier des Patriciens sans un Sénatus-Consulte exprès. Mais qu'il leur déclaroit que s'ils étoient assez

hardis pour pousser plus loin une entreprise si odieuse, il feroit prendre sur le champ les armes à tout le corps des Patriciens ; qu'il se rendroit à leur tête dans la place ; qu'il chargeroit tout ce qui se présenteroit devant lui, & que peut-être il les feroit repentir d'avoir abusé de la patience du Sénat, & d'avoir porté trop loin une audace qui n'avoit plus de bornes.

Ces disputes allerent si loin, que la nuit survint avant que le Sénat eût pu rien statuer sur cette affaire : & la plupart des Sénateurs ne furent pas fâchés que ces plaintes & ces reproches réciproques eussent consumé le temps de l'assemblée, pour n'être point obligés de décider entre les Consuls & les Tribuns, & surtout pour éviter par leurs refus de fournir aux derniers le prétexte qu'ils cherchoient d'exciter une nouvelle sédition.

Les Tribuns voyant bien que le Sénat traîneroit l'affaire en longueur, convoquerent le lendemain l'assemblée du peuple, auquel ils firent leur rapport de ce qui s'étoit passé dans le Sénat. Ils déclarerent qu'il ne falloit point attendre de justice d'un corps où leurs ennemis dominoient, & qu'ils alloient abdiquer le tribunat & déposer la magistrature, si le peuple ne prenoit des résolutions pleines de vigueur & si nécessaires pour la conservation de leurs dignités.

Les plus mutins parmi les Plébéïens opinerent à se retirer une seconde fois sur le Mont-Sacré, à s'y rendre tous en armes, & de là commencer la guerre contre les Patriciens. D'autres en apparence plus modérés, mais qui étoient seulement retenus par la crainte d'une guerre civile, proposerent que, sans prendre les armes & sans solliciter plus long-temps un Sénatus-Consulte, le peuple de sa seule autorité fit le procès aux Consuls, & les condannât à une grosse amende. Enfin ceux qui n'avoient pas en-

core perdu entièrement tout le respect qui étoit dû aux premiers Magistrats de la République , représenterent qu'il étoit inoui qu'on eût jamais entrepris dans une assemblée du peuple de faire le procès aux deux Consuls dans l'année même du consulat , & sur-tout sans la participation du Sénat. Qu'une pareille démarche leur paroîssoit bien hardie ; qu'ils ne doutoient point qu'elle n'excitât de nouveaux tumultes , qui à la fin pourroient produire une guerre civile. Que le succès en étoit incertain ; qu'il étoit même à craindre , si les Patriciens avoient l'avantage , qu'ils ne ruinaient entièrement l'autorité du peuple , pour se venger de ceux qui l'auroient voulu pousser trop loin. Qu'ainsi ils étoient d'avis qu'on fûrât toute procédure contre les Consuls jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de charge ; & qu'en attendant on poursuivît seulement les particuliers qui avoient fait paroître plus de chaleur pour leurs intérêts.

De ces trois avis différens , les Tribuns s'arrêtèrent au second qui leur paroîssoit le plus sûr & le plus prompt pour satisfaire leur ressentiment , & ils indiquèrent une assemblée où le peuple à leur requisiion devoit condamner les Consuls à l'amende. Mais les Tribuns s'étant apperçus , après que la première chaleur des esprits fut apaisée , que le peuple faisoit paroître moins d'empressement pour une affaire qu'il regardoit comme particulière à ces Magistrats , ils résolurent pour assurer mieux leur vengeance , de la différer , & même de la revêtir du prétexte ordinaire des intérêts du peuple , sans y mêler le différent qu'ils avoient avec les Consuls. Ainsi le jour marqué pour l'assemblée étant arrivé , Ilcius qui portoit la parole pour ses collègues , déclara que le college des Tribuns , à la priere & à la considération des plus gens de bien du Sénat , se désistoit de l'action intentée contre les Consuls ; mais qu'en aban-

Donnant leurs intérêts propres ils étoient incapables de négliger ceux du peuple. Qu'ils demandoient qu'on dressât un corps de loix qui fût rendu public ; qu'on procédât ensuite au partage des terres ; que le temps enfin étoit venu d'autoriser une loi si équitable proposée depuis long-temps , & dont la publication avoit toujours été éludée par les artifices des Patri-ciens. Il exhorta en même-temps ceux des Plébéiens qui s'intéressoient à cette affaire d'en dire librement leur avis à l'assemblée.

Pour lors un Plébéien appelé L. Siccus ou Sicinius Dentatus , se présenta dans la tribune. C'étoit un vieillard encore de bonne mine , quoiqu'âgé de près de soixante ans , & qui , avec une éloquence guerrière , parla lui-même magnifiquement de sa propre valeur & de toutes les occasions où il s'étoit signalé. Il représenta d'abord qu'il y avoit quarante ans qu'il portoit les armes ; qu'il s'étoit trouvé dans six vingt combats ; qu'il y avoit reçu quarante-cinq blessures , & toutes par-devant ; que dans une seule bataille il avoit été blessé en douze endroits différens ; qu'il avoit obtenu quatorze couronnes civiques , pour avoir sauvé la vie dans les combats à autant de citoyens ; qu'il avoit reçu trois couronnes murales , pour être monté le premier sur la breche dans des places qu'on avoit emportées d'assaut. Que ses Généraux lui avoient donné huit autres couronnes pour avoir retiré des mains des ennemis les étendards des légions ; qu'il conservoit dans sa maison quatre-vingt colliers d'or , plus de soixante brasselets , des javelots dorés , des armes magnifiques , & des harnois de cheval , comme le témoignage & la récompense des victoires qu'il avoit remportées dans des combats singuliers , & qui s'étoient passés à la tête des armées. Que cependant on n'avoit eu aucun égard à toutes ces marques honorables de ses services , & que

ni lui, ni tant de braves soldats, qui, aux dépens de leur sang, avoient acquis à la République la meilleure partie de son territoire, n'en possédoient pas la moindre portion. Que leurs propres conquêtes étoient devenues la proie de quelques Patriciens qui n'avoient pour mérite que la noblesse de leur origine & la recommandation de leur nom. Qu'il n'y en avoit aucun qui pût justifier par titres la possession légitime de ces terres, à moins qu'ils ne regardassent les biens de l'Etat comme leur patrimoine, & les Plébéiens comme de vils esclaves, indignes d'avoir part à la fortune de la République. Mais qu'il étoit temps que ce peuple généreux se fit justice à lui-même, & qu'il devoit faire voir sur la place, & en autorisant sur le champ la loi du partage des terres, qu'il n'avoit pas moins de fermeté pour soutenir les propositions de ses Tribuns, qu'il avoit montré de courage en campagne contre les ennemis de l'Etat.

Icilius donna de grandes louanges à l'auteur de ce discours : Mais comme il affectoit de paroître exact observateur des loix, il lui représenta qu'on ne pouvoit avec justice refuser aux Patriciens de les entendre sur les raisons qu'il leur plairoit d'alléguer contre la loi : & il remit l'assemblée au jour suivant.

Les deux Consuls tinrent des conférences secrètes, pendant une partie de la nuit, avec les principaux du Sénat, sur les mesures qu'on devoit prendre pour résister aux entreprises du Tribun. Après différents avis on convint d'employer d'abord les manières les plus insinuanes, & tout l'art de la parole pour gagner le peuple, & le détourner de la publication de la loi : mais que si, animé par ses Tribuns, il persistoit à vouloir donner ses suffrages, on s'y opposeroit hautement, & qu'on emploieroit même les voies de fait. On fit dire à tous les Patriciens qu'ils se trouvaient de grand matin dans la place, avec



leurs amis & leurs clients ; qu'une partie environnât la tribune aux harangues pour empêcher les Tribuns de s'y rendre les plus forts , & que le reste de la Noblesse se dispersât par pelotons dans l'assemblée , pour s'opposer à la distribution des bulletins.

Les Patriciens ne manquèrent pas de se trouver sur la place de grand matin , & ils occupèrent tous les postes dont on étoit convenu. Les Consuls étant arrivés , les Tribuns firent aussitôt publier par un Héraut que si quelque citoyen vouloit proposer des moyens solides d'opposition à la publication de la loi , il lui étoit permis de monter à la tribune aux harangues , & de représenter ses raisons au peuple. Plusieurs Sénateurs s'y présentèrent successivement ; mais si-tôt qu'ils commençoient à parler une troupe insolente de petit peuple apostée par les Tribuns pouffoit des cris confus qui empêchoient qu'on ne les pût entendre. Les Consuls indignés de cette insolence , protestèrent hautement contre tout ce qui se pourroit passer dans une assemblée si tumultueuse. Pour lors les Tribuns levant le masque , leur répondirent avec beaucoup de fierté , que leur protestation n'empêcheroit point la publication de la loi ; qu'il y avoit trop long-temps qu'on amusoit le peuple par de vains discours , dont la longueur affectée ne tendoit qu'à éloigner la décision de cette affaire , & qu'il falloit enfin que les suffragants de l'assemblée en décidassent : & là-dessus Icilius commanda qu'on ouvrît les urnes , & qu'on distribuât les bulletins au peuple. Les Officiers s'étant mis en état d'exécuter ses ordres , de jeunes Patriciens des premières maisons de la République , ayant pris ce commandement pour le signal dont ils étoient convenus secrètement entr'eux , enleverent les urnes & répandirent les bulletins. D'autres , escortés de leurs amis & de leurs clients , se jettent dans

la foule , poussent , frappent & écartent le peuple , & demeurent enfin les maîtres de la place. Les Tribuns outrés qu'on eût ainsi déconcerté leurs mesures , se retirèrent les derniers ; mais ils convoquèrent l'assemblée pour le jour suivant : après s'être plaints qu'on eût violé si ouvertement la majesté du peuple Romain , ils demandèrent qu'il leur fût permis d'informer contre les auteurs du tumulte , ce qui leur fut accordé sur le champ.

Ils ne manquèrent point de témoins qui déposèrent unanimement que ce désordre avoit été excité par la plupart des jeunes Patriciens. Mais comme leur grand nombre leur servoit en quelque maniere d'asyle , & qu'il n'y avoit pas moyen de comprendre dans l'information tous les Patriciens de la République , les Tribuns , qui cherchoient des victimes à leur ressentiment , dont la punition pût intimider le Sénat , firent tomber l'accusation sur ceux qui étoient des familles *Posthumia* , *Sempronia* & *Clelia*. On les cita devant l'assemblée prochaine du peuple ; mais quoique ces jeunes Patriciens se fissent honneur d'avoir empêché que la loi n'eût été publiée , le Sénat ne fut pas d'avis qu'ils comparussent , ni que personne se chargeât de leur défense. Les plus habiles Sénateurs se flatterent qu'en les abandonnant au peuple , cette modération diminueroit son ressentiment , ou qu'ayant pour ainsi dire exhalé toute sa colere par leur condamnation , cette vengeance lui feroit oublier la publication de la loi. Cependant le jour de l'assemblée étant arrivé , les esprits les plus violents parmi le peuple vouloient pousser cette affaire à toute rigueur ; mais les plus sages , qui regardoient le silence du Sénat comme un aveu tacite de la faute des accusés , contents qu'il les abandonnât à la justice du peuple , furent seulement d'avis de les condamner à une amende : ce qui fut approuvé à la pluralité

pluralité des voix. Le Sénat ne s'y opposa point; on vendit même publiquement les biens des condamnés pour y satisfaire, & le prix en fut consacré à Cérès. Mais le Sénat fit racheter ces biens de ses propres deniers par des personnes interposées. On les rendit quelque temps après aux anciens propriétaires, & le Sénat ne fut pas fâché qu'il n'en eût coûté que de l'argent pour arrêter la publication de la loi. Mais les Tribuns ne prirent pas si aisément le change, ils revinrent bientôt au partage des terres. C'étoit le sujet le plus ordinaire de leurs harangues.

Pendant que le peuple passoit les jours entiers sur la place à entendre ces déclamateurs, il arriva des courriers de *Tusculum*, qui dirent que les Eques s'étoient jettés sur le territoire de cette ville alliée du peuple Romain; qu'ils mettoient tout à feu & à sang dans la campagne; qu'il étoit même à craindre qu'ils n'emportassent cette place s'ils en formoient le siège: & les habitants demandoient du secours avec beaucoup d'instance. Le Sénat ordonna aussitôt que les Consuls se mettroient en campagne avec les forces de la République. Les Tribuns ne manquèrent pas de s'y opposer à leur ordinaire, & ils vouloient faire acheter leur consentement par la publication de la loi. Mais le peuple, plus généreux que ces Magistrats, se ressouvénant du secours qu'il avoit reçu de *Tusculum* contre l'invasion d'Herdonius, offrit de bonne grace de prendre les armes. On leva promptement une armée; les deux consuls se mirent à la tête. Siccus Dentatus, ce Plébéien qui venoit de haranguer si vivement en faveur de la loi *Agraria*, se présenta pour les suivre avec huit cents vétérans comme lui, qui avoient tous achevé le temps de service prescrit par les loix, mais qui, dans cette occasion, voulurent encore aller à la guerre sous le commandement particulier de Siccus,

qu'ils nommoient hautement l'*Achille* Romain.

L'armée Romaine s'avança jusqu'à Algide qui étoit à seize milles de Rome , & rencontra les ennemis assez près de la ville d'*Antium*. Ils étoient retranchés sur le haut d'une montagne. Les Romains camperent sur une éminence opposée ; ils se fortifièrent avec soin , & les Généraux retinrent les soldats dans le camp pour cacher leurs forces à l'ennemi. Les Eques prirent ces précautions pour un effet de la peur des Consuls. Ils descendoient souvent dans la plaine , & ils venoient quelquefois jusques sur les bords des retranchements du camp reprocher aux Romains la timidité de leurs Généraux. Les deux Consuls , pour entretenir l'ennemi dans cette fausse confiance , tenoient toujours les portes du camp fermées. Mais un jour que Romilius commandoit en chef , & que c'étoit à lui à donner les ordres , ce Consul ayant apperçu que toute l'armée des Eques étoit sortie de son camp , & que la plupart des soldats dispersés & répandus dans la campagne fourrageoient impunément jusqu'au pied de ses retranchements , il résolut de les charger dans la plaine , & de faire attaquer en même-temps le camp qu'ils avoient sur la montagne , afin qu'ils ne fussent point de quel côté étoit la véritable attaque. Dans cette vue il fit appeller Siccus Dentatus qui commandoit le corps des vétérans dont nous venons de parler ; & soit par estime pour sa valeur , soit qu'il ne fût pas fâché d'exposer ce Plébéien dans une occasion très-dangereuse , il le chargea de l'attaque du camp ennemi : » nous allons , lui dit-il , mon collègue & moi , marcher aux ennemis. Pendant que nous attirerons toutes les forces de notre côté , jetez-vous avec le corps que vous commandez dans cette gorge & ce chemin détourné qu'on découvre dans la montagne , & qui conduit à leur camp. Poussiez jusqu'au retranchement , & tâchez de vous en

rendre le maître. En faisant en même-temps deux attaques différentes nous causerons une diversion utile , & qui , en partageant les forces de nos ennemis , diminuera leur défense. « Siccus lui répondit qu'il étoit prêt d'obéir aveuglément à ses ordres. » Mais souffrez , lui dit-il , que je vous représente que l'exécution m'en paroît impossible , & en même-temps très-dangereuse. Croyez-vous , continua ce vieil Officier , que les ennemis en descendant de la montagne & de leur camp ne soient pas assurés par un bon corps d'infanterie du seul chemin qui peut faciliter leur retraite ? Puis-je seul forcer ce poste avec les vétérans & sans être soutenu par de plus grandes forces ? Une pareille entreprise n'est propre qu'à nous faire périr tous : huit cens hommes pourront-ils résister à l'armée entière des ennemis , qui nous prendra par derrière , dans le même-temps que nous aurons en tête ceux qui occupent le chemin de la montagne ? «

Le Consul irrité des remontrances de Siccus , lui repartit brusquement , que sans se mêler de faire le Général , il n'avoit qu'à obéir aux ordres qu'on lui donnoit , ou que s'il y trouvoit trop de péril , il en chargeroit d'autres Officiers , qui , sans faire les capables , viendroient glorieusement à bout de cette entreprise. » Et vous , grand Capitaine , ajouta le Consul avec une raillerie piquante , vous qui faites la guerre depuis quarante ans , qui vous êtes trouvé à six-vingt combats , & dont tout le corps est couvert de blessures , retournez à Rome sans avoir osé envisager l'ennemi , & rapportez sur la place cette langue si éloquente & plus redoutable à vos concitoyens que votre épée ne l'est aux Eques & aux ennemis de la patrie. «

L'Officier outré des reproches de son Général lui répondit fièrement qu'il voyoit bien qu'il vouloit faire périr un vieux soldat , ou le désho-

norer. Mais que l'un étoit bien plus facile que l'autre ; qu'il alloit marcher au camp ennemi , & qu'il l'emporteroit , où qu'il se feroit tuer en chemin avec tous ses compagnons. Ces vétérans prirent ensuite congé des autres soldats , qui ne les virent partir que comme des gens qu'on envoyoit à la boucherie. Heureusement pour eux ils étoient sous les ordres d'un vieil Officier qui savoit faire la guerre. Siccus prit un grand détour , & ayant marché quelque temps , il découvrit dans l'éloignement , & sur des montagnes voisines , une grande forêt qui sembloit s'étendre jusqu'au camp ennemi. Il se pressa aussi-tôt de gagner ce bois. » Bon courage , mes compagnons , s'écrioit-il en montant , ou je suis bien trompé , ou j'apperçois une route qui nous conduira plus sûrement au camp des ennemis que celle que notre Général m'avoit prescrite. « Ce ne fut pas sans peine que ces vieux soldats , chargés de leurs armes , parvinrent jusqu'au sommet de cette montagne. Mais ils n'y furent pas plutôt arrivés , qu'ils reconnurent qu'ils étoient sur une hauteur qui dominoit sur le camp ennemi , & ils s'en approchèrent à la faveur des bois , sans avoir été apperçus par les sentinelles & les gardes avancées.

Pendant cette marche , les deux armées des Romains & des Eques en étoient venues aux mains dans la plaine. On combattit long-temps de part & d'autre avec une valeur égale , & sans que la victoire se déclarât pour aucun parti. La plupart des soldats que les Eques avoient laissés à la garde de leur camp , croyant n'avoir rien à craindre de leur derrière , étoient accourus sur le bord de la montagne pour voir la bataille. Pendant qu'ils s'étoient dispersés pour jouir plus aisément d'un si grand spectacle , Siccus qui les observoit profita de cette négligence. Il fond sur le camp , surprend la garde , taille en pièces tout ce qui s'oppose à ses efforts , fait le reste prison-

nier ; & après avoir laissé quelques soldats pour la garde du camp , il tombe ensuite sur ceux qui regardoient si paisiblement le combat , & les emporte sans peine. Quelques-uns dont l'éloignement favorisa la fuite , se jetterent dans ce chemin creux qui conduisoit dans la plaine , où les Eques avoient laissé quelques cohortes pour assurer leur retraite , comme Siccus l'avoit bien prévu. L'Officier Romain qui les poursuivoit vivement , arrivé presque aussitôt , les presse , les pousse , & les renverse sur ce corps-de-garde. Tous prennent la fuite ; le soldat effrayé ne s'apperçoit point du petit nombre des ennemis ; la peur les multiplie à ses yeux ; il va chercher sa sûreté dans le gros de l'armée , & il y porte la crainte & l'épouvante. Siccus arrive qui l'augmente. Les Eques se voyant attaqués par derrière , lâchent le pied. Ce fut moins dans la fuite un combat qu'une déroute générale. La plupart furent taillés en pièces ; & il ne s'en sauva que ceux qui échappèrent à la faveur de la nuit qui survint durant le combat.

Pendant que les Consuls achevoient de vaincre , & qu'ils poursuivoient les fuyards , Siccus plein de ressentiment contre les Généraux , forme le dessein de les priver des fruits & des honneurs de la victoire. Il remonte seul avec sa troupe dans le camp ennemi ; coupe la gorge aux prisonniers , tue les chevaux ; met le feu aux tentes , aux armes & à tout le bagage , & ne laisse aucune de ces marques de la victoire qu'on exigeoit des Généraux quand ils demandoient l'honneur du triomphe. Il marche ensuite en grande diligence , arrive à Rome avec sa cohorte , & rend compte aux Tribuns de ce qui s'étoit passé. Le peuple voyant ces vieillards seuls , & encore couverts du sang des ennemis , s'attroupe autour d'eux , & leur demande des nouvelles de l'armée. Siccus leur annonce la victoire qu'on venoit de remporter sur les Eques ,

& il se plaint en même-temps de l'inhumanité des Consuls , qui , sans nécessité , dit-il , & pour satisfaire seulement leur haine contre les Plébéiens , avoient exposé huit cens vétérans à une mort qui paroissoit certaine. Il raconta ensuite par quel bonheur ils avoient échappé aux embûches que leur avoient tendu les Consuls. » Cependant , ajouta-t'il , nous avons pris le camp ennemi , & taillé en pieces ceux qui le gardoient. De-là nous nous sommes rendus maîtres des détroits de la montagne : nous en avons chassé les Eques , & facilité par notre valeur la victoire des Consuls. Nous demandons pour toute récompense qu'on ne décerne point les honneurs du triomphe à des Généraux qui ne se sont servis de leur autorité que pour faire périr sans nécessité leurs propres concitoyens. «

Le peuple qui n'étoit que trop indisposé contre les Patriciens , lui promit de ne consentir jamais au triomphe des Consuls. Les soldats de ces Généraux à leur retour entrèrent dans cette cabale , par ressentiment de ce que les deux Consuls les avoient privés du butin , qu'ils avoient fait vendre au profit de l'épargne , sous prétexte qu'elle étoit épuisée. Les Consuls , pour obtenir l'honneur du triomphe , représentèrent en vain qu'ils avoient remporté une victoire complète , taillé en pieces l'armée ennemie , & fait sept mille prisonniers. Le peuple , prévenu qu'ils avoient voulu faire périr les vétérans , leur refusa avec opiniâtreté qu'on remerciât les Dieux de leur victoire , & qu'ils pussent rentrer dans la ville avec les ornements du triomphe. Le Sénat , soit par des principes d'équité , soit par la crainte de quelque nouvelle sédition , ne jugea pas à propos de s'intéresser pour eux : & le peuple qui regardoit cet affront comme une victoire qu'il remportoit sur tout l'ordre des



Patriciens , défera dans les comices suivants la qualité de Tribun à Siccius.

Ces deux Consuls ne furent pas même plutôt sortis de charge , que sous le consulat de leurs successeurs , Sp. Tarpius & A. Æternius (a) , on les cita devant l'assemblée du peuple. C'étoit le sort ordinaire de ces souverains Magistrats. L'accusation rouloit sur l'affaire de Siccius : mais leur véritable crime étoit l'opposition constante que l'un & l'autre avoient apportée à la publication de la loi *Agraria*. Le peuple les condamna tous deux à une amende ; Romilius à dix mille *asses* , & Veturius quinze mille. L'Histoire ne nous a point appris la raison de la différence que le peuple mit dans ces deux amendes : ce fut peut-être parce que Veturius eut plus de part au mauvais traitement qu'avoit essuyé l'Appariteur d' Icilius. Ce qui peut confirmer cette conjecture , c'est qu'on établit en même-temps une loi , du consentement de tous les ordres de l'Etat , par laquelle il étoit permis à tout Magistrat de condamner ceux qui auroient manqué de respect pour sa dignité , privilège réservé auparavant aux seuls Consuls. Mais pour empêcher que quelques Magistrats particuliers n'abusassent de cette nouvelle autorité , & ne la portassent trop loin , il étoit ordonné par la loi que désormais la plus haute amende pour ces sortes de fautes ne pourroit excéder la valeur de deux bœufs ou de trente moutons , monnoies de cuivre qui portoient ce nom de leur empreinte , & frappées sous le regne de Servilius Tullius , sixieme Roi de Rome.

(a) *An de Rome 299.*

*Fin du quatrieme i vre.*

## L I V R E V.

*On envoie des Ambassadeurs à Athenes pour recueillir les loix de Solon. Au retour de ces Ambassadeurs on choisit parmi les Patriciens dix Commissaires ou Décemvirs qui gouvernent souverainement. Appius , chef du collège des Décemvirs , devient suspect à ses collègues. Pour empêcher qu'il ne soit continué dans le décemvirat , ils le déclarent Président de l'assemblée où se devoit faire la seconde élection. Mais il se propose lui-même pour premier Décemvir , & le peuple en reçoit la proposition avec de grands éloges , suivis de la plupart des suffrages. Ces nouveaux Magistrats veulent rendre leur domination perpétuelle. Malgré l'opposition des principaux Sénateurs , ils viennent à bout de se faire donner le commandement des armées pour marcher contre les Eques. Les Romains refusent de vaincre , de peur d'augmenter leur puissance. La dureté de leur domination , leur orgueil , leurs injustices , mais sur-tout la passion d'Appius pour la jeune Virginie , sont cause de leur ruine. Virginus , pere de cette fille infortunée , s'étant vu réduit à la triste nécessité de lui enfoncer un poignard dans le sein pour la dérober à la brutalité du Décemvir , les armées se soulèvent & reviennent à Rome , où elles obtiennent la cassation du décemvirat & la punition des Décemvirs. On rétablit le consulat & le tribunat , & on rend au peuple tous ses privilèges.*

N O U S avons vu dans les premiers Livres , Rome jalouse de sa liberté se défaire de ses Rois ; le gouvernement Monarchique se tourner en républicain , sous l'autorité de deux Consuls ; la noblesse & le peuple qui composoient cette République naissante , par le même amour de la liberté , depuis divisés & prêts à se séparer ; le tribunat qui n'avoit été établi que comme le gage de leur réunion , devenir le fondement de nouvelles divisions ; & ces Magistrats Plébéciens , artisans perpétuels de discorde , poursuivre tout ce que le Sénat avoit de plus grand & de plus illustre , & s'attacher sur tout avec opiniâtreté à la ruine des Consuls dès qu'ils sortoient de charge , en sorte qu'un Consulaire devoit se regarder comme la victime du peuple & l'objet de la fureur des Tribuns. Tel étoit l'état de Rome , où l'on faisoit alors un crime aux souverains Magistrats de gouverner selon les anciennes loix. Cependant la disgrâce de Romilius & de Veturius dont nous venons de parler , n'épouvanta point leurs successeurs , Sp. Tarpeius & A. Haterius n'en montrèrent pas moins de fermeté. Ces généreux Consuls déclarèrent hautement au peuple qu'il pourroit bien les condamner à leur tour quand ils seroient sortis de charge , ou à une amende , ou à des peines encore plus injustes ; mais que ces vexations , & la perte même de leur vie ne les obligeroient jamais à consentir à la publication de la loi *Agraria*. Tant de fermeté , & ce concert unanime de tous les Sénateurs , ébranlèrent les Tribuns. Les deux partis également fatigués de ces divisions continuelles , semblèrent se rapprocher. On fut quelque temps sans entendre parler du partage des terres. L'animosité parut cessée ,

ou du moins suspendue. Mais le peuple toujours inquiet ne fit que changer de vue & d'objet ; il revint à la loi Terentilla , & demanda au Sénat qu'à la place de ces jugemens arbitraires que rendoient les Magistrats , on établit enfin un corps de loix connues de tous les citoyens , & qui servissent de regle dans la République , tant à l'égard du gouvernement & des affaires publiques , que par rapport aux différens qui naissoient tous les jours entre les particuliers .

Le Sénat ne s'éloignoit pas de cette proposition ; mais quand il fut question de nommer les Législateurs , il prétendit qu'ils devoient être tous tirés de son corps ; & le peuple au contraire demandoit qu'ayant un égal intérêt dans une affaire aussi importante , il fût admis par ses députés à partager un si noble emploi. Il envoya au Sénat le Tribun Siccus & ses collègues pour soutenir ses prétentions. L'affaire y fut agitée avec beaucoup de chaleur ; les avis se trouverent partagés. Mais rien ne surprit tant que celui de Romilius , ce Consulaire que le peuple venoit de condamner à une grosse amende. Au lieu de s'opposer comme on le croyoit , aux prétentions du peuple , il déclara que sans vouloir inventer de nouvelles loix , il étoit d'avis qu'on envoyât seulement des députés à Athenes pour y recueillir celles de Solon , qu'on savoit être les plus populaires de la Grece ; que ces députés prissent soin en même-temps de s'instruire de la forme du gouvernement des Républiques voisines , & qu'à leur retour on éliroit des Commissaires qui feroient choix de celles qui paroïtroient les plus convenables à la constitution présente de la République Romaine : » & fassent les Dieux , ajouta ce  
 » Consulaire , que ces Commissaires nous pro-  
 » posent des loix également favorables à la  
 » liberté du peuple & à l'autorité du Sénat. «

Cet avis fut également bien reçu des deux

partis. Le Sénat , auquel on ne disputoit point le droit de nommer ces Ambassadeurs , étoit bien persuadé que ceux qu'il choisiroit pour faire cette recherche ne rapporteroient rien qui fût contraire à ses intérêts : & les Tribuns séduits par l'espérance de voir le gouvernement de Rome réformé sur celui d'une République où toute l'autorité résidoit dans l'assemblée du peuple , ne pouvoient se lasser de donner de grandes louanges à Romilius. Siccus même , quoique son ennemi , déclara qu'il lui remettait de la part du peuple l'amende à laquelle il avoit été condamné. Mais Romilius rejeta généreusement cette grace qui venoit d'une main ennemie. Il déclara hautement qu'il ne prétendoit point d'autre récompense que de pouvoir dire toujours son avis avec la liberté qui convenoit à un Sénateur Romain ; & qu'à l'égard de l'amende à laquelle il avoit été condamné , comme c'étoit un bien consacré à Cérès , il croiroit faire un sacrilège de ne la pas payer. On dressa ensuite le Sénatus-Consulte , qui fut confirmé par le consentement unanime du Peuple , & en conséquence le Sénat envoya en ambassade à Athenes Sp. Posthumius , A. Manlius & P. Sulpitius Camerinus , qui furent chargés de recueillir les loix & les coutumes de cette ville & des autres Républiques de la Grèce. Pendant le reste de l'année l'Etat fut assez tranquille. Mais l'année suivante (a) , sous le Consulat de P. Curatius & de Sex. Quintilius , presque toute l'Italie fut affligée de la peste. Le premier Consul , quatre Tribuns du peuple , & un grand nombre de citoyens de toute condition en moururent. Le peuple se dispersa de différents côtés. Rome dans une si grande désolation devint déserte , & on avoit à craindre quelque surprise de la part des Eques , des Volscques & des Sabins. Mais la

(a) *An de Rome 300.*

contagion s'étoit répandue parmi eux avec la même fureur ; une calamité commune & générale tint lieu de forces & de défense à la République.

L'année suivante commença sous de plus heureux auspices. La peste cessa sous le consulat (a) de P. Sestius Capitolinus & de T. Menenius , & on vit arriver les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés pour recueillir les loix de la Grece. Les Tribuns du peuple firent aussi-tôt de grandes instances aux Consuls pour l'élection des Commissaires ou Décemvirs qui devoient travailler à former un corps entier de loix pour le gouvernement de la République. Sestius n'y avoit pas de répugnance ; mais Ménenius , qui regardoit tout changement dans un Etat comme pernicieux , & qui peut-être n'avoit pas oublié les injures que son pere avoit reçues des Tribuns ; éloigna autant qu'il put cette élection. Il s'en dispensa d'abord sur la nécessité d'élire auparavant les Consuls pour l'année suivant. Il dit que cette grande affaire se devant traiter sous leur consulat , il étoit bien juste qu'on ne fit rien avant qu'ils eussent été désignés , & même sans leur participation. Mais ce n'étoit qu'un prétexte , & il se flattoit que l'élection des Consuls suspendroit celle des Décemvirs , ou du moins que la concurrence qui se rencontreroit entr'eux affoibliroit l'autorité de ces nouveaux Magistrats. Cependant l'empressement des Tribuns fit avancer les comices. On y élut pour premier Consul Appius Claudius. Ce fut le troisième de pere en fils dans la maison de *Claudia* qui fut élevé à cette dignité. Tous les Patriciens lui avoient donné leurs suffrages , dans l'espérance qu'il n'auroit pas moins d'attachement que ses ancêtres aux intérêts du Sénat. T. Genutius fut nommé pour son collègue.

(a) *An de Rome 301.*

Les Tribuns , après cette élection , renouvel-  
 lèrent leurs poursuites & leurs sollicitations au-  
 près des Consuls en charge , pour les obliger  
 à procéder à la nomination des Décemvirs. Me-  
 nenius , qui ne faisoit que de fâcheux pronostics  
 de ce changement qu'on vouloit introduire , se  
 relégua dans sa maison sous prétexte d'une ma-  
 ladie ; il aimait mieux n'en point sortir que d'être  
 obligé , s'il alloit au Sénat , d'y proposer  
 l'affaire des loix nouvelles. Sestius de son côté ,  
 quoique favorable aux Tribuns , ne croyoit pas  
 qu'il lui fût honnête de se charger seul d'une  
 si grande affaire sans la présence & le concours  
 de son collègue. Les Tribuns , auxquels de pa-  
 reils retardements étoient suspects , s'adresse-  
 rent à Appius & à son collègue désignés Consuls  
 pour l'année prochaine. Ils furent les mettre  
 dans leurs intérêts , apparemment par l'espé-  
 rance de leur donner la meilleure part dans la  
 commission pour la création des loix. Après  
 s'être assurés de ces deux Sénateurs que leur  
 désignation pour le prochain consulat rendoit  
 plus considérables , ils les introduisirent dans  
 une assemblée du peuple qu'ils avoient convo-  
 quée exprès pour y prendre des mesures con-  
 tre les retardements affectés des Consuls en  
 exercice. Appius étant monté à la tribune aux  
 harangues , ménagea ses expressions de manière  
 que sans se déclarer contre le Sénat , il fut  
 plaire au peuple. Les principaux chefs de son  
 discours roulerent sur la justice qu'il y avoit  
 d'établir des loix égales entre tous les citoyens ,  
 afin que Rome , divisée si long-temps en deux  
 partis , & comme en deux villes différentes ,  
 ne formât plus à l'avenir qu'une seule Républi-  
 que. Il ajouta qu'il étoit persuadé qu'on ne de-  
 voit pas différer davantage la nomination des  
 Décemvirs. Qu'il falloit en faire incessamment  
 la proposition au Sénat , & que si son élection  
 au consulat , & celle de son collègue , étoient

préjudiciables à l'établissement & à l'autorité des Décemvirs , ils étoient prêts d'y renoncer ; & qu'il déclaroit qu'ils y renonçoient actuellement , & qu'ils sacrifieroient encore de bon cœur leur vie pour procurer un aussi grand bien à leur patrie que la paix & la réunion entre leurs concitoyens.

Ce discours fut regardé par la plus grande partie de l'assemblée comme celui d'un véritable Republicain , qui aimoit sincèrement la liberté de son pays. Le peuple sur-tout qui n'attendoit rien de semblable d'un Patricien de la maison *Clauata* , l'écouta avec autant de joie que de surprise. Quelques Sénateurs au contraire , qui connoissoient le génie fier & ambitieux d'Appius , craignoient que sous cette modération apparente , & sous ces dehors si désintéressés , il ne cachât des desseins fort opposés. Mais après tout , comme ce n'étoit que des soupçons sans preuves , les Patriciens comme les Plébéiens donnerent de grandes louanges à l'abdication qu'il venoit de faire de ses droits au consulat. Il fut question de porter cette affaire au Sénat. Menenius qui se fioit aux engagements qu'il avoit pris secrètement avec son collègue , feignoit toujours d'être malade pour se dispenser de convoquer cette Compagnie : mais Sestius gagné apparemment par la promesse d'être compris au nombre des Décemvirs , lui manqua de parole. Il fit assembler le Sénat , & proposa la nomination des Décemvirs. Les avis y furent partagés à l'ordinaire ; quelques Sénateurs attachés aux anciens usages , regardoient avec éloignement tout changement dans le gouvernement de l'Etat & dans l'administration de la justice. Mais Appius , qui avoit un puissant parti dans la Compagnie , soutint au contraire qu'il y avoit beaucoup de justice à établir de concert avec le peuple des loix qui servissent à l'avenir de règles constantes pour former les jugements des Magis-



trats. Et cet avis passa enfin à la pluralité des voix. On résolut de procéder incessamment à la nomination des Décemvirs ; mais cette nomination fit naître encore une nouvelle difficulté. Les Tribuns du peuple demandèrent de sa part que cinq Plébéiens fussent admis dans cette commission. Tous les Sénateurs s'opposèrent unanimement à cette prétention. Ils représentèrent que les Décemvirs allant prendre la place & l'autorité des Consuls , il étoit inoui que de simples Plébéiens , exclus par leur naissance de toute magistrature *curule* , fussent revêtus de la puissance souveraine. Les Tribuns s'aperçurent bien que le Sénat ne se relâcheroit jamais sur cet article. Après beaucoup de raisons proposées de part & d'autre , ils se désistèrent enfin de leurs prétentions , de peur de faire échouer la nomination même des Décemvirs , & on convint qu'ils seroient tirés du corps du Sénat ; que ces Commissaires seroient revêtus pendant un an entier de la puissance souveraine , sans qu'il y eût appel de leurs jugements & de leurs ordonnances ; qu'on n'éliroit pendant ce temps-là ni Consuls ni Tribuns ; que l'autorité & les fonctions de toute magistrature seroient suspendues pendant leurs administrations ; qu'ils dresseroient un corps de loix tiré de celles de la Grece & des anciens usages de Rome ; & qu'après l'avoir communiqué au Sénat & au peuple , & pris leur consentement , on s'en serviroit à l'avenir pour le gouvernement de l'Etat & dans l'administration de la Justice.

Quelque temps après on tint une assemblée solennelle de tout le peuple Romain convoquée par *centuries*. Cette assemblée fut précédée par des auspices & les autres cérémonies de la Religion : on procéda ensuite à l'élection des Décemvirs ; Appius Claudius & T. Genutius (a) fu-

rent nommés les premiers , & on crut devoir cette préférence & cette marque d'honneur à l'abdication généreuse qu'ils avoient faite du consulat. Les suffrages tomberent ensuite sur L. Sestius , sur Veturius , C. Julius , A. Manlius , Ser. Sulpitius , P. Curatius , T. Romilius & Sp. Posthumius , tous personnages Consulaires. Le Sénat se flattoit d'avoir fait choix des plus zélés défenseurs de ses droits ; mais la plupart , pour parvenir à cette dignité , avoient pris des engagements secrets avec les Tribuns du peuple. Ainsi les deux partis regarderent chacun cette élection comme leur ouvrage particulier , & ils y concoururent également , mais par des vues bien différentes. Quoiqu'Appius fut le premier & comme le chef du college des Décemvirs , cependant il vivoit avec ses collègues dans une entière égalité & une parfaite intelligence. Il affectoit sur-tout des manieres toutes populaires ; il saluoit les moindres Plébéïens qu'il rencontroit en son chemin ; il se chargeoit de leurs affaires & de leurs intérêts , & leur procuroit une prompte justice. Chaque Décemvir présidoit à son tour pendant un jour entier. Il avoit alors les douze Licteurs qui marchaient devant lui avec les faisceaux. Ils rendoient successivement justice dans la place ; ce qu'ils faisoient avec tant d'équité que le peuple , charmé de leur conduite , sembloit avoir oublié ses Tribuns. La plupart faisoient des vœux pour la durée d'un gouvernement si plein de modération , & il y eut même plusieurs Plébéïens qui déclarerent qu'au lieu de rétablir le consulat & le tribunat , on ne devoit songer qu'à rendre le décemvirat perpétuel. Les Décemvirs travaillèrent avec beaucoup d'application pendant toute l'année à la compilation des loix qu'ils tirèrent , partie des anciennes ordonnances des Rois de Rome , & partie de ce qu'ils emprunterent des loix de la Grece , qu'un certain Hermodore d'Ephese , qui se trouva alors

à Rome leur interpréta. Quand leur ouvrage fut achevé ils en proposèrent dix tables , dont il ne nous reste que quelques fragments. Les unes concernent le droit sacré , les autres le droit public , & le plus grand nombre le droit particulier. On afficha ces tables en public , afin que chacun les pût lire , y faire ses réflexions , & les communiquer aux Décemvirs avant que de leur donner l'autorité de loix. On les porta ensuite au Sénat , où elles furent examinées & reçues à la pluralité des voix , & on arrêta par un Sénatus-Consulte , qu'on convoqueroit incessamment les comices des Centuries pour les faire approuver par tout le peuple Romain.

Le jour de l'assemblée étant arrivé , on prit solennellement les auspices , & en présence des Ministres de la religion , les loix furent lues de nouveau. Les Décemvirs représentèrent au peuple avec beaucoup de douceur , qu'ils croyoient n'avoir rien oublié de ce qui avoit paru nécessaire dans une République. Cependant qu'ils exhortoient leurs concitoyens d'examiner avec soin leur ouvrage , & de dire avec liberté ce qu'ils croyoient qu'on en devoit retrancher , ou ce qu'on y pouvoit ajouter , en sorte qu'à l'avenir le peuple eût des loix qu'il eût faites lui-même plutôt qu'il ne les eût approuvées. On ne répondit à un discours si rempli de désintéressement & de modestie que par de grandes louanges. Les loix contenues dans les dix tables furent reçues du consentement de toutes les centuries. Il y eut seulement quelques particuliers qui dirent qu'il y manquoit plusieurs réglemens dont on pourroit encore faire deux tables , & que si on les ajoutoit aux dix autres , on en formeroit comme un corps parfait de tout le droit Romain. Cette vue fit naître le desir d'élire tout de nouveau des Décemvirs encore pour une année. Le Sénat & le peuple approuverent également ce dessein , quoique par

des vues différentes. Le peuple ne songeoit qu'à reculer le rétablissement de l'autorité consulaire qui lui étoit formidable , & le Sénat de son côté étoit bien aisé de se délivrer des Tribuns qui lui étoient si odieux.

L'assemblée ayant approuvé ce projet , on indiqua le jour qu'on devoit procéder à une nouvelle élection des Décemvirs. Dans l'intervalle qui précéda ces comices , la division se mit dans le Sénat au sujet de cette dignité. Les uns y aspiraient par ambition , d'autres qui s'étoient d'abord opposés le plus ouvertement à son établissement , la recherchoient alors , mais seulement pour en exclure ceux dont les desseins & la conduite leur étoient suspects. Appius feignoit de n'y point prétendre ; & pour inspirer à ses collègues le dessein d'y renoncer , il déclaroit publiquement qu'ayant rempli tous les devoirs de bons citoyens par le travail assidu d'une année entière , il étoit juste de leur accorder du repos & des successeurs.

Mais ses liaisons publiques , & dont il ne se cachoit point , avec les Duillius & les Icilius , c'est-à-dire avec les chefs du peuple , & pour ainsi dire les arc-boutants du tribunat : le soin qu'il prenoit de se rendre agréable aux Plébéiens , son affabilité & sa modération si opposée à cette fierté qu'on reprochoit à la famille *Claudia* , tout cela donnoit beaucoup d'inquiétude à ses rivaux , & le rendoit suspect à ses collègues. Ces derniers , pour s'assurer de son exclusion , le nommerent pour présider à l'élection nouvelle. Et comme c'étoit un usage que celui qui présidoit à l'assemblée nommoit ceux qui aspiraient à la charge qu'il falloit remplir , ils se flatterent qu'après la déclaration qu'il avoit faite de renoncer à cette dignité , il n'oseroit pas se mettre au nombre des candidats ; outre qu'il étoit sans exemple que celui qui présidoit dans une élection se fût proposé lui-même , si on en excepte

quelques Tribuns du peuple, qui en pareille occasion n'avoient pas eu de honte d'abuser de la confiance de leurs concitoyens. Appius n'eut pas plus de pudeur que ces ambitieux Plébéiens. Le jour de l'élection étant arrivé (a), on le vit, contre toutes les regles de la bienséance & de la modestie, se proposer lui-même pour le premier Décemvir ; & le peuple toujours la dupe de ceux qui le savent tromper sous l'apparence de prendre part à ses intérêts, lui déféra par ses suffrages cette grande dignité. Ce Décemvir eut l'habileté de faire tomber ensuite les suffrages sur Quintius Fabius Vibulanius, personnage consulaire à la vérité, & même de mœurs jusqu'alors irréprochables, mais d'un esprit lent & paresseux, naturellement ennemi des affaires, sans fermeté, & incapable de le troubler dans la disposition des desseins qu'il méditoit. Ce fut dans les mêmes vues qu'il fit élire ensuite M. Cornelius, M. Servilius, L. Minutius, T. Antonius & M. Rabuléius, Sénateurs peu estimés dans leur compagnie, mais qui lui étoient dévoués, & qui par ses intrigues secrètes emporterent cette dignité sur les Quintiens, & même sur Claudius son oncle, zélé Patricien ; & auquel il fit donner l'exclusion, aussi-bien qu'à tous ses collègues du premier décemvirat. Enfin ce qui surprit & consterna le Sénat, c'est qu'Appius oubliant sa propre gloire & celle de ses ancêtres, n'eut point de honte, pour flatter les anciens Tribuns, auxquels il avoit vendu sa foi, de proposer trois Plébéiens pour Décemvirs, sous prétexte qu'il étoit juste qu'il y eût quelqu'un dans ce college qui veillât aux intérêts du peuple. Il y fit entrer Q. Petilius, C. Duclius & Sp. Oppius, tous trois Plébéiens exclus par leur naissance de ces premières Magistratures, & qui n'y parvinrent que parce qu'ils y avoient porté eux-mêmes Ap-

plus par tous les suffrages du peuple , dont ils dispofoient à leur gré , & qu'ils avoient déterminés en fa faveur , fuivant leurs conventions fecretés.

Appius fe voyant enfin parvenu , par fa diffimulation & fes intrigues , à la tête du décemvirat (a) , ne songea plus qu'à rendre fa domination perpétuelle : il affembla auffi-tôt fes nouveaux collègues , qui tous lui étoient redevables de leur dignité. Pour lors mettant bas le mafque de Républicain , il leur repréfenta que rien ne leur étoit plus aifé que de retenir toute leur vie la fouveraine puiffance ; qu'ils étoient revêtus d'une commiffion dans laquelle fe trouvoient réunies l'autorité confulaire & la puiffance tribunitienne : que le Sénat & le peuple , toujours oppofés , plutôt que de voir le rétabliffement de ces deux magiftratures qui leur étoient également odieufes , aimeroient mieux leur laiffer comme en dépôt le foin du gouvernement ; que les particuliers s'accoutumeroient infenfiblement à leur autorité , & que pour la conferver ils devoient rappeler à leur tribunal la connoiffance de toutes les affaires , fans fouffrir qu'on les portât au Sénat ou devant l'affemblée du peuple. Qu'il falloit fur-tout éviter avec grand foin toute convocation de ces deux corps , qui les feroit appercevoir de leurs droits & de leurs forces. Qu'il fe trouvoit toujours dans ces fortes d'affemblées des efprits inquiets & impatients de toute domination , & que pour rendre inébranlable l'autorité du décemvirat , il étoit de l'intérêt des Décemvirs de demeurer étroitement unis entr'eux. Qu'ils devoient avoir une confiance réciproque les uns pour les autres ; que tout le collège devoit s'intérefler dans les affaires particulières de chaque Décemvir : & il ajouta qu'il

(a) *An de Rome 303.*

croyoit qu'ils devoient s'engager tous par des sermens les plus solennels à ne se troubler jamais les uns les autres dans l'exécution de leurs desseins particuliers. Comme ce discours d'Appius flattoit agréablement l'ambition de ses collègues, ils se laisserent conduire à ses vues. Chacun applaudit à ses projets ; tous firent le serment qu'il prescrivit, & ils convinrent unanimement de n'oublier rien pour retenir toute leur vie l'empire & la domination qu'on ne leur avoit déferés que pour une seule année : nouvelle conspiration contre la liberté publique.

Ces nouveaux Magistrats entrèrent en possession de leur dignité aux Ides de mai ; & pour inspirer d'abord de la crainte & du respect au peuple, ils parurent en public, chacun avec douze Licteurs, auxquels ils avoient fait prendre des haches avec leurs faisceaux, comme en portoient ceux qui marchaient devant les anciens Rois de Rome ou devant le Dictateur : en sorte que la place fut remplie de six-vingt Licteurs, qui écartoient la multitude avec un faste & un orgueil insupportable dans une ville où régnoient auparavant la modestie & l'égalité. Le peuple ne vit qu'avec indignation cet appareil de la tyrannie. La comparaison qu'il faisoit de la modération des Consuls avec les manières fieres & hautaines des Décemvirs, lui fit bientôt regretter l'ancien gouvernement. Il se plaignoit secrètement qu'on lui eût donné dix Rois pour deux Consuls. Mais ces réflexions venoient trop tard, & il n'étoit plus maître de détruire son ouvrage. Les Décemvirs commencèrent à régner impérieusement & avec une autorité absolue. Outre leurs Licteurs, ils étoient encore environnés en tout temps d'une troupe de gens sans nom & sans aveu, la plupart chargés de crimes ou accablés de dettes, & qui ne pouvoient trouver de sûreté que dans les troubles de l'Etat. Mais ce qui étoit encore

plus déplorable , c'est qu'on vit bientôt à la suite de ces nouveaux Magistrats une foule de jeunes Patriciens , qui , préférant la licence à la liberté , s'attachèrent servilement aux dispensateurs des graces. Et même , pour satisfaire leurs passions & fournir à leurs plaisirs , ils n'avoient point de honte d'être les ministres & les complices de ceux des Décemvirs. Il n'y eut plus d'asyles sûrs pour la beauté & la pudeur. Cette jeunesse effrénée , à l'ombre du pouvoir souverain , enlevait impunément les filles du sein de leurs meres : d'autres , sous de foibles prétextes , s'emparoiént du bien de leurs voisins , qui se trouvoit à leur bienséance. En vain on en portoit des plaintes aux Décemvirs , les malheureux étoient rejettés avec mépris , & la faveur seule , ou des vues d'intérêt , tenoient lieu de droit & de justice. Que si quelque citoyen , par un reste de l'ancienne liberté , étoit assez hardi pour faire éclater son ressentiment , ces tyrans le faisoient battre à coups de verges comme un esclave ; d'autres étoient exilés : il y en eut même qu'on fit mourir ; & la confiscation suivoit toujours le supplice des malheureux.

Le peuple , qui gémissoit sous une domination si tyrannique , jettoit les yeux du côté du Sénat , d'où il attendoit sa liberté. Mais la plupart des Sénateurs redoutant la fureur des Décemvirs , s'étoient retirés à la campagne. Ceux qui étoient restés dans la ville n'étoient pas fâchés que la dureté du gouvernement présent fit regretter celui des Consuls : & ils se flattoient que le peuple renonceroit volontiers au rétablissement des Tribuns , si on pouvoit les tirer de la domination des Décemvirs.

C. Claudius , personnage Consulaire , & oncle d'Appius , sensiblement touché de voir son neveu s'ériger en tyran de sa patrie , plusieurs fois chercha les occasions de le joindre , pour lui repré-



sentir à quel point il déshonorait la mémoire de ses ancêtres par une conduite si odieuse. Mais ce chef des Décemvirs , qui redoutoit ses remontrances , éluoit ses visites sous différents prétextes. C. Claudius ne put jamais pénétrer jusques dans son appartement , & cet ancien Magistrat éprouva que les tyrans ne reconnoissent plus ni parents ni amis.

Cependant ces nouveaux Magistrats ajoutèrent deux tables de Loix aux dix qu'on avoit promulguées l'année précédente ; mais ils n'y statuerent rien touchant le partage des terres conquises. On observa même que dans les deux dernières tables il y avoit un article qui défendoit aux Patriciens & aux Plébéiens de s'allier par des mariages réciproques , & qu'ils avoient fait une loi expresse d'une ancienne coutume. On soupçonna que les Décemvirs n'avoient établi cette loi nouvelle , & négligé en même-temps de faire quelque règlement au sujet du partage des terres , que pour entretenir continuellement la division entre les deux ordres de la République. Ils appréhendoient que si la noblesse & le peuple venoient à se réunir , ils ne tournassent contre eux cette ancienne animosité qu'ils avoient intérêt d'empêcher qui ne s'éteignit. Cependant , comme l'autorité de ces Décemvirs ne devoit durer qu'un an , on se flattoit de voir expirer leur tyrannie avec la fin de l'année. Mais les ides de mai parurent sans qu'il y eût la moindre apparence de comices ni d'assemblées pour les élections. Les tyrans se montrèrent alors à découvert , & malgré le Sénat & le peuple ils se maintinrent dans le gouvernement , sans autre droit que celui de la force & de la violence. Tout ce qui leur faisoit ombrage fut pros crit. Plusieurs citoyens se bannirent eux-mêmes de leur patrie : quelques-uns furent chercher des asyles chez les Latins & les Herniques , & Rome presque déserte demeura en proie à ces tyrans.

Tout le monde déplorait en secret la perte de la liberté, sans qu'il se trouvât dans la République aucun citoyen assez généreux pour tenter de rompre ses chaînes. Il sembloit que le peuple Romain eût perdu ce courage qui auparavant le faisoit craindre & respecter par ses voisins. Les Latins & ceux qui se trouvoient assujettis à la domination des Romains, méprisoient les ordres qu'on leur envoyoit, comme s'ils n'eussent pu souffrir que l'empire demeurât dans une ville où il n'y avoit plus de liberté ; & les Eques & les Sabins venoient faire impunément des courses jusques aux portes de Rome.

Ces ennemis immortels de la République voulant profiter de la consternation où étoit le peuple Romain, leverent deux armées. Les Sabins s'avancèrent le long du Tibre jusqu'à cent quarante stades de Rome, & les Eques, après avoir ravagé le territoire de Tusculum, vinrent camper près d'Alcide. Ces deux armées sembloient menacer Rome d'un siège. Cette nouvelle surprit extrêmement les Décemvirs : il falloit qu'ils armaient de leur côté ; cependant ils ne le pouvoient faire sans le concours du Sénat & du peuple ; ils ne pouvoient ignorer combien ils étoient odieux aux uns & aux autres. Ils tinrent entr'eux différents conseils remplis de trouble & d'agitations. Il étoit question de décider si on s'adresseroit au peuple ou au Sénat ; & ce qui étoit le plus embarrassant pour les Décemvirs, c'est qu'ils craignoient que l'année de leur Magistrature étant expirée, on ne leur disputât, comme à de simples particuliers, le droit de convocation. Enfin, après bien des délibérations, comme ces Décemvirs étoient la plupart du corps du Sénat, & qu'ils y avoient des partisans, ils se déterminèrent à le convoquer, & convinrent du rôle que chacun feroit dans l'assemblée. Leurs créatures se chargerent de répondre

dre aux plaintes de ceux qui demanderoient l'abolition du décemvirat. Ils prirent ce parti dans la vue d'obtenir par leur crédit la levée des troupes , & ils se flatterent que le peuple , tout irrité qu'il paroïssoit , ne pourroit s'y opposer , ayant perdu avec ses Tribuns le droit d'opposition.

Un Héraut (a) par ordre des Décemvirs publia aussi-tôt la convocation du Sénat. Ils s'y rendirent ensuite ; mais ils n'y trouverent que leurs partisans. Les autres Sénateurs avoient abandonné le soin des affaires publiques , & s'étoient retirés , comme nous l'avons dit , dans leurs maisons de campagne. Les Décemvirs y envoyèrent des Huissiers leur indiquer l'assemblée pour le lendemain. La plupart revinrent à Rome , & se trouverent au Sénat ; mais avec des vues bien différentes de celles des Décemvirs. Appius représenta par un discours étudié la nécessité de prendre les armes , pour s'opposer aux incursions des Eques & des Sabins.

L. Valerius Potius , sans attendre que ce fût son rang pour opiner , se leva aussi-tôt. Il étoit fils de ce Valerius qui fut tué à la tête des Romains en combattant contre Herdonius , & petit-fils du fameux Valerius appelé *Publicola* , un des principaux auteurs de la liberté publique. Appius , craignant qu'un homme de sa naissance & de son caractère , s'il parloit le premier , n'ouvrît quelques avis contraires aux intérêts des Décemvirs , lui dit fierement de s'asseoir & de se taire , & qu'il devoit attendre que des Sénateurs plus anciens que lui , & plus considérables dans la République , eussent déclaré leurs sentiments.

» Je l'aurois aussi attendu , lui repartit paisiblement Valerius , si je n'avois eu à parler que de l'affaire que vous avez proposée. Mais il s'agit ici de la liberté de la République. Sera-t'il

dit qu'un simple particulier , dont la Magistrature est expirée , imposera silence à Valerius ? Faut-il que votre tyrannie réduise un Sénateur à regretter le secours que le simple peuple tiroit de l'opposition de ses Tribuns ? Mais puisque vous & vos collègues en avez usurpé la puissance , j'en appelle à ces collègues mêmes , moins dans l'espérance d'en être secouru que pour exposer aux yeux du public la conspiration que vous avez faite contre la liberté : « Ensuite , adressant la parole à Fabius Vibulanus : » Et vous , lui dit-il , qui avez été honoré de trois consulats , sera-t'il dit que , par complaisance pour des tyrans , vous trahissiez les intérêts de votre patrie ? »

Fabius incertain & déconcerté ne lui répondit rien. Mais Appius transporté de colere , lui cria de nouveau qu'il lui imposoit silence , & les autres Décemvirs le menacerent de le faire précipiter du haut de la roche Tarpéienne comme un séditieux & un brouillon. Une maniere de procéder si violente & si extraordinaire dans une compagnie où devoit régner une parfaite égalité , souleva toute l'assemblée. M. Horatius Barbarus en parut le plus indigné. Il étoit petit-fils de cet Horatius Coclès , qui , pour la défense de la liberté de sa patrie , soutint seul , sur un pont , tout l'effort de l'armée de Porfenna. Ce même esprit républicain , qui avoit fait tant d'honneur aux peres , étoit passé dans leurs enfants. Horatius dont nous parlons , ne pouvant souffrir plus long-temps l'orgueil & l'insolence des Décemvirs , prit la parole , & les traita publiquement de Tarquins & de tyrans de leur patrie.

» Vous nous parlez , leur dit-il , de la guerre des Sabins , comme si le peuple Romain avoit de plus grands ennemis que vous-mêmes. Je voudrois bien savoir par quelle autorité vous avez convoqué cette assemblée , & par quel droit vous prétendez y présider. Le temps

de votre Magistrature n'est-il pas expiré ? Pouvez-vous ignorer que la puissance du décemvirat ne vous avoit été déferée que pour une seule année ? Nous vous avons choisi pour établir des loix convenables dans un Etat libre , & vous n'avez laissé aucune trace de cette égalité , l'objet unique des Romains. Vous avez supprimé les assemblées du peuple & les convocations du Sénat. On ne parle plus d'élection , ni de Consuls , ni de Tribuns. Toutes les Magistratures annuelles sont abolies. Vous avez changé absolument l'ancien ordre du gouvernement , pour élever sur ses ruines votre empire & votre domination particulière. Mais sachez que le sang de Valerius & d'Horatius , qui chassèrent autrefois les Tarquins de Rome , anime encore leurs descendants. Nous avons encore le même courage & le même attachement pour la liberté de notre patrie. Les Dieux protecteurs de cette ville nous donneront le même succès , & j'espère que le peuple , aussi jaloux de sa liberté que ses ancêtres , ne nous abandonnera pas dans une entreprise si juste.

Un discours si ferme étourdit les Décemvirs. Ils ne savient s'ils devoient montrer de la colere ou affecter de la modération. Appius , pour adoucir les esprits , représenta que , bien loin de vouloir s'ériger en tyran , il n'avoit convoqué le Sénat que pour prendre ses avis sur la conjoncture présente des affaires. Que s'il avoit imposé silence à Valerius , ce n'avoit été que pour l'obliger à se conformer à l'usage ordinaire où chacun devoit parler à son rang , à moins que la parole ne lui fût adressée par celui qui présidoit au Sénat. Pour lors se tournant du côté de C. Claudius son oncle , il l'exhorta à dire son sentiment avec toute la liberté qui régnoit dans l'assemblée. Il se flattoit que l'intérêt de sa famille , les liaisons du sang , & mê-

me l'honneur qu'il lui faisoit de lui demander le premier son avis , l'engageroient à réfuter ce qu'il y avoit eu de trop dur contre lui dans le discours d'Horatius. Mais il s'adressoit à un véritable Romain , & qui auroit sacrifié ses propres enfants à la conservation de la liberté publique. Il avoit même été plusieurs fois , comme nous venons de le dire , à la maison d'Appius son neveu , pour lui représenter l'injustice de son gouvernement : les domestiques , par ordre de leur maître , lui en avoient toujours interdit l'entrée sous différents prétextes , & ce ne fut que dans une assemblée aussi publique qu'il put lui dire librement son avis.

Ce Sénateur représenta d'abord à l'assemblée qu'il étoit question de deux affaires de différente espece , d'une guerre étrangere qu'il falloit soutenir , & de la nécessité de remédier aux dissensions domestiques au sujet du gouvernement. Que ce qu'on appelloit guerre n'étoit que des courses passageres de quelques partis ennemis , & qui ne s'étoient hazardés d'approcher des frontieres de l'Etat qu'à la faveur des divisions qui régnoient dans la République. Qu'il falloit rétablir le calme & l'union dans la ville , & qu'il suffiroit après cela d'arborer les étendards des légions pour mettre en fuite les Eques & les Sabins , dont les Romains avoient triomphé tant de fois. Mais qu'il doutoit que le peuple voulût se ranger sous les enseignes des Décemvirs qu'il regardoit avec justice comme de simples particuliers qui avoient usurpé la souveraine puissance , & qui , sans l'aveu du Sénat , ni le consentement du peuple , s'étoient perpétués , de leur autorité privée , dans le gouvernement de l'Etat. Adressant ensuite la parole à Appius : « Pouvez-vous ignorer , lui dit-il , combien une entreprise si injuste est odieuse à tous les gens de bien ? & si vous en doutez , cet exil volontaire auquel

se sont condamnés nos plus illustres Sénateurs , ne vous fait-il pas assez connoître qu'ils ne vous regardent que comme un tyran ? Le Sénat souffre impatiemment que vous lui ayez enlevé son autorité , le peuple reclame la voie d'appel , ou celle d'opposition que vous avez supprimée ; tous nos citoyens vous redemandent , les uns leurs biens qui sont devenus la proie de vos satellites , d'autres leurs filles que vous avez enlevées pour satisfaire des passions criminelles. Toute la ville & toute la nation détestent une Magistrature qui a détruit la liberté , aboli l'usage des comices , usurpé l'autorité légitime des Consuls , & détruit la puissance des Tribuns. Rendez à la République le pouvoir qu'elle ne vous avoit confié que pour une seule année ; rendez-nous la forme de notre ancien gouvernement ; rendez-vous à vous-même. Souvenez-vous de votre première vertu , & quittez généreusement , avec un pouvoir injuste , ce nom de *Décemvir* que vous avez rendu si odieux. Je vous en conjure par nos ancêtres communs , par les mânes de votre père , cet illustre citoyen qui vous a laissé de si grands exemples de modération & de zèle pour la liberté publique. Je vous en conjure sur-tout par votre salut & par le soin de votre propre vie , que vous ne pouvez manquer de perdre honteusement & dans les supplices , si vous vous obstinez à retenir plus long-temps cette injuste puissance que vous avez usurpée sur vos concitoyens. «

Appius , couvert de confusion par de si justes reproches , n'eut pas la force d'y répondre. On regardoit son silence comme un aveu tacite de son injustice , & même comme une disposition prochaine à abdiquer le décemvirat. Mais M. Cornelius , un de ses collègues , prenant la parole & s'adressant directement à C. Claudius , lui répartit fierement que ceux qui étoient chargés

du gouvernement de la République n'avoient pas besoin de ses conseils pour régler leur conduite. Que s'il se croyoit autorisé à donner des avis particuliers à son neveu , il devoit l'aller trouver en sa maison ; qu'il n'étoit question dans le Sénat que des affaires publiques , & de la nécessité de prendre les armes pour s'opposer aux Eques & aux Sabins , qui s'avançoient du côté de Rome , & qu'il pouvoit dire là-dessus son sentiment , sans s'égarer dans des discours étrangers à la matiere dont il s'agissoit. Claudius encore plus irrité du silence méprisant d'Appius , que de la réponse insolente de son collègue , se tournant vers le Sénat : » puisque mon neveu , dit-il , ne daigne me parler , ni dans sa maison , ni en plein Sénat , & que je suis assez malheureux pour voir sortir de ma famille le tyran de la patrie , je vous déclare , Peres conscripts , que j'ai résolu de me retirer à Régile. Je vais me bannir moi-même de Rome , & je fais serment de n'y rentrer jamais qu'avec la liberté. Cependant , pour satisfaire à l'obligation où je suis de dire mon sentiment au sujet des affaires présentes , je ne crois point qu'on doive faire aucune levée de troupes qu'on n'ait élu auparavant des Consuls pour les commander.

L. Quintius Cincinnatus , T. Quintius Capitolinus & L. Lucretius , tous personnages Consulaires & des premiers du Sénat , opinerent de la même maniere , & conclurent l'un après l'autre à l'abolition du décemvirat. M. Cornelius , un des Décemvirs , craignant que l'autorité de ces grands hommes n'entraînât les autres Sénateurs , interrompit l'ordre de prendre les avis , & demanda celui de L. Cornelius son frere , avec lequel il avoit concerté auparavant le discours qu'il devoit tenir pour la défense du décemvirat. Ce Sénateur s'étant levé , se garda bien d'entreprendre de justifier ni l'autorité ni la conduite des Décemvirs. Mais prenant un tour plus adroit



il représenta seulement qu'il étoit d'avis qu'on différât l'élection des nouveaux Magistrats jusqu'à ce qu'on eût chassé les ennemis du territoire de Rome. » Ceux, dit-il, qui poursuivent avec tant d'ardeur l'abdication des Décemvirs, ont-ils parole des Eques & des Sabins qu'ils suspendront le progrès de leurs armes jusqu'à ce que nous ayons changé la forme de notre gouvernement ? Vous savez, dit-il, Peres conficripts, tout le temps qu'exigent nos élections ; il faut qu'elles soient précédées par un Sénatus-Consulte qui ordonne les conices. Cette assemblée, soit qu'on la convoque par centuries ou par tribus, ne se peut tenir que vingt-sept jours après la publication qui en sera faite. Et avant que les nouveaux Magistrats soient nommés, & ensuite confirmés par une nouvelle assemblée, & qu'ils aient pris le gouvernement de l'Etat, & levé les troupes nécessaires pour s'opposer aux ennemis, qui peut vous répondre que nous ne les verrons pas aux portes de Rome, & en état d'en former le siège ? Disons-nous ridiculement aux Eques & aux Sabins : suspendez, messieurs, l'effort de vos armes, laissez-nous en paix terminer nos divisions domestiques, le Sénat n'est point encore d'accord sur la forme du gouvernement ; mais si une fois le consulat est rétabli, si de nouveaux Magistrats se trouvent à la tête de nos armées, pour lors sortez promptement de notre territoire, prenez des branches de verveine, & revenez nous demander humblement la paix, si vous ne voulez éprouver la fureur de nos légions ? De pareils discours devroient-ils être entendus dans une compagnie si respectable ? Cependant ce sont les suites naturelles de l'avis de C. Claudius. Le mien est que nos Décemvirs enrôlent incessamment les légions, & qu'ils marchent sur le champ aux ennemis. Ecartons-les de nos fron-

tières ; qu'ils soient obligés , par la terreur de nos armes , de nous demander la paix ; & après être assurés du dehors , donnez , Messieurs , toute votre attention aux affaires du dedans. Révoquez par votre autorité celle des Décemvirs , s'ils ne veulent pas s'en dépouiller de bonne grace. Faites-leur rendre compte de leur administration , élisez de nouveaux Magistrats en leur place , & que la République reprenne son ancienne constitution. Mais permettez-moi de vous dire qu'en fait de gouvernement les affaires doivent se conduire selon les conjonctures , & dépendre du temps & des besoins de l'Etat. »

Les partisans des Décemvirs se déclarèrent hautement pour cet avis. Les plus jeunes Sénateurs , quand ce fut leur tour d'opiner , s'y conformèrent , emportés par leur courage , & dans l'impatience d'en venir aux mains avec les ennemis. Quelques-uns des plus anciens du Sénat prirent le même parti , dans la vue qu'après que la guerre seroit terminée , l'abdication des Décemvirs se faisant sans résistance , le gouvernement retomberoit entre les mains des Consuls , & que de sages Magistrats pourroient peut-être par leur modération accoutumer insensiblement le peuple à se passer de ses Tribuns. »

Appius , qui voyoit avec un plaisir secret que la plupart des avis étoient conformes à celui de Cornelius , demanda enfin , & comme par forme seulement , le sentiment de Valerius , auquel il avoit imposé silence au commencement de l'assemblée. » Est-il possible , s'écria ce Sénateur , que nous souffrions que nos tyrans exercent aujourd'hui leur empire dans le Sénat & jusques dans le sanctuaire de la liberté ? On m'a fermé la bouche quand je pouvois parler utilement , & on me rend la parole après que les avis sont pris , que le plus grand nombre s'est déclaré pour celui de Cornelius , & que toute remontrance devient presque inutile. Je ne tra-

hirai pas cependant ma conscience & les intérêts de la patrie. Je dirai ce que je pense de la continuation du pouvoir que les Décemvirs ont usurpé , & je le dirai avec tout le courage & toute la liberté d'un véritable Romain. «

» Je déclare d'abord que je souscris de tout mon cœur à tout ce que C. Claudius vous a si sagement représenté sur la nécessité de créer de nouveaux Magistrats avant que de se mettre en campagne. Mais parce que L. Cornelius , partisan déclaré de la tyrannie , a tâché de tourner en ridicule un avis si judicieux , sous prétexte que les délais nécessaires pour l'élection de ces Magistrats consumeroient un temps qu'il faut employer à repousser les ennemis , je crois être obligé de vous faire sentir l'artifice qui est caché sous ce faux raisonnement. Pour vous en convaincre , souvenez-vous seulement de la conduite que tint la République , il y a près de dix ans , contre les même ennemis , sous le consulat de C. Nautius & de L. Minutius. «

» Vous savez que pendant que Nautius , étoit opposé d'un côté aux Sabins , Minutius , son collègue , se laissa enfermer par les Eques dans les détroits de quelques montagnes. Il étoit question de mettre sur pied une nouvelle armée pour le dégager ; les Tribuns à leur ordinaire s'opposoient à toute levée de troupes , à moins que le Sénat ne souscrivît à la loi touchant le partage des terres. Dans cette extrémité , comme les deux partis ne vouloient rien relâcher de leurs prétentions , on eut recours à un Dictateur , dont l'autorité étoit supérieure au Sénat & aux Tribuns du peuple. L. Quintius fut élu ; on le fut chercher à la campagne : il revint à Rome , il en tira une nouvelle armée , & en quatorze jours il dégagea celle de Minutius , & triompha des ennemis. Qui nous empêche aujourd'hui de suivre un exemple si récent &

si sage ? Elisons actuellement un *entre-Roi*, comme nous le ferions si les deux Consuls étoient morts. «

» Que ce Magistrat nomme un Dictateur, vous aurez aussi-tôt un Magistrat légitime ; tout cela se peut faire en moins d'un jour. Il levera des troupes par ce pouvoir souverain attaché à sa dignité, on marchera à l'instant aux ennemis, & au retour de la campagne ce Magistrat, dont le pouvoir ne peut durer que six mois, donnera le temps par son abdication de procéder à loisir & selon les formes ordinaires à l'élection des Consuls. Que si au contraire vous confiez aux Décemvirs le commandement de vos armées, croyez-vous que ces hommes ambitieux, qui ont usurpé un pouvoir tyrannique, & qui au préjudice de nos loix refusent si opiniâtrément de se défaire des faisceaux, mettent facilement les armes bas ? Craignez plutôt qu'ils ne les tournent contre vous-mêmes, & qu'ils ne s'en servent pour perpétuer leur tyrannie. Je demande donc, vu le péril où se trouve la liberté publique, qu'on examine la proposition que je fais de nommer actuellement un Dictateur, qu'on prenne là-dessus les avis, & qu'on recueille les suffrages. «

Ceux des Sénateurs auxquels la puissance des Décemvirs étoit odieuse & suspecte, revinrent à cet avis. Mais les partisans des Décemvirs se récrièrent que le commandement des armées avoit été décerné aux Décemvirs par la pluralité des voix ; que c'étoit une affaire décidée, & que l'opposition de Valerius ne devoit être considérée que comme une voix de moins en faveur des Décemvirs. Appius pour appuyer ce sentiment, ajouta qu'on ne s'étoit assemblé que pour donner ordre à la guerre que les Eques & les Sabins faisoient à la République. Que C. Claudius, Cornelius & Valerius, avoient ouvert des avis différents ; mais que celui de Cornelius ayant

prévalu par le nombre des suffrages , il ordonnoit au Greffier de dresser à l'instant le Sénatus-Consulte qui remettoit aux Décemvirs le soin de cette guerre & le commandement des armées. Puis se tournant du côté de Valerius , il lui dit avec un souris amer , que s'il parvenoit jamais au consulat , il pourroit alors faire revoir le jugement d'une affaire décidée. Les Décemvirs se leverent après avoir signé le Sénatus-Consulte , & ils sortirent du Sénat , suivis de leurs partisans , qui les félicitoient de l'avantage qu'ils venoient de remporter sur le parti opposé.

Le Commandement des armées qu'on venoit de leur déferer assuroit leur autorité , & la rendoit encore plus redoutable. Ils s'en servirent pour se venger de leurs ennemis particuliers ; & ils comptoient au nombre de leurs ennemis ceux qui ne se rendoient pas leurs esclaves. Tout le monde déplorait en secret la perte de la liberté. L. Valerius & M. Horatius , qui ne vouloient ni manquer à la République , ni se manquer à eux-mêmes , rassemblèrent dans leurs maisons un grand nombre de leurs amis & de leurs clients pour s'en faire un secours contre la violence des Décemvirs ; & ils ne paroissoient plus dans la ville qu'avec une puissante escorte , & en état de repousser l'insulte qu'ils avoient lieu d'appréhender. La République étoit divisée en deux partis : on voyoit d'un côté un grand zèle pour la liberté , & un attachement inviolable aux Loix. Il paroissoit dans l'autre parti un desir immodéré de dominer , soutenu de la Magistrature & des apparences de l'autorité légitime. L'animosité qui régnoit dans ces deux partis faisoit appréhender une guerre civile. C. Claudius , oncle du Décemvir Appius , de peur de s'y trouver engagé , sortit de Rome comme il avoit protesté en plein Sénat , & se retira à Régile , son an-

cienne patrie. D'autres Sénateurs , & les principaux citoyens de Rome , qui ne pouvoient souffrir la domination des Décemvirs , & qui ne se sentoient pas en état de la détruire , cherchèrent un asyle à la campagne , ou chez les peuples voisins. Appius , irrité d'une retraite qui marquoit si visiblement l'aversion qu'on avoit pour son gouvernement , mit des gardes aux portes de la ville. Mais s'étant apperçu que cette précaution augmentoit le nombre des mécontents , il leva cette garde , & pour se venger de ceux qui s'étoient retirés , il confisqua les biens qu'ils avoient dans Rome , dont il fit la solde & la récompense de ses satellites.

Une conduite si violente ouvrit les yeux au peuple comme au Sénat. Les uns & les autres s'apperçurent avec indignation , qu'au lieu de sages Législateurs , ils n'avoient trouvé que des tyrans. Le peuple jaloux & ennemi de l'autorité du Sénat , avoit vu d'abord avec plaisir s'élever sur les ruines du consulat une nouvelle puissance qui ne donnoit aucune part aux Sénateurs dans le gouvernement. Le Sénat de son côté ne s'étoit pas opposé à l'établissement d'un tribunal qui l'avoit débarrassé des harangues séditieuses des Tribuns du peuple : & l'un & l'autre ordre de la République s'étoient sacrifié mutuellement leurs Magistrats. Les Décemvirs , dépositaires de leur autorité , s'en étoient prévalus ; leur objet étoit de se perpétuer dans le gouvernement. Et comme on venoit de leur déferer le commandement des armées , ils méprisoient des mécontents qu'ils ne craignoient plus. Le peuple , destitué de ses Tribuns , se vit obligé de se faire enrôler. Les légions furent bientôt complètes : on en fit trois corps. Q. Fabius Vibulanus marcha contre les Sabins à la tête d'une armée (a) , & on lui donna pour col-

(a) *An de Rome 304.*

legue & pour conseil Q. Petilius & M. Rabulius. M. Cornelius fut nommé Général des troupes qu'on devoit opposer aux Eques, & l'on envoya avec lui L. Minutius, M. Sergius, T. Antonius & C. Duellius, tous Décemvirs. Appius leur chef demeura à Rome avec Oppius; & il retint un corps de troupes, qu'il mit comme en garnison dans le Capitole pour maintenir son autorité contre des ennemis domestiques qui lui étoient encore plus redoutables que les étrangers. C'est ainsi que de simples particuliers, sous le titre de Décemvirs, s'emparèrent de toutes les forces de l'Etat, qui dans leur domination n'avoit plus que le nom de la République.

Le peuple qui composoit les légions, je veux dire les centurions & les soldats, irrités de la perte de la liberté, ne voulurent point vaincre, de peur d'augmenter la puissance des Décemvirs, en les rendant victorieux. Les deux armées furent défaites presque sans combattre. Ce fut moins des batailles que des fuîtes concertées. L'armée opposée aux Eques perdit ses armes & son bagage; celle qui devoit combattre les Sabins abandonna son camp & se retira avec précipitation sur les terres de Rome. Les soldats se dispersèrent & ne se rallièrent que quand ils ne furent plus en vue des ennemis; & on apprit à Rome la nouvelle de ces déroutes avec la même joie qu'on auroit eu dans un autre temps d'une victoire complète.

On disoit hautement dans la ville qu'il ne falloit pas s'étonner que les armes de la République n'eussent pas été heureuses sous des chefs qui avoient usurpé le commandement. Les uns demandoient des Consuls, d'autres proposoient d'élire un Dictateur, comme dans une calamité publique, & le peuple soupiroit après le rétablissement de ses Tribuns.

Siccus Dentatus, ce fameux Plébéien qui

s'étoit trouvé à six-vingt combats , n'entretenoit la multitude que des fautes qu'il prétendoit que les Décemvirs avoient faites dans la conduite de cette guerre. Son sentiment & le mépris qu'il faisoit de ces Généraux , passa dans les deux armées. A peine le soldat vouloit-il déférer à leurs ordres ; les uns demandoient des vivres , d'autres des armes ; & un mécontentement général sembloit annoncer une révolte prochaine.

Appius , attentif aux événements , envoie à ses collègues des recrues & des vivres. Il leur mande de tenir le soldat en respect par la crainte du châtimement , & que si la voie des supplices leur paroissoit dangereuse dans la conjoncture , ils ne manqueroient pas d'occasions pendant le reste de la campagne pour faire périr secrètement les plus mutins. Il leur en donna l'exemple. Siccus lui étoit odieux par ses discours trop libres & par le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du peuple ; il résolut de s'en défaire. Pour le tirer de Rome il feignit de vouloir le consulter sur les opérations de la campagne. Il l'entretint plusieurs fois ; & après avoir donné de grandes louanges aux avis qu'il en recevoit , il l'engagea , quoique vétérans , à se rendre à l'armée qui étoit opposée aux Sabins , sous prétexte d'assister le Général de ses conseils ; & pour le déterminer à faire la campagne , il le revêtit du titre d'Envoyé ou de Légat ; fonction qui chez les Romains , dit Denis d'Halicarnasse , étoit sacrée & inviolable , & qui jouissoit du respect dû au Sacerdoce , avec l'autorité d'un Officier Général & la puissance des premiers Magistrats.

Siccus , sans défiance & avec la sincérité d'un brave soldat , embrasse avec plaisir l'occasion de rendre service à sa patrie. Il se rend au camp en diligence. Les Décemvirs prévenus par



Appius , le reçoivent avec des marques extérieures de joie , & le traitent avec distinction. On n'entreprend plus rien sans ses avis ; mais cette déférence apparente cacheoit le dessein secret de le faire périr. L'occasion s'en présenta bien-tôt. Siccus , avec sa franchise ordinaire , n'ayant pas dissimulé aux Décemvirs qu'il ne les trouvoit pas campés assez avantageusement , ils le chargent de marquer lui-même un nouveau camp , & on lui donna une escorte pour aller reconnoître la situation du pays. Mais cette escorte n'étoit composée que des satellites des Décemvirs , & qui avoient des ordres secrets de s'en défaire. Siccus s'étant avancé à leur tête jusques dans les détroits de quelques montagnes , ils prirent cette occasion pour le charger. Siccus ne se fut pas plutôt aperçu de leur mauvais dessein , que , s'adossant contre un rocher pour ne pouvoir être pris par derrière , il les reçut avec un courage qui fit trembler les plus hardis. Ce généreux Romain rappelant son ancienne valeur , en tua plusieurs & en blessa d'autres ; aucun n'osoit plus l'approcher : ils se contenterent de lui lancer des traits de loin. Mais comme ils n'en pouvoient encore venir à bout , ces perfides montant sur le haut du rocher , l'accablèrent à coups de pierres , & ce brave guerrier , qui étoit sorti victorieux de tant de combats , périt enfin malheureusement par la main des quelques traîtres que les Décemvirs avoient armés contre lui. Ils retournerent ensuite au camp , & rapporterent qu'ils étoient tombés dans une ambuscade où ils avoient perdu leur Commandant & une partie de leurs compagnons. On les crut d'abord ; mais une troupe de soldats qui regardoient Siccus comme leur pere , étant allés d'eux-mêmes sur le lieu du combat pour enlever son corps & lui rendre les derniers devoirs , s'aperçurent que ceux qui avoient été

tués dans cette occasion étoient tous Romains ; qu'ils avoient le visage tourné de son côté : qu'on ne leur avoit enlevé ni leurs armes , ni leurs vêtements , & d'ailleurs qu'il n'y avoit parmi eux aucun soldat des ennemis , & qu'on ne trouvoit même aucune trace de leur retraite. Toutes ces circonstances leur firent soupçonner que Siccus avoit été assassiné par son escorte. Ce soupçon se répandit dans tout le camp , & y excita des plaintes & un mécontentement général. Toute l'armée demandoit avec grands cris qu'on fit le procès à ces assassins. Mais les Décemvirs les firent échapper ; & pour détourner la pensée qu'ils pouvoient être eux-mêmes les auteurs d'une action si indigne , ils firent faire des funérailles militaires à Siccus , aussi honorables que s'il eût commandé l'armée en chef. Ce furent ces honneurs si extraordinaires pour un Plébéien qu'on savoit leur être odieux , qui acheverent de convaincre les soldats que Siccus n'étoit péri que par leur ordre. Le mécontentement de cette armée passa bientôt dans l'autre camp , & jusques dans Rome. Les citoyens & les soldats , le Sénat & le peuple détestoient tout haut une action si infame. Tout le monde étoit disposé à secouer le joug d'une domination si cruelle , lorsqu'Appius , par une nouvelle entreprise , encore plus odieuse & plus tyrannique , mit le comble à ses fureurs & à la haine que tous les ordres de l'Etat lui portoient.

Nous avons dit que , de concert avec ses collègues , il étoit resté dans Rome à la tête d'un corps de troupes pour en contenir les habitans sous l'obéissance du décemvirat. Ce Décemvir , qui avoit réuni en sa personne toute l'autorité de la Magistrature , rendoit la justice dans la place. Comme il étoit un jour dans son tribunal , il vit passer auprès de lui une jeune fille d'une rare beauté , âgée d'environ quinze ans ;

qui alloit avec sa nourrice aux écoles publiques. Ses charmes & les graces naissantes de la jeunesse, attirerent d'abord son attention. Il ne put s'empêcher de la regarder avec un plaisir secret : sa curiosité redoubla le jour suivant, il la trouva encore plus belle. Et comme cette jeune personne passoit tous les jours dans la place, il conçut insensiblement pour elle une passion violente, dont les suites furent également funestes à l'un & à l'autre. Il avoit pris soin, dès le premier jour qu'il l'avoit vue, de s'informer de son nom & de celui de sa famille. On lui avoit appris qu'elle étoit d'une famille plébéienne, qu'elle s'appelloit Virginie ; qu'elle avoit perdu sa mere appelée Numitoria ; que Virginius son pere servoit actuellement en qualité de Centurion dans l'armée de F. Vibulanus le Décemvir, & que Virginius avoit promis sa fille à Icilius, qui avoit été Tribun du peuple, & qui devoit l'épouser à la fin de la campagne.

Ces nouvelles si funestes pour l'amour d'Appius ne servirent qu'à l'augmenter. Il eût bien voulu pouvoir épouser lui-même la jeune Virginie ; mais outre qu'il étoit marié, il ne pouvoit pas ignorer que les dernieres loix des douze tables, dont il étoit le principal auteur, interdisoient toute alliance entre les Patriciens & les Plébéiens, & il se vit réduit à ne pouvoir espérer l'accomplissement de ses desirs criminels que par la voie honteuse de la séduction.

L'innocence & la pudeur de Virginie l'empêcherent de lui expliquer lui-même ses mauvais desseins. Il trouva plus à propos de faire entamer la négociation par une de ces femmes d'intrigue qui trafiquent sourdement de la beauté & des charmes de la jeunesse. Il la combla de bienfaits, & après l'avoir instruite de ses intentions, il lui défendit de le nommer, de le faire connoître autrement que comme un homme des.

premières maisons de la ville , & qui avoit une autorité absolue dans la République. Cette femme s'adressa par son ordre à la nourrice de Virginie. Elle fit connoissance avec elle , tâcha de s'insinuer dans sa confiance , & après bien des soins , soutenus de riches présents & de promesses encore plus magnifiques , cette malheureuse s'ouvrit à elle sur le sujet de sa commission. Mais la nourrice sage & fidelle rejetta avec horreur ces présents & ces propositions. Appius apprit avec douleur qu'elle étoit également incapable de se laisser surprendre ni corrompre. Ce Magistrat furieux & opiniâtre dans ses passions ne se rebuta point , il eut recours à un autre artifice , & il inventa une fourbe détestable dont le succès devoit faire tomber Virginie entre ses mains.

Il en confia le principal rôle à un certain M. Claudius , son client , homme hardi , effronté , & de ces gens qui ne s'introduisent dans la confiance des grands que par une complaisance criminelle pour leurs plaisirs. Ce ministre de la passion du Décemvir entra dans l'école publique où étoit la jeune Virginie , la prit par la main , & vouloit l'entraîner par force dans sa maison , sous prétexte qu'elle étoit née d'une de ses esclaves ; & c'étoit un usage que les enfants des esclaves l'étoient eux-mêmes des patrons de leurs peres & meres. La jeune fille interdite ne se défendoit que par ses larmes ; mais le peuple ému par les cris de sa nourrice , accourut à son secours , & empêcha Claudius de l'enlever. Cet homme effronté déclara aussitôt qu'il réclamoit la puissance des Loix , qu'il ne prétendoit point user de violence ; mais qu'il croyoit qu'il étoit permis à un maître de reprendre son esclave partout où il le trouvoit , & qu'il sommoit ceux qui s'opposoient à la justice de ses prétentions de venir sur le champ devant le Décemvir ; & en disant ces paroles , il y conduisit la jeune Virginie. Tout le peuple la suivit , les uns par curiosité &

pour voir le dénouement d'un événement si extraordinaire ; & les autres par considération pour Icilius , qui pendant son tribunat s'étoit rendu très-agréable à la multitude. Numitorius , oncle de Virginie , averti de cette entreprise , accourut aussi-tôt à son secours , avec celui à qui elle avoit été promise. Claudius exposa ses prétentions devant un Juge qui étoit l'auteur même de la fourberie. Il dit que cette fille étoit née dans sa maison ; qu'elle en avoit été dérobée secrètement par une esclave qui étoit sa mere , & qui , pour cacher son larcin , avoit feint d'être accouchée d'un enfant mort ; mais qu'on avoit découvert depuis qu'elle avoit vendu cette enfant à la mere de Virginie qui étoit stérile , & qui , dans l'impatience d'avoir des enfants , l'avoit supposée sa fille ; qu'il étoit prêt de produire des témoins irréprochables de ce qu'il avançoit ; mais qu'en attendant la décision du proces , il étoit juste qu'une esclave suivît son maître , & qu'il offroit des cautions de la représenter , si Virginus à son retour prétendoit encore en être le véritable pere.

Numitorius vit bien que ce coup partoît d'une main plus redoutable ; mais il dissimula sagement ses soupçons , & il représenta au Décemvir , avec beaucoup de modération , que le pere de sa niece étoit absent pour le service de sa patrie ; qu'il étoit injuste d'attaquer un citoyen sur l'état de ses enfants pendant son absence ; qu'il ne demandoit qu'un délai de deux jours pour le faire revenir de l'armée ; qu'en attendant son retour , il offroit de retenir Virginie chez lui ; que ce soin lui appartenoit comme à son oncle ; qu'il s'offroit de la représenter sous telles cautions qu'on exigeroit de lui ; mais qu'il n'étoit pas juste que dans la maison d'un homme tel que Claudius , la fille de Virginus courût encore plus de risque de son honneur que de sa liberté. Il ajouta que ce qu'il demandoit étoit conforme

aux loix , qui ordonnoient que dans un litige ; & avant le jugement définitif , le demandeur ne pût troubler le défendeur dans sa possession.

Toute l'assemblée approuva la justice de cette requête. Appius ayant fait faire silence , & affectant l'équité & le désintéressement d'un bon Juge , déclara qu'il seroit toujours le protecteur d'une loi si juste & qu'il avoit lui-même rédigée dans les douze tables. Mais que dans l'affaire en question il se rencontroit des circonstances qui en varioient l'espece ; qu'il n'y avoit que le pere seul qui pût reclamer la possession de celle qu'il prétendoit être sa fille , & que s'il étoit présent il lui adjugeroit la provision : mais qu'en son absence un beau-frere n'avoit pas le même droit ; qu'il vouloit bien à la vérité accorder le temps nécessaire pour faire revenir Virginius de l'armée , afin d'être instruit de ses intentions ; mais sans que ce délai pût préjudicier à un maître qui redemandoit son esclave ; & ainsi qu'il ordonnoit que Claudius conduisît Virginie chez lui , en donnant des cautions suffisantes de la représenter au retour de celui qu'on disoit être son pere.

Toute l'assemblée se récria contre l'injustice de cet Arrêt. On n'entendoit de tous côtés que des plaintes & des murmures. Les femmes sur-tout , les larmes aux yeux , se rangerent autour de Virginie , & la mirent au milieu d'elles comme pour lui servir de rempart. Mais Claudius méprisant leurs cris & leurs prieres , vouloit l'enlever , lorsqu'Icilius , à qui elle étoit promise , arriva sur la place , la colere & la fureur dans les yeux. Appius qui redoutoit le crédit qu'il avoit sur l'esprit du peuple , lui fit dire par un Licteur qu'il eût à se retirer , & que l'affaire étoit jugée. Mais Icilius que sa passion rendoit furieux , instruit des mauvais desseins d'Appius , & le regardant comme un rival odieux : « il faut , lui cria-t-il , que tu m'arraches la vie avant que tu puisses

jouir du fruit de tes artifices & de ta tyrannie. N'es-tu pas content de nous avoir privés des deux plus fortes défenses de la liberté , la protection de nos Tribuns & la voie d'appel devant l'assemblée du peuple ? Faut-il encore que nous craignons pour l'honneur des filles Romaines ? Tu ne peux pas ignorer que Virginie m'est promise. Je dois épouser une vierge & une fille de condition libre ; je ne la veux recevoir que des mains de son pere. Si en son absence on entreprend de lui faire violence , j'implorerai pour mon épouse le secours du peuple Romain ; Virginus demandera l'assistance de tous les soldats pour sa fille ; les Dieux & les hommes nous seront favorables. Mais quand je serois tout seul , la justice & un amour légitime me donneront assez de force pour m'opposer à l'exécution de ton injuste Arrêt. »

Le peuple également touché de son malheur & du courage qu'il faisoit paroître , repousse & écarte Claudius qui se réfugie aux pieds d'Appius. L'assemblée étoit remplie de trouble & d'agitation. Le tumulte augmentoit par l'arrivée de ceux qui se rendoient dans la place de différents quartiers de la ville. Le Décemvir craignant une révolte ouverte & déclarée , prit le parti de suspendre lui-même l'exécution de son Arrêt ; & ayant fait faire silence : » On fait assez , dit-il , qu' Icilius ne cherche que l'occasion de pouvoir rétablir le tribunat à la faveur d'une sédition. Mais pour lui en ôter tout prétexte , je veux bien attendre le retour de Virginus jusqu'à demain. Que ses amis aient soin de l'en avertir. Il ne faut guere plus de quatre heures pour se rendre d'ici au camp. J'obtiendrai de Claudius qu'en considération de la tranquillité publique il relâche quelque chose de son droit , & qu'il consente que cette fille demeure en liberté jus-

qu'au retour de celui qu'elle croit être son pere. «

Claudius feignant d'accorder avec peine ce délai , demanda qu'au moins Icilius donnât des cautions de représenter le lendemain Virginie. Le peuple de tous côtés leva aussi-tôt les mains , & chacun s'offroit avec empressement pour caution. Icilius touché de l'affection de ses concitoyens , après leur en avoir marqué sa reconnaissance : « Nous nous servirons demain de votre secours , leur dit-il , si Claudius ne se déstiste pas de son injuste poursuite ; mais pour aujourd'hui j'espère qu'on se contentera de ma caution , & de celle de tous les parents de Virginie. «

Appius , quoiqu'emporté par sa passion , n'osa refuser une telle caution ; mais , craignant le retour de Virginie , il dépêcha secrètement un exprès à ses collègues qui commandoient l'armée , pour les prier de faire arrêter Virginie sous quelque prétexte , ou du moins de ne lui point donner congé de revenir à Rome. Il se flattoit que , faute de comparoître dans le temps marqué , il seroit alors autorisé à remettre sa fille entre les mains de Claudius ; mais son courrier arriva trop tard au camp. Il avoit été prévenu par le fils de Numitorius & par un frere d'Icilius , qui avoient déjà averti Virginie du péril que couroit sa fille. Ce Romain voyant que le salut de sa fille dépendoit de son retour à Rome , avoit obtenu son congé , & étoit parti avant l'arrivée du courrier d'Appius. Les Décemvirs n'eurent pas plutôt reçu sa lettre , qu'ils envoyerent quelques cavaliers après lui pour l'arrêter. Appius de son côté en avoit mis aussi dans la même vue sur le chemin qui conduisoit au camp. Mais toutes ces précautions furent inutiles , & Virginie qui les avoit prévues , s'écarta de la route ordinaire & rentra dans Rome par une porte opposée à celle de



la ville qui regardoit le camp des Romains.

Il parut le lendemain dans la place , pénétré de douleur , & tenant par la main sa fille qui fondoit en larmes. Elle étoit accompagnée de ses parents , qui représentoient au peuple , dans les termes les plus touchants , s'il étoit juste que pendant qu'un si bon citoyen s'exposoit pour la défense de sa patrie , ses enfants fussent exposés à des outrages encore plus cruels que si la ville étoit tombée entre les mains des ennemis. Virginius disoit à peu près les mêmes choses à tous ceux qu'il rencontroit , & les conjuroit de prendre sa fille sous leur protection. Icilius emporté par sa passion & par son ressentiment , déclamoit tout haut contre la lubricité d'Appius. Mais les larmes seules de Virginie , sa jeunesse , ses graces & sa beauté , touchoient encore plus la multitude que les plaintes & les prières de sa famille.

Appius n'apprit qu'avec une extrême surprise que Virginius étoit dans la place avec ses amis & toute sa famille. Son retour déconcertoit toutes ses mesures ; & il craignoit que , soutenu du peuple , il ne s'opposât à l'exécution de l'Arrêt qu'il avoit prémédité. Pour prévenir toute résistance il fit descendre du Capitole les troupes qui y étoient à ses ordres , & qui s'emparèrent de la place. Il s'y rendit ensuite , & après avoir monté dans son tribunal avec cette émotion que lui donnoit le desir d'achever son crime , il dit qu'il n'ignoroit pas tous les mouvements qu'Icilius s'étoit donnés pour soulever le peuple : mais qu'il vouloit bien qu'on fût qu'il ne manqueroit ni de forces ni de fermeté pour châtier ceux qui entreprendroient de troubler la tranquillité publique : & là-dessus il commanda à Claudius d'exposer sa demande & de poursuivre son action. Claudius dit que personne n'ignoroit que les enfants des esclaves appartenoient à leurs maîtres ; que c'étoit en cette qualité

qu'il revendiquoit Virginie. Il produisoit en même-temps la femme esclave qu'il avoit séduite , & qui par crainte de son maître déclara qu'elle avoit vendu Virginie à la femme de Virginus. Claudius ajouta qu'il ne manqueroit pas d'autres témoins s'il en étoit besoin , & qu'il espéroit de la justice du Décemvir qu'il ne se laisseroit pas surprendre aux cris & aux menaces des partisans d' Icilius , ni toucher par les larmes d'une jeune personne dont le sort à la vérité faisoit pitié ; mais qui étant née dans la servitude , devoit y rentrer , quoiqu'elle eût été élevée comme une personne libre.

Les parents & les amis de Virginus , pour détruire cette imposture , représentèrent que sa femme avoit eu plusieurs enfants , & que si à leur défaut elle eût voulu introduire un étranger dans sa famille , elle n'auroit point eu recours à l'enfant d'un esclave & sur-tout à une fille , pouvant choisir un garçon. Que ses parents & ses voisins l'avoient vue grosse de la fille dont elle avoit accouché ; que cette enfant en venant au monde avoit été reçue dans les mains de ses parents & de ses alliés. Qu'il étoit notoire que Numitoria sa mere avoit elle-même allaité la jeune Virginie , ce qu'elle n'eût pas pu faire si elle eût été stérile , comme Claudius l'avoit avancé fausement. Qu'il étoit bien surprenant que cet imposteur eût gardé un si profond secret sur une pareille affaire pendant quinze années , & qu'il n'eût fait éclater ses prétentions que lorsque cette jeune personne étoit parvenue à cette rare beauté qui étoit la cause de la persécution qu'elle souffroit.

Appius craignant que ce discours ne fît trop d'impression sur la multitude l'interrompit , sous prétexte qu'il vouloit parler lui-même , & adressant la parole à l'assemblée : » Il ne faut point , dit-il , que les parents de Virginie prétendent se prévaloir de ce long silence de Clau-  
dius

dus ; car ma conscience m'oblige de déclarer qu'il y a long-temps que j'ai connoissance de cette supposition. Personne n'ignore que le pere de Claudius en mourant me laissa pour tuteur de son fils. On vint peu de temps après m'avertir , en cette qualité , que je devois réclamer cette jeune esclave , comme un effet de la succession de mon pupille & de mon client , & j'entendis les mêmes témoins qui se présentent aujourd'hui. Il est vrai que nos dissensions domestiques & des affaires publiques m'empêcherent en ce temps-là de suivre celle d'un particulier ; mais la place que j'occupe aujourd'hui ne me permet pas de lui refuser la justice que je dois à tout le monde : ainsi j'ordonne que le demandeur retiendra cette fille comme son esclave. «

Virginus , outré d'un Arrêt si injuste , ne garda plus de mesure avec le Décemvir. Il fit connoître à toute l'assemblée que lui seul étoit l'auteur de l'imposture que proposoit son client ; & lui adressant la parole : » Sache , Appius , lui dit-il , que je n'ai pas élevé ma fille pour être prostituée à tes infames plaisirs ; je l'ai accordée à Icilius , & non pas à toi. As-tu pu croire que des Romains se laissent enlever leurs filles & leurs femmes pour satisfaire la passion d'un tyran ? «

La multitude entendant ce discours jeta de grands cris remplis d'indignation. Appius , comme forcené de voir son crime découvert , commanda aux soldats qui environnoient son tribunal de faire retirer le peuple : » Et toi , dit-il , se tournant vers un de ses Licteurs , va , fends la presse , & ouvre le chemin à un maître pour aller reprendre son esclave. «

Le peuple qui craint toujours quand on ne le croit point , se voyant poussé par les soldats d'Appius , s'écarte , se retire , & livre , pour ainsi dire , la fille de Virginus à la passion du Dé-

cemvir. Alors ce malheureux pere qui voit , avec désespoir , que l'innocence va être opprimée par une puissance injuste , demande au Magistrat qu'il lui soit au moins permis , avant que Claudius emmene sa fille , de pouvoir l'entretenir un moment en particulier avec sa nourrice : » afin , dit-il , que si je puis trouver quelqu'indice que je ne suis pas son pere , je m'en retourne au camp avec moins de douleur & de tristesse. «

Appius lui accorda sa demande sans peine , à condition néanmoins que cette conférence se passeroit à la vue de Claudius , & sans sortir de la place. Virginus pénétré de la plus vive douleur , prend sa fille à demi-morte entre ses bras , il essuie les larmes dont elle avoit le visage couvert , l'embrasse , & la tirant proche de quelques boutiques qui bornoient la place , le hazard lui fit rencontrer le couteau d'un boucher ; il le prend , & s'adressant à Virginie : » Ma chere fille , lui dit-il , voilà le seul moyen de sauver ton honneur & ta liberté , il lui enfonce en même-temps le couteau dans le cœur , & le tirant tout fumant du sang de sa fille : c'est par ce sang innocent , cria-t'il à Appius , que je dévoue ta tête aux Dieux infernaux. « Ce qui étoit resté du peuple dans la place , accourt à ce funeste spectacle , jette de grands cris , & déteste la tyrannie du Décemvir qui a réduit un pere à une si cruelle nécessité. Appius , du haut de son tribunal , crie avec fureur qu'on arrête Virginus. Mais il s'ouvrit un passage avec le couteau qu'il tenoit à la main , & , favorisé de la multitude , il gagna la porte de la ville , & se rendit au camp avec une partie de ses parents & de ses amis qui ne le voulurent pas abandonner dans un si grand malheur.

Numitorius & Icilius restent auprès du corps de Virginie , l'exposent aux yeux du peuple ; & l'exhortent à ne pas laisser sa mort sans vengeance. On accourt dans la place de tous les

quartiers de la ville. Valerius & Horatius qui s'étoient opposés si courageusement à la continuation du décemvirat , s'y rendent des premiers , avec un grand nombre de jeunes Patriciens de leur parti. Appius redoutant leur crédit & leur éloquence , leur envoie ordre de se retirer , & commande en même-temps qu'on ôte de la place le corps de Virginie. Mais Valerius & Horatius s'y opposent. Appius outré de la mort de Virginie & du mépris qu'on avoit pour ses ordres , s'avance avec ses Licteurs & les troupes de sa garde pour arrêter les deux Sénateurs. Mais le peuple en fureur le repousse , met en pieces les faisceaux , le poursuit lui-même comme un tyran ; en sorte que pour sauver sa vie il fut contraint de s'enfuir le visage couvert , & de se cacher dans une maison voisine.

Valerius & Horatius posent le corps de l'infortunée Virginie dans une litiere découverte ; & , sous prétexte de la rapporter dans la maison de son pere jusqu'à ce qu'on lui rendit les derniers devoirs , ils la font passer par les principales rues de la ville , pour exciter le ressentiment de tous les citoyens. Hommes & femmes , tout le monde sortoit de sa maison pour voir cette pompe funebre : les hommes jettoient des parfums dans la litiere ; les femmes & les filles , les larmes aux yeux y mettoient des couronnes de fleurs. Tout le monde plaignoit son sort , & sembloit , par ces tristes présents , faire serment de venger sa mort. Toute la ville se seroit soulevée à l'instant même , si Valerius & Horatius , qui conduisoient cette affaire , n'avoient jugé à propos , avant que d'éclater , de voir ce que produiroit , dans l'armée d'Algide , le retour de Virginius.

Il entra dans le camp escorté , comme nous avons dit , d'une partie de ses amis , & ayant encore à la main ce couteau funeste dont il avoit

tué sa fille. Les soldats ayant appris son malheur accoururent de tous côtés ; Virginus se place aussi-tôt dans un endroit élevé , d'où il pouvoit être entendu plus facilement. Il avoit le visage couvert de larmes , & la douleur l'empêcha quelque-temps de pouvoir parler. Enfin , rompant ce triste silence , & levant les mains au ciel : » Je vous atteste , dit-il , Dieux immortels ! qu'Appius seul est l'auteur du crime que j'ai été forcé de commettre. « Il raconta ensuite , les larmes aux yeux , la fourberie que ce Décemvir avoit inventée pour se rendre maître de sa fille ; & s'adressant aux soldats qui l'écoutoient avec beaucoup de compassion : » Je vous conjure , mes compagnons , leur dit-il , de ne me point chasser de votre compagnie comme parricide , & comme le meurtrier de ma fille. J'aurois de tout mon cœur sacrifié ma propre vie pour sauver la sienne , si elle avoit pu en jouir avec son honneur & sa liberté. Mais voyant que le tyran n'en vouloit faire une esclave que pour la pouvoir déshonorer , la pitié seule m'a rendu cruel. J'ai mieux aimé perdre ma fille que de la conserver avec honte : mais je ne lui aurois pas survécu un moment , si je n'avois espéré de venger sa mort par votre secours.

Tous les soldats détestant une action si infame , l'assurèrent qu'ils ne lui manqueroient pas s'il entreprenoit quelque chose contre Appius. Mais leurs Centurions & les principaux chefs de bandes résolurent d'étendre leur ressentiment sur tous les Décemvirs , & de secouer le joug d'une domination qui n'étoit pas légitime , & qui se tournoit visiblement en tyrannie.

Les Décemvirs qui commandoient l'armée , instruits du retour de Virginus , & de la disposition des esprits , l'envoyèrent querir dans le dessein de le faire arrêter. Mais ses amis l'empêchèrent d'obéir à leurs ordres , & les sol-

dats s'étant rassemblés par pelotons , leurs Officiers leur représenterent si vivement toute l'horreur de l'action d'Appius , que le soldat ne demandoit qu'à retourner à Rome pour détruire le décemvirat. Il n'y avoit que le serment militaire qui le retenoit , & ils ne croyoient pas pouvoir abandonner leurs enseignes & leurs Généraux sans offenser les Dieux & sans se déshonorer. Mais Virginus qui brûloit d'impatience de se venger d'Appius , leva ce scrupule , & leur représenta que leur serment ne les obligeoit qu'envers des chefs revêtus d'une autorité légitime ; & que le premier serment qu'un Romain faisoit en naissant étoit de sacrifier sa vie pour la défense de la liberté publique. Il n'en fallut pas davantage pour rassurer la conscience de ces soldats. Ils coururent aussi-tôt avec fureur à leurs armes , leverent leurs enseignes , & sous la conduite particuliere de leurs Centurions , ils prennent le chemin de Rome. Les Décemvirs surpris d'une désertion si générale , accoururent pour les arrêter. Mais de quelque côté qu'ils s'adressent ils ne trouvent par-tout que des courages ulcérés & qui ne respiroient que la vengeance. On leur reproche leur orgueil , leur avarice , la mort de Siccius & de Virginie , & la lubricité d'Appius encore plus insupportable que leur cruauté. Le soldat leur déclare fierement qu'il est né libre , & qu'il ne marche à Rome que pour rendre la liberté à ses concitoyens.

L'armée entra dans Rome sur le soir sans causer aucun désordre , & sans qu'aucun soldat quittât son rang. Ils se contentoient en passant d'assurer leurs parents & leurs amis qu'ils n'étoient revenus que pour détruire la tyrannie. Toutes les troupes traverserent paisiblement la ville , d'où elles se rendirent au Mont-Aventin , sans se vouloir séparer qu'elles n'eussent obtenu la destitution des Décemvirs & le rétablissement du tribunat.

Appius épouvanté par les remords de sa conscience , & par ce soulèvement de l'armée , n'osoit paroître en public. Mais Oppius son collègue , qui craignoit les suites de ce soulèvement , eut alors recours à l'autorité du Sénat ; & contre la coutume des Décemvirs , il le convoqua extraordinairement. La plupart des Sénateurs n'étoient pas fâchés d'une émotion qui pouvoit servir à rétablir le gouvernement sur ses anciens fondements. Cependant , comme il étoit dangereux de laisser voir au peuple qu'il pouvoit se faire justice lui-même , & pour retenir toujours dans le Sénat l'autorité du commandement , on envoya au Mont-Aventin Sp. Tarpéius , C. Julius & P. Sulpicius , tous trois Consulaires , qui demanderent avec sévérité à ces soldats par quel ordre ils avoient abandonné leur camp & leurs Généraux.

Ces soldats embarrassés de cette question , demeurèrent quelque-temps en silence. Ils le rompirent à la fin , & crièrent tous ensemble qu'on leur envoyât Valerius & Horatius , & qu'ils leur rendoient compte de leur conduite. Ils ne demandoient ces deux Sénateurs que parce que la multitude les regardoit comme les ennemis déclarés des Décemvirs & les défenseurs les plus zélés de la liberté.

Pendant que les trois Consulaires furent au Sénat rendre compte de la réponse des soldats , Virginius leur fit envisager qu'il étoit de leur intérêt de choisir quelques-uns de leurs Centurions pour entrer en négociation avec les Commissaires qu'ils avoient demandés. On le nomma aussi-tôt le premier ; mais il s'excusa d'accepter cette commission sur la violente douleur dont il étoit accablé , & qui ne lui laissoit pas toute la liberté d'esprit nécessaire pour soutenir les intérêts publics. L'armée , sur son refus , nomma dix autres Centurions ; & , pour faire honneur à son choix , on donna à ces Officiers le nom de Tribuns militaires.



L'armée qui étoit opposée aux Sabins suivit l'exemple de celle d'Alcide. Numitorius & Icilius s'y étoient rendus , & y avoient excité le même tumulte. Tous les soldats , après avoir élu de leur côté des chefs pour les commander , marcherent enseignes déployées droit à Rome , & se joignirent à l'autre armée. Quoique le Sénat ne fût pas fâché de voir l'autorité des Décemvirs anéantie , cependant , outre qu'une pareille désertion étoit d'un dangereux exemple , la frontiere demeurait exposée aux incursions ordinaires des ennemis. Ainsi on pressa Valerius & Horatius de se rendre au Mont-Aventin pour remettre ces soldats dans leur devoir. Mais ces deux Sénateurs , qui voyoient bien qu'on ne pouvoit se passer de leur médiation , déclarerent qu'ils ne feroient aucune démarche tant que les Décemvirs , qu'ils traitoient d'usurpateurs , seroient maîtres du Gouvernement.

Ces Magistrats soutenoient au contraire qu'ils ne pouvoient se dépouiller de leur dignité qu'ils n'eussent publié & fait recevoir les deux dernières tables de Loix qui devoient être ajoutées aux dix premières , & que c'étoit le seul terme prescrit à leur magistrature dans la seconde élection des Décemvirs qui s'étoit faite l'année précédente. L. Cornelius , toujours passionné pour le décemvirat , opina même à ce qu'on n'entrât en aucune négociation avec les deux armées , qu'elles ne fussent retournées chacune dans leur ancien camp , & qu'il falloit offrir aux soldats , à cette condition , une amnistie générale , dont néanmoins les auteurs de la désertion seroient exclus.

Mais un sentiment si impérieux & si peu convenable à la disposition des esprits , n'eut point de partisans. On fit comprendre au contraire aux Décemvirs qu'il falloit absolument qu'ils renonçassent à une autorité qui étoit expirée , & que le Sénat & le peuple n'étoient pas

résolus de leur continuer. Les soldats en fureur menaçoient même de les y contraindre par force , & ils passèrent au Mont-Sacré , comme dans un lieu où leurs ancêtres avoient jetté les premiers fondemens de la liberté du peuple. Tout étoit à Rome dans cette agitation qui précède les plus grandes révolutions. Enfin les Décemvirs craignant d'être accablés par la multitude de leurs ennemis , promirent en plein Sénat de donner leur démission ; ils demandèrent seulement qu'on ne les sacrifîât pas à la haine de leurs ennemis , & dirent que le Sénat avoit intérêt de ne pas accoutumer le peuple à répandre le sang des Patriciens.

Valerius & Horatius ayant amené (a) cette affaire au point qu'ils souhaitoient , se rendirent au camp : ils furent reçus des soldats comme leurs protecteurs. Le peuple ne demanda que le rétablissement de ses Tribuns , le droit des appellations , & une amnistie pour tous ceux qui avoient quitté le camp sans la permission des Généraux. Mais il s'obstina à vouloir qu'avant toutes choses on lui livrât les Décemvirs , & il menaçoit hautement de les faire brûler tout vifs.

Valerius & Horatius n'étoient guere plus favorables à ces Magistrats que le peuple même ; mais ils conduisoient le dessein de les perdre avec plus d'habileté. En même-temps qu'ils exhortoient en général toute l'armée à ne se pas laisser aller à la cruauté , ils insinuoient adroitement aux principaux chefs , que quand le peuple seroit rentré dans ses droits , & qu'on lui auroit rendu ses Tribuns , ses loix & ses assemblées , il seroit alors maître de se faire justice lui-même , & qu'avant que la négociation sortît de leurs mains , ils espéroient de le mettre en état de décider souverainement de la vie & de la

(a) *An de Rome 305.*

fortune de ses concitoyens dans quelque rang qu'ils fusseunt.

Le peuple persuadé par ses Officiers que ses anciens Tribuns n'auroient pas eu plus de zele & de chaleur pour ses intérêts que ces deux Sénateurs en faisoient paroître, leur abandonna toute sa confiance. Valerius & Horatius revinrent sur le champ au Sénat ; & dans le compte qu'ils rendirent publiquement des prétentions du peuple, ils dissimulerent son ressentiment & ses menaces contre les Décemvirs. Ils leur laissèrent même entrevoir qu'il consentiroit volontiers qu'on ensevelît dans un oubli général tout ce qui s'étoit passé sous leur gouvernement, pourvu qu'on lui rendît ses Tribuns. Les Décemvirs séduits par de fausses espérances, passèrent dans la place, où ils se défirent publiquement de leur autorité. Il n'y eut qu'Appius seul, qui, agité par les remords de sa conscience, fit un autre jugement de cette modération apparente de l'armée. Quoiqu'il eût donné sa démission comme ses collègues : » je n'ignore pas, dit-il tout haut, les maux qu'on nous prépare. On ne diffère à nous attaquer que jusqu'à ce qu'on ait donné des armes à nos ennemis. «

Valerius & Horatius, sans s'embarrasser de ses funestes préjugés, coururent au camp annoncer au peuple l'abdication des Décemvirs, & le décret du Sénat pour le rétablissement des Tribuns. » Revenez, soldats, leur dirent-ils, dans votre patrie : venez revoir vos Dieux domestiques, vos femmes & vos enfants ; que ce retour soit heureux & favorable à la République. « L'armée leur fit de grands remerciements : les soldats les nommoient tout haut les protecteurs du peuple & les généreux défenseurs de la liberté publique. On leva aussitôt les enseignes, & chacun reprend avec joie le chemin de Rome. Mais avant que de se sé-

parer & de rentrer dans leurs maisons , l'armée entière & tout le peuple se rendit au Mont-Aventin , où se fit l'élection des Tribuns. A. Virginius , pere de l'infortunée Virginie , Numitorius son oncle , & Icilius , à qui elle avoit été promise , furent élus les premiers. On leur donna pour collegues C. Sicinius , M. Duillius , M. Titinius , M. Pomponius , C. Apropius , P. Villius & C. Oppius. On créa ensuite (a) un entre-Roi , qui nomma pour Consuls , suivant les vœux du peuple , L. Valerius & M. Horatius. C'étoit une récompense due aux soins qu'ils avoient pris pour l'établissement de la tranquillité publique.

Leur consulat fut tout populaire , & les Plébéiens en obtinrent ce qu'ils n'eussent osé espérer de leurs Tribuns mêmes. Nous avons vu que les Sénateurs & les Patriciens ne prétendoient point être soumis aux Ordonnances du peuple , quand l'assemblée étoit convoquée par Tribuns. Le peuple au contraire soutenoit que la souveraineté de l'Etat résidant essentiellement dans toute l'assemblée générale du peuple Romain , tous les citoyens , de quelque rang qu'ils fussent , devoient y être soumis , puisqu'ils avoient droit d'y donner les suffrages chacun dans leur tribu. Cette dispute se renouvelloit souvent entre les deux Ordres de la République. Les deux Consuls se prévalant de l'autorité absolue qu'ils avoient alors dans le gouvernement , firent décider cette grande affaire en faveur du peuple , & par un décret rendu par les comices des centuries (b) , il fut déclaré : *Que toute Ordonnance émanée des comices par tribus , tiendroit lieu de loi à l'égard de tous les citoyens.* On confirma de nouveau la loi *Valeria* touchant les appels devant l'assemblée du peuple , & on la fortifia d'une autre qui défendoit d'établir à

(a) *An de Rome 305.*(b) *An de Rome 306.*

l'avenir aucune magistrature sans qu'il y eût appel de ses ordonnances. Les Consuls ajoutèrent à cette loi un règlement qui prescrivait que les Sénatus-Consultes, qui étoient souvent supprimés ou altérés par les Consuls, seroient dans la suite remis aux Ediles, & conservés dans le Temple de Cérès. La plupart des Sénateurs ne souscrivirent qu'avec chagrin à ces différentes ordonnances. Ils voyoient avec douleur que deux Patriciens & deux Consuls, plus Plébéiens même que les Tribuns du peuple, sous prétexte d'assurer sa liberté, ruinoient absolument l'autorité du Sénat. Mais les plus équitables & les moins ambitieux de ce corps, instruits par la conduite tyrannique des Décemvirs, aimoient mieux qu'on confiât au peuple le dépôt & la garde de la liberté publique, que d'en laisser le soin aux grands, qui par leur autorité en pouvoient abuser.

La République par ces différents réglemens, & par le rétablissement de ses anciens Magistrats ayant repris sa première forme de gouvernement, il ne restoit plus, pour ainsi dire, du décemvirat, que la personne même des Décemvirs. On fait combien ils étoient odieux à la multitude. Virginius crut qu'il étoit temps alors de les poursuivre, & en qualité de Tribun du peuple, il intenta action contre Appius, & se rendit son accusateur. Appius parut dans l'assemblée couvert d'habits noirs & conformes à l'état présent de sa fortune. Le peuple vit avec plaisir ce superbe Décemvir avec une contenance triste & abattue dans la même place où peu de jours auparavant il paroissoit environné de ses satellites, & menaçant fièrement la multitude par l'appareil de ses Licteurs armés de leurs haches.

Virginius prenant la parole, & adressant au peuple, » j'accuse, Romains, dit-il, un homme qui s'est fait le tyran de sa patrie ; qui vous

a contraints de courir aux armes pour défendre votre liberté : qui , pour satisfaire ses infâmes voluptés , n'a point eu de honte d'arracher une fille Romaine de condition libre , d'entre les bras de son pere pour la livrer à l'infame ministre de ses plaisirs , & qui , par un jugement également injuste & cruel , a réduit un pere à donner la mort à sa fille pour sauver son honneur. « Puis en se tournant vers Appius , il lui dit que , sans s'arrêter au détail de tous ses crimes , dont le moindre méritoit les plus grands supplices , il lui demandoit seulement raison du jugement qu'il avoit rendu contre Virginie. » Pourquoi , lui dit-il , avez-vous refusé à une » fille de condition libre la provision de la liberté , durant qu'elle lui étoit contestée. Si » vous ne me pouvez répondre , j'ordonne que » sur le champ on vous conduise en prison. «

Appius représenta qu'on n'avoit jamais refusé aux accusés les détails nécessaires pour préparer leurs défenses ; qu'il étoit inoui dans la République qu'on eût arrêté aucun citoyen avant qu'il eût été entendu en pleine assemblée , & que si le Tribun , contre toutes les loix , prétendoit le faire arrêter , il en appelloit au peuple , & que la conduite qu'on tiendrait à son égard serviroit un jour de témoignage à la postérité , si les appellations dont le peuple paroïssoit si jaloux n'étoient que les apparences du privilège soumis à la brigue & à la cabale des Tribuns , ou si on les devoit regarder comme des soutiens inébranlables de la liberté.

Les personnes désintéressées trouvoient de la justice dans cette demande : mais Virginius soutint qu'il n'y avoit qu'Appius qui ne devoit point jouir du bénéfice des loix , qu'il avoit violées lui-même pendant son décemvirat. Il lui reproche que sans avoir égard aux privilèges des citoyens Romains , il en avoit fait mourir plusieurs ; qu'il avoit fait emprisonner les autres ;

qu'il avoit fait même bâtir des prisons , qu'il avoit coutume d'appeller , par une cruelle ironie , les maisons & la demeure du peuple Romain. » Ainsi , lui dit Virginius , quand vous » appelleriez cent fois devant le peuple , j'ordonne qu'on vous arrête , de peur que la punition de tant de crimes n'échappe à la justice » de la loi. « On le conduisit sur le champ en prison , & le Tribun lui assigna un jour pour produire ses défenses.

C. Claudius son oncle , qui avoit toujours été opposé aux Décemvirs , & qui détestoit sur-tout l'orgueil & l'insolence de son neveu , accourut cependant à son secours si-tôt qu'il eut appris sa disgrâce. Nous avons dit que pour n'être point témoin du gouvernement tyrannique des Décemvirs & des malheurs de Rome , il s'étoit retiré à Regile , l'ancienne patrie de ses ancêtres. Il ne fut pas plutôt à Rome , que , paroissant dans la place en habits de deuil , il sollicita puissamment pour la liberté de son neveu. Ses amis & ses parents se joignirent à lui , & représentoient au peuple qu'il lui seroit honteux dans les siècles futurs , qu'un homme qui avoit fait leurs loix & composé le droit Romain , eût été enseveli dans une prison parmi des brigands & des voleurs. Claudius conjuroit chaque particulier de ne point attacher ce déshonneur à la famille des Claudiens ; qu'ils donnassent plutôt un homme seul à tant d'illustres citoyens du même nom & du même sang qui le reclamoient , que de refuser presque tout le Sénat en considération du seul Virginius. Il ajoutoit que le peuple ayant heureusement recouvré la liberté par son courage , il ne manquoit au bonheur de la République que de rétablir l'union entre les différents ordres de l'Etat par la clémence , & en pardonnant à Appius en faveur de ceux qui demandoient sa grace.

Denis d'Halicarnasse prétend que les Tribuns

craignant qu'Appius ne leur échappât par le crédit de sa famille , le firent étrangler dans la prison , & qu'ils publièrent ensuite que ce fameux criminel , désespérant de son salut , s'étoit tué lui-même avant que le jour qu'il devoit être jugé fût arrivé. Tite-Live , sans parler des Tribuns , rapporte simplement qu'Appius , pour éviter l'infamie d'un supplice public , s'étoit donné la mort en prison. Quoi qu'il en soit , Sp. Oppius son collègue eut le même sort. Numitorius , autre Tribun du peuple , & oncle de Virginie , le mit en justice , comme fauteur & complice de la tyrannie d'Appius. Outre ces chefs d'accusation , un soldat vétérân se plaignit que , sans lui en avoir donné sujet , il lui avoit fait déchirer le dos à coups de fouet par ses satellites. Ce Décemvir se vit condamné par tous les suffrages du peuple ; on le jeta en prison , & Denis d'Halicarnasse rapporte qu'il y fut exécuté le même jour. Les huit autres Décemvirs cherchèrent leur salut dans la fuite , & se bannirent eux mêmes. Leurs biens furent confisqués ; on les vendit publiquement , & le prix en fut porté par les Questeurs dans le trésor public. Marcus Claudius , l'instrument dont Appius s'étoit servi pour se rendre maître de la personne de Virginie , fut condamné à mort. Mais il eut des amis qui obtinrent de Virginius qu'il se contentât de son exil. C'est ainsi que fut vengé le sang innocent de l'infortunée Virginie , dont la mort , comme celle de Lucrece , procura une seconde fois la liberté au peuple Romain.

Quoique la punition des Décemvirs parût juste , le Sénat ne laissoit pas d'être consterné de la mort ou de l'exil des principaux de son corps. Il étoit sur-tout indigné contre les deux Consuls qui les avoient abandonnés au ressentiment de Virginius , sans avoir fait la moindre démonstration de vouloir adoucir le peuple en leur faveur. On ne savoit plus même quelles bornes



les Tribuns unis si étroitement avec les deux Consuls mettroient à leur vengeance. Duillius qui étoit de ce college, mais plus modéré, dissipa la crainte du Sénat: enfin, dit-il en pleine assemblée, on en a assez fait pour la satisfaction de Virginius & pour le rétablissement de notre liberté. J'EMPÊCHE que pendant le reste de l'année on appelle quelqu'un en Jugement pour cette affaire, ni qu'on le mette en prison. Ce mot si respectable dans la bouche d'un Tribun, *j'empêche*, arrêta toutes les poursuites de ses collegues, & réprima leur violence.

*Fin du cinquieme Livre.*

## L I V R E V I.

*Les Consuls Valerius & Horatius obtiennent du peuple l'honneur du triomphe, que le Sénat leur avoit refusé. Les Tribuns veulent se faire continuer dans le tribunat. Un d'entr'eux empêche l'exécution de leur dessein. On voit pour la première fois deux Patriciens au nombre des Tribuns. Les Eques & les Volsques, à la faveur des divisions qui regnent dans Rome, viennent piller jusqu'aux portes de cette ville. Ils sont taillés en pièces ou mis en fuite par les Consuls Quintius & Agrippa, Tribuns militaires. Etablissement de la censure. Sep. Melius aspire à l'autorité souveraine. Dans une disette publique il gagne le petit peuple par des distributions de bled toutes gratuites, & quelques-uns de ses Tribuns par argent. Il fait porter de nuit dans sa maison une grande quantité d'armes. Ses desseins sont découverts. Ayant refusé de comparoître devant le Dictateur Quintius, il est tué par Servilius, maître de la cavalerie, au milieu d'une troupe de ses partisans, qu'il sollicitoit à la révolte. Mamercus Emilius étant Dictateur requiert qu'on fasse une loi qui restreigne la charge de Censeur à un an & demi. C. Furius & M. Geganius, les Censeurs de cette année, s'en vengent sur le Dictateur, qu'ils tâchent de déshonorer. Le peuple se déclare pour lui. Les Consuls T. Quintius & C. Julius Mento sont battus par les Eques & par les Volsques. Le Sénat a recours aux Tribuns du peuple pour les obliger à nommer un Dictateur. C. Sempronius Atratinus expose l'armée Romaine à être taillée en pièces. Un Officier de cavalerie, appelé Tempanius, secourt le Consul à propos, & empêche la déroute. Tempanius de retour à Rome est élevé au Tribunat. Il prend ouvertement la défense de Sempronius, & engage son accusateur à se désis-*

ter de l'action qu'il avoit intentée contre lui. Néanmoins peu de temps après ce Consulaire est condamné à une grosse amende par la brigade de quelques Tribuns du peuple , piqués de ce que , dans l'élection des Questeurs , dont on avoit augmenté le nombre , les Patriciens avoient été préférés aux Plébéiens. Les Eques surprennent la ville de Voles. Posthumius est chargé de les en chasser. Il manque de parole à ses soldats , à qui il avoit promis le pillage de la place dès qu'ils s'en seroient rendus maîtres. Pour les dédommager , un Tribun du peuple demande qu'on établisse à Voles une colonie composée de ceux mêmes qui avoient contribué à reprendre la ville. Paroles hautaines de Posthumius. Il est tué par ses propres soldats. Questeurs Plébéiens. Le Sénat ordonne que les soldats , qui jusqu'alors avoient servi à leurs dépens , seroient entretenus par la République , & que pour fournir à cette dépense il se feroit une imposition dont personne ne seroit exempt. Ce Sénatus Consulte est confirmé par un Plébiscite malgré les plaintes & les protestations des Tribuns.

**L**Es deux Consuls se disposerent à marcher contre les Sabins , les Eques & les Volscs. Mais avant que de sortir de Rome ils exposèrent publiquement les dernières loix des Décemvirs gravées sur des tables de cuivre. Ils se mirent ensuite chacun à la tête de leur armée. L'un & l'autre remportèrent une victoire complète sur les ennemis. Ils demandèrent à leur retour que , suivant l'usage , on en rendit des actions de grâces solennelles aux Dieux , & qu'ils fussent reçus dans Rome en triomphe. Mais la plupart des Sénateurs , qui ne pouvoient leur pardonner l'attachement qu'ils avoient fait paroître pour les intérêts du peuple , se firent un plaisir secret de leur refuser un honneur qui jusques alors n'avoit dépendu que du Sénat. C.

Claudius leur reprocha même qu'ils étoient complices de la mort d'Appius son neveu, que les Tribuns avoient fait étrangler en prison avant qu'il eût été entendu dans ses défenses. » Ne nous aviez-vous pas promis solennellement, leur dit-il, que l'abdication des Décemvirs seroit suivie d'une amnistie générale ? Cependant nous n'avons pas plutôt obligé ces Magistrats à se déposer eux-mêmes, que les uns ont été égorgés, & les autres contraints de se bannir de leur patrie pour sauver leur vie. Appius, le chef de la maison Claudius, le premier des Décemvirs, a été étranglé en prison sans aucune forme de justice, & sans qu'il ait été entendu dans l'assemblée du peuple, de peur que ce peuple généreux, touché des larmes & de la désolation d'une famille qui a si bien mérité de la République, ne lui fit grace. Et nos Consuls les chefs & les protecteurs du Sénat, eux qui devroient exposer leur vie pour la conservation de sa dignité, ont dissimulé lâchement l'assassinat du malheureux Appius, & n'en ont fait aucune poursuite. «

Le Sénat irrité contre les Consuls par le discours de C. Claudius, les déclara indignes des honneurs du triomphe, & on leur fit entendre qu'ils étoient bienheureux qu'on ne les punit pas de leur intelligence criminelle avec les meurtriers d'Appius. Valerius & Horatius outrés d'un refus qui les déshonorait, en portèrent leurs plaintes dans l'assemblée du peuple, & le Tribun Icilius lui demanda en leur faveur les honneurs du triomphe. Plusieurs Sénateurs se trouverent sur la place pour traverser cette brigade : C. Claudius étoit du nombre. Quoiqu'il eût toujours été opposé au gouvernement des Décemvirs, cependant il ne pouvoit pardonner aux deux Consuls d'avoir abandonné son neveu à la fureur des Tribuns. Il représenta au peuple avec beaucoup de courage, qu'il n'avoit jamais

pris connoissance , ni décidé des honneurs du triomphe ; que ce droit appartenoit uniquement au Sénat , & que la République ne demeureroit jamais libre & tranquille qu'autant qu'un des ordres de l'Etat n'entreprendroit point sur les droits & les privileges des autres.

Mais , malgré la justice qu'il y avoit dans ces remontrances , le peuple décerna le triomphe aux Consuls ; nouvelle entreprise des Tribuns sur l'autorité du Sénat : ils n'en demeurèrent pas-là. Ces Magistrats Plébéiens , qui , par la complaisance des deux Consuls , avoient une autorité absolue dans la République , résolurent entr'eux de se perpétuer dans le tribunat , & de continuer les deux Consuls dans leurs charges ; autre espece de conjuration contre la liberté publique peu différente de celle des Décemvirs. Ils couvroient leur ambition de la nécessité qu'il y avoit de continuer les mêmes Magistrats , dans un temps que les loix nouvelles n'étoient pas encore solidement établies. Mais pour éloigner le soupçon qu'ils voulussent se rendre seuls maîtres du gouvernement , ils insinuoient au peuple qu'il devoit continuer Valerius & Horatius dans le consulat. Heureusement pour la République il se trouva un Tribun assez modéré & assez habile pour faire tomber ce projet ambitieux. C'étoit ce même Duillius qui venoit d'arrêter par son autorité la poursuite de ses collegues contre les partisans des Décemvirs. Il présidoit ce jour-là à l'assemblée qui se devoit tenir pour l'élection des nouveaux Tribuns. Il représenta aux deux Consuls que la liberté étoit perdue si on laissoit les dignités de la République plus d'un an dans les mêmes mains. Valerius & Horatius lui donnerent parole de n'accepter jamais aucune continuation dans le consulat. Duillius pour s'en mieux assurer leur demanda publiquement & en pleine assemblée , quelle conduite ils tiendroient si le peuple Romain , en considération de la li-

berté qu'ils avoient rétablie , vouloit les continuer dans leur dignité. L'un & l'autre déclarèrent que , pour la conservation de la même liberté , ils refuseroient toute prolongation du pouvoir souverain , comme contraire aux loix. Duillius en ayant tiré cet aveu , leur donna des louanges qui leur tenoient lieu d'un nouvel engagement , & qui servirent à prévenir le peuple contre les desseins des autres Tribuns. On tint quelques jours après l'assemblée (a) pour l'élection des nouveaux Consuls : Sp. Herminius & T. Virgilius furent élevés à cette dignité. Ils entretenirent la paix & l'union dans la République par un sage tempérament & une conduite égale entre le peuple & le Sénat. On procéda ensuite à l'élection des Tribuns. Duillius , comme nous l'avons dit , présidoit à cette assemblée , & agissoit à cette occasion de concert avec le Sénat. Ce fut par leur crédit & l'union de leurs partisans qu'on élut d'abord cinq nouveaux Tribuns , malgré la brigue des anciens. Ces derniers firent tous leurs efforts pour remplir au moins les cinq dernières places vacantes. Duillius s'y opposa toujours avec beaucoup de fermeté ; mais comme de leur côté ils empêchoient par leurs cabales que de nouveaux Candidats n'eussent le nombre des suffrages nécessaires , Duillius , pour terminer ces contestations , remit le choix & la nomination des cinq derniers Tribuns aux cinq qu'on venoit d'élire , suivant la disposition de la loi , qui portoit expressément que , *si dans un jour d'élection on n'avoit pas pu élire le nombre complet des Tribuns , ceux qui auroient été élus les premiers seroient en droit de nommer leurs collègues*. Il congédia ensuite l'assemblée , se déposa lui-même , & les nouveaux Tribuns entrèrent en exercice de leur dignité.

Leur première fonction fut de nommer leurs

(a) *An de Rome 309.*

collegues , parmi lesquels on fut extrêmement surpris de voir S. Tarpéius & A. Haterius , tous deux Patriciens , anciens Sénateurs , & même Consulaires : ce qui étoit formellement contre l'institution du tribunat , qui n'admettoit que des Plébéiens. On ne peut rendre raison d'un événement si extraordinaire , à moins qu'on ne regarde ces deux Patriciens comme des déserteurs de leur Ordre , qui se seroient fait adopter dans des familles Plébéiennes pour pouvoir être élevés à une magistrature qui avoit la principale part dans le gouvernement. Mais ceci n'est qu'une conjecture , l'histoire n'en parle point. Tite-Live au contraire insinue que les cinq premiers Tribuns suivirent les intentions du Sénat dans l'élection de leurs collegues : & peut-être que des hommes si habiles qui prévoyoit des suites funestes pour la liberté , si les mêmes Tribuns étoient perpétués dans leurs charges , s'unirent secrètement avec Duillius pour faire entrer des Patriciens dans le tribunat , afin de balancer par leur autorité celle des Tribuns Plébéiens , & empêcher que dans l'élection pour l'année suivante on ne renouvelât la proposition de continuer les Tribuns dans leurs charges : ce qu'on regardoit comme un acheminement à la tyrannie & comme l'écueil de la liberté publique.

L. Trebonius , un des Tribuns Plébéiens , qui sentit bien que Duillius son prédécesseur n'avoit congédié l'assemblée , & renvoyé aux cinq premiers Tribuns la nomination de leurs collegues , que pour donner lieu d'introduire des Patriciens dans ce college , en fit de grandes plaintes au peuple. Il s'attacha pendant toute l'année à traverser ces Tribuns Patriciens dans leurs fonctions , d'où il acquit le surnom d'*Asper*. Et pour empêcher que dans la suite des Tribuns gagnés par le Sénat ne se donnassent des collegues qui favorisassent les mêmes , il proposa une loi

qu'il fit recevoir, & qui fut appelée de son nom la loi *Trebonia*, par laquelle il étoit ordonné que le Magistrat qui proposeroit au peuple la création des Tribuns seroit obligé d'en poursuivre l'élection dans toutes les assemblées suivantes, jusqu'à ce que le nombre des dix Tribuns fût rempli par les suffrages du peuple. Cette Ordonnance fit perdre aux Tribuns qui étoient élus les premiers le droit de nommer eux-mêmes leurs collègues : ce que les Romains appelloient *Cooptation*.

M. Geganius & C. Julius succéderent dans le consulat à L. Herminius & à T. Virginus. Tite-Live nous apprend qu'après l'extinction du décemvirat, & la mort ou l'expulsion des Décemvirs, la République jouit d'une apparence de tranquillité, & que l'union qui paroissoit entre les différents Ordres de l'Etat tint en respect les voisins de Rome, & les empêcha de renouveler leurs courses ordinaires. Mais ce calme ne dura pas long-temps. Le peuple se plaignit de nouveau que la Noblesse & sur-tout les jeunes Patriciens, le traitoient avec mépris. Ses Tribuns en citèrent quelques-uns devant l'assemblée du peuple, où ils tâchoient de porter la connoissance de toutes les affaires. Le Sénat, pour conserver son autorité, s'y opposa aussi-tôt, & quoique les plus sages de ce corps n'approuvasent pas les manieres hautaines de la jeune Noblesse, cependant ils ne voulurent pas l'abandonner à la poursuite des Tribuns. Cette concurrence au sujet de la Jurisdiction & des privilèges de chaque Ordre, fit renaître les anciennes contestations, qui furent poussées fort loin sous le consulat (a) de T. Quintius & d'Agrippa Furius. C'étoit toujours le même fond d'animosité que différents prétextes faisoient revivre. Chacun de ces deux Ordres ne pouvoit

(a) *An de Rome 305 & 307.*



souffrir ni Magistrats ni autorité dans le parti contraire. Si les Consuls étoient redoutables au peuple, les Tribuns n'étoient pas moins odieux aux Patriciens, & aucun de ces deux corps ne pensoit être libre s'il n'avoit abaissé l'autre.

Les Eques & les Volsques instruits de ces dissensions domestiques, & voulant en profiter, prirent les armes. Les deux Consuls de leur côté se disposèrent à faire des levées. Mais le peuple séduit par des Tribuns séditieux refusa de se faire enrôler. Les ennemis, ne trouvant point d'obstacle à leurs irruptions, ravagerent la campagne, & ils portèrent leur audace jusqu'à venir enlever des troupeaux qui païssoient auprès de la porte Esquiline.

Les deux Consuls encore plus irrités de la désobéissance du peuple que de la hardiesse des ennemis, convoquerent une assemblée générale. Quintius, personnage illustre par plusieurs victoires, révére pour la pureté de ses mœurs & la sagesse de ses conseils, & qui avoit été honoré de quatre consulats, prit la parole & reprocha courageusement au Sénat & au peuple que leurs dissensions éternelles causeroient enfin la ruine entière de la République. Que le Sénat présomant trop de sa dignité & de ses richesses, ne vouloit point mettre de bornes à son autorité, ni le peuple à une licence effrénée qu'il couvroit du nom de liberté, & que l'un & l'autre ne se défendoit des injures qu'il prétendoit avoir reçues, que par de plus grands outrages : « Il semble, continua ce grand homme, que Rome renferme dans ses murailles deux nations différentes qui se disputent la domination. Quand verra-t-on la fin de notre discorde ? Quand nous sera-t-il permis d'avoir un même intérêt & une patrie commune ? Les ennemis sont à nos portes ; les Esquillies ont été à la veille d'être surprises, & personne ne s'est présenté pour s'y opposer. On voit du haut de

nos murailles ravager la campagne , & les maisons embrasées fumer de tous côtés ; & on voit tout cela avec une honteuse indifférence , & peut-être avec une secrète joie quand le dommage tombe sur le parti contraire. Qu'avez-vous dans la ville qui soit capable de réparer de pareilles pertes ? Le Sénat voit à la vérité à sa tête des Consuls & les premiers Magistrats de la République ; mais ces Consuls , sans forces & sans autorité , gémissent de l'insensibilité du peuple pour la gloire de sa patrie. Ce peuple de son côté a des Tribuns ; mais ces Tribuns , avec toutes leurs harangues , lui rendront-ils jamais ce qu'il a perdu ? Eteignez , Romains , ces fatales divisions. Rompez généreusement ce charme funeste qui vous tient ensevelis dans une indigne oisiveté. Ouvrez les yeux sur la conduite des gens ambitieux , qui , pour se rendre considérables dans leur parti , n'ont pour objet que d'entretenir la division dans la République. Et si vous pouvez vous souvenir encore de votre ancienne valeur , sortez de Rome à la suite de vos Consuls , & je dévoue ma tête aux plus cruels supplices , si avant qu'il soit peu de jours je ne mets en fuite ceux qui pillent vos terres , & si je ne transporte la guerre jusques dans le sein de leur patrie. «

Jamais , dit Tite-Live , les discours flatteurs d'un Tribun ne furent plus agréables au peuple que les reproches sévères de ce généreux Consul. Le Sénat n'en fut pas moins touché : les plus sages de ce corps avoient que ceux qui l'avoient précédé dans cette dignité , ou avoient maltraité le peuple pour se rendre agréables au Sénat , ou avoient trahi les intérêts de leur compagnie pour flatter le peuple ; mais que T. Quintius paroïsoit n'avoir d'autre objet que l'union de tous les Ordres , & la majesté du nom Romain.

Les Consuls & les Tribuns , le Sénat & le peuple concoururent unanimement à prendre les armes. Ce fut à qui feroit paroître plus d'ardeur. Toute la jeunesse se présenta en foule pour se faire enrôler. Les levées furent bien-tôt faites , chaque cohorte choisit ses Officiers , & on mit à leur tête deux Sénateurs ; & tout cela se fit avec tant d'empressement & de diligence , que le même jour on tira les enseignes du trésor , & l'armée fit encore dix milles de chemin. Les Consuls rencontrèrent & surprirent le lendemain les ennemis. Le combat ne laissa pas d'être sanglant , les Eques & les Volsques se battirent avec beaucoup de valeur ; l'aile gauche des Romains plia. Furius Agrippa , qui étoit à la tête de ce corps , s'appercevant que l'ardeur de ses soldats se rallentissoit , arracha une enseigne des mains de l'Officier qui la portoit , & la jeta au milieu d'une cohorte des ennemis. Les Romains se précipitèrent pour la retirer , & l'effort qu'ils firent mit en désordre les ennemis , & donna le commencement à la victoire. Quintius n'avoit pas eu moins d'avantage que son collègue. Les Eques & les Volsques , battus des deux côtés , se retirèrent dans leur Camp. Les Consuls l'investirent & l'emportèrent l'épée à la main. Il y eut un grand nombre d'Eques & de Volsques taillés en pieces : le reste prit la fuite. Les Romains maîtres de leur camp y trouverent un grand butin , & revinrent ensuite à Rome chargés des dépouilles de l'ennemi & de celles qu'il avoit enlevées du territoire de Rome.

Une victoire si prompte fit sentir au peuple ses forces & le besoin que le Sénat avoit de lui. Son ambition & ses prétentions en augmentèrent : il devenoit de jour en jour plus fier & plus entreprenant. Ceux qui avoient acquis des richesses ou qui s'étoient distingués par leur valeur , demanderent qu'on abolît ,

comme un reste de la tyrannie des Décemvirs ; la loi injurieuse au peuple qui lui interdisoit toute alliance avec des familles Patriciennes.

Des Tribuns toujours inquiets réveillèrent l'affaire du partage des terres ; d'autres publioient que puisqu'on avoit établi des loix égales pour tous les citoyens , les dignités devoient être communes entr'eux ; & plusieurs des Chefs du peuple portoient déjà leurs vues jusques au Consulat , réservé jusqu'alors au premier Ordre. Neuf des Tribuns proposèrent en pleine assemblée qu'il fût fait une loi nouvelle qui admît dans la suite les Plébéiens au consulat. Et C. Canuléius demanda en même-temps que , par un décret du peuple , on révoquât la loi des douze Tables qui défendoit aux Patriciens de s'allier dans des familles plébéiennes. M. Genucius & Caius Curtius , qui étoient Consuls cette année , tâchoient d'éluider ces nouvelles propositions , sous prétexte qu'il étoit venu des avis que les Eques & les Volsques se dispoient à recommencer la guerre. C'étoit la ressource ordinaire du Sénat que ces guerres étrangères ; & il n'avoit la paix avec ses propres citoyens que quand on les pouvoit faire sortir de Rome & les mener en campagne contre les ennemis de la patrie. Les deux Consuls , dans cette vue , ordonnent des levées , & crient que chacun tienne ses armes prêtes. Mais Canuléius sentit bien l'artifice. « Soit que la nouvelle de la guerre soit vraie , dit-il , en adressant la parole aux Consuls , ou que ce ne soit qu'un faux bruit semé exprès pour avoir un prétexte de tirer le peuple de la ville , je déclare , comme Tribun , que ce peuple , qui tant de fois a répandu son sang pour la défense de la patrie , est encore prêt de suivre ses Consuls & ses Généraux , si on lui rend sa liberté & ce droit si naturel de

pouvoir s'unir avec vous par des alliances réciproques ; si l'espérance des honneurs & l'entrée aux premières dignités est ouverte indifféremment à tous les citoyens qui ont du mérite. Mais si vous persistez à vouloir maintenir la loi des Décemvirs touchant les mariages , si vous continuez à nous traiter dans notre propre patrie comme des étrangers , si on estime le peuple indigne de votre alliance , & si on lui refuse la liberté d'élever au consulat ceux qu'il en jugera les plus dignes , sans le contraindre de renfermer ses choix dans le Sénat ; en un mot , si on ne leve cette distinction des Nobles & des Plébéiens si odieuse dans une République , & s'il y a dans la suite d'autre noblesse que celle que donnera la vertu autorisée par des Magistratures communes à tous les citoyens ; parlez de guerres tant qu'il vous plaira , rendez par vos discours ordinaires la ligue & les forces de vos ennemis encore plus redoutables ; ordonnez , si vous voulez , qu'on apporte votre tribunal dans la place pour y faire des levées , je déclare que ce peuple que vous méprisez tant , & auquel cependant vous devez toutes vos victoires , ne s'enrôlera plus ; que personne ne se présentera pour prendre les armes , & vous ne trouverez aucun Plébéien qui veuille exposer sa vie pour des maîtres superbes , qui ne sont pas fâchés de nous associer aux périls de la guerre , mais qui prétendent nous exclure des récompenses dûes à la valeur , & des fruits les plus doux de la victoire. «

Les Consuls étoient d'autant plus épouvantés de la hardiesse du Tribun , qu'ils n'osoient convoquer l'assemblée du Sénat , où le peuple avoit des partisans déclarés , qui rendoient compte au Tribun de tout ce qui s'y passoit. Ainsi ces deux Magistrats furent réduits à tenir des conseils particuliers avec les Sénateurs de leur parti.

Ils représenterent qu'il n'étoit pas possible de souffrir plus long-temps les entreprises des Tribuns , & qu'il falloit ou supprimer le Sénat , ou abolir cette Magistrature populaire , la source des divisions continuelles entre le Sénat & le peuple. C. Claudius , oncle du Décemvir , & qui avoit reçu de ses ancêtres , comme par succession , une haine héréditaire contre la faction du peuple , opina d'abord qu'il falloit plutôt avoir recours aux armes que de céder au peuple la dignité du consulat , & que , sans distinction de particuliers ou de Magistrats , on devoit traiter comme ennemis publics tous ceux qui entreprendroient de changer la forme du gouvernement. Mais T. Quintius plus modéré , qui craignoit que ces disputes ne dégénéraissent dans une guerre civile , représenta qu'il se trouvoit parmi les Plébéïens un grand nombre d'Officiers d'un rare mérite , & qui avoient acquis beaucoup de gloire à la guerre. Qu'il y avoit de la justice à donner quelque satisfaction à un peuple si généreux , & qu'il étoit même de l'habileté du Sénat , dans cette conjoncture , de relâcher une partie de ses droits pour sauver le reste.

La plus grande partie de l'assemblée se déclara pour son avis. C. Claudius reprenant la parole : « Je me rends , dit-il , à la pluralité des voix ; mais puisque vous jugez à propos d'admettre des Plébéïens dans le gouvernement , tâchons de donner satisfaction à ce peuple toujours inquiet ; sans cependant avilir la dignité du consulat. Et pour concilier deux choses qui paroissent si opposées , je serois d'avis qu'au lieu de Consuls on élût des Tribuns militaires , & dans le nombre dont on conviendra , tous tirés également du corps du Sénat & du peuple , auxquels on attribuerait l'autorité Consulaire. Le peuple par ce moyen sera satisfait , & le consulat , dans des temps plus favorables ,

pourra reprendre un jour son ancienne splendeur & sa majesté. « On donna de grandes louanges à Claudius , & tous les avis se réunirent à ce dernier sentiment. Pour lors cet ancien Sénateur adressant la parole à M. Genutius premier Consul : « Pour réussir dans ce projet , lui dit-il , convoquez le Sénat ; faites intervenir les Tribuns du peuple ; & quand l'assemblée sera formée , déclarez que vous invitez tous ceux qui ont de l'affection pour la patrie de dire librement leur avis sur les nouvelles loix que le peuple exige. Ensuite vous prendrez les voix : & au lieu de commencer par T. Quintius , par moi-même & par les plus anciens Sénateurs , suivant la coutume , déférez cet honneur à Valerius & à Horatius , comme vous en avez le pouvoir en qualité de Consul , & par-là nous connoîtrons les sentiments de ces partisans du peuple. Je me leverai alors pour combattre leurs raisons , ce que je ferai sans aucun ménagement ; & je m'opposerai de toutes mes forces , & à l'abolition de la loi des mariages , & à toute élection d'un Plébéien pour le consulat. Pour lors demandez l'avis de T. Genutius votre frere , & que ce sage Sénateur , sous prétexte de vouloir concilier les différens intérêts du peuple & du Sénat , propose comme de lui-même qu'on suspende l'élection des Consuls , & qu'on crée en leur place des Tribuns militaires , & qu'il comprenne dans son avis l'abolition de la loi des mariages. Je m'y opposerai tout de nouveau ; mais vous & votre collègue , & tout ce que vous êtes ici de principaux du Sénat , sous prétexte de vouloir favoriser le peuple , vous vous déclarerez pour l'avis de votre frere. Le peuple en saura gré à votre famille , & les Tribuns se joindront infailliblement à vous , ne fût-ce que pour triompher de mon opposition. «

Tout le monde approuva cet expédient ; chacun convint du rôle qu'il devoit jouer : les Consuls convoquerent le Sénat , & inviterent Canuléius & les autres Tribuns de s'y rendre le jour de l'assemblée. Canuléius au lieu de s'étendre sur la justice & l'utilité des loix qu'il vouloit faire recevoir , se renferma dans des plaintes qu'il fit avec beaucoup d'aigreur contre les deux Consuls qui avoient tenu des conseils secrets au préjudice des intérêts du peuple , sans y appeler les plus gens de bien du Sénat , & surtout Valerius & Horatius qui avoient rendu un si grand service à la République par l'abolition du décemvirat , qu'on devoit regarder comme leur ouvrage.

Le Consul Genutius lui répondit qu'ils n'avoient assemblé quelques anciens Sénateurs que pour savoir si on devoit convoquer à l'instant le Sénat sur la proposition des loix nouvelles , ou en remettre la délibération à la fin de la campagne. Que s'ils n'avoient pas appelé dans ce conseil Valerius & Horatius avec les plus anciens Sénateurs , c'avoit été uniquement pour ne pas les rendre suspects au peuple d'avoir changé de parti. » Et pour preuve , ajouta Genutius , que mon collègue & moi nous nous portons dans cette affaire sans aucune partialité , c'est que les premiers avis étant ordinairement d'un grand poids , & l'usage étant que les Consuls demandent d'abord celui des plus anciens Sénateurs ; comme vous ne les croyez pas favorables au peuple , nous changerons aujourd'hui cet ordre , & nous commencerons par Valerius & Horatius à recueillir les voix. « Puis s'adressant à Valerius il l'invita de déclarer son sentiment.

Valerius comença par s'étendre beaucoup sur les services qu'il avoit rendus au peuple , & sur ceux de sa famille. Il ajouta qu'il ne croyoit point qu'on pût regarder comme libre un Etat



dont tous les citoyens ne vivoient pas dans une parfaite égalité. Il conclut à ce que les Plébéiens ne fussent plus exclus du consulat ; mais il exhorta en même-temps les Tribuns du peuple de lever l'opposition qu'ils avoient formée contre l'armement que vouloient faire les Consuls , pourvu que ces Magistrats s'engageassent à la fin de la campagne de faire procéder à la publication des loix. Horatius , auquel on demanda ensuite son sentiment , opina à peu près de la même manière , & il fut d'avis qu'on marchât premièrement aux ennemis ; mais qu'après que la guerre auroit été heureusement terminée , les Consuls , avant toute chose , portassent dans l'assemblée du peuple le Sénatus-Consulte nécessaire pour pouvoir délibérer sur une affaire aussi importante.

Cet avis excita de grands murmures dans l'assemblée. Les Sénateurs qui ne pouvoient consentir de voir des Plébéiens dans le consulat , croyoient gagner beaucoup en éloignant la délibération. Ceux au contraire qui étoient dans le parti du peuple ne pouvoient souffrir ce retardement , & ils soutenoient qu'au moins le Sénatus-Consulte devoit être signé avant de se séparer.

Les Consuls demanderent ensuite l'avis à C. Claudius , qui , selon qu'ils avoient concerté entre eux , parla avec beaucoup de courage & de force contre ces nouvelles prétentions du peuple. Il rappella le souvenir de toutes les entreprises différentes qu'il avoit faites contre l'autorité du Sénat depuis sa retraite sur le Mont-Sacré. » Ce peuple inquiet & inconstant , dit-il , a voulu avoir ses Magistrats particuliers , & pour le bien de la paix nous lui avons accordé des Tribuns. Il a demandé depuis des Décemvirs , & nous avons encore consenti à leur création. Il s'est bientôt dégoûté de ces Magistrats , & par complaisance nous avons

souscrit à leur déposition. Nous avons fait plus , nous avons dissimulé encore , pour le bien de la paix , la mort violente des uns & l'exil des autres. Enfin dans ces derniers temps , nous avons vu deux de nos Consuls plus populaires que des Tribuns , sacrifier les intérêts de leur Ordre à l'ambition du peuple. De chefs de la République & de dépositaires de l'autorité souveraine , ne voyant que les Dieux & les Consuls au-dessus de nous , on nous a réduits sous la tyrannie des Tribuns. Nos conseils , nos délibérations , nos vies mêmes & nos fortunes particulières en dépendent , & ces Magistrats Plébéiens en décident souverainement dans ces assemblées tumultueuses , où la passion & la fureur ont plus de part que la raison & la justice. On ne s'en est pas tenu là : C. Canuléius veut unir aujourd'hui , par un mélange honteux , le sang illustre de la Noblesse avec celui des Plébéiens. S'il vient à bout de son entreprise , ceux qui naîtront de ces mariages si contraires à nos loix , toujours en dispute avec eux-mêmes , ignoreront de quelles maisons ils sont sortis , à quels sacrifices ils doivent avoir part , & s'ils sont peuples ou Patriciens. Et comme si ce n'étoit pas assez de confondre l'ordre de la naissance , & de ruiner tous les droits divins & humains , les collègues de Canuléius , les Tribuns , ces perturbateurs du repos public , osent lever les yeux jusqu'au consulat. Nous sommes à la veille de voir cette grande dignité en proie à des Canuléius & des Icilius. Mais qu'ils sachent ces hommes nouveaux , ajouta Claudius , que les Dieux , protecteurs de cet Empire , ne le permettront point , & que nous-mêmes mourrons plutôt mille fois que de souffrir une pareille infamie. «

Canuléius , naturellement impatient , l'interrompit , & lui demanda brusquement en quoi les Dieux seroient offensés si on éliroit pour

Consuls des Plébéiens qui eussent toutes les qualités dignes du commandement. » Pouvez-vous  
 » ignorer , lui répondit Claudius , que les Plé-  
 » béiens n'ont point d'auspices , & qu'ils ne les  
 » peuvent observer ? Ne savez - vous pas que  
 » c'est une des raisons qui a engagé les Décem-  
 » virs à proscrire par les loix des douze tables  
 » toute alliance inégale , afin que les auspices ne  
 » pussent être pris que par des Patriciens dont  
 » la naissance fût pure & sans mélange , enforte  
 » que la prêtrise & le consulat sont également  
 » renfermés dans cet ordre. «

Cette réponse étoit solide & fondée sur l'établissement de la religion & des loix. Mais elle ne servit qu'à irriter le peuple contre Claudius , comme si ce Sénateur , par semblables raisons , eût voulu lui reprocher qu'il étoit peu agréable aux Dieux , & indigne par la bassesse de sa naissance d'être initié dans leurs mystères.

Les Consuls , pour arrêter l'aigreur qui commençoit à s'emparer des esprits , demanderent l'avis de T. Genutius , frere d'un de ces Magistrats. Ce Sénateur représenta qu'il voyoit avec douleur la République affligée en même-temps de deux fléaux capables de la détruire , la guerre étrangère au dehors , & des dissensions domestiques au dedans de l'Etat : que l'un & l'autre de ces maux exigeoit un prompt remede , mais d'autant plus difficile que le mécontentement du peuple entretenoit l'audace des ennemis. Cependant qu'il falloit prendre son parti , & se résoudre , ou à souffrir l'insulte des Eques & des Volsques , ou si l'on vouloit sortir en campagne , donner quelque satisfaction au peuple. Que son avis étoit de relâcher plutôt en sa faveur quelque chose des privileges de la Noblesse , que d'abandonner le territoire de Rome au pillage de l'étranger. Et il conclut , suivant qu'il en étoit convenu secrètement avec les Consuls & avec Claudius , à ce que la loi qui interdisoit toute al-

liance entre les familles patriciennes & les plébéiennes fut abolie , comme contraire à l'union qui devoit être entre les citoyens d'une même République. Il ajouta que si les anciens Sénateurs avoient tant de répugnance à voir la dignité consulaire entre les mains des Plébéiens , on pouvoit trouver un tempérament qui contenteroit peut-être les deux partis. Qu'il n'y avoit qu'à suspendre pour un temps l'élection & le titre de cette dignité , & créer en la place des Consuls six Tribuns militaires , qui auroient les mêmes fonctions & la même autorité , dont les trois premiers seroient toujours Patriciens , les trois autres pourroient être Plébéiens. Que l'année suivante le Sénat & le peuple décideroient à la pluralité des voix , dans une assemblée générale , par quels Magistrats ils voudroient être gouvernés , & si on en reviendrait aux Consuls , suivant l'ancien usage ou si on continueroit d'élire des Tribuns militaires , ce qui seroit observé à l'avenir dans tous les comices.

Cet avis passa à la pluralité des voix , malgré l'opposition apparente de Claudius. Genutius en reçut même également des louanges de la part du Sénat & du peuple. Les Sénateurs se savoient bon gré d'avoir exclu les Plébéiens d'une dignité qu'ils espéroient faire revivre avec tous les privilèges dans des temps plus heureux ; & le peuple , sans s'embarrasser d'un vain nom , ne pouvoit contenir sa joie de se voir enfin admis dans le gouvernement de la République sous quelque titre que ce fût. La plupart s'écrioient qu'ils ne refuseroient plus de marcher contre les ennemis. Qu'ils s'exposeroient volontiers aux dangers , puisqu'ils devoient avoir part aux récompenses.

On tint quelques jours après une assemblée pour l'élection de ces nouveaux Magistrats. D'anciens Tribuns du peuple & les principaux Plébéiens se flattant d'emporter ces di-

gnités , parurent dans la place vêtus de blanc pour être mieux remarqués ; mais le peuple , content d'avoir obtenu le droit de concourir dans ces élections , donna tous ses suffrages à des Patriciens. On n'élut même (a) que trois Tribuns militaires , & le choix de l'assemblée tomba sur A. Sempronius Atratinus , L. Attilius & T. Cecilius ou Clælius , tous trois Patriciens , & distingués par leur valeur & leur capacité dans le métier de la guerre.

Mais ces trois Magistrats furent obligés de se déposer eux-mêmes trois mois après leur élection , sur ce que C. Curtius , qui y avoit présidé , représenta que les cérémonies des auspices , qui précédoient toujours l'élection des Magistratures curules , n'avoient pas été observées exactement. Les Romains étoient très-scrupuleux sur les moindres circonstances qui avoient la Religion pour objet ; mais peut-être que les Patriciens ne firent naître ce scrupule que pour rétablir la dignité consulaire. En effet , les Tribuns militaires n'eurent pas plutôt abdiqué leur nouvelle dignité , qu'on nomma un entre-Roi , afin que la République ne demeurât pas sans chef & sans gouvernement. Mais comme il n'avoit le gouvernement qu'en dépôt , & que pour faire passer l'autorité à des Magistrats annuels , il fut question de savoir si ces Magistrats seroient des Consuls ou des Tribuns militaires ; les plus anciens Sénateurs ne manquèrent pas de se déclarer pour le consulat : le peuple témoigna au contraire qu'il vouloit des Tribuns militaires. La jalousie s'étant mise entre les Candidats de ce dernier ordre , ceux dont la faction n'étoit pas assez puissante pour les élever à cette dignité , aimerent mieux qu'on rétablît le consulat que de voir leurs rivaux emporter une dignité qu'ils ne pouvoient obtenir. Ainsi ,

(a) *An de Rome* 309.

du consentement du Sénat & du peuple , l'entre-Roi nomma des Consuls , & il désigna pour remplir cette dignité le reste de l'année (a). L. Papi-rius Mugillanus & L. Sempronius Atratinus , frere d'un des Patriciens qui venoit d'abdiquer le tribu-nat , comme nous l'avons dit.

Il ne se passa rien de considérable sous leur consulat ; mais sous le suivant (b) , & celui de M. Geganius & de T. Quintius , on érigea la censure , nouvelle charge , ou plutôt il se fit un démembrement de celle des Consuls. Et cette dignité des Censeurs , qui dans ses commence-ments parut peu considérable , devint dans la suite , par le pouvoir qu'on y attacha , le comble des honneurs & la Magistrature la plus redouta-ble de la République. Comme un esprit de con-quête étoit le dessein général de la Nation , le Roi Servius , pour avoir une ressource assurée & d'hommes & de finances , avoit ordonné , comme nous l'avons déjà dit , qu'il se feroit tous les cinq ans un dénombrement de tous les ci-toyens Romains , avec une évaluation exacte des biens de chaque particulier. Le Prince ou le Magistrat par ce dénombrement savoit pres-qu'en un instant ce que Rome avoit d'habitants capables de porter les armes , & quelle contri-bution on en pouvoit tirer.

Mais les Consuls souvent occupés hors de la ville par des guerres presque continuelles , n'ayant pu depuis plus de dix-sept ans faire ce dénombrement appelé le *cens* , on proposa , pour le soulagement des Consuls , de créer deux Magistrats de l'ordre des Patriciens , qui , sous le titre de *Censeurs* , fissent tous les cinq ans cette revue générale de tout le peuple Romain.

Les Tribuns , quoique toujours en garde contre ce qui étoit proposé par le Sénat , ne

(a) *An de Rome 309.*

(b) *An de Rome 310 ou 311.*

s'opposèrent point dans cette occasion à l'établissement de cette nouvelle Magistrature. Ils ne demandèrent pas même que les Plébéiens y eussent part , soit qu'ils vissent qu'on n'avoit attaché qu'un pouvoir assez borné à la censure, ou qu'ils fussent assez contents qu'en détachant ses fonctions du consulat , on eût diminué la puissance d'une Magistrature , l'objet de leur haine & de leur émulation. Ainsi la loi qui autorisoit la création de deux Censeurs passa sans contestation.

Papirius & Sempronius , Consuls l'année précédente , furent élevés à cette dignité (a) , & on la leur conféra tout d'une voix pour les dédommager de ce que l'année de leur consulat n'avoit pas été complète , & qu'ils n'étoient entrés en exercice qu'après l'abdication des Tribuns militaires.

Tant que les Consuls avoient été chargés du soin de ce dénombrement , toutes leurs fonctions à cet égard avoient été renfermées à tenir un état exact des noms , des biens , de l'âge , des conditions de tous les chefs de famille : le nom & l'âge de leurs enfants & de leurs esclaves y devoit être compris. Mais quand on eut démembré du consulat cette partie de la Magistrature , & qu'on en eut fait une dignité particulière , comme les hommes ne cherchent ordinairement qu'à étendre leur autorité , les Censeurs s'attribuerent la réformation des mœurs. Ils prenoient connoissance de la conduite de tous les citoyens ; les Sénateurs & les Chevaliers étoient soumis à leur censure comme le simple peuple ; ils pouvoient chasser de ces compagnies ceux qu'ils en jugeoient indignes. A l'égard des Plébéiens qui , par leur débauche ou leur paresse , étoient tombés dans l'indigence , ils les réduisoient dans une classe inférieure ,

(a) *An de Rome 310.*

souvent même ils les privoient du droit de suffrage , & ils n'étoient plus réputés citoyens , que parce qu'on les assujettissoit encore à payer leur part des tributs.

Quand les Censeurs faisoient cette revue générale de toute la nation , il n'y avoit point de citoyen qui ne tremblât à l'aspect de leur tribunal ; le Sénateur par la crainte d'être chassé du Sénat ; le Chevalier dans l'appréhension d'être chassé & privé du cheval que la République lui entretenoit , & le simple citoyen par la peur d'être rayé de sa classe & réduit dans la dernière , ou du moins dans une des centuries moins honorables que la sienne ; en sorte que cette crainte salutaire étoit le soutien des loix somptuaires , le nœud de la concorde , & comme la gardienne de la modestie & de la pudeur.

La République , à la faveur de ce nouvel établissement , jouit (a), sous le consulat de M. Fabius & de Posthumius Albutius , d'une profonde tranquillité. Ce n'est pas que quelques Tribuns du peuple , toujours inquiets , ne tâchassent depuis de faire revivre les anciennes prétentions du peuple touchant le partage des terres : ils menaçoient même à leur ordinaire de s'opposer à toute levée de soldats. Mais comme on n'avoit point alors de guerre à soutenir , on méprisoit une opposition que la paix rendoit inutile & sans effet ; & l'autorité du Sénat se fortifioit d'autant plus , que ce premier ordre de la République se pouvoit passer alors du secours du peuple.

Tout étoit tranquille , lorsque l'année suivante (b) , d'autres disent deux ans après , & sous le consulat de Proculus Geganius & de L. Menenius , il survint une famine affreuse qui causa des séditions , à la faveur desquelles un

(a) *An de Rome 311 & 312.*

(b) *An de Rome 313.*



particulier fut à la veille de s'emparer de l'autorité souveraine. Le Sénat attribuoit cette disette de grains à l'oisiveté & à la paresse des Plébéiens , qui , enivrés des harangues séditieuses des Tribuns , ne sortoient plus de la place , & qui , au lieu de cultiver leurs terres , passoient le temps à faire de vains raisonnemens sur les affaires de l'Etat. Le peuple au contraire , qui se plaint toujours de ceux qui sont chargés du gouvernement , rejettoit la cause de cette famine sur le défaut d'attention des Consuls. Mais ces Magistrats , sans s'embarrasser des murmures de la multitude , prirent tous les soins convenables pour faire venir des bleds du dehors , & ils en donnerent la commission à C. Minucius.

Ce Sénateur actif & vigilant envoya des Commissaires dans toute la Toscane ; mais il ne put tirer par leurs soins qu'une petite quantité de bled. Un Chevalier Romain appelé *Sp. Melius* , & qui passoit pour un des plus riches particuliers de la République , l'avoit précédé dans cette recherche , & avoit fait enlever la plus grande partie des grains de cette province.

Ce Chevalier , encore plus ambitieux que riche , s'étoit flatté que dans une calamité si générale le peuple feroit bon marché de sa liberté. On distribuoit tous les jours par son ordre du bled au petit peuple & aux plus pauvres ; & par une libéralité toujours suspecte , sur-tout dans une République , il se fit des créatures de tous ceux qu'il nourrissoit à ses dépens ; sa maison fut bientôt l'asyle des pauvres , des fainéants , de ceux qui s'étoient ruinés par la débauche , & de ces gens qui , sans aucun sentiment d'honneur & de religion , voudroient voir l'Etat bouleversé , pourvu qu'ils y trouvassent l'établissement d'une fortune plus avantageuse que leur condition présente.

Minucius qui , par rapport à la commission

dont les Consuls l'avoient chargé , ne pouvoit se dispenser d'avoir quelque relation , soit par lui-même , soit par ses agents , avec ceux de Melius , démêla que cet ambitieux , qui seul nourrissoit gratuitement autant de pauvres que tout l'Etat , se servoit du prétexte de cette aumône publique qui attiroit une foule de peuple à sa porte pour faire des assemblées dans sa maison. Des gens que Minucius avoit apparemment gagnés l'avertirent même qu'on y portoit de nuit une grande quantité d'armes.

Il apprit ensuite qu'il y avoit une conspiration formée pour changer la forme du Gouvernement ; que le plan en étoit tout dressé ; que Melius prétendoit se faire Souverain ; que le peuple séduit par ses libéralités intéressées prendroit les armes en sa faveur , & qu'il y avoit même des Tribuns qui s'étoient laissés gagner par argent pour la liberté publique.

Minucius ayant découvert tout le secret de cette conjuration , en donna aussi-tôt avis au Sénat. On fit de grands reproches aux Consuls de l'année précédente , & à Quintius & à Agrippa Menenius qui venoient de lui succéder (a) dans cette dignité , de n'avoir pas prévenu & puni les mauvais desseins de Melius. Quintius répondit que ses prédécesseurs , son collègue & lui-même ne manquoient ni de courage ni de fermeté pour punir un attentat si énorme ; mais qu'on n'ignoroit pas que l'autorité Consulaire étoit comme anéantie par la puissance excessive qu'avoient usurpé les Tribuns ; qu'un appel devant le peuple arrêteroit toutes les poursuites , & que si l'affaire étoit portée dans une assemblée , Melius échapperait infailliblement à la justice par la faveur de la multitude qui l'adoroit ; que dans le péril où se trouvoit la République , on avoit besoin d'un Dictateur , c'est-à-di-

(a) *An de Rome* 314.

re d'un souverain Magistrat , qui fût également au-dessus des loix & des Tribuns du peuple.

Son avis ayant été approuvé unanimement , il nomma L. Quintius , en qui , malgré son extrême vieillesse , on trouvoit encore un courage & une fermeté proportionnée à cette suprême Magistrature.

Le lendemain il fit mettre des corps-de-garde dans tous les quartiers de la ville , comme si l'ennemi eût été aux portes de Rome. Cette précaution surprit tous ceux qui n'avoient point de part à la conjuration ; tout le monde se demandoit raison de cette nouveauté , & pourquoi au milieu de la paix on avoit nommé un Dictateur. Mais Melius sentit bien que ce Magistrat souverain n'avoit établi que contre lui , il redoubla ses libéralités pour se fortifier contre le Sénat du secours de la multitude. Le Dictateur , qui vit bien qu'il n'y avoit qu'un coup d'autorité qui pût dissiper une conjuration si dangereuse , fit porter son tribunal dans la place , & il y monta escorté de ses Licteurs armés de leurs haches d'armes , & avec tout l'appareil de la souveraine puissance. Il envoya ensuite Servilius , Général de la cavalerie , sommer Melius de comparoître devant lui. Melius surpris & incertain du parti qu'il devoit prendre , différoit d'obéir & cherchoit à s'échapper. Servilius commanda à un Licteur de l'arrêter , & cet Officier ayant exécuté les ordres du Général de la cavalerie , Melius s'écrie que le Sénat ne le veut faire périr que par jalousie , & à cause qu'il avoit consacré ses biens au soulagement du peuple : là-dessus il implore le secours de la multitude , & il conjure ses amis de ne pas souffrir qu'on le massacre en leur présence. Le peuple s'émeut , ses partisans s'animent les uns les autres , & l'arrachent des mains de l'Huissier , Melius se jetta dans la foule pour se dérober à la poursuite de Servilius ; mais comme il tâchoit d'exciter

une sédition , Servilius lui passa son épée au travers du corps , & tout couvert de son sang il vint dire au Dictateur qu'il avoit puni un citoyen qui avoit refusé d'obéir à ses ordres.

» Je n'en attendois pas moins de vous , lui  
» repartit ce généreux vieillard ; vous venez d'as-  
» surer la liberté publique. » Il fit ensuite raser la maison de Melius ; on y trouva encore une quantité extraordinaire de bled que le Dictateur fit vendre au peuple à vil prix , pour l'empêcher de sentir la perte de Melius. Ce fut par la même raison que le chef de la conspiration étant mort , ce sage Magistrat ne jugea pas à propos d'informer contre ses partisans , de peur de trouver un trop grand nombre de criminels , & de faire éclater la conjuration en voulant punir trop sévèrement tous les conjurés.

Mais les Tribuns du peuple croyant leur crime inconnu , parce qu'il n'étoit pas poursuivi , prirent occasion de l'indulgence du Dictateur de se déchaîner contre lui , & sur-tout contre le Général de la cavalerie , qui sans aucune formalité de Justice , & même sans ordre de son supérieur , avoit tué un citoyen dans le sein de sa patrie. Ces Magistrats le menaçoient hautement de le mettre en Justice si-tôt que le Dictateur seroit sorti de charge ; on ne parloit pas moins que de le précipiter comme un tyran du haut de la roche Tarpéienne. Jamais on n'avoit vu dans le college des Tribuns une animosité si vive contre le Sénat : ils s'opposèrent hautement à l'élection des Consuls : il fallut , pour éviter une sédition , se résoudre à ne créer que des Tribuns militaires.

Quelques Tribuns du peuple se flattoient d'y avoir bonne part ; mais malgré toutes leurs brigues , le peuple content d'y pouvoir prétendre , donna toutes ses voix à des Patriciens d'une valeur & d'une capacité reconnues , du nombre

desquels étoit L. Quintius , fils du Dictateur (a) qui venoit de faire périr Mélius.

La guerre qui s'éleva contre les Véïens & les Volsques suspendit l'animosité des Tribuns contre Servilius ; on ne songea qu'à résister aux ennemis , & le bruit ayant couru que tous les peuples de la Toscane devoient prendre les armes en faveur des Véïens , Mamercus Emilius , personnage illustre dans la paix & dans la guerre (b), fut élevé à la dictature ; dignité qu'il avoit déjà remplie , & où il avoit acquis beaucoup de gloire contre les mêmes ennemis. Mais la nouvelle d'une ligue si redoutable s'étant trouvée fautive , Emilius se voyant privé de l'espérance de signaler sa seconde dictature par une nouvelle victoire , entreprit de laisser au moins quelque monument de son zele pour la liberté publique. Il représenta au peuple dans une assemblée générale , que leurs ancêtres , pour conserver cette même liberté , n'avoient établi dans la République aucune charge dont l'autorité & les fonctions durassent plus d'un an ; qu'on ne s'étoit pas souvenu d'une précaution si sage dans la création des Censeurs , auxquels on avoit attribué cinq années de magistrature ; que pendant une autorité de si longue durée ils pouvoient en abuser , se faire des créatures & opprimer la liberté de leur patrie ; qu'il requéroit qu'il fût fait une loi qui abrégât le temps de cette dignité , & que personne ne la pût exercer plus d'un an & demi.

Ce discours fut reçu avec de grands applaudissements , sur-tout de la part du peuple. On ajouta depuis à cette loi , qu'un Sénateur ne pourroit pendant sa vie obtenir deux fois la censure , quoiqu'il eût exercé la première avec l'approbation de ses concitoyens. Et de peur que cette dignité entre les mains d'un seul ne les rendît trop puissants , il fut encore ordonné que si l'un des Censeurs venoit à mourir ou à se dé-

(a) *An de Rome 315.*

(b) *An de Rome 319.*

mettre de sa charge ; l'autre ne pourroit la retenir , ni même se faire subroger un collègue ; & que dans l'élection des Censeurs , celui qui auroit eu le nombre suffisant de suffrages ne seroit pourtant pas déclaré Censeur , si son collègue manquoit du nombre des voix requises ; qu'on recommenceroit l'élection de l'un & de l'autre , jusqu'à ce qu'ils eussent par le même scrutin tous les suffrages nécessaires pour pouvoir être reconnus en même-temps pour Censeurs : toutes précautions que ce peuple jaloux de sa liberté crut devoir prendre contre les brigues & les cabales des Patriciens.

Le Sénat ne vit qu'avec un mécontentement secret que le Dictateur eût diminué la puissance d'une magistrature attachée à son ordre. C. Furius & M. Geganius Censeurs cette année , en firent éclater leur ressentiment , sans égard pour le mérite & les services d'Emilius. Ce Dictateur n'eut pas plutôt abdiqué sa dignité , qu'en vertu du pouvoir attaché à la censure , ils retranchèrent un homme si illustre de sa tribu , le réduisirent dans la dernière , le priverent comme un homme déshonoré du droit des suffrages , & le chargerent d'un tribut huit fois plus fort que celui qu'il avoit coutume de payer. Mais cet avilissement , au lieu de le déshonorer , lui donna un nouvel éclat ; toute la honte de cette vengeance retomba sur ses auteurs. Le peuple indigné les poursuivit dans la place , & les auroit maltraités , si Emilius n'eût été assez généreux pour s'y opposer.

Les Tribuns du peuple profitèrent de cette occasion pour exciter de nouveau l'animosité de la multitude contre le Sénat. Ils représentoient dans toutes les assemblées qu'il n'étoit pas surprenant que les Patriciens maltraitassent le peuple , puisqu'en haine de ce même peuple , ils n'avoient point été honteux d'ôter à un Sénateur Consulaire , & honoré de deux dic-

tatures, le droit de citoyen, seulement pour avoir proposé une loi qui, en diminuant de leur autorité, assuroit la liberté publique. De pareils discours répétés par les Tribuns dans la plupart des assemblées entretenoient l'aigreur dans l'esprit du peuple, qui, pour marquer son ressentiment au Sénat, ne voulut jamais consentir qu'on élût des Consuls ; il fallut encore revenir aux Tribuns militaires. C'étoit à la vérité la même dignité & les mêmes fonctions, quoique sous des noms différens ; mais l'exclusion que le peuple avoit du consulat, & le pouvoir de concourir dans les élections pour le tribunat militaire, faisoient que les Tribuns du peuple qui aspiraient à cette dignité n'oublioient rien pour déterminer le peuple à demander des Tribuns militaires. Cependant, malgré toutes leurs brigues, le peuple, toujours prévenu en faveur de la Noblesse, quand il s'agissoit du gouvernement & du commandement des armées, donna ses suffrages à des Patriciens (a).

Cette préférence tourna les plaintes & le ressentiment des Tribuns du peuple contre la multitude ; ils menacerent publiquement d'abandonner ses intérêts. » Faut-il, disoient-ils dans leurs harangues, que la crainte que vous avez de la puissance des grands vous retienne à leur égard dans une servitude perpétuelle ? Pourquoi dans l'élection des Tribuns militaires, & lorsqu'il est question de donner vos suffrages, ne vous souvenez-vous ni de vous-même ni de vos Magistrats ? Sachez qu'il faut de grandes récompenses pour animer de généreux courages. Et si vous n'êtes pas touchés par les motifs d'une juste reconnaissance, craignez du moins que rebutés de votre indifférence, nous ne vous abandonnions à notre tour à l'orgueil & à la tyrannie des Patriciens. »

(a) *An de Rome 320 & 321.*

Ces discours , que les Tribuns du peuple répétoient dans toutes les assemblées , réveillèrent l'animosité & l'ambition des Plébéiens. Chacun s'exhortoit mutuellement à mépriser les prières & les menaces des grands. On commença tout de nouveau à parler du partage des terres , la source perpétuelle des divisions entre le peuple & le Sénat. D'autres proposèrent de taxer au moins ceux qui possédoient ces terres du public , & d'employer l'argent qui en proviendrait au soulagement du peuple , & à payer les troupes pendant la campagne. Ceux d'entre les Plébéiens qui étoient distingués , ou par leurs richesses , ou par la gloire qu'ils avoient acquise dans les armées , résolurent d'employer tout leur crédit pour s'élever au tribunat militaire , & pour parvenir à l'autorité souveraine qui étoit attachée à cette dignité. Le Sénat , pour dissiper cet orage qui s'élevoit contre son autorité , résolut dans cette occasion de n'élire que des Consuls , dignité dont les Plébéiens étoient exclus , comme nous l'avons déjà dit. La guerre que les Eques & les Volques déclarèrent alors favorisa ce projet. Comme il n'y avoit point de Plébéiens qui eussent encore commandé les armées & que cet emploi regardoit uniquement d'anciens Capitaines , & les premiers du Sénat , il parut indifférent au peuple qu'on élût cette année des Consuls ou des Tribuns militaires. Ainsi le Sénat étant demeuré maître de l'élection , on convint sans peine de rétablir le consulat (a) ; & T. Quintius , fils de Lucius , & C. Julius Mento , parvinrent à cette dignité. On ne pouvoit guere mieux choisir du côté de la naissance & de la capacité dans le métier de la guerre. Mais la jalousie & la division s'étant mises entre eux , on prétend qu'ils furent battus près d'Algide. Le Sénat , pour prévenir les suites de leur

(a) *An de Rome* 321.



défaite , résolut qu'on auroit recours à un Dictateur. Mais les deux Consuls , de qui dépendoit cette nomination , considérant que de souverains Magistrats qu'ils étoient , ils alloient être réduits à la simple qualité de Lieutenants du Dictateur , & que sous le nom de Consuls ils n'auroient guere plus d'autorité que le Général de la cavalerie ; ces deux Magistrats d'ailleurs opposés l'un à l'autre en toute autre chose , se réunirent pour traverser une nomination qu'ils regardoient comme la ruine de leur autorité. Et quoiqu'il arrivât coup sur coup de fâcheuses nouvelles du progrès que faisoient les ennemis , on ne put jamais obtenir d'eux qu'ils nommassent un Dictateur.

Le Sénat ne pouvant vaincre leur obstination , eut recours à un remède plus dangereux par ses suites , que le mal même auquel on vouloit remédier. Q. Servilius Briscus , personnage Consulairre , se tournant vers les Tribuns du peuple qui se trouverent dans le Sénat , les exhorta à faire intervenir l'autorité du peuple , dont ils étoient comme dépositaires , pour obliger les Consuls à nommer un Dictateur. Ces Magistrats Plébéiens saisirent avec plaisir l'occasion qu'on leur présenteoit d'élever leur propre autorité sur les ruines de celle du Sénat & des Consuls ; ils firent même plus qu'on ne leur demandoit , comme en usent ordinairement tous ceux qui veulent étendre leur puissance au-delà de ses bornes légitimes. Et au lieu de porter cette affaire dans une assemblée du peuple , ils osèrent dans le Sénat même ordonner que les deux Consuls seroient menés en prison s'ils ne nommoient pas incessamment un Dictateur. Ces deux Magistrats plierent sous la crainte de la prison : ils promirent de nommer un Dictateur. Mais ils se plaignirent que le Sénat même avoit avili la puissance Consulairre en la soumettant sous le joug impérieux des Tribuns. Il est certain que

ce premier corps de la République piqué contre ses chefs , & uniquement attentif à vaincre leur opiniâtreté , ne sentit pas alors la plaie qu'il venoit de faire à son autorité. Enfin après beaucoup de disputes entre les deux Consuls pour le choix d'un Dictateur , ils en remirent la décision au sort , qui fut favorable à T. Quintius ; celui-ci nomma Turberus son beau-pere.

Le Dictateur fit aussi-tôt enrôler tous ceux qui devoient servir , sans vouloir écouter ni plaintes ni excuses. C'étoit un ancien Capitaine plein de valeur & d'expérience , naturellement sévère , & même dur dans le commandement. Le pouvoir de vie & de mort que lui donnoit la dictature , & la connoissance de son humeur sévère , firent que tout le monde courut avec soumission se ranger sous ses enseignes. Il sortit bientôt de Rome , marcha aux ennemis , les défit dans une bataille sanglante , prit leur camp , & ramena son armée victorieuse à Rome. La République jouit pendant quelque temps d'une paix profonde. Mais un mal plus dangereux que la guerre se fit sentir dans Rome & presque dans toute l'Italie. Une sécheresse extraordinaire causa la famine, qui fut suivie d'une peste offreuse (a) sur les animaux comme sur les hommes. Les Romains naturellement superstitieux , après avoir épuisé tous les remedes de la médecine , eurent recours à des secours surnaturels. On introduisit dans la ville un culte étranger ; les temples & même les rues n'étoient remplis que de gens qui sacrifioient à des Divinités inconnues , & on n'avoit point de honte , pour conjurer le mal , de recourir à des charmes & à toutes les vaines superstitions que la foiblesse des hommes a inventées. Le Sénat , qui n'ignoroit pas combien toute nouveauté en fait de religion étoit dangereuse , ordonna aux Ediles

d'arrêter

(a) *An de Rome 325.*

d'arrêter ce désordre , & il fut défendu par un Edit public de pratiquer aucune cérémonie qui n'eût été admise dans la République.

Cette calamité étant finie , on procéda à l'élection (a) de nouveaux Magistrats , & le peuple obtint qu'on élût des Tribuns militaires avec la puissance consulaire. Mais ce changement dans le-gouvernement ne fut pas heureux. La guerre ayant recommencé contre les Veïens , les Tribuns peu unis entr'eux furent défaits , ce qui donna lieu à la création d'un Dictateur. On eut recours , pour remplir cette éminente dignité , à C. Mamercus Emilius ; son mérite & le besoin de l'Etat obligèrent les Romains de remettre la fortune de la République entre les mains d'un homme que les Censeurs comme nous l'avons vu , n'avoient point eu de honte de dégrader de sa tribu , & de noter comme indigne des privilèges d'un citoyen Romain. Le succès de cette guerre répondit à la confiance que le peuple Romain avoit en son Général. Mamercus Emilius , en moins de seize jours , tailla en pièces une partie de l'armée des ennemis , & fit un grand nombre de prisonniers qui servirent de récompense aux soldats , ou qui furent vendus comme des esclaves au profit du trésor public. Le Dictateur , après un triomphe solennel , se démit de la dictature (b) , & fit douter si sa modération n'étoit pas encore plus grande que sa valeur.

Ces victoires continuelles des Romains ne servoient qu'à élever le courage & à augmenter l'ambition des principaux du peuple. Ils ne voulurent plus entendre parler d'aucune élection de Consuls , parce qu'ils étoient exclus du consulat , & qu'il leur étoit permis d'aspirer à la dignité tribunitienne. Ainsi , malgré le Sénat , on fut obligé d'élire quatre Tribuns mili-

(a) *An de Rome 317.*  
*Tome I.*

(b) *An de Rome 328.*  
*P*

taire. Mais quelques efforts qu'eussent fait les Tribuns du peuple pour avoir part à cette élection , ils eurent encore la douleur de voir que les Patriciens seuls enleverent tous les suffrages. On ne peut exprimer la colere & l'indignation de ces Magistrats Plébéiens. Ils disoient hautement dans leurs harangues qu'il valoit mieux abolir la loi qui permettoit au peuple d'aspirer à la dignité de Tribun militaire , que d'en voir l'effet éludé , dans toutes les élections , par la cabale des Patriciens ; & que la honte seroit moindre pour leur Ordre d'en être exclus , comme ils l'étoient du consulat , que d'avoir le droit de concourir & d'être rejettés dans les élections , comme incapables ou indignes de cet honneur. Ils se répandoient en plaintes contre le peuple même , ils menaçoient d'abandonner ses intérêts , & comme s'ils eussent voulu , pour se venger , bouleverser la République entiere , les uns proposoient qu'on conduisît une partie du peuple dans de nouvelles colonies , d'autres renouvelloient les anciennes prétentions au sujet du partage des terres. Il y en avoit qui demandoient qu'on ne pût obliger aucun citoyen d'aller à la guerre , si on ne lui payoit une solde réglée. Enfin il n'y a rien que ces Magistrats séditionnaires ne remuassent , soit pour se venger de la noblesse , soit pour exciter le peuple par l'espérance de ces nouveautés , à les porter par les suffrages jusqu'à la dignité de Tribuns militaires.

Les Patriciens qui étoient actuellement en exercice , & qui regardoient comme une honte d'avoir des Plébéiens pour successeurs , convinrent secrètement , avec le Sénat , de tirer de Rome les principaux du peuple , & sur-tout ceux qui aspireroient au tribunat militaire , sous prétexte de faire une course sur la frontière des Volsiques , qu'on disoit qui armoient puissamment ; & pendant leur éloignement , au lieu de Tri-

buns militaires , on résolut de n'élire que des Consuls. Ces Magistrats , avant que de sortir de la ville , laisserent pour gouverner & pour présider à l'élection , Appius Claudius leur collègue , fils du Décemvir , jeune homme fier , hardi , entreprenant , & nourri dès le berceau dans une haine héréditaire contre la puissance du peuple. Il ne vit pas plutôt les Tribuns & la plupart des Plébéïens en campagne , que se prévalant de leur absence , il fit procéder à l'élection des Consuls. On élut , pour remplir cette dignité (a) , C. Sempronius Atratinus & C. Fabius Vibulanus. Et le peuple & ses Tribuns trouverent à leur retour l'élection de ces deux Magistrats trop bien établie pour oser s'y opposer. Ils tournerent leur ressentiment contre les Consuls mêmes , & ils tâcherent depuis de faire un crime à Sempronius des mauvais succès qu'il eut pendant son consulat dans la guerre contre les Volques.

Cette nation belliqueuse , qui depuis longtemps étoit en guerre avec les Romains pour l'empire & la domination , fit cette année comme un dernier effort pour s'empêcher de subir le joug de ses anciens ennemis. Les Magistrats Volques leverent un grand nombre de troupes , firent choix d'excellents Capitaines , & n'omirent aucune de ces sages précautions qu'on peut regarder comme les gages assurés du bon succès. Rome leur opposa C. Sempronius premier Consul , personnage plein de valeur , populaire & familier avec les soldats , dont il étoit adoré ; mais plus soldat lui-même que grand Capitaine , & qui faisoit la guerre comme si le courage seul eût suffi pour remplir tous les devoirs d'un Général. Il s'avança du côté des ennemis , comme s'il eût été à une victoire certaine , & il marchoit avec une confiance , tou-

(a) *An de Rome* 310.

jours dangereuse. Les deux armées furent bientôt en présence : Les Volſques avoient pris tous les avantages que la ſituation du lieu leur avoit pu permettre. Sempronius au contraire , qui mépriſoit des ennemis tant de fois vaincus , négligea ces précautions ſi néceſſaires. Et comme ſ'il eût été aſſuré de vaincre avec la ſeule infanterie , il laſſa ſa cavalerie dans un endroit d'où il n'en pouvoit tirer du ſecours. On en vint aux mains de part & d'autre avec une égale fureur. Les Romains , quoiqu'en déſordre , s'avancèrent avec audace , & chargerent les ennemis avec leur valeur ordinaire. Mais comme ils combattoient avec plus d'impétuoſité que d'ordre , & que les Volſques au contraire , unis & ſerrés par bataillons , ſe défendoient avec beaucoup de courage , la fortune commença à ſe déclarer pour le parti où il y avoit plus de diſcipline. Les Volſques conduits par un habile Général , preſſent , pouſſent & enfoncent les légions. Le ſoldat Romain étonné , au lieu d'attaquer , ne ſonge qu'à éviter les coups de l'ennemi. On plie inſenſiblement , on cede peu-à-peu ; & enfin on eſt contraint de reculer. Le Conſul qui ſ'en apperçoit , ſe porte dans les endroits où il y a plus de péril. Il combat de ſa main , & tâche d'animer ſes ſoldats par ſon exemple & par ſes reproches , mais en vain. Il crie & il menace , on n'entend plus ſa voix ni ſes ordres ; & le ſoldat effrayé fait bien voir qu'il ne craint que l'ennemi & la mort. Enfin la confuſion & le déſordre ſe mettent dans les légions , & la bataille étoit perdue ſi Sex. Tempanius , ancien Capitaine de Cavalerie , n'eût propoſé aux autres Officiers du même corps de deſcendre de cheval & de ſe jeter à la tête des légions pour ſoutenir l'effort des ennemis.

Sempronius qui ſ'étoit flatté , comme nous l'avons dit , d'en triompher avec ſon infanterie , avoit laſſé ſa cavalerie dans un endroit coupé

de ravins , où elle ne pouvoit combattre ; Tempanius s'étant apperçu de cette faute , & du désordre où étoient les légions , mit pied à terre avec toute sa compagnie , & s'adressant à ses camarades : *suivez ma lance* , leur dit-il , *comme si c'étoit un guidon* , & faisons voir aux ennemis qu'à pied comme à cheval rien ne nous peut résister. Tout ce corps de cavalerie descendit de cheval , à son exemple , & le suivit. Tempanius à la tête de cette nouvelle infanterie , marche droit aux ennemis , & rétablit le combat : il pousse tout ce qui se présente devant lui. Les légions , à la vue de ce secours , reprennent courage , & la bataille recommence avec une nouvelle fureur. Le Général des Volsques ne peut deviner d'où ce nouveau corps d'infanterie est venu aux Romains. Mais comme il s'en vit pressé , il envoya ordre à ses troupes de s'ouvrir , de donner passage au corps que commandoit Tempanius , de renfermer ensuite les bataillons , & de les rejoindre , afin de séparer ces nouvelles troupes du corps des légions , les Volsques , en exécution de ces ordres , reculent , semblent plier , s'ouvrent & laissent passer Tempanius & sa troupe , qui , emportés par leur courage , croyant suivre la victoire & un ennemi épouvanté , s'avançoient toujours. Mais ils ne furent pas long-temps sans s'apercevoir qu'ils avoient été coupés par des bataillons ennemis qui s'étoient rejoints , & qui s'étoient postés entr'eux & l'armée Romaine. Tempanius fit ce qu'il put pour s'ouvrir de nouveau le passage , & rejoindre le Consul , mais il ne put percer les bataillons opposés. Dans cette extrémité , il apperçut une éminence dont il s'empara.

Les Volsques , se flattant qu'il ne pouvoit leur échapper , viennent l'assaillir. Tempanius se défend avec un courage invincible , & cette diversion sauve l'armée du Consul. Les légions moins pressées se rallient , reviennent à la char-

ge ; & le Consul à leur tête des efforts surprenants pour tâcher de dégager & de joindre Tempanius. Les Volsques sont fermes de tous côtés ; & quoiqu'ils eussent perdu beaucoup de monde dans cette dernière action , ils se laissent plutôt tuer que de s'enfuir. Aucun ne recule ; le soldat vivant succède au mort , occupe sa place , & la défend avec la même intrépidité , sans que les Romains pussent rompre cette barrière & forcer ces bataillons. On combattit bien avant dans la nuit , sans que les deux Généraux pussent démêler de quel côté étoit l'avantage ; & il n'y eut que les ténèbres & la lassitude qui séparèrent les deux armées.

Sempronius & le Général des Volsques incertains du succès de la bataille , & craignant également l'un & l'autre d'être encore obligés de combattre le lendemain , abandonnerent , comme de concert , le champ de bataille ; & ne se croyant pas encore en sûreté dans le camp , ils en sortirent avec précipitation. Après qu'ils eurent marché toute la nuit chacun de leur côté avec une peur égale , ils se retrancherent avec autant de soin & de précaution que s'ils avoient été encore en présence les uns des autres.

Tempanius , qui ne doutoit pas que les ennemis ne l'attaquassent de nouveau dès que les ténèbres seroient dissipées , fut bien surpris lorsqu'au point du jour il ne vit plus ni amis ni ennemis. Il ne pouvoit comprendre ce qu'étoient devenues deux grandes armées qui , peu d'heures auparavant , occupoient toute la plaine. Il alla d'abord lui-même reconnoître le camp des Volsques , & ensuite celui des Romains. On ne trouva dans l'un & dans l'autre que quelques blessés qui n'avoient pu suivre leur corps d'armée. Tempanius voulut être lui-même spectateur d'un événement si extraordinaire ; & après avoir pris les précautions nécessaires pour



n'être pas surpris , il visita les deux camps , & il rencontra par-tout une solitude égale. Il passa de là sur le champ de bataille , qui ne lui présenta que des morts & des mourants , & cette image affreuse qu'on y rencontre le lendemain d'un combat. Enfin n'ayant aucune nouvelle de l'armée du Consul , & craignant d'être investi de nouveau par celle des Volſques , il fit enlever les soldats Romains qui étoient blessés , & reprit avec eux le chemin de Rome. Il fut reçu avec une extrême surprise & une joie extraordinaire : on le croyoit péri avec tous ses compagnons. Des fuyards qui étoient arrivés à Rome avant lui , & qui l'avoient vu séparé de l'armée , & enveloppé par les ennemis , n'avoient pas manqué de publier que toute la cavalerie avoit été taillée en pieces. Le retour de Tempanius & de ses compagnons dissipa ces faux bruits. Mais les Tribuns du peuple n'avoient garde de laisser échapper une occasion si favorable pour perdre le Consul. Le peuple étoit actuellement assemblé lorsque Tempanius rentra dans Rome. Ils l'obligerent de se présenter dans l'assemblée avant que d'entrer dans sa maison : & Cn. Julius , un de ces Magistrats Plébéiens , lui demanda tout haut s'il croyoit que Sempronius fût digne de commander les armées du peuple Romain ; s'il avoit remarqué que dans la dernière action il eût disposé l'ordre de bataille en habile Général ; ce qu'il étoit devenu depuis le combat , & où étoit l'armée qu'il commandoit. *Je vous ordonne , ajouta ce Tribun , de répondre précisément & sans détour à tous ces chefs : apprenez-nous ce que sont devenues nos légions : si vous en avez été abandonné , ou si vous-même en êtes déserteur ; & enfin si nous sommes vaincus ou si nous sommes victorieux* Tempanius , sans vouloir tirer avantage de la disgrâce de Sempronius , répondit au Tribun : qu'il n'appartenoit point à un simple Officier de juger de la capacité de son Général , & que

le peuple en avoit décidé en le créant Consul. Qu'il l'avoit vu combattre à la tête des légions avec un courage invincible, & se porter dans tous les endroits où le péril étoit le plus grand. Que l'éloignement où il s'étoit trouvé depuis leur séparation, & la confusion qui arrive toujours dans une bataille aussi opiniâtre, lui avoient dérobé la connoissance de ce qui s'étoit passé dans les endroits où combattoit le Consul ; cependant qu'il pouvoit assurer, par ce qu'il lui avoit paru sur le champ de bataille, que les Volsques n'avoient pas perdu moins de monde que les Romains ; & que comme après sa séparation du corps des légions, il avoit été assez heureux pour s'emparer d'une éminence, où, malgré tous les efforts des ennemis, il avoit conservé ceux qui s'étoient confiés à sa conduite, il présumoit que le Consul, dans ce désordre général, auroit gagné les montagnes où il se feroit retranché. Tempanius demanda ensuite la permission de se retirer pour se faire panser des blessures qu'il avoit reçues dans la bataille. Toute l'assemblée donna encore plus de louanges à la sagesse & à la modération de sa réponse, qu'à la valeur & à la bonne conduite avec lesquelles il venoit de combattre les ennemis de la patrie.

Ce peuple, en reconnoissance de ses services, l'élut pour Tribun quelque temps après, avec trois autres Officiers qui s'étoient distingués comme lui. Dans cette place il donna de nouvelles marques de sa générosité. Car L. Hortensius, un de ses collègues, ayant fait assigner Sempronius après que l'année de son consulat fut expirée (a), pour rendre compte devant l'assemblée du peuple de la conduite qu'il avoit tenue dans la dernière bataille, Tempanius & ses trois collègues prirent hautement sa défense.

(a) *An de Rome 331.*

se, & conjurèrent Hortensius de ne pas persécuter un Général plein de valeur, à qui la fortune avoit manqué dans cette occasion. *Mais si je vous fais voir*, reprit Hortensius, *que ce Patricien dont vous vantez le courage, est seul cause de la disgrâce que nous venons de recevoir, vous opposerez-vous à la justice qui en doit être faite ? Voulez-vous ruiner la puissance du tribunat, & tourner contre le peuple même cette autorité que vous ne tenez que de sa bienveillance ?* Tempanius & ses collègues lui répondirent avec beaucoup de modestie, qu'ils reconnoissoient que le peuple avoit une autorité souveraine sur tous ceux qui portoient le nom de citoyens Romains ; qu'ils révéroient cette souveraine puissance, & qu'ils n'abuseroient jamais du pouvoir dont ils avoient été honorés. Mais que, si les prières qu'ils faisoient en faveur de leur Général étoient rejetées par un de leurs collègues, ils changeroient d'habit comme l'accusé, & qu'ils vouloient partager avec leur Capitaine sa bonne ou mauvaise fortune. Hortensius touché de leur générosité, s'écria qu'il ne consentiroit point que le peuple Romain vît ses Tribuns en deuil. Il se désista de son action, il déclara qu'il ne poursuivroit pas davantage un Général malheureux à la vérité contre les ennemis ; mais qui avoit su se rendre si cher & si agréable à ses soldats.

L'affection que quatre Tribuns du peuple venoient de faire paroître pour un Patricien, & la condescendance de Hortensius, sembloient avoir réuni le peuple avec le Sénat. L'Etat parut tranquille ; mais cette union ne dura pas long-temps. Sous le consulat (a) de T. Quintius Capitolinus & de Fabius Vibulanus, on vit naître de nouvelles dissensions au sujet de la questure. Les Questeurs étoient des Officiers qui avoient soin du trésor public, & on rap-

(a) *An de Rome 331.*

porte la première origine de cette charge à P. Valerius Publicola , comme nous l'avons dit. Ce Patricien ayant jugé à propos de faire mettre le trésor public dans le temple de Saturne , choisit pour le garder deux Sénateurs , qu'on appella depuis deux Questeurs , & il en laissa le choix au peuple.

Les deux Consuls dont nous venons de parler , étant entrés en charge , & voyant que depuis les conquêtes & l'agrandissement de la République , ces deux Officiers ne suffisoient pas pour remplir toutes leurs obligations , proposèrent d'en augmenter le nombre , & d'ajouter aux deux premiers Questeurs qui ne sortoient point de Rome , deux autres qui suivissent les Consuls & les Généraux à l'armée , pour tenir compte des dépouilles des ennemis , pour vendre le butin , & sur-tout pour prendre soin des vivres & de la subsistance de l'armée. Le Sénat & le peuple parurent d'abord approuver également cette proposition , & le Sénat consentoit assez volontiers que dans l'élection des Questeurs , comme dans celle des Tribuns militaires , le peuple Romain pût choisir , s'il vouloit , autant de Plébéiens que de Patriciens. Mais les Tribuns toujours injustes , ayant prétendu que le choix de la moitié de ces Magistrats ne pouvoit jamais tomber que sur des Plébéiens , le Sénat , plutôt que de se soumettre à la nécessité qu'on vouloit lui imposer , fit échouer le projet des Consuls. Les Tribuns , pour se venger , renouvelèrent la proposition du partage des terres , la ressource perpétuelle de ces Magistrats séditionnaires. Après s'être déchaînés avec beaucoup de fureur contre le Sénat , ils déclarèrent qu'ils ne consentiroient point à l'élection des nouveaux Consuls , s'il n'étoit permis au peuple dans l'élection des Questeurs de donner sa voix indifféremment à des Patriciens. Le Sénat rejetta avec fermeté cette condition ; & l'opiniâtreté

des deux partis à ne se point relâcher de leurs prétentions fut cause que la République tomba dans une espece d'anarchie. On fut obligé d'avoir recours plusieurs fois à un *entre-Roi* : dignité qui ne duroit que cinq jours. Souvent même les Tribuns s'opposoient à son élection , de peur qu'il ne nommât lui-même des Consuls. Enfin L. Papirius Mugillanus étant *entre-Roi* , ménagea les esprits avec tant d'adresse qu'il obtint des deux partis qu'on éliroit des Tribuns militaires à la place des Consuls , & que dans l'élection des quatre Questeurs , comme dans celle des Tribuns militaires , il seroit libre au peuple de donner indifféremment ses suffrages à des Plébéiens ou à des Patriciens.

On tint d'abord l'assemblée pour l'élection des Tribuns militaires , & malgré les brigues & les cabales des Tribuns du peuple , on n'élut que quatre Patriciens (a) , T. Quintius Cincinnatus , Sp. Purius Medullinus , M. Manlius & A. Sempronius Atratinus , cousin du Consul de ce nom : on chargea ce dernier de présider à l'élection des Questeurs. Antistius , Tribun du peuple , & Pompilius , un de ses collègues , mirent sur les rangs , l'un son fils & l'autre son frere , & demanderent la questure en leur faveur. Mais malgré toutes leurs brigues , les Patriciens seuls emporterent cette dignité , & le peuple , quoiqu'animé par leurs harangues séditieuses , n'eut pas la force de la refuser à des personnes dont les peres & les ancêtres avoient été honorés du consulat. Les deux Tribuns du peuple furieux de cette préférence & de la honte du refus , s'écrierent qu'il n'étoit pas possible que le peuple eût eu si peu d'égard à la priere & à la recommandation de ses propres Magistrats ; qu'il y avoit eu infailliblement de la supercherie dans le scrutin , & qu'il en falloit faire rendre compte à A.

Sempronius qui avoit compté les suffrages. Mais comme c'étoit un homme d'une probité avérée , & que son innocence & la dignité dont il étoit actuellement revêtu mettoient hors d'atteinte , ils tournerent toute leur indignation contre C. Sempronius son parent , dont nous venons de parler. Ils firent revivre l'affaire de la dernière bataille (a) , dont Hortensius , à la priere de Tempanius , s'étoit désisté , & il fut condamné , à leur sollicitation & par la poursuite de Canuleius , autre Tribun du peuple , à une amende de quinze mille sols. Leur fureur ne se borna pas à la honte qu'ils vouloient attacher au corps du Sénat par cette condamnation d'un Consulaire. Ils remplirent de nouveau la ville de troubles & de divisions (b) , tantôt en empêchant l'élection des Consuls , ou en faisant revivre d'anciennes prétentions qui étoient autant de semences de nouvelles séditions.

Quelque temps après Sp. Mecilius , Tribun du peuple pour la quatrième fois , & Metilius , autre Tribun du peuple pour la troisième , voulant se perpétuer dans le tribunat , & s'en faire une espèce d'empire & de domination perpétuelle , renouvelèrent la proposition du partage des terres conquises sur les voisins & les ennemis de Rome. C'étoit l'appât ordinaire dont les Tribuns les plus séditieux leurroient le peuple. Rome , comme nous l'avons déjà dit , bâtie sur un fonds étranger , & qui dépendoit originaiement de la ville d'Albe , n'avoit presque point de territoire qui n'eût été conquis l'épée à la main. Les Patriciens & ceux qui avoient eu le plus de part au gouvernement , sous prétexte d'en prendre quelques cantons à cens & à rente , s'étoient approprié le reste & ce qui étoit le plus à leur bienfaisance , & ils s'en étoient fait une espèce de patrimoine. Une longue pres-

(a) *An de Rome 333.*(b) *An de Rome 334.*

cription avoit couvert ces usurpations , & il eût été bien difficile de démêler les anciennes bornes qui séparoient ce qui appartenoit au public du domaine qu'on avoit sieffé à chaque particulier. Cependant (a) les Tribuns prétendoient déposer de ces fonds les anciens propriétaires , & qui avoient même élevé des bâtimens sur ces terres. Une recherche si odieuse consternoit les premières maisons de la République. Le Sénat s'assembla plusieurs fois pour faire échouer des propositions si dangereuses.

On dit qu'Appius Claudius , quoique le plus jeune & le dernier du Sénat , ouvrit un avis qui ne fut pas désagréable à sa compagnie (b) , il dit que ce n'étoit que dans le tribunat même qu'il falloit chercher des ressources contre la tyrannie des Tribuns ; qu'il n'étoit question pour cela que de gagner un seul de ces Magistrats Plébéiens qui voulût bien par son opposition empêcher les mauvais desseins de ses collègues. Qu'il falloit s'adresser aux derniers de ce college ; que ces hommes nouveaux dans les affaires , & jaloux de l'autorité que Metilius & Metilius s'attribuoient , ne seroient pas insensibles aux caresses du Sénat , & que peut-être ils fourniroient volontiers leur opposition , seulement pour se faire valoir & pour faire figure dans le gouvernement.

Cet avis fut approuvé tout d'une voix , & on loua hautement Appius de n'avoir pas dégénéré de la vertu de ses ancêtres. Ceux des Sénateurs qui avoient quelque liaison avec les Tribuns du peuple , s'insinuent dans leur confiance , & leur représentent la confusion où ils vont jeter l'Etat & chaque famille en particulier , s'il faut entrer dans la discussion des terres concédées par Romulus , & de celles qui depuis près de quatre cens ans ont été con-

(a) *An de Rome 336.* (b) *An de Rome 336.*

quises sur les voisins de la République, & que des particuliers ont acquises en différents siècles. Que le projet d'une loi qui établiroit une égalité parfaite dans la fortune de tous les citoyens ruineroit la subordination si nécessaire dans un Etat, que les riches, soit Patriciens, soit Plébéiens, ne se laisseroient pas dépouiller si aisément du bien qu'ils avoient hérité de bonne foi des légitimes possesseurs; & qu'infailiblement une recherche si injuste exciteroit une guerre civile, & coûteroit peut-être le plus pur sang de la République. Enfin, à force de prières & d'instances, ils agirent si heureusement, que de dix Tribuns ils en gagnèrent six qui s'opposèrent à la publication de la loi.

Mecilius & son collègue, outrés de voir sortir l'opposition de leur propre tribunal & de leur collège, traitèrent leurs collègues de traîtres, d'ennemis du peuple, d'esclaves du Sénat. Mais malgré toutes ces injures, comme il ne falloit que l'opposition d'un seul Tribun pour arrêter la poursuite & l'action des neuf autres, & qu'il s'en trouva six qui s'opposèrent à la réception de la loi, Mecilius & son collègue furent obligés de se désister de leur entreprise.

Le Sénat, à la faveur de cette intelligence avec le plus grand nombre des Tribuns, demeura encore maître des affaires (a) l'année suivante. L. Sextius, un de ces Tribuns, ayant proposé, pour flatter le peuple, d'envoyer une colonie à Voles, petite ville dont on venoit de s'emparer, les autres Tribuns s'y opposèrent hautement, & ils déclarèrent qu'ils ne souffriroient point pendant leur tribunat (b) qu'on

(a) *An de Rome 337.*

(b) *An de Rome 338.*



proposât aucune loi nouvelle dont le projet n'eût été autorisé par le Sénat.

Mais ce concert du Sénat avec les Tribuns ne dura pas long-temps : les successeurs de ces derniers Magistrats du peuple reprirent peu après la poursuite du partage des terres avec encore plus de fureur que n'avoient fait Mécilius & son collègue.

Les Eques ayant surpris Voles , on donna la conduite de cette guerre à M. Posthumius Regilensis , qui étoit actuellement Tribun militaire : ce Général savoit faire la guerre ; mais il étoit dur , hautain , fier de sa naissance & de sa dignité , & il portoit trop loin cette distinction dans une République où tous les citoyens se prétendoient égaux. Ce Général fit le siège de Voles , ou , pour mieux dire , il tenta de l'emporter d'emblée. Les Romains en ce temps-là ne formoient gueres de sièges réguliers ; le plus souvent ils investissoient une place de tous côtés , ils conduisoient ensuite leurs troupes jusqu'au pied des murailles ; & à la faveur d'une attaque générale qui partageoit l'attention & les forces des assiégés , ils tentoient , de se rendre maîtres de la place. Posthumius avant que de faire marcher ses troupes à cette forme d'assaut qu'on appelle *Corone* , parce que la place étoit entourée de tous côtés , leur promit , pour les encourager , de leur en abandonner le pillage , s'ils s'en rendoient maîtres : la ville fut prise (a) ; mais Posthumius , qui naturellement haïssoit les Plébéiens qui composoient la plus grande partie de son armée , leur manqua de parole , & fit tout vendre au profit du trésor public.

Sextius , Tribun du peuple , proposa quelque temps après en pleine assemblée , que pour dédommager le peuple du manque de parole du

(a) *An de Rome 339.*

Tribun militaire , du moins on établit une colonie dans cette place , de ceux mêmes qui par leur valeur avoient contribué à la reprendre : il vouloit que par le plébiscite qui en seroit dressé , on abandonnât à ces soldats tout le territoire de Voles. Pour faire passer plus facilement cette proposition , & intimider le Sénat , il renouvela en même temps l'ancienne prétention du partage des terres , que les Tribuns ne manquoient jamais de faire revivre quand ils vouloient inquiéter le Sénat & en arracher quelque nouveau privilege.

Tout le peuple applaudit à cette proposition. Posthumius , que ses collegues avoient mandé pour s'opposer conjointement aux entreprises des Tribuns du peuple , s'étant trouvé , comme les autres Sénateurs , dans cette assemblée où il y avoit quelques-uns de ses soldats mêlés dans la foule , & qui demandoient ce partage avec de grands cris : *il en arrivera mal à mes gens* , dit Posthumius tout haut , *s'ils ne demeurent en repos*. Une parole si superbe , quoique dans la bouche d'un Général , n'offensa pas moins le Sénat que la multitude : Sextius , vif & éloquent , se prévalut du mécontentement public , & adressant la parole au peuple : » n'avez-vous pas entendu , dit-il , les menaces que Posthumius fait à nos soldats comme s'ils étoient ses esclaves ? Pouvez-vous encore ignorer après cela la haine & le mépris que les Patriciens ont pour vous ? Cependant ce sont ces mêmes Patriciens , si cruels & si superbes que vous préférez dans la distribution des dignités à ceux mêmes qui tous les jours soutiennent vos intérêts. Ne vous étonnez plus si , après une si injuste préférence , personne ne veut plus s'en charger. Que peut-on espérer d'une multitude foible & inconsistante , qui ne fait récompenser que ceux qui l'outragent le plus cruellement ? «

Ce discours augmenta l'animosité publique ,

qui passa, avec les menaces de Posthumius, quelques dans son armée. Les soldats n'étoient déjà que trop irrités de ce qu'au préjudice de sa parole il les avoit privés du pillage de Voles ; ils n'eurent pas plutôt appris ce qui s'étoit passé dans la place de Rome, qu'ils s'écrierent que la République nourrissoit un tyran dans son sein, & l'armée entière étoit dans une agitation peu éloignée d'une sédition déclarée.

P. Sextius Questeur ayant voulu en l'absence de son Général faire arrêter un soldat plus mutin que les autres, en reçut un coup de pierre ; & ses compagnons arracherent ce soldat des mains de ceux qui le vouloient mettre aux arrêts. Posthumius averti de cette émeute accourut au camp ; mais il aigrit encore les esprits par la rigueur de ses recherches & par la cruauté des supplices. Après des informations rigoureuses, il commanda qu'on noyât sous la claie les soldats qui se trouverent les plus coupables. Leurs compagnons furieux les arrachent à ceux qui les avoient arrêtés, & les mettent en liberté ; ce sont de nouveaux chefs pour la sédition, tout le camp se souleva. Posthumius transporté de colere descend de son tribunal ; précédé de ses Licteurs, il fend la foule, & veut se saisir des criminels ; mais il ne trouve plus ni respect pour sa personne (a), ni obéissance à ses ordres. On oppose la violence à la force, on se frappe de part & d'autre ; & dans ce désordre le Général est tué par ses propres soldats.

Quelque odieux que fût Posthumius, le peuple, comme le Sénat, détesta une action si horrible, & le consulat étant tombé à Cornelius & à L. Furius Medullinus (b), on chargea ces Magistrats d'informer contre les criminels, & d'en faire une punition exemplaire. Cependant les Consuls usèrent d'une grande modération ; & pour

(a) *An de Rome 339.*(b) *An de Rome 340.*

ne point aigrir les esprits, ils ne firent tomber le châtiment que sur un petit nombre de soldats les plus mutins, & qui se tuèrent eux-mêmes. Ces sages Magistrats aimèrent mieux supposer que toute l'armée étoit innocente, que de la jeter dans une révolte déclarée par une recherche trop rigoureuse.

Il eût été à souhaiter que le Sénat & les Consuls eussent ajouté à une conduite si sage le partage du territoire de Voles, en faveur des soldats & des citoyens qui étoient demeurés dans leur devoir.

C'étoit le moyen le plus sûr pour faire tomber toutes les plaintes séditieuses des Tribuns du peuple, & pour éloigner insensiblement leurs prétentions au sujet des terres publiques & des communes, dont, après tout, il étoit presque impossible aux propriétaires de justifier l'acquisition originale. Mais le peuple s'aperçut avec indignation que le dessein secret du Sénat & de la Noblesse étoit de le tenir toujours dans la pauvreté, tant pour son propre intérêt, que pour le rendre plus souple & plus dépendant. Et les Tribuns, pour entretenir son ressentiment, crioient dans toutes les assemblées, que Rome ne seroit jamais libre tant que les Patriciens retiendroient les terres publiques, & qu'ils s'approprieroient toutes les dignités de l'Etat.

Des guerres presque continuelles contre les Eques & les Volques, la peste qui succéda à ce premier fléau, & qui produisit la famine, occupèrent le peuple les années suivantes, & l'empêchèrent de faire attention à ce discours séditieux : mais la paix & l'abondance ne furent pas plutôt rétablies dans la République, que d'autres Tribuns firent naître de nouvelles divisions.

Trois de ces Magistrats Plébéiens, du nom d'Icilius, tous trois parents. & d'une famille où la haine contre les Patriciens étoit héréditaire,

(a) entreprirent de leur enlever la questure, qui n'étoit point encore sortie du premier ordre. Ils obtinrent d'abord que l'élection s'en fit par les *Comices* des Tribuns. Après avoir laissé espérer au peuple des colonies & le partage des terres, ils déclarerent publiquement qu'il ne devoit rien espérer de ces avantages pendant leur tribunat, si, de toutes les dignités qui auroient dû être communes entre tous les citoyens d'une même République, il n'osoit du moins espérer à la questure. Le peuple animé par ses Tribuns donna ses suffrages à Q. Silius, P. Ælius & P. Puppius, trois Plébéiens, qui furent les premiers Questeurs de cet ordre. Et de tous les Patriciens qui demandoient cette dignité, il n'y eut que Cæso Fabius Ambustus qui put l'obtenir.

Les Tribuns du peuple regarderent cet avantage comme une victoire qu'ils venoient de remporter sur la Noblesse. Ils se flatterent que la questure alloit leur ouvrir le chemin du tribunat militaire, du consulat & des triomphes : les Iciliens publioient hautement que le temps enfin étoit venu de partager les honneurs de la République entre le peuple & les Patriciens. On ne voulut plus même dans l'élection suivante entendre parler du consulat, par la seule raison que cette dignité étoit encore réservée aux Nobles & aux Patriciens. Il fallut que le Sénat souffrît qu'on élût des Tribuns militaires qui avoient à la vérité la même puissance que les Consuls ; mais dont la dignité étoit plus agréable au peuple, parce qu'il y pouvoit parvenir : les Iciliens sur-tout y aspiroient ouvertement. Le Sénat alarmé de leurs projets ambitieux, attacha deux conditions à l'élection des Tribuns militaires, qui donnoient une exclusion tacite aux Iciliens : la premiere portoit qu'aucun Plébéien ne pourroit concourir pour le tribunat

militaire (a) lorsque dans la même année il auroit exercé la charge de Tribun du peuple : l'autre qu'aucun Tribun du peuple ne pourroit être continué deux ans de suite dans le même emploi.

Les Iciliens sentirent bien que c'étoit à eux seuls que le Sénat en vouloit. Ils perdirent l'espérance de parvenir à cette première dignité de la République, & en la perdant pour eux, il parut qu'ils ne s'embarrassèrent guère que d'autres Plébéiens en fussent revêtus. Peut-être même qu'ils auroient été mortifiés de voir cette souveraine dignité entrer dans toute autre famille plébéienne avant que la leur en eût été honorée. Quoi qu'il en soit, il n'y eut aucun Plébéien considérable qui se mît sur les rangs ; & le Sénat eut l'adresse d'y pousser quelques misérables de la plus vile populace, en même-temps qu'il fit demander cette charge par des Sénateurs & des Patriciens illustres par leur valeur.

Le peuple dégoûté par la bassesse des prétendants de son ordre, tourna tous ses suffrages du côté de la Noblesse (b), & C. Julius, Julus, Com. Cossus & C. Servilius Ahala furent déclarés Tribuns militaires ; mais ils ne jouirent pas longtemps de cette dignité souveraine. Les Volsques ayant mis sur pied une puissante armée, le Sénat, à son ordinaire, résolut de leur opposer un Dictateur. Comme l'autorité absolue de ce Magistrat absorboit pour ainsi dire la puissance des Magistrats subalternes, Julius & Cornelius, Tribuns militaires, s'opposèrent à son élection, & représentèrent qu'ils se sentoient assez de courage & d'expérience pour conduire les armées, & qu'il étoit injuste de les priver d'une dignité qu'ils venoient d'obtenir par tous les suffrages de leurs concitoyens.

(a) *An de Rome 344.*

(b) *An de Rome 345.*

Le Sénat irrité de leur opposition & du refus qu'ils faisoient de nommer un Dictateur , eut recours aux Tribuns du peuple , comme on en avoit déjà usé en pareille occasion. Mais les Tribuns de cette année tinrent une conduite différente , & quoiqu'ils fussent ravis de voir cette dissension entre les Tribuns militaires & le Sénat , ils répondirent , avec une raillerie amère , qu'il étoit honteux à un corps si puissant d'implorer le secours des malheureux Plébéiens & de gens qu'à peine la Noblesse daignoit compter au nombre de ses concitoyens ; que si jamais les dignités & les honneurs de la République étoient communs entre tous les Romains , sans distinction de naissance ou de biens de la fortune , alors le peuple & ses Magistrats sauroient bien faire respecter les Décrets du Sénat ; mais que jusques-là ils ne prendroient aucune part aux prétentions différentes du Sénat & des Tribuns militaires.

Ces contestations ne prenant point de fin , & les ennemis s'avançant toujours vers la frontière , Servilius Ahala , troisième Tribun militaire , déclara publiquement que l'intérêt de sa patrie lui étoit plus cher que l'amitié de ses collègues , & que s'ils ne vouloient pas de bonne grace convenir du choix d'un Dictateur , il en nommeroit un lui-même. En effet se voyant à peine appuyé de l'autorité de tout le Sénat , il nomma pour Dictateur P. Cornelius , qui le choisit ensuite lui-même pour Général de la cavalerie.

La guerre ne fut pas de longue durée , les Volques furent défaits près de la ville d'An-tium ; on pilla leur territoire , & on fit un grand nombre de prisonniers. Après cette expédition le Dictateur se démit de sa dignité ; mais les deux Tribuns , chagrins que le Sénat les eût privés de la gloire qu'ils se flattoient d'acquérir dans cette guerre , au lieu de pro-

poser l'élection des Consuls pour l'année suivante , ne demanderent que des Tribuns militaires , comme auroient pu faire des Tribuns du peuple.

Le Sénat qui appréhendoit toujours que le peuple ne se déterminât à la fin à donner cette dignité ou à ses Tribuns , ou à quelqu'un des principaux Plébéiens , fut vivement touché de voir ses intérêts trahis par ceux mêmes de son Ordre. Mais comme il n'étoit pas en son pouvoir de casser la publication de l'assemblée faite par les Magistrats de la République , il obligea les premiers de cette compagnie , & ceuz mêmes qui étoient les plus agréables au peuple par leur modération ou pour la valeur , à demander le tribunat. Malgré toutes les brigues des Tribuns Plébéiens (a) , on n'élut pour Tribuns militaires que des Patriciens , & C. Valerius , Servilius , L. Furius & Fabius Vibulanus furent élevés à cette dignité.

Le Sénat conserva le même avantage l'année suivante , & il fut encore assez puissant dans l'élection pour faire tomber la même dignité à P. Cornelius , L. Valerius , Cn. Cornelius & Fabius Ambustus , tous Patriciens & des premières maisons de la République.

On ne peut exprimer la colere & la fureur que firent paroître les Tribuns du peuple de se voir exclus si long-temps d'une dignité à laquelle ils pouvoient être admis. Ils prirent occasion d'une nouvelle guerre que le Sénat vouloit faire aux Veïens pour faire éclater leur ressentiment. Les habitants de Veïes avoient enlevé quelque butin sans qu'il y eût préalablement aucune déclaration de guerre. On avoit envoyé des Ambassadeurs leur en demander raison ; mais au lieu d'excuser ou de justifier leurs incursions , ils chassèrent avec mépris ces Ambassadeurs. (b) Le

(a) *An de Rome 346.*

(b) *An de Rome 347.*



Sénat encore plus irrité d'une conduite si superbe que de leur brigandage , proposa au peuple de venger cette injure , & de porter ses armes dans la Toscane. Le peuple prévenu par ses Tribuns ne marqua que beaucoup d'indifférence pour cette proposition. Il disoit qu'il n'étoit pas prudent de s'engager dans une nouvelle guerre , pendant que celle des Volsques n'étoit pas encore terminée ; que la République n'avoit point assez de forces pour résister en même-temps à deux nations si aguerries ; qu'il ne se passoit point d'année qu'on ne donnât quelque bataille ; que tant de combats épuisoient le plus pur sang de Rome , & emportoient toute leur jeunesse , sans que les Plébéïens , qui remplissoient les légions , tirassent aucun avantage de ces guerres continuelles.

Les Tribuns de leur côté crioient dans toutes les assemblées , que le Sénat ne perpétuoit la guerre que pour tenir les Plébéïens éloignés de la ville , de peur qu'étant à Rome , ils ne fissent revivre les justes prétentions qu'ils avoient sur les terres publiques , ou que par le grand nombre de leurs suffrages ils n'élevassent leurs Tribuns aux premières dignités de la République. » Et enfin , leur disoient ces Magistrats séditieux , ne cherchez point de véritables ennemis autre part que dans Rome. La plus grande guerre que vous ayez à soutenir est celle que le Sénat fait depuis si long-temps au peuple Romain. « Le Sénat voyant tant d'éloignement dans l'esprit du peuple pour la guerre de Veïes , jugea à propos d'attendre une conjoncture plus favorable pour regagner la confiance de la multitude , & prévenir les plaintes qu'on faisoit contre la longueur des guerres. Il résolut de pourvoir à la subsistance du soldat d'une manière qu'il n'en eût aucune obligation aux Tribuns. Tous les citoyens Romains jusqu'alors avoient été à la guerre à leurs dépens : il falloit

que chacun tirât de son petit héritage de quoi subsister tant en campagne que pendant le quartier d'hiver ; & souvent , quand la campagne durait trop long-temps , les terres , sur-tout celles des pauvres Plébéiens , demeuroient en friche. De là étoient venus les emprunts , les usures multipliées par les intérêts , & ensuite les plaintes & les séditions du peuple. Le Sénat pour prévenir ces désordres ordonna de lui-même , & sans qu'il en fût sollicité par les Tribuns , que dans la suite les soldats seroient payés des deniers du public , & que pour fournir à cette dépense , il se feroit une nouvelle imposition dont aucun citoyen ne seroit exempt.

Aux premières nouvelles de ce Sénatus-Consulte (a) , le peuple fut transporté de joie : il accourut de tous côtés aux portes du palais. Les uns baisoient les mains des Sénateurs , d'autres les appelloient tout haut les pères des peuples , & tous protestoient qu'ils étoient prêts de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la patrie , qu'ils regardoient comme une mère libérale & généreuse envers ses enfants.

Dans cette joie universelle les Tribuns du peuple se firent remarquer dans un chagrin sombre & plein d'envie. La réunion de tous les Ordres les empêchoit de se faire valoir. Comme ils ne brilloient jamais davantage que dans les divisions de l'Etat , ils publioient que le Sénat faisoit des largesses à bon marché ; que le peuple étoit bien aveugle s'il ne s'apercevoit pas qu'il paieroit lui-même sa propre solde ; qu'il n'étoit pas même juste que ceux qui jusqu'alors avoient fait la guerre à leurs dépens , & qui avoient achevé le temps de leur service , fussent taxés pour fournir la solde des nouveaux soldats qui leur succéderaient dans les armées ; que pour eux ils étoient bien résolus de ne payer  
jamais

(a) *An de Rome 347.*

jamais cette nouvelle imposition ; & qu'ils offroient leur ministère & tout le pouvoir que leur donnoit leur charge pour défendre ceux qui voudroient s'en exempter.

Ils se flattoient à la faveur du pouvoir qu'ils avoient sur l'esprit du peuple , de l'obliger à rejeter cette gratification , qui ne leur étoit odieuse que parce qu'elle venoit du Sénat. Mais un intérêt sûr & présent , & sur-tout l'exemple des premiers de Rome , qui payerent sur le champ leur contingent , l'emportèrent sur toutes les harangues séditieuses des Tribuns. Le Sénatus-Consulte fut approuvé par un Plébiscite , & par le consentement général du peuple. Chacun courut avec empressement payer un léger tribut proportionné à ses biens , dont il lui devoit revenir un avantage considérable. Comme il y avoit alors peu de monnoie frappée , on voyoit tous les jours des chariots chargés de cuivre pour porter à l'épargne la contribution des particuliers , que les Trésoriers prenoient au poids & à la livre.

*Fin du sixieme Livre.*

## L I V R E V I I.

*Les Romains assiegent Veïes , qu'ils ne prennent qu'au bout de dix ans. Un Tribun du peuple propose de faire de cette ville une seconde Rome, en y envoyant , pour l'habiter , la moitié du Sénat , des Chevaliers & du peuple. Les Sénateurs viennent à bout de faire tomber cette proposition. Camille , attaqué par les Tribuns , sort de Rome & se réfugie à Ardée. Une armée de Gaulois , commandés par Brennus , pénètrent dans la Toscane & assiegent Clusium. Les Toscans demandent du secours aux Romains. Ceux-ci envoient à Brennus des Ambassadeurs qui , par leur imprudence , obligent ce Général à déclarer la guerre à leur patrie. Bataille d'Alia. Rome prise & brûlée. Siege du Capitole. Camille Dictateur. Les Gaulois taillés en pieces. Rome rebâtie. Manlius Capitolinus , accusé de vouloir se faire déclarer Roi de Rome , est précipité du haut du Capitole. Après bien des brigues & des cabales , que les Plébéïens avoient inutilement employées pour pouvoir remplir une des deux places du consulat , ils obtiennent ce qu'ils souhaitent avec tant d'ardeur , & en sont redevables aux larmes d'une femme. Sextius est le premier Consul Plébéïen. Préture. Edilité curule. Ces deux nouvelles dignités sont affectées aux Patriciens à l'exclusion des Plébéïens. C. Licinius Stolon , auteur de la Loi Licinia , est le premier condamné à l'amende pour l'avoir violée.*

Outre le soulagement du peuple , le Sénat , en établissant les fonds pour le paiement des troupes , avoit en vue de porter la guerre plus loin , & de la pouvoir soutenir plus longtemps. Avant cet établissement on faisoit moins la guerre que des courses , qui se terminoient ordinairement par un combat. Ces petites guerres ne duroient pas plus de vingt ou trente jours & souvent bien moins , le soldat , faute de paie , ne pouvant pas tenir la campagne plus longtemps. Mais quand le Sénat se vit en état de pouvoir entretenir en tout temps un corps de troupes réglées , il forma de plus grands projets , & il fit dessein d'assiéger Veïes , place des plus fortes de l'Italie , qui servoit de boulevard à la Toscane , & qui ne le cédoit pas même à Rome , ni pour la valeur , ni pour la richesse de ses habitants.

Les Toscans vivoient en forme de République , comme les Sabins , les Volscques , les Romains , & la plupart des autres peuples d'Italie. La seule ville de Veïes , la plus puissante de cette Communauté , avoit élu un Roi depuis peu , & ce changement dans le gouvernement avoit rendu les autres petits Etats de cette province moins affectionnés à ses intérêts.

Les Romains , instruits de ce refroidissement , résolurent de tirer raison du pillage que les Veïens avoient fait sur le territoire de Rome. Après avoir terminé avec avantage la guerre contre les Volscques , ils donnerent tous leurs soins pour faire un puissant armement , qui pût répondre à la grandeur de cette entreprise.

Tite-Live prétend qu'on élut exprès huit Tribuns militaires , ce qu'on n'avoit jamais vu

dans la République , quoique d'autres Historiens n'en marquent que six. On trouve encore au sujet de ce siège une autre différence dans les Auteurs , les uns placent le tribunat de M. Furius Camilius & d'Appius Claudius Crassus sous l'an 348 de Rome , & d'autres prétendent qu'ils ne parvinrent à cette dignité que l'an 350 , encore n'est-il pas bien certain si Camille cette année n'étoit pas plutôt Censeur que Tribun militaire. Quoi qu'il en soit de ces différentes opinions , on va voir par la suite de l'Histoire que ces deux Magistrats eurent la principale gloire de cette guerre.

Appius étoit petit-fils du Décemvir , & fils d'un autre Appius Claudius , Tribun militaire l'an trois cens vingt-neuf de la fondation de Rome. Cette conformité de nom propre , & de pronom que nous avons rencontrée tant de fois dans les Sénateurs de la famille Claudia , fait voir qu'ils étoient tous aînés de leur maison , suivant ce qui se pratiquoit à Rome , où le fils aîné portoit toujours le même nom que son père , au lieu que les cadets étoient distingués ou par des noms tirés de l'ordre de leur naissance , ou du temps & de l'heure dans laquelle ils étoient nommés. Appius resta à Rome pour faire tête aux Tribuns , & pour réprimer les mutineries ordinaires du peuple. Camille , en qualité de Tribun militaire , continua ce siège important , qu'il termina depuis heureusement pendant sa dictature. (a)

On peut juger de la force de la place par la longueur du siège , qui dura dix ans entiers avec différents succès. Les Généraux Romains , plutôt que de le discontinuer , firent faire des logements pour mettre le soldat à couvert des rigueurs de l'hiver. Les Tribuns n'en eurent pas

(1) *An de Rome 348.*

plutôt appris la nouvelle qu'ils s'en firent un prétexte pour se déchaîner à leur ordinaire contre le Sénat. Ils disoient , dans toutes les assemblées , qu'ils s'étoient toujours bien doutés que les présents du Sénat cachotent un poison secret ; que cette folde nouvelle qu'on vantoit avec tant d'ostentation n'étoit qu'un appât dont les Patriciens s'étoient servis pour éblouir le peuple ; que sa liberté avoit été achetée à ce prix ; que les Tribuns militaires , en retenant les soldats dans le camp pendant l'hiver , n'avoient eu pour objet que de priver le parti du peuple du secours de leurs suffrages ; que le Sénat & le Patriciens alloient régner impérieusement dans toutes les assemblées. Mais qu'il falloit leur faire connoître qu'ils commandoient à des hommes libres , & que le peuple devoit ordonner aux Généraux de ramener les troupes à Rome à la fin de chaque campagne , enforte que le pauvre citoyen qui exposoit tous les jours sa vie pour la défense de sa patrie pût jouir d'un peu de repos , voir sa maison , sa femme & ses enfants , & donner ses suffrages dans l'élection des Magistrats.

Appius , que les Tribuns militaires avoient laissé à Rome pour s'opposer aux entreprises des Tribuns du peuple , ayant appris ces bruits séditieux , convoqua une assemblée , & se plaignit d'abord avec beaucoup de douceur & de modération que la place fût devenue le rendez-vous de tous les mutins & le théâtre de toutes les séditions. Qu'on méprisoit publiquement le Sénat , les Magistrats & les loix , & qu'il ne manquoit plus aux Tribuns du peuple que d'aller jusques dans le camp corrompre l'armée & la soustraire à l'obéissance de ses Généraux. Il leur reprocha qu'ils ne cherchoient qu'à rompre l'union qui étoit entre les différents Ordres de l'Etat ; qu'ils étoient les seuls auteurs de toutes les divisions ; qu'ils les fomentoient tous les jours par leurs harangues séditieuses , & que ,

plus ennemis de Rome que les Veïens mêmes , il leur importoit peu du succès du siege , pourvu que leurs Généraux n'en eussent pas la gloire. » Il ne falloit point entreprendre ce siege , ajouta-t'il , ou il faut le continuer. Abandonnons-nous notre camp , nos légions , les forts que nous avons élevés de distance en distance , nos tours , nos mantelets & nos gabions , pour recommencer l'été prochain les mêmes travaux ? Mais qui répondra à vos Tribuns , qui vous donnent un conseil si salutaire , que toute la Toscane , faisant céder l'aversion que ces peuples ont pour le Roi des Veïens au véritable intérêt de leur pays ne prendra pas les armes pour venir à son secours ? pouvez-vous même douter que les Veïens , pendant l'intermission du siege , ne fassent entrer des troupes & des munitions dans la place ? Qui vous a dit qu'ils ne vous prévientront pas l'année prochaine , & que , plus forts & plus irrités par le dégât qu'on a fait sur leurs terres , ils ne ravageront pas les nôtres ? Mais dans quel mépris ne tombera pas la République , si les nations voisines de Rome , jalouses de sa grandeur , s'apperçoivent que vos Généraux , enchaînés par les loix nouvelles de vos Tribuns , n'osent tenir la campagne , ni achever un siege si-tôt que les beaux jours sont finis ? Au lieu que rien ne rendra le peuple Romain plus redoutable que quand on sera persuadé que la rigueur des saisons n'est point capable de suspendre ses entreprises , & qu'il veut vaincre ou mourir au pied des remparts ennemis. «

Le peuple , prévenu par ses Tribuns , ne fit pas beaucoup d'attention aux remontrances d'Appius. Mais une perte que les Romains souffrirent au siege fit ce que n'avoit pu faire un discours si sensé. Les Veïens dans une sortie surprirent les assiégeants , en tuèrent un grand



nombre , mirent le feu à leurs machines , & ruinèrent la plupart de leurs ouvrages. Cette nouvelle , au lieu d'abattre les esprits , inspira aux Romains une nouvelle ardeur pour la continuation du siege. Les Chevaliers auxquels l'Etat devoit fournir des chevaux , offrirent de se monter à leurs dépens. (a) Le peuple , à leur exemple , s'écria qu'il étoit prêt de marcher pour remplacer les soldats qu'on avoit perdus , & jura de ne point partir du camp que la ville n'eût été prise. Le Sénat donna de grandes louanges aux uns & aux autres. Il fut résolu de donner la paie à tous les volontaires qui se rendroient au siege. On assigna en même-temps une solde particuliere pour les gens de cheval , & ce fut la premiere fois que la cavalerie commença à être payée des deniers publics.

Les Tribuns du peuple ne virent pas sans beaucoup d'inquiétude & de jalousie que la perte qu'on venoit de faire au camp , au lieu d'exciter les plaintes & les murmures de la multitude , n'avoit servi qu'à augmenter l'ardeur & le courage de tous les Ordres pour la continuation de ce siege. Mais une nouvelle défaite leur fournit l'occasion & le prétexte de se pouvoir déchaîner impunément contre le Sénat.

Les Capenates & les Falisques , peuples de la Toscane , les plus voisins des Veïens , & par conséquent les plus intéressés à leur conservation , arriverent secrètement. Ils joignirent leurs troupes (b) , surprirent & attaquèrent le camp des ennemis. L. Virginius & M. Sergius , tous deux Tribuns militaires , commandoient à ce siege. La jalousie , si ordinaire dans une autorité égale , les avoit brouillés : ils avoient chacun un corps de troupes à leurs ordres & comme séparé en deux camps différents. Les ennemis tombent d'un côté sur celui de

(a) *An de Rome 350.* (b) *An de Rome 351.*

Sergius , en même-temps que les assiégés , de concert avec eux , font une sortie & l'attaquent de l'autre. Le soldat , qui croit avoir sur les bras toutes les forces de la Toscane , s'étonne , combat foiblement , & plutôt pour défendre sa vie que pour attaquer celle de l'ennemi. Bientôt il cherche à se mettre en sûreté par une fuite précipitée ; tout s'ébranle , & la déroute devient générale. Il n'y avoit que Virginus qui pût sauver l'armée de son collègue , ses troupes étoient rangées en bataille ; mais l'animosité de ces deux Généraux étoit si grande , que Sergius aima mieux périr que de demander du secours à son ennemi. Virginus , de son côté , ravi de le voir battu , refusa à ses propres Officiers d'envoyer des troupes pour les dégager , s'il ne l'en faisoit solliciter. Les ennemis profitèrent de la division des chefs ; l'armée de Sergius en déroute se refugia à Rome , qui n'étoit éloignée du camp que de six lieues , & Sergius s'y rendit moins pour justifier sa conduite que pour faire condamner celle de son collègue.

Le Sénat , dans ce désordre , ordonna à Virginus de laisser son armée sous le commandement de ses Lieutenants , & de venir incessamment à Rome pour répondre aux plaintes que son collègue faisoit contre lui. L'affaire fut discutée avec beaucoup d'aigreur , & les deux Tribuns militaires se répandirent en invectives l'un contre l'autre. Le Sénat les trouvant également coupables , l'un pour n'avoir pas fait combattre ses troupes avec assez de courage , & l'autre pour avoir mieux aimé laisser périr son collègue que de sauver ses concitoyens , ordonna que tous les Tribuns de cette année abdiqueroient leur dignité , & qu'on procéderoit incessamment à une nouvelle élection. Les deux Tribuns se défendirent d'abord de déférer à cette Ordonnance , sous prétexte que leur autorité n'étoit pas expirée. Les Tribuns du peuple saisirent cette

occasion pour étendre leur puissance , & menacerent ces deux Généraux de les faire arrêter s'ils n'obéissoient aux ordres du Sénat. Servilius Ahala , premier Tribun militaire , indigné de la maniere hautaine dont ces Magistrats Plébéïens traitoient ses collegues : » il ne vous appartient » point , leur dit-il , de menacer ceux qui vous » sont supérieurs en dignité. Mes collegues n'igno- » rent pas l'obéissance que nous devons » tous aux décrets du Sénat ; & s'ils sont ré- » fractaires à ses Ordonnances , je nommerai un » Dictateur , qui par son autorité absolue saura » bien sans votre intervention les obliger à se » démettre de leurs charges. «

Les deux Tribuns ne pouvant résister plus long-temps à ce consentement unanime du Sénat , abdiquerent leur Magistrature , & on procéda à une nouvelle élection.

Mais les Tribuns du peuple ne se contenterent pas de la déposition de ces deux Généraux ; & pendant que ceux qui avoient pris leur place conduisoient une nouvelle armée au siege de Veïes , ces Magistrats Plébéïens donnerent assignation à Sergius & à Virginus devant l'assemblée du peuple. Ils n'oublierent rien dans cette occasion pour aigrir les esprits de la multitude , non-seulement contre les deux accusés , mais encore contre le corps entier du Sénat.

Ils représentèrent , avec autant d'art que de malice (a) , que l'unique objet de cette compagnie étoit de diminuer le nombre du peuple , d'affoiblir sa puissance , d'empêcher ses assemblées , ou du moins d'en éloigner la convocation. Que la dernière disgrâce ne devoit point être considérée comme un de ces malheurs ordinaires , qui peuvent arriver même aux plus grands Capitaines ; mais que c'étoit une suite de cette conspiration secrète de faire périr le

(a) *An de Rome 352.*

peuple. Que les Généraux , après avoir employé plusieurs campagnes au siege ou au blocus de Veïes , n'avoient laissé brûler leurs gabions , emporter leurs forts & ruiner tous leurs ouvrages , que pour prolonger la guerre ; qu'on avoit ensuite vendu le camp de Sergius aux ennemis. Que ce Général , plutôt que de demander du secours à son collègue , avoit mieux aimé laisser tailler en pieces ses soldats , & que Virginus avoit regardé cette déroute des légions comme une victoire qui , sans tirer l'épée , le délivroit lui & son parti d'autant d'ennemis qu'il y avoit de Plébéïens dans ces différents corps. Qu'après une action si infame le Sénat se flattoit d'éblouir encore le peuple , sous prétexte qu'il avoit obligé les deux Généraux à quitter le commandement de leurs armées. Mais que le peuple devoit faire voir par le châtimement rigoureux qu'il ordonneroit contre les coupables , qu'il n'étoit pas capable de se laisser tromper par un artifice si grossier. Que pour prévenir dans la suite les mauvais desseins de la Noblesse , il ne falloit remplir le tribunat militaire que de braves Plébéïens qui veillassent également à la défense de la patrie & à la conservation particuliere du peuple.

En vain Sergius allégua pour son excuse le sort ordinaire des armes , la terreur qui s'étoit répandue dans son armée , & l'infidélité de son collègue , qui l'avoit abandonné & comme livré à l'ennemi qui l'attaquoit de deux côtés. On ne voulut point distinguer son malheur du crime , il fut condamné à une grosse amende , aussi-bien que Virginus , quoiqu'il alléguât qu'il étoit injuste de le punir des fautes de son collègue.

Les Tribuns du peuple se prévalant de l'animosité qu'ils avoient excitée contre les Patriciens , ne cessoient , dans toutes les assemblées , de représenter à la multitude que le temps étoit

venu de s'affranchir de la tyrannie du Sénat ; qu'il falloit ôter l'autorité souveraine & les principales dignités de la République aux Sergiens & aux Virginiens , pour la faire passer à des Plébéiens dignes de ces emplois honorables. Ils crient en public que la liberté du peuple est en péril. Ils briguent & ils cabalent en particulier. Enfin ils se donnerent tant de mouvements , que dans la prochaine élection & la suivante , (a) ils firent nommer des Plébéiens pour Tribuns militaires : nouvelle révolution dans le gouvernement de la République , mais dont les suites furent funestes à l'Etat par différents avantages que les ennemis de Rome remportèrent sur les armées commandées par les Plébéiens.

Un mal contagieux succéda à ces disgraces. Le peuple consterné eût recours aux Dieux ; les temples étoient remplis jour & nuit d'hommes , de femmes & d'enfants qui imploroient leur clémence. Les *Duumvirs* , après avoir consulté les Livres sacrés des Sybilles (b) , ordonnèrent le *Leëtisterne*. C'étoit une cérémonie ancienne , pendant laquelle on descendoit les statues des Dieux de leurs niches ; on leur servoit pendant huit jours des repas magnifiques , comme s'ils eussent été en état d'en profiter ; les citoyens , chacun selon leur faculté , tenoient table ouverte. Ils y invitoient indifféremment amis & ennemis ; les étrangers sur-tout y étoient admis : on mettoit en liberté les prisonniers , on se seroit fait un scrupule de les faire arrêter de nouveau après que la fête étoit finie.

Les Patriciens profitant de cette disposition des esprits tournèrent en mystère de la religion ces disgraces de la République. Ils les attribuerent à la colere des Dieux irrités de ce que dans les dernières élections on n'avoit pas eu égard aux familles nobles , qui seules

(a) *Ans de Rome* 353 , 354. (b) *An de Rome* 354.

avoient l'intendance des sacrifices. De pareilles raisons , plus fortes que toutes les harangues des Tribuns du peuple , entraînèrent les esprits de la multitude. Tout le monde regarda les disgrâces de la République comme des interpretes infallibles de la volonté des Dieux ; & de peur de les irriter davantage , on ne manqua pas dans l'élection suivante (a) de rendre le tribunal militaire aux seuls Patriciens.

On n'avança pas beaucoup au siège , & tout l'effort des armes Romaines se termina à ravager les terres des ennemis. La guerre fut encore plus malheureuse l'année suivante , & on obligea les Tribuns militaires , dont on n'étoit pas content , d'abdiquer leur dignité , sous prétexte qu'on avoit manqué d'observer quelque cérémonie dans les auspices qu'on avoit pris pour leur élection : prétexte dont les deux partis se servoient tour à tour pour faire déposer les Magistrats qui ne leur étoient pas favorables. On eut recours dans cette occasion , comme dans une calamité publique , à un Dictateur. M. Furius Camillus fut élevé à cette suprême dignité , qu'il ne dut qu'au besoin que la République crut avoir d'un aussi grand Capitaine : conjoncture où , sans brigue & sans effort , un mérite supérieur se trouve naturellement en sa place. On avoit déjà observé que , dans tous les emplois où Camille avoit eu des collègues , sa rare valeur & sa haute capacité lui avoient fait déférer tout l'honneur du commandement , comme s'il eût commandé en chef ; & on remarqua depuis que pendant ses dictatures il gouvernoit avec tant de douceur & de modération , que les Officiers qui étoient soumis à ses ordres croyoient partager son autorité. Il nomma pour Général de la cavalerie P. Cornelius Scipion , & mit sur pied en même-temps un puissant corps

de troupes. Le peuple couroit à l'envi s'enrôler sous ses enseignes : tout le monde vouloit suivre à la guerre un Général que la victoire n'avoit jamais abandonné. Les alliés mêmes lui envoyèrent offrir un puissant secours composé de leur plus florissante jeunesse. Le Dictateur se rendit d'abord au camp qui étoit devant Veïes ; sa présence seule rétablit la discipline militaire , qui étoit bien affoiblie depuis la division ou la défaite des Tribuns militaires. On serra la place de plus près , & par son ordre on releva les forts que les ennemis avoient ruinés. Il marcha ensuite contre les Palisques & les Capenates , qu'il défit en bataille rangée ; & après cette victoire , qui lui laissoit la campagne libre , il revint au siege , qu'il poussa avec beaucoup d'ardeur.

Les assiégés ne se défendoient pas avec moins de courage. Le Dictateur craignant de ne pouvoir emporter d'assaut & à force ouverte une place où il y avoit une armée pour garnison , eut recours à la sappe & aux mines. Ses soldats , à force de travail & à l'insu des assiégés , s'ouvrirent une route secrète qui les conduisit jusques dans le château. Ils se répandirent de là dans la ville ; une partie alla charger par derriere ceux qui défendoient encore les murailles , d'autres rompirent les portes , & toute l'armée entra en foule dans la place. (a) Le malheureux Veïen éprouva d'abord la fureur des victorieux. On ne pardonna qu'à ceux qu'on trouva désarmés ; & le soldat , encore plus avare que cruel , courut au pillage avec la permission de son Général.

La longueur du siege , les périls qu'on y avoit courus , l'incertitude même du succès , tout cela fit recevoir à Rome avec des transports de joie la nouvelle de la prise de cette place.

(a) *An de Rome 357.*

Tous les Temples furent remplis des dames Romaines , & l'on ordonna quatre jours de prières publiques en action de grâces ; ce qui n'avoit point encore été pratiqué dans les plus heureux succès de la République. Le triomphe même du Dictateur eut quelque chose de particulier. Camille parut dans un char magnifique & tiré par quatre chevaux de poil blanc.

Cette singularité déplut au peuple ; & au milieu des louanges qu'il donnoit au Dictateur , il ne vit qu'avec une indignation secrète ce premier Magistrat affecter une pompe réservée autrefois pour la royauté , & depuis l'expulsion des Rois , consacrée seulement au culte des Dieux. Cela diminua l'estime & l'affection publique ; & la résistance que Camille apporta depuis à de nouvelles propositions d'un Tribun , acheva de le rendre odieux à la multitude.

T. Sicinius Dentatus , Tribun du peuple , proposa de faire une seconde Rome de la ville de Veïes (a) , & d'y envoyer pour l'habiter la moitié du Sénat , des Chevaliers & du peuple. Il en représentoit la situation , la force , la magnificence de édifices , & le territoire plus étendu & plus fertile que celui de Rome même ; & il ajoutoit que les Romains par ce moyen pourroient conserver plus facilement leurs conquêtes.

Le peuple , toujours avide de nouveautés , reçut ces propositions avec de grandes démonstrations de joie. L'affaire , suivant l'usage , fut portée d'abord dans le Sénat. Camille , qui ne faisoit que sortir de la dictature , s'y opposa hautement. Ce n'est pas qu'il ne lui fût honorable de voir habiter par des Romains une ville si fameuse & qui étoit devenue sa conquête. Il pouvoit même penser que plus il y auroit

[ (a) *An de Rome* 358.



d'habitants , plus il s'y trouveroit de témoins de sa gloire. Mais il croyoit que c'étoit un crime de conduire le peuple Romain dans une terre captive , & de préférer le pays vaincu à la patrie victorieuse. Il ajouta qu'il lui paroïssoit impossible que deux villes si puissantes pussent demeurer long-temps en paix , vivre sous les mêmes loix & ne former cependant qu'une seule République. Qu'il se formeroit insensiblement de ces deux villes deux Etats différens , qui , après s'être fait la guerre l'un à l'autre , deviendroient à la fin la proie de leurs ennemis communs.

Les Sénateurs & les principaux de la Noblesse (a) , touchés des remontrances de ce premier citoyen de la République , déclarèrent qu'ils mourroient plutôt aux yeux du peuple Romain que de quitter leur patrie. Les vieux & les jeunes se rendirent sur la place où le peuple étoit assemblé , & , s'étant dispersés dans la foule , ils conjurèrent le peuple , les larmes aux yeux , de ne pas abandonner cette ville auguste , qui devoit un jour commander à toute la terre , & à laquelle les Dieux avoient attaché de si grandes destinées. Ils montroient ensuite de la main le Capitole , & demandoient aux Plébéïens s'ils auroient bien le courage d'abandonner Jupiter , Vesta , Romulus , & les autres divinités tutélaires de la ville , pour suivre un Sicinius , qui ne cherchoit , par un partage si funeste , qu'à ruiner la République. Enfin ces sages Sénateurs ayant su prendre la multitude par des motifs de Religion , le peuple n'y put résister. Il céda , quoiqu'à regret , à ce sentiment intérieur que produisent toujours les préjugés de l'éducation. La proposition de Sicinius fut rejetée à la pluralité des voix (b) , & le Sénat , comme pour récompenser le peuple de sa doc-

(a) *An de Rome 359.*(b) *An de Rome 360.*

lité , ordonna , par l'avis de Camille , qu'on distribueroit par tête sept arpens des terres des Veïens à chaque chef de famille , & que , pour porter les personnes libres à se marier , & les mettre en état d'élever des enfans qui servissent un jour à la République , on leur donneroît part dans cette distribution.

Le peuple charmé de cette libéralité , donna de grandes louanges au Sénat. On vit renaître la concorde entre ces deux Ordres ; le peuple , par déférence pour le Sénat , consentit même qu'on rétablît le consular. Sous le gouvernement de ces Magistrats Patriciens les Eques furent vaincus , & les Falisques s'étoient déjà donnés à la République. Tous ces avantages étoient attribués à la sagesse & à la valeur de Camille. Ce furent de nouvelles injures à l'égard des Tribuns , qui ne pouvoient lui pardonner cette union du peuple avec le Sénat , qu'ils regardoient comme son ouvrage , & comme l'extinction de leur autorité.

Ils auroient bien voulu pouvoir se défaire de celui qui leur étoit seul plus redoutable que tout le Sénat. Mais il étoit bien difficile d'attaquer un homme révééré de ses citoyens pour ses vertus , adoré du soldat , & en qui on n'avoit jamais reconnu d'autre intérêt que celui de la patrie.

Sa piété leur fournit le prétexte que leur envie & leur haine n'avoient pu leur inspirer. Ce Général , avant que de faire monter ses soldats à l'assaut au siege de Veïes , avoit voué de consacrer la dixieme partie du butin à Apollon. Mais , lorsque la ville fut emportée , parmi le désordre & la confusion du pillage , il ne se souvint point de son vœu. Et lorsque la délicatesse de sa conscience lui en rappella la mémoire , tout étoit dissipé. Il n'y avoit pas moyen d'obliger ses soldats à rapporter des effets , ou qu'ils avoient consumés , ou dont ils s'étoient défaits. Dans cet em-

barras, le Sénat fit publier que tous ceux qui auroient la crainte des Dieux estimassent eux-mêmes la valeur de leur butin, & qu'ils apportassent au Questeur le dixieme de cette valeur, afin d'en faire une offrande digne de la piété & de la majesté du peuple Romain.

Cette contribution faite à contre-temps irrita les esprits contre Camille. Les Tribuns du peuple saisirent avec avidité cette occasion de se déchaîner contre lui. Ils rappellerent le souvenir du jour de son triomphe, où, contre l'usage, il avoit paru dans un char tiré par quatre chevaux blancs. Ils ajoutoient que ce fier Patricien, dont la politique étoit de tenir toujours le peuple dans l'indigence, ne feignoit d'avoir voué aux Dieux la dîme du pillage de Veïes, que pour avoir un prétexte de décimer le bien du soldat, & de ruiner le peuple. Là-dessus un de ces Tribuns, appelé Lucius Apuleius, lui fit donner assignation devant l'assemblée du peuple (a), & l'accusa d'avoir détourné du pillage de Veïes certaines portes de bronze qu'on voyoit chez lui.

Camille étonné de ce nouveau genre d'accusation, assembla chez lui ses amis & les principaux de sa tribu, & les conjura de ne pas souffrir que sur un si foible prétexte on condamnât leur Général. Ces Plébéïens prévenus par les Tribuns, après avoir tenu conseil entr'eux, lui répondirent qu'ils paieroient volontiers l'amende à laquelle il seroit condamné, mais qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de le faire absoudre. Camille détestant leur foiblesse, résolut de se bannir plutôt lui-même de Rome, que de voir la honte d'une condamnation attachée à son nom. Il embrassa avant que de partir sa femme & ses enfants : & sans être suivi de personne de considération, il arriva jusqu'à la porte de la ville. On rapporte qu'alors il s'arrêta, & que se tour-

(a) *An de Rome 362.*

nant vers le Capitole , il pria les Dieux que ses ingrats concitoyens se repentissent bien-tôt d'avoir payé ses services par un si cruel outrage , & que leur propre calamité les obligêât de le rappeler. Il se réfugia ensuite à Ardée , ville peu éloignée de Rome<sup>(a)</sup> , où il apprit qu'il avoit été condamné à une amende de quinze mille *asses* , qui peuvent revenir à environ cent cinquante écus de notre monnoie.

On crut que les imprécations de ce grand homme avoient excité la colere des Dieux & attiré la guerre sanglante que les Gaulois firent aux Romains. Du moins ces deux événements se suivirent de si près que le peuple , toujours superstitieux , attribua la perte de Rome à l'exil de Camille qui l'avoit précédée.

La premiere irruption des Gaulois en Italie arriva sous le regne de Tarquin l'ancien , environ l'an du monde trois mille quatre cens seize , & de la fondation de Rome le cent soixante & cinquieme : Ambigat régnoit alors sur toute la Gaule Celtique. Ce Prince , trouvant ces grandes provinces remplies d'un trop grand nombre d'habitants , mit Sigovese & Bellovese , deux de ses neveux , à la tête d'une florissante jeunesse , qu'il obligea d'aller chercher des établissemens dans des contrées éloignées , soit que ce fût un usage commun , & qui se pratiquoit encore dans le Nord jusques dans le dixieme siecle , soit qu'Ambigat eût eu recours à ces colonies militaires pour se défaire d'une jeunesse vive , inquiète & remuante. Quoi qu'il en soit , le sort des augures envoya au-delà du Rhin Sigovese , qui , prenant son chemin par la forêt Hercine , s'ouvrit un passage par la force des armes , & s'empara de la Bohême & des provinces voisines. Bellovese tourna du côté de l'Italie ; & après avoir passé les Alpes , les Senonois & les

(a) *An de Rome 362.*

Manceaux, qui étoient en plus grand nombre dans son armée, s'emparèrent de ces belles provinces qui sont entre les montagnes des Alpes, celles de l'Apennin, la rivière du Thésin, & celle de Jesi qui se jette dans la mer en-deçà d'Ancone. Ils s'y établirent, & quelques Auteurs leur attribuent l'origine & la fondation des villes de Milan, Vérone, Padoue, Bresse, Côme, & de plusieurs autres villes de ces contrées qui subsistent encore aujourd'hui. La première guerre qu'ils eurent contre les Romains fut vers l'an du monde trois mille six cents seize, deux cents ans après leur passage en Italie. Ils assiégeoient alors *Clusium* ville de Toscane. Les habitants craignant de tomber sous la puissance des Barbares, implorèrent le secours des Romains, quoiqu'ils n'eussent pas d'autre motif pour l'espérer, sinon qu'ils n'avoient point armé dans la dernière guerre en faveur des Véliens, comme avoient fait la plupart des autres peuples de l'Etrurie. Le Sénat, qui n'avoit aucune alliance particulière avec cette ville, se contenta d'envoyer en ambassade trois jeunes Patriciens, tous trois frères & de la famille Fabia, pour ménager un accommodement entre ces deux Nations. Ces Ambassadeurs étant arrivés au camp des Gaulois (a), furent introduits dans le conseil. Ils offrirent la médiation de Rome, & demanderent à Brennus, Roi ou chef de ces Gaulois Transalpins, quelle prétention une Nation étrangère avoit sur la Toscane, ou s'ils avoient reçu en particulier quelque injure de ceux de Clusium. Brennus lui répondit fièrement que son droit étoit dans ses armes, & que toutes choses appartenoient aux hommes vaillants & courageux; mais que, sans avoir recours à ce premier droit de nature, il se plaignoit justement des Clusiens, qui, ayant beaucoup plus de terres qu'ils n'en pouvoient

(a) *An de Rome 362.*

cultiver , avoient refusé de lui abandonner celles qu'ils laissoient en friche. » Ils nous font , ajouta-t'il , le même tort que vous faisoient autrefois les Sabins , ceux d'Albe & de Fidene , & que vous font encore tous les jours les Eques , les Volsques & tous vos voisins , auxquels les armes à la main vous avez enlevé la meilleure partie de leur territoire ; ainsi cessez de vous intéresser pour les Clusiens , de peur de nous apprendre par votre exemple à défendre ceux que vous avez dépouillés de leur ancien domaine ».

Les Fabius irrités d'une réponse si fiere , dissimulerent leur ressentiment , & sous prétexte de vouloir , en qualité de médiateurs , conférer avec les Magistrats de Clusium , ils demanderent à entrer dans la place. Mais ils ne furent pas plutôt dans la ville , qu'au lieu d'agir suivant leur caractère , & de faire la fonction de Ministres de la paix , ces Ambassadeurs , trop jeunes pour un emploi qui exige une extrême prudence , s'abandonnant à leur courage & à l'impétuosité de l'âge , exhorterent les habitants à une vigoureuse défense. Pour leur en donner l'exemple , ils se mirent à leur tête dans une sortie , & Q. Fabius , chef de l'ambassade , tua de sa propre main un des principaux chefs des Gaulois. Brennus justement irrité d'un tel procédé , ne se gouverna point en barbare ; il envoya un Héraut à Rome pour demander qu'on lui livrât ces Ambassadeurs qui avoient violé si manifestement le droit des gens , & en cas de refus , cet envoyé avoit ordre de déclarer la guerre aux Romains.

Le Héraut étant arrivé à Rome & ayant exposé sa charge , l'affaire fut mise en délibération. Les plus sages du Sénat vouloient qu'on punit ceux qui avoient violé si manifestement les droits des gens , ou du moins qu'on tâchât d'appaiser les Gaulois à force d'argent. Mais les plus jeunes , emportés par leur courage , rejetterent cet avis

comme indigne du nom Romain. L'affaire fut renvoyée à l'assemblée du peuple , & Fabius Ambustus , pere de ces Ambassadeurs, qui, quoique Patricien , avoit su se rendre agréable au peuple , fit une brigade si puissante , que non-seulement il vint à bout de faire renvoyer le Héraut sans satisfaction , mais il eut encore assez de crédit pour faire créer les enfants Tribuns militaires & chefs de l'armée qu'on résolut d'opposer aux Gaulois. Brennus au retour de son Héraut , tourna sa colere & ses armes contre les Romains (a) , & marcha droit à Rome. Son armée étoit nombreuse ; tout fuyoit devant lui , les habitants des bourgades & des villages désertoient à son approche ; mais il ne s'arrêta en aucun endroit , & il déclara qu'il n'en vouloit qu'aux Romains.

Les Tribuns militaires sortirent de Rome à la tête de quarante mille hommes. Ils n'avoient guere moins de troupes que Brennus ; mais il y avoit plus d'ordre & d'obéissance dans l'armée des Gaulois. Les Généraux Romains depuis la disgrâce & l'exil de Camille , n'osoient agir avec une pleine autorité , & ils étoient réduits à dissimuler la licence & le peu de discipline de leurs soldats , au lieu de leur commander avec cet empire absolu qu'exige le service militaire. On remarqua même que ces Tribuns , avant que de sortir de Rome , ne sacrifèrent point aux Dieux , & qu'ils négligerent de consulter les auspices : cérémonies essentielles parmi un peuple rempli de superstitions , & qui tiroit son courage & sa confiance des signes propices que les augures lui annonçoient. Mais rien ne fit plus de tort aux Romains que la multitude des chefs. Il y avoit dans leur armée six Tribuns militaires , avec une égale autorité , la plupart jeunes , & qui avoient plus de courage que de capacité.

(a) *An de Rome 363.*

Ils s'avancèrent avec audace au-devant des Gaulois qu'ils rencontrèrent proche de la rivière d'*Allia*, à une demi-journée de Rome. Chaque nation rangea aussi-tôt son armée en bataille. Les Romains pour n'être pas enfermés par les ennemis, étendirent les ailes & mirent leurs meilleurs soldats à la droite & à la gauche, ce qui rendit le centre plus foible. Ce fut l'endroit auquel les Gaulois s'attachèrent : ils eurent bientôt enfoncé & dissipé les cohortes qui occupoient ce poste. Les deux ailes se voyant coupées, & leur centre occupé par les ennemis, prirent la fuite sans tirer l'épée. Ce fut moins une bataille qu'une déroute générale, & dans ce désordre le soldat effrayé, au lieu de regagner Rome, dont il n'étoit éloigné que de soixante stades, se jeta dans Veïes (a). D'autres se noyèrent en voulant passer le Tibre à la nage : plusieurs poursuivis par les ennemis, tomberent sous le fer des victorieux : quelques-uns seulement, qui échappèrent à leur fureur, se sauverent dans Rome où ils porterent la terreur & la consternation. Le Sénat croyant que l'armée entière avoit été taillée en pieces, & ne se trouvant pas assez de forces suffisantes pour défendre la ville, jeta dans la forteresse du Capitole tous les hommes capables de porter les armes. On y fit entrer tout ce qu'on avoit pu ramasser de vivres ; & afin de les faire durer plus long-temps, on ne reçut dans la place que ceux qui étoient capables de la défendre. La plupart des vieillards, des femmes & des enfants se trouvant sans chef & sans desseins, se sauverent parmi les champs ou dans les villes prochaines. Mais les anciens Sénateurs, plutôt que de porter leur misère & une vieillesse languissante chez les étrangers, résolurent de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie, & de finir leur vie dans une ville qu'ils ne pouvoient

(a) *An de Rome 362.*



plus défendre. Plusieurs Prêtres se joignirent à eux , & se dévouerent généreusement à la mort comme ces illustres vieillards. Cette sorte de dévouement faisoit partie de la Religion , & les Romains étoient persuadés que le sacrifice volontaire que leurs chefs faisoient de leur vie aux Dieux infernaux , jettoit le désordre & la confusion dans le parti ennemi. Ces hommes vénérables ayant pris , les uns leurs habits saints , & les autres leurs robes consulaires , & toutes les marques de leur dignité , se placèrent à la porte de leurs maisons , dans des chaires d'ivoire , où ils attendirent avec fermeté l'ennemi & la mort.

Si après la défaite d'Allia les Gaulois eussent été droit à Rome , la République étoit perdue , & le nom Romain éteint. Mais ces barbares ayant employé près de trois jours à partager leur butin , le temps qu'ils mirent à jouir , pour ainsi dire , des fruits de la victoire , leur en fit perdre tous les avantages. Les Romains pendant ce délai firent échapper leurs femmes & leurs enfants. Les Sénateurs & tout ce qu'il y avoit d'hommes capables de porter les armes se jetterent dans le Capitole , où ils ne pouvoient pas être forcés aisément. Brennus entra dans Rome , & s'en rendit maître environ l'an 363 de sa fondation. Les portes étoient ouvertes , les murailles sans défenses , & les maisons sans habitants. Cette solitude dans une ville très-peuplée lui fit craindre quelque embûche. Mais comme il savoit son métier , & qu'il étoit soldat & Capitaine , il s'assura d'abord de sa conquête par de bons corps-de-garde qu'il mit dans les places publiques & dans les principales rues.

Le premier spectacle qui se présenta à ses yeux & qui attira le plus son attention , furent ces vénérables vieillards que nous avons dit qui s'étoient dévoués à la mort , & qui l'attendoient à

la porte de leurs maisons. Leurs habits magnifiques , leurs barbes blanches , un air de grandeur & de fermeté , le silence même qu'ils observoient , tout cela étonna d'abord les Gaulois & leur inspira le même respect qu'ils auroient eu pour des Dieux. Ils n'osoient en approcher : mais un soldat , plus hardi que les autres , ayant touché par curiosité à la barbe d'un ancien Sénateur , ce généreux vieillard , ne s'accommodant pas de cette familiarité , lui déchargea un coup de son bâton d'ivoire sur la tête. Le soldat pour s'en venger le tua aussi-tôt , & en même-temps les autres vieillards & les Prêtres furent massacrés comme lui dans leurs chaires. Tout ce qui se trouva d'habitants qui n'avoit pu échapper passa par le fer ennemi , sans distinction de sexe ni d'âge. Brennus investit ensuite le capitole , & fit sommer ceux qui s'y étoient renfermés de lui livrer la place. Mais les ayant trouvés inébranlables , il tenta d'emporter le fort par escalade. Les Romains qui combattoient avec avantage , repoussèrent ses troupes , & en firent périr un grand nombre. Brennus vit bien qu'il ne se rendroit maître que par la famine d'une place que la nature seule avoit fortifiée. Mais pour se venger de la résistance des Romains , il résolut de ruiner Rome entièrement. Ses soldats par son ordre mirent le feu aux maisons , abattirent les Temples & les édifices publics , & rasèrent les murailles. Ainsi au lieu d'une ville déjà célèbre dans toute l'Italie , il ne paroissoit plus au milieu de ses débris que des collines & un vaste champ où Brennus fit camper une partie de son armée qui tenoit le Capitole investi ; l'autre fut envoyée au fourrage.

Ces troupes , qui , par la terreur de leurs armes , croyoient tenir tous les pays en sujétion , ne gardoient dans leurs marches ni ordre ni discipline. Les soldats s'écartoient pour piller , & ceux qui demeuroient en corps passaient les

les jours entiers à boire ; l'Officier comme le soldat ne pensoient point qu'ils eussent d'autres ennemis que ceux qui étoient renfermés dans le Capitole.

Camille , depuis son exil s'étoit retiré à Ardée , comme nous l'avons dit. Ce grand homme , plus affligé des calamités de sa patrie que de son propre exil , entreprit de la venger de ces barbares. Il persuada sans peine à la jeunesse de la ville de le suivre , & , de concert avec les Magistrats , il sortit d'Ardée pendant une nuit obscure (a) , & surprit les Gaulois ensevelis dans le vin. Il en fit une horrible boucherie , & ceux qui échapperent à la faveur des ténèbres , tombèrent le lendemain entre les mains des paysans qui leur firent peu de quartier.

La nouvelle de cette défaite se répandit bientôt dans toute l'Italie. Les Romains qui s'étoient retirés à Veïes , & tous ceux qui s'étoient dispersés dans les villages voisins , s'assemblerent. Il n'y en eut pas un qui ne se reprochât l'exil de Camille , comme s'il en eût été l'auteur , & , regardant ce grand homme comme leur unique ressource après la destruction de Rome , ils résolurent de le choisir pour leur chef. » Pourquoi faut-il , disoient-ils , que les Ardéates , qui sont des étrangers , se couvrent de gloire sous la conduite de Camille , pendant que ses concitoyens errent comme des malheureux proscrits au milieu de leur propre pays ! « Tous veulent lui obéir , tous veulent combattre sous ses enseignes. On lui envoie aussi-tôt des députés qui le conjurent de prendre sous sa protection des Romains fugitifs , & les débris de la défaite d'Allia.

Camille se défendit d'abord d'accepter aucun commandement , sur ce qu'il étoit banni. » Rome n'est plus , lui répondirent ces députés ;

& nous ne pouvons plus nous compter pour citoyens d'une ville qui a été absolument détruite. Vous voyez devant vous les tristes restes d'un Etat qui a fleuri pendant plus de trois siècles. Une seule bataille a décidé de son sort & du nôtre , & il ne nous reste d'asyle que dans votre camp. «

Camille , toujours soumis aux loix , ne se rendit point encore , & il les fit convenir d'envoyer auparavant à Rome pour reconnoître si le Capitole tenoit encore , & en ce cas , prendre les ordres du Sénat qui s'y étoit enfermé. La commission étoit difficile : cette place étoit environnée de tous côtés de troupes ennemies. Cependant un jeune Romain , appelé Pontius Cominius , s'en chargea , & au travers de mille périls arriva au Capitole. (a) On assembla aussitôt le Sénat : ce député leur annonça la victoire de Camille , & il leur demanda , de la part de tous les Romains qui étoient dispersés , ce grand Capitaine pour leur Général. On n'employa pas beaucoup de temps à délibérer ; le Sénat & les soldats , qui représentoient le peuple , le déclarerent tout d'une voix Dictateur : on renvoya aussitôt Pontius avec le décret de sa nomination ; & ce jeune homme revint au camp avec le même bonheur qu'il avoit eu en montant au Capitole.

Camille , de l'exil , passa à la première dignité de son pays. Il fut reconnu pour Dictateur & pour souverain Magistrat des Romains. Dans tout autre Capitaine ce n'auroit été qu'un vain titre ; on ne lui donnoit , avec cette qualité , ni troupes , ni argent pour en lever. Il trouva tout cela dans son courage & dans cette haute réputation qu'il avoit si justement acquise. On n'eut pas plutôt appris sa nouvelle dignité qu'il accourut de tous côtés des soldats dans son camp :

(a) *An de Rome 363.*

il se trouva bientôt à la tête de plus de quarante mille hommes , Romains ou alliés , qui tous se croyoient invincibles sous un si grand Général.

Pendant qu'il armoit , & qu'il songeoit à faire lever le blocus du Capitole , quelques soldats Gaulois ayant apperçu dans la montagne sur laquelle ce fort est situé , des traces du passage de Pontius , en firent leur rapport à Brennus , qui forma aussitôt le dessein de surprendre cette place par la même route. Il choisit dans son armée ceux de ses soldats qui habitoient des montagnes & qui étoient accoutumés dès leur jeunesse à y gravir. Ces soldats ayane reçu leurs ordres , partent la nuit à la faveur des ténèbres , grimpent de rocher en rocher ; & , avec beaucoup de peine & un péril encore plus grand , ils s'avancent peu-à-peu , en se donnant la main les uns aux autres , & arrivent au pied de la muraille , qui , de ce côté-là , se trouva peu élevée , à cause qu'un endroit si escarpé paroïssoit hors d'insulte.

La sentinelle étoit endormie , & les Gaulois commençoient à escalader la muraille , lorsque les oies sacrées à Junon , & qu'on nourrissoit comme des oiseaux sacrés par principe de Religion , s'éveillèrent au bruit que firent les Gaulois , & se mirent à crier. M. Manlius , personnage consulaire , s'éveille au bruit , accourt , & se présente le premier pour défendre la muraille. Lui seul fait face aux ennemis , il abat d'abord la main d'un Gaulois qui l'avoit levée pour lui décharger un coup de hache , & en même-temps il frappe si rudement de son bouclier un autre soldat , qu'il le fait rouler du haut en bas du rocher. Toute la garnison se porta bientôt au même endroit. On pousse , on presse les Gaulois : Manlius , à la tête des Romains , les renverse les uns sur les autres ; le terrain leur manque pour pouvoir s'enfuir , & la plupart , en voulant éviter le fer ennemi , se jettent dans des

précipices : enforte qu'il y en eut peu qui pussent regagner leur camp.

La première chose que firent les assiégés après avoir évité un si grand péril , fut de précipiter du haut du rocher la sentinelle qu'on avoit trouvée endormie. Il fut question de récompenser M. Manlius , qui , par sa valeur , venoit de sauver la République. Chaque solat lui donna une demi-livre de farine & une petite mesure de vin qu'il se déroba sur son nécessaire. Récompense qui n'est remarquable que par rapport à la disette des vivres qui commençoient à manquer dans la place. Brennus , désespérant de s'en rendre maître autrement que par la famine , la tenoit si étroitement investie , que , depuis sept mois que duroit le siège , on n'avoit pu y jeter le moindre secours.

La même disette se faisoit sentir dans son camp , depuis qu'on avoit déferé la dictature à Camille ; cet habile Général , maître de la campagne , occupoit tous les passages : les Gaulois n'osoient s'écarter pour aller au fourrage , sans s'exposer à être taillés en pièces : enforte que Brennus , qui assiégeoit le Capitole , étoit assiégé lui-même , & souffroit les mêmes incommodités qu'il faisoit souffrir aux assiégés.

Dans cette misère commune les sentinelles du Capitole & celles de l'armée ennemie commencèrent à parler d'accommodement. Ces discours passèrent insensiblement aux chefs , qui ne s'en éloignèrent pas. Le Sénat , qui n'avoit aucune nouvelle de Camille depuis qu'il l'avoit nommé Dictateur , & qui se voyoit pressé par la faim , résolut d'entrer en négociation. Sulpitius , Tribun militaire , en fut chargé ; il convint avec Brennus de lui donner mille livres d'or , à condition qu'il leveroit le siège , & qu'il sortiroit incessamment des Etats de la République. On apporta l'or ; mais quand il fut question de le peser , les Gaulois se servirent de faux poids.

Les Romains se récriant contre cette supercherie , Brennus au lieu de faire cesser une injustice si visible , mit , outre le poids , son épée & son boudrier dans le plat qui contrepesoit l'or. Sulpitius , outré d'une si indigne vexation , lui demanda la raison d'une conduite si extraordinaire : » Eh ! qu'est-ce que ce pourroit être , » répondit insolemment le barbare , sinon malheur aux vaincus ? «

Pendant cette contestation Camille s'étoit avancé jusqu'aux portes de Rome , avec son armée. Ayant appris qu'on étoit entré en conférence , il prit avec lui ses principaux Officiers , & s'étant fait accompagner d'une grosse escorte , il résolut de se rendre au lieu de la conférence pour y ménager lui-même les intérêts de son pays , ou , comme il est plus vraisemblable , pour faire connoître aux députés des assiégés qu'il étoit en état de les dégager & de faire bientôt lever le siège.

Son armée , par ses ordres , le suivoit au petit pas , & les Gaulois , qui se reposoient sur la foi d'un traité de paix , laissèrent approcher les premiers corps de cette armée sans s'y opposer.

Aussi-tôt que Camille parut dans l'assemblée , les députés du Sénat s'ouvrirent pour lui faire place , comme au premier Magistrat de la République. Après lui avoir rendu compte du traité qu'ils avoient fait avec Brennus , ils se plaignirent de la supercherie que ce Prince leur faisoit dans l'exécution : » Rempportez cet or dans » le Capitole , dit-il à ces députés ; & vous , » Gaulois , ajouta-t'il , retirez-vous avec vos » poids & vos balances. Ce n'est qu'avec du fer » que les Romains doivent recouvrer leur pays. « Brennus , surpris de cette hauteur qu'il n'avoit point encore éprouvée dans aucun Romain , lui représenta qu'il contrevenoit à un traité conclu. Mais Camille lui repartit , qu'étant Dictateur , on n'avoit pu rien arrêter sans sa participation.

La dispute s'échauffant , on en vint bientôt aux armes. Camille , qui l'avoit prévu , fit avancer ses troupes ; on se chargea de part & d'autre avec fureur. Les Romains , malgré l'inégalité du lieu où ils combattoient , poussent de tous côtés les Gaulois ; Brennus les rallie , leve le siège & campe à quelques milles de Rome. Camille le suit avec la même ardeur , l'attaque de nouveau & le défait ; la plupart des Gaulois furent tués sur la place , ou dans la fuite , par les habitants des villages prochains.

Ce fut ainsi que Rome , qui avoit été prise contre toute apparence (a) , fut recouvrée par la valeur d'un exilé qui sacrifia son ressentiment au salut de sa patrie. Mais s'il la sauva dans la guerre & par la voie des armes , on peut dire qu'il la conserva une seconde fois pendant la paix , & après en avoir chassé les ennemis.

La ville étoit détruite , les maisons abattues , & les murailles de la ville rasées , comme nous l'avons dit ; il falloit , pour ainsi dire , chercher Rome dans Rome même. Dans une désolation si générale , les Tribuns du peuple renouvelèrent l'ancienne proposition de s'établir à Veïes , & ils demandoient qu'on y transférât le Sénat & le peuple , & qu'on en fit le siège de l'Empire.

Ils représentoient dans toutes les assemblées l'extrême misère du peuple échappé , comme tout nud , du naufrage , épuisé par tant de malheurs , sans forces , sans argent , & incapable de rebâtir une ville entière dont il ne restoit plus que des ruines , pendant que Veïes offroit aux Romains une place fortifiée par l'art & la nature , des bâtimens superbes , un air sain & un territoire fertile.

Le Sénat , qui s'étoit fait un point de Religion de n'abandonner jamais Rome , n'opposoit à des motifs qui paroïssent si raisonnables que des

(a) *An de Rome 363.*



prières & des caresses. Les illustres de ce Corps montraient au peuple les tombeaux de leurs ancêtres , d'autres les faisoient souvenir des temples que Romulus & Numa avoient consacrés , & ils n'oublioient pas cette tête d'homme trouvée autrefois dans les fondements du Capitole ; & qui , selon la réponse des Augures , signifioit que l'Empire du monde seroit attaché à cette place , qui deviendrait comme la capitale de toutes les nations.

Camille , qui seul , dans cette révolution (a) , avoit plus d'autorité & de considération que le Sénat entier , demandoit aux uns pourquoi ils s'étoient renfermés dans le Capitole , & aux autres , pourquoi ils avoient combattu en pleine campagne avec tant de courage , pour recouvrer Rome , s'ils étoient résolus de l'abandonner ? „ Songez , leur disoit-il , qu'en vous retirant à Veïes , vous allez prendre le nom d'un peuple vaincu , & abandonner celui de Romains avec les grandes destinées que les Dieux y ont attachées , & qui , avec votre nom , passeront aux premiers barbares qui s'empareront du Capitole , & qui , par ce changement , deviendront peut-être un jour vos maîtres & vos tyrans. « Ces motifs , tirés de la Religion & de la gloire , touchèrent un peuple superstitieux & hautain , qui préféroit l'espérance seule de l'Empire aux commodités présentes de la vie ; & une parole échappée au hazard acheva de le déterminer. Le Sénat s'étoit assemblé extraordinairement pour délibérer sur une affaire si importante : c'étoit à L. Lucretius à opiner le premier. Comme ce Sénateur ouvroit la bouche pour donner son avis , on entendit le Capitaine qui montoit la garde , crier à celui qui portoit le drapeau , de s'arrêter-là , & d'y planter son enseigne : *Car , ajouta cet Officier , c'est ici qu'il faut demeurer.*

(a) *An de Rome 364.*

Cette voix qui fut entendue dans le temps même qu'on étoit en peine du parti qu'on devoit prendre , sembla être venue du Ciel : *j'accepte l'augure* , s'écria Lucrétius , & *j'adore les Dieux qui nous donnent un si heureux conseil* : tout le Sénat applaudit à son avis. Cette nouvelle répandue dans le peuple , changea la disposition des esprits ; & une parole jetée au hazard , mais tournée en présage , eut plus de pouvoir que les raisons les plus solides du Sénat. On ne parla plus de Veïes ; chacun s'empressa de bâtir , sans même discerner son propre fonds de celui d'autrui. La République donna une maison située au Capitole à M. Manlius (a) , comme un monument de sa valeur & de la reconnoissance de ses concitoyens. Mais en même-temps qu'elle récompensoit un service si important , elle crut devoir punir Q. Fabius Ambustus , qui avoit violé le droit des gens & attiré le ressentiment & les armes des Gaulois.

C. Martius Rutilus , Tribun du peuple , le fit assigner pour rendre raison devant l'assemblée du peuple de la conduite qu'il avoit tenue dans son ambassade. Le Sénat , qui ne pouvoit lui pardonner l'extrémité à laquelle il avoit réduit la République , ne s'intéressa point à sa défense ; tout le crédit que son pere avoit parmi le peuple ne put pas le sauver. Ses parents publièrent qu'une mort subite avoit empêché la décision de cette affaire. C'est ce qui ne manquoit jamais d'arriver à ceux qui avoient le courage de prévenir leur condamnation & la honte du supplice.

Cependant ce qui étoit resté de citoyens dispersés dans les provinces ; ceux qui pendant que les Gaulois étoient maîtres de Rome s'étoient établis à Veïes ou dans les villes voisines ; les Prêtres , les femmes & les enfans , tous revien-

(a) *An de Rome 364.*

nent à Rome. On ne songe qu'à se loger : on bâtit de tous côtés ; il étoit permis de prendre de la pierre où on en pourroit trouver. La tuile fut fournie aux dépens de l'Etat ; on poussa le travail avec tant d'ardeur , qu'en moins d'un an la ville fut rétablie.

Rome , pour ainsi dire , sembloit renaître de ses cendres ; mais à peine ses habitants commençoient-ils à respirer , que de nouvelles guerres leur firent reprendre les armes. Les Toscans , les Eques & les Volsques , tous voisins de Rome , & par conséquent ses ennemis (a) , firent une ligue pour l'accabler avant qu'elle eût repris ses forces. Les Latins & les Herniques , quoiqu'alliés du peuple Romain , mais toujours jaloux de sa grandeur , entrèrent dans ce dessein , & fournirent leur contingent de troupes. Les uns & les autres se flattoient qu'après tant de pertes ils trouveroient la ville sans défense. Ils se jetterent de concert & par différents côtés sur son territoire ; & après avoir ravagé le pays & réuni leurs troupes , ils marcherent droit à Rome. On en fit sortir les Tribuns militaires à la tête des légions , pour empêcher les ennemis de pénétrer plus avant. Mais ces Généraux , sans avoir combattu , se laissèrent enfermer dans des gorges & dans des détroits ; tout ce qu'ils purent faire , fut de gagner le sommet du Mont de Mars , où ils se retrancherent. Leur camp étoit à la vérité hors d'insulte à l'égard des ennemis ; mais aussi il étoit inaccessible aux convois : l'armée couroit risque de mourir de faim.

Dans cette extrémité on eut recours à un Général toujours supérieur aux périls & aux difficultés. Camille fut nommé Dictateur pour la troisième fois. Aussi-tôt il fit prendre les armes à tous les citoyens , sans en excepter les vieillards. Au seul bruit de son nom & de sa marche ,

(a) *An de Rome 365.*

la peur saisit les ennemis ; ils ne songent plus à vaincre : toute leur attention est de n'être point vaincus ; ils se retranchent dans leur camp , qu'ils fortifient avec soin d'une palissade de pieux & d'un grand abattis d'arbres. Camille s'en approche , & en ayant reconnu la disposition , il remarqua que tous les matins il s'élevoit un grand vent qui venoit des montagnes. Sur cette observation il forma secrètement le plan de son entreprise. Une partie de ses troupes firent d'un côté du camp une fausse attaque , pendant que de l'autre , des soldats instruits des intentions de leur Général , jetterent contre cette clôture de bois des traits enflammés & des matieres combustibles , qui , à la faveur du vent qui s'éleva à l'ordinaire , eurent bien-tôt embrasé cette palissade. Le feu gagne les tentes ; le soldat effrayé , sans attendre l'ordre de ses Officiers , se jette avec précipitation hors du camp. Tout sort en foule & en confusion & tombe dans les armes des Romains , qui en font un grand carnage. Camille envoya pour lors éteindre le feu pour sauver le butin , dont il fit la récompense de ses soldats.

Le même bonheur l'accompagna contre les Eques & les Toscans. (a) Il leur fit la guerre pendant près de quatre ans , soit comme Dictateur , soit en qualité de Tribun militaire : & dans toutes ces guerres il eut le même succès , & en revint toujours victorieux.

Mais , sans m'arrêter à cette suite d'actions glorieuses qui ne sont point de mon sujet , je me contenterai d'observer qu'il ne fut pas moins redevable à sa sagesse qu'à sa valeur du titre que ses concitoyens lui déférerent du restaurateur de sa patrie , & le second fondateur de Rome.

De tous les Romains il n'y eut que Marcus Manlius , personnage consulaire , qui s'opposât à

cette estime générale. C'étoit à la vérité un des plus braves guerriers que Rome eut jamais élevés, mais son ambition & sa vanité étoient encore plus grandes que sa valeur : il ne pouvoit souffrir qu'on lui préférât Camille dans la conduite des armées. (a) *Si je n'avois conservé la forteresse & le Capitole, disoit-il, Camille eût-il pu recouvrer Rome ; & quand il en a chassé les Gaulois, ne sait-on pas qu'il les a surpris dans une conférence, & dans le temps même qu'ils se reposoient sur la foi d'un traité solennel.*

C'étoit par de pareils discours qu'il soulageoit son envie, & qu'il tâchoit d'obscurcir la gloire d'un homme qu'il regardoit comme son rival. L'ambition dont il étoit dévoré se trouvant jointe à une vanité excessive, il prit le chemin qu'ont accoutumé de tenir ceux qui affectent la tyrannie. Il se mit à flatter le peuple comme auroit pu faire un Tribun ; & non content de renouveler les propositions dangereuses du partage des terres, le fondement ou le prétexte de toutes les séditions, il tâcha d'en exciter de nouvelles, sous prétexte de vouloir soulager le peuple & de lui fournir les moyens d'acquitter les dettes que la plupart des Plébéiens avoient contractées pour rebâtir leurs maisons. Il payoit pour les uns & répondoit pour les autres. Il vendit ses terres pour acquitter leurs dettes, & il déclara que tant qu'il lui resteroit un sol de bien, il ne souffriroit point qu'on mît ses concitoyens dans les fers. Quelquefois il les arrachoit des mains de leurs créanciers, & empêchoit qu'on ne les menât en prison. Par cette conduite violente & séditieuse il se fit bientôt comme une garde & une escorte de tous ces gens, dont la plupart avoient consumé leur bien dans la débauche, qui ne l'abandonnoient plus, & qui excitoient un tumulte continuel dans la place.

(a) *An de Rome 367.*

Il leur représentoit , tantôt en public & tantôt en particulier , que les Nobles , non contents de posséder seuls des terres qui devoient être partagées également entre tous les citoyens , s'étoient encore approprié l'or destiné à payer les Gaulois , & qui provenoit de la contribution volontaire de tous ceux qui s'étoient enfermés dans le Capitole. Il ajoutoit que ces mêmes Patriciens s'étoient encore enrichis du butin trouvé dans le camp de Brennus , & dont le prix seul suffisoit pour acquitter toutes les dettes du peuple.

Ce discours répété en différentes occasions & semé adroitement par ses partisans , souleva la multitude. Toutes les autres prétentions cessèrent ; un si grand objet & l'espérance de voir toutes les dettes des particuliers acquittées , ne laissèrent point d'autres pensées que le desir de tirer ces richesses des mains des Patriciens. La sédition s'augmentoît de jour en jour , & son auteur la rendoit encore plus formidable. Le Sénat dans ce désordre résolut d'avoir recours au remède ordinaire , & de créer un Dictateur ; on se servit du prétexte d'une nouvelle guerre contre les Volques. Mais personne n'ignoroit que ce Magistrat auroit des ennemis plus redoutables à combattre dans la ville qu'au dehors : cette dignité tomba à A. Cornelius Cossu (a) , qui nomma Quintius Capitolinus pour Général de la cavalerie.

Les Volques furent défaits , mais la sédition augmentoit tous les jours , & le Dictateur fut obligé de revenir à Rome. Après avoir concerté avec le Sénat la conduite qu'il devoit tenir , il se rendit sur la place , accompagné du Sénat & d'une foule de Patriciens ; il monta sur son tribunal , d'où il envoya un Licteur sommer Manlius de comparoître devant lui.

(a) *An de Rome 369.*

Manlius se voyant cité devant le Souverain Magistrat de la République , se fit suivre sur la place par tous ses partisans , & il approcha du tribunal du Dictateur avec une escorte si nombreuse qu'il pouvoit donner plus de crainte à ses Juges qu'il n'étoit capable d'en prendre de leur autorité. Le Sénat & le peuple étoient séparés comme deux partis différents prêts à en venir aux mains , ayant chacun leur chef à leur tête.

Alors le Dictateur ayant fait faire silence , & s'adressant à Manlius : » je fais , lui dit-il , que vous accusez les principaux du Sénat d'avoir détourné l'or destiné pour les Gaulois , & le butin fait dans leur camp , & que vous avez fait espérer en même-temps au peuple que ce fond seul suffiroit pour acquitter toutes les dettes. Je vous commande de nommer tout à l'heure ceux que vous accusez d'avoir détourné cette partie du trésor public , sinon , pour empêcher que vous ne séduisiez plus longtemps le peuple par des mensonges & des espérances trompeuses , j'ordonne qu'on vous conduise sur le champ en prison comme un séditieux & calomniateur. «

Manlius surpris de la maniere impérieuse & sévère dont le Dictateur l'interrogeoit , & sans vouloir s'engager dans des preuves d'un fait de cette importance , lui répondit qu'il lui demandoit une chose qu'il savoit aussi-bien que lui ; & il ajouta : » mais ce qui vous fâche , vous A. Cornelius , & ce qu'il y a dans cette assemblée de Sénateurs ou de Patriciens , n'est-ce pas cette foule de peuple dont je suis environné ? Que ne m'enlevez-vous cette affection dont vous êtes si jaloux ; ou du moins que ne tâchez-vous de la partager avec moi ? soulagez les pauvres citoyens qui gémissent sous le poids des usures dont ils sont accablés ; empêchez qu'on ne les jette dans les

fers ; prenez la protection de ces généreux Plébéiens qui , à mon exemple , ont conservé le Capitole ; défendez ceux qui au prix de leur sang ont recouvré l'endroit même où est placé votre tribunal & le siège de votre empire ; payez pour les uns , répondez pour les autres , & vous verrez la multitude vous suivre , & vous marquer sa reconnoissance & son attachement. «

Le Dictateur lui repartit qu'il ne prendroit pas le change , qu'il lui commandoit de parler sans tant de détours , & de nommer précisément ceux qu'il accusoit d'avoir profité de l'or & des dépouilles des Gaulois , ou de reconnoître devant tout le peuple qu'il n'étoit qu'un calomniateur. Manlius pressé & confus , lui dit qu'il n'étoit pas résolu de donner cette satisfaction à ses ennemis. Sur quoi le Dictateur commanda qu'on le conduisît en prison. Les Licteurs ne l'eurent pas plutôt arrêté , que Manlius pour faire soulever le peuple , invoqua tous les Dieux qui étoient réérés au Capitole & dans Rome ; & se tournant du côté de la multitude : « souffrirez-vous , généreux Romains , » s'écria-t-il , que votre défenseur soit traité si » indignement par des ennemis jaloux de sa » gloire. «

Mais , malgré ses cris , l'ordre du Dictateur fut exécuté. On le conduisit en prison , & personne ne branla pour le secourir. Le grand nombre de ses partisans se contenterent de marquer leur douleur par des habits de deuil : ce qui ne se pratiquoit que dans les plus grandes calamités. Il y en eut même qui laissèrent croître leur barbe & leurs cheveux. Le Dictateur se démit de sa dignité après avoir triomphé pour la victoire qu'il avoit remportée sur les Volsques. Le peuple ne fit voir qu'un chagrin morne dans un jour de joie , & on l'entendit dire que le principal ornement manquoit à ce



superbe triomphe , & qu'il étoit surpris de n'y pas voir Manlius chargé de chaînes , attaché au char du Dictateur. Il y en avoit même qui , pour émouvoir la multitude , lui représentoient que Manlius avoit eu assez de courage pour défendre seul tout le peuple contre les Gaulois ; mais que parmi un si grand peuple il ne se trouvoit point un seul homme qui entreprît de défendre Manlius contre le Sénat. Qu'il étoit honteux qu'on traitât si indignement un Consul , & qu'il falloit rompre les fers du défenseur de la liberté publique. Le Sénat craignant que le peuple en fureur ne brisât les portes des prisons , & que Manlius , délivré par des voies aussi violentes , ne pousât plus loin son audace , crut assoupir cette affaire en le relâchant de sa propre autorité. Mais , au lieu d'appaîser la sédition , il donna , par une politique si timide , un chef aux séditieux , & un chef irrité par la honte de la prison , & incapable de suivre des conseils modérés.

En effet , il ne fut pas plutôt sorti de prison , qu'au lieu de profiter de sa disgrâce , il excita de nouveau le peuple à faire revivre ses anciennes prétentions. Il ne parloit dans des assemblées particulières , que de la justice qu'il y avoit à partager les terres , & de la nécessité d'établir une juste égalité entre tous les citoyens d'une même République. » Mais vous ne viendrez jamais à bout d'une si haute entreprise , ajoutait-il en adressant la parole à ses partisans les plus dévoués , tant que vous n'opposerez à l'orgueil & à l'avarice des Patriciens que des plaintes , des murmures & de vains discours. Il est temps de vous affranchir de leur tyrannie , il faut abattre les dictatures & les consulats. Etablissez un chef qui commande aussi-bien aux Patriciens qu'au peuple. Si vous me jugez digne de cette place , plus vous me donnerez de pouvoir , & plutôt vous assurerez-vous la

possession des choses que vous demandez depuis si long-temps. Je ne veux d'autorité que pour vous faire tous riches & heureux. «

On prétend que par ce discours séditieux , il avoit voulu insinuer à ses créatures le dessein de rétablir la royauté en sa personne. Mais on ne fait de quelles personnes il prétendoit se servir dans une entreprise aussi difficile , ni jusqu'où il poussa ce projet ambitieux. Ce qui paroît de plus certain , c'est qu'il se faisoit des assemblées secrètes dans sa maison du Capitole ; qu'il n'y appelloit ni A. Manlius , ni T. Manlius ses freres , ni aucun de ses parents , & qu'on y voyoit au contraire que des gens abymés de dettes , ou déshonorés par leurs débauches.

Le Sénat effrayé de ses cabales , rendit un décret & un Sénatus-Consulte , par lequel il étoit ordonné aux Tribuns militaires qui représentoient les Consuls , *de veiller exactement à ce que la République ne reçût aucun dommage* : formule qui ne se prononçoit que dans les plus grands périls de l'Etat , & qui donnoit à ces Magistrats une autorité peu différente de celle du Dictateur. On proposa ensuite différents moyens pour prévenir les mauvais desseins de Manlius. Quelques Sénateurs s'écrierent que la République dans cette occasion auroit besoin d'un autre Servilius Ahala , qui par un coup hardi , & la mort d'un mauvais citoyen , rétablît le calme & la tranquillité.

Mais M. Menius & Q. Petilius , quoique tous deux Tribuns du peuple , s'offrirent au Sénat , & ouvrirent un avis plus sûr & plus convenable à la modération de cette compagnie. Ces deux Magistrats prévoyant que la perte de leurs dignités suivroit de près celle de la liberté , représentèrent que dans la disposition où étoient les esprits , on ne pouvoit attaquer Manlius à force ouverte sans intéresser le peuple à sa défense. Que des voies de fait étoient tou-

jours dangereuses & pouvoient exciter une guerre civile ; qu'il falloit commencer par séparer les intérêts du peuple de ceux de Manlius ; qu'ils étoient prêts de se rendre ses accusateurs , comme d'un homme qui affectoit la tyrannie. Que le peuple , le protecteur de Manlius , deviendrait son Juge , & un Juge inexorable , quand il verroit qu'il s'agiroit d'un attentat & d'une conspiration contre la liberté , que l'accusé étoit Patricien , & que des Tribuns seroient ses accusateurs. Le Sénat embrassa ce conseil : on fit assigner Manlius ; & comme il s'agissoit d'un crime capital , il parut devant ses Juges vêtu de deuil. Mais il se présenta seul , sans qu'aucun de ses parens voulût l'accompagner , ni s'intéresser dans sa disgrâce , tant l'amour de la liberté & la crainte d'être assujettis , prévaloit dans le cœur des Romains sur toutes les liaisons du sang & de la nature.

Ses accusateurs lui reprocherent ses discours féditieux , les changements qu'il avoit proposés de faire dans le gouvernement ; ses largesses intéressées pour soulever la multitude , & la fausse accusation dont il avoit offensé tout le corps du Sénat. Manlius sans entrer dans la discussion de ces différents chefs , n'y répondit que par le récit de ses services & des témoignages qu'il en avoit reçus de ses Généraux. Il représenta des bracelets , des javelots , deux couronnes d'or pour être entré le premier dans une ville ennemie par la breche ; huit couronnes civiques pour avoir sauvé la vie dans des batailles à autant de citoyens ; & trente dépouilles d'ennemis qu'il avoit tués de sa main en combat singulier. Il se découvrit en même-temps la poitrine qu'il fit voir toute couverte de cicatrices que lui avoient laissé les blessures qu'il avoit reçues dans ces combats. Enfin il appella Jupiter & les autres Dieux à son secours , & se tournant vers l'assemblée , il conjura le peuple de jeter les

yeux sur le Capitole avant que de le condamner.

Le peuple attendri par un spectacle si touchant ne pouvoit se résoudre à user de toute la sévérité des loix contre un homme qui venoit de sauver la République. La vue du Capitole où il avoit combattu si vaillamment contre les Gaulois , affoiblissoit l'accusation , & attiroit la compassion de la multitude. Les Tribuns s'aperçurent que s'ils n'éloignoient le peuple de la vue de cette forteresse , le criminel y trouveroit un asyle contre les accusations les mieux prouvées. Ainsi , de peur qu'il leur échappât , ils remirent la décision de cette affaire à un autre jour , & ils assignèrent le lieu de l'assemblée hors de la porte Flumentane. Alors comme l'objet qui l'avoit sauvé ne frappoit plus les yeux de ses Juges (a) , Manlius fut condamné à être précipité du haut du Capitole même ; & ce lieu qui avoit été le théâtre de sa gloire , devint celui de son supplice & de son infamie. Depuis ce temps-là , aucun de ses descendants ne prit le nom de *Marcus*. Sa maison , qui avoit servi à ces assemblées secretes , fut rasée , & il fut ordonné qu'aucun Patricien ne pourroit demeurer au Capitole , de peur que la situation avantageuse d'un fort qui dominoit sur toute la ville , ne fît naître & ne facilitât le dessein de l'assujettir.

Le peuple , qui plaint indifféremment tous les malheureux , sans distinguer les criminels des innocents , ne fut pas long-temps sans regretter Manlius. Il eût bientôt oublié son ambition ; il ne se souvint que de son courage & de sa valeur . & sur-tout de l'attachement qu'il avoit fait paroître pour ses intérêts. Ceux qui en avoient reçu des bienfaits reprochoient à la multitude que ses favoris ne duroient pas long-temps , & que le peuple les avoit toujours abandonnés lâchement à la cruauté du Sénat. Que ce

(a) *An de Rome 370.*

premier Ordre ne pouvoit souffrir de vertu trop éclatante. Que Sp. Cassius , autre Consulaire , qui les appelloit au partage des terres ; que Melius , qui dans une famine les avoit assistés si généreusement , avoient été misérablement opprimés par la jalousie des grands ; & que par les mêmes artifices ils venoient de perdre Manlius , qui n'avoit péri que parce que ce généreux citoyen les vouloit délivrer des usures énormes dont ils étoient accablés. La peste , qui arriva peu de temps après (a) , ne manqua pas d'être attribuée par le petit peuple au supplice de ce Consulaire. On disoit que Jupiter , vengeur d'un sang illustre , n'avoit pu souffrir qu'on eût fait périr si injustement le défenseur de son temple.

De nouvelles guerres qui s'allumerent successivement contre les Volsques , les Circéiens & les Prenestins , & qui durèrent près de six ans , étouffèrent ces bruits populaires. La paix fit naître de nouvelles dissensions ; comme si c'eût été la destinée de Rome de ne pouvoir conserver en même-temps la tranquillité au-dedans & au-dehors de l'Etat.

Un grand nombre de Plébéiens s'étoient distingués dans ces guerres , & y avoient même acquis des richesses qui leur donnoient une nouvelle considération. Ces Plébéiens , qui avoient le courage élevé , osèrent aspirer au consulat & au commandement des armées. Pour y parvenir ils insinoient dans toutes les assemblées , qu'on ne verroit jamais la concorde parfaitement rétablie dans la République , tant que les dignités seroient réservées aux seuls Patriciens. Que l'égalité étoit le fondement le plus solide de l'union , & qu'il falloit admettre indifféremment dans le consulat , des Plébéiens comme des Patriciens. Que l'espérance de parvenir à tous les honneurs de la Ré-

publique exciteroit une noble émulation entre les deux Ordres de l'Etat, & qu'il n'y auroit plus de Plébéien qui ménagéât sa vie, quand les dignités, les honneurs, la noblesse & la gloire seroient communes entre tous les citoyens.

Le petit peuple, uniquement touché des commodités de la vie, parut sensible à ces prétentions si magnifiques. Les Patriciens d'un autre côté s'y opposèrent long-temps & avec beaucoup de courage & de fermeté. Ce fut pendant plusieurs années un sujet continuel de disputes entre le Sénat & les Tribuns du peuple. Enfin les larmes d'une femme emportèrent ce que l'éloquence, les brigues & les cabales des Tribuns n'avoient pu obtenir : il est vrai que ce sexe artificieux n'est jamais plus fort que quand il fait servir sa propre foiblesse aux succès de ses desseins. C'est ce qu'il faut développer par rapport à la matière que nous traitons.

M. Fabius Ambustus, outre ses trois fils, dont nous venons de parler au sujet de la guerre des Gaulois, avoit encore deux filles, dont l'aînée étoit mariée à Ser. Sulpicius, Patricien de naissance, & qui étoit alors Tribun militaire ; & la cadette avoit épousé un riche Plébéien appelé C. Licinius Stolon. Un jour (a) que la femme de ce Plébéien se trouva chez sa sœur, le Licteur, qui précédoit Sulpicius à son retour du Sénat, frappa à sa porte avec le bâton des faisceaux pour annoncer que c'étoit le Magistrat qui alloit rentrer. Ce bruit extraordinaire fit peur à la femme de Licinius ; sa sœur ne la rassura que par un souris fin, & qui lui fit sentir l'inégalité de leurs conditions. Sa vanité blessée par une différence si humiliante la jeta dans une sombre mé-

(a) *Ac de Rome* 377.

lancolie. Son pere & son mari lui en demanderent plusieurs fois le sujet , sans pouvoir l'apprendre. Elle affectoit d'en couvrir la cause par un silence opiniâtre. Ces deux hommes , à qui elle étoit chere , redoublèrent leurs empressements & n'oublierent rien pour lui arracher son secret. Enfin après avoir résisté autant qu'elle crut le devoir faire pour exciter leur curiosité , elle feignit de se rendre ; elle leur avoua les larmes aux yeux , avec une espece de confusion , que le chagrin la feroit mourir , si , étant du même sang que sa sœur , son mari ne pouvoit pas parvenir aux mêmes dignités que son beau-frere.

Fabius & Licinius , pour l'appaiser , lui firent des promesses solennelles de n'épargner rien pour mettre dans sa maison les mêmes honneurs qu'elle avoit vus dans celle de sa sœur ; & sans s'arrêter à briguer le tribunat militaire , ils porterent tout-d'un-coup leurs vues jusques au consulat. Le beau-pere , quoique Patricien , se joignit à son gendre ; & par complaisance pour sa fille , ou par ressentiment de la mort de son fils que le Sénat avoit abandonné , il prit des intérêts opposés à ceux de son Ordre. Licinius & lui , associerent dans leur dessein L. Sextius , d'une famille plébéienne , également estimé par sa valeur & son éloquence , intrépide défenseur des droits du peuple , & auquel , de l'aveu même des Patriciens , il ne manquoit qu'une naissance plus illustre pour pouvoir remplir toutes les charges de la République.

C. Licinius & L. Sextius convinrent d'abord de briguer le tribunat Plébéien , afin de s'en faire comme un degré pour parvenir à la souveraine magistrature : ils l'obtinrent sans peine. A peine eurent-ils fait ce premier pas , qu'ils résolurent de travailler à rendre le consulat commun aux deux Ordres de la République. Pour y parvenir & empêcher que le Sénat par son cré-

dit ne mit deux Patriciens en même-temps dans les deux places de Consuls, ils formèrent le projet d'une loi par laquelle il seroit statué que l'une de ces deux places ne pourroit jamais être remplie que par un Plébéien.

Il étoit question d'intéresser tout le corps du peuple dans ce projet, ce qui n'étoit pas aisé; la multitude étant bien plus touchée de l'espérance du partage des terres, ou de la diminution des dettes, que de la dignité consulaire, qui ne pouvoit jamais regarder que les plus puissants de son Ordre. Ainsi les deux Tribuns convinrent de lier, pour ainsi dire, ces propositions ensemble, & de faire passer la loi du consulat, à la faveur de celle du partage des terres: ils y en ajoutèrent une troisième aussi avantageuse à la multitude, & qui devoit servir à réprimer les usures. On proposoit de déduire sur le capital des dettes ce qui auroit été payé pour des intérêts excessifs, & le principal devoit être acquitté en trois années & en trois paiements égaux.

Le projet de la seconde loi regardoit le partage des terres conquises, sujet perpétuel de division entre le Sénat & le peuple. Mais comme les Tribuns prévirent que tout le corps des Patriciens, & même des riches Plébéiens qui en possédoient depuis long-temps, se souleveroient de concert contre cette proposition; & que leur opposition pourroit empêcher la publication de la loi touchant le consulat, ils se renfermèrent à demander qu'au moins il fût défendu d'en posséder à l'avenir plus de cinq cens arpents, & que ce qui se trouvoit excédant ce nombre fût ôté aux riches, & distribué à ceux qui ne jouissoient d'aucuns fonds de terre.

Enfin par la troisième loi, l'unique objet de ces Tribuns, il étoit ordonné qu'on n'éliroit plus de Tribuns militaires, qu'on rétablirait le Consulat avec toutes ses prérogatives, & que



l'un des Consuls seroit toujours pris du corps des Plébéïens.

Les deux Tribuns proposèrent ces loix dans la premiere assemblée. Jamais la division, les intrigues & les cabales ne furent plus vives. C'étoit attaquer en même-temps le Sénat & la Noblesse par-tout ce qui excite les desirs les plus violents des hommes, les richesses & les honneurs. Tout le corps des Patriciens s'éleva contre ces propositions : le peuple de son côté soutint les Tribuns avec chaleur : il y eut même des transfuges dans les deux partis. Le riche Plébéïen devenu contraire aux intérêts de son ordre par ses acquisitions, craignoit qu'on ne lui enlevât une partie de son bien ; & le Noble & le Patricien, qui ne se trouvoient de fonds de terre que la quantité prescrite par la loi, l'approuverent pour se rendre agréables au peuple, & parvenir par sa faveur aux premieres dignités de la République. La ville étoit remplie de tumulte ; la discorde régnoit par-tout ; les familles mêmes étoient partagées ; chacun prenoit parti selon ses vues & ses intérêts, & Rome se trouvoit dans ces agitations qui précèdent ordinairement les séditions & la guerre civile.

L'assemblée se sépara sans qu'il y eût rien d'arrêté. Les deux Tribuns, chefs de parti, employèrent le temps qui se passa jusqu'à l'assemblée prochaine, à cabaler & à s'assurer des suffrages de la multitude. Le Sénat de son côté tint différents conseils, tant en public qu'en particulier. Enfin il eut recours à une ressource dont il avoit déjà tiré de grands avantages : il gagna quelques Tribuns du peuple. Ceux-ci jaloux de ce que Licinius & Sextius rappelloient à eux toute l'autorité de leurs collegues, firent assurer secretement le Sénat de leur opposition. Licinius & Sextius, qui ignoroient cette intelligence, convoquerent l'assemblée, dans la con-

fiance que rien n'étoit capable d'empêcher la réception de leurs loix ; ils ordonnerent qu'on en fit la lecture ; ils inviterent en même-temps tous les Tribuns à donner les suffrages. Mais les Tribuns gagnés par le Sénat se leverent aussitôt , & déclarerent qu'ils s'y oppofoient formellement.

C'étoit , comme nous l'avons déjà dit , un obstacle invincible à toute proposition , que l'opposition d'un seul Tribun , dont le pouvoir & le privilege à cet égard confiftoit en ce seul mot latin VETO , *je l'empêche* : terme si puissant dans la bouche de ces Magistrats Plébéiens , que , fans être obligés de dire la raison de leur opposition , il suffisoit pour arrêter également les résolutions du Sénat & les propositions des autres Tribuns.

Ainsi les loix furent rejetées , & le Sénat triomphoit ; mais Sextius , quoique surpris de l'infidélité de ses collègues , ne relâcha rien de sa fermeté , & prenant son parti sur le champ : « Aux Dieux ne plaife , dit-il , que je vole le plus beau privilege du peuple , quoique ses Magistrats ne s'en servent aujourd'hui que contre les intérêts. Mais puisque les oppositions ont tant de force , nous nous servirons à notre tour des mêmes armes. « Puis adressant la parole au Sénat & aux Patriciens : » Faites , Messieurs , ajouta-t'il , tant d'assemblées qu'il vous plaira pour l'élection des Tribuns militaires , je vous ferai voir que ce mot *Veto* , qui vous est aujourd'hui si agréable dans la bouche de mes collègues , ne vous fera pas tant de plaisir dans la mienne. «

Ces menaces ne furent point vaines , car le temps étant venu d'élire de nouveaux Tribuns militaires , Licinius & Sextius s'opposerent hautement à toute élection , en même-temps qu'ils furent se faire continuer dans le tribunal Plébéien. Ils renouvelerent la même opposition pendant

pendant les cinq années suivantes, enforte que la République sans chefs tomba, par l'opiniâtreté des uns & des autres, dans une espèce d'anarchie qui ne fut interrompue que par la création de quelques *entre-Rois*, qu'on n'élut que pour trouver quelque voie de conciliation.

Cependant la guerre étrangère, qui paroissoit un moindre mal que ces divisions domestiques, vint, pour ainsi dire, au secours du Sénat. Les habitants de Velitres firent des courses sur les terres de la République, & assiégèrent ensuite *Tusculum*, ville alliée du peuple Romain. Comme on ne pouvoit pas se dispenser d'armer pour repousser cette insulte, les deux Tribuns du peuple furent contraints de lever leur opposition, & on procéda à l'élection des Tribuns militaires qui devoient marcher en campagne.

Les ennemis furent battus & le siège de Tusculum levé. On assiégea ensuite Velitres; mais cette place n'ayant pas été prise par ceux qui en avoient commencé le siège, l'on fut encore obligé de créer de nouveaux Tribuns militaires. Licinius & Sextius ne l'ayant pu empêcher, trouvèrent le moyen de faire comprendre dans cette élection Fabius Ambustus, beau-père de Licinius.

Ces deux hommes habiles, entreprenants & soutenus d'un Tribun militaire, régnoient impérieusement dans toutes les assemblées. Ils représentèrent au peuple, que dans une République toutes les dignités devoient être également la récompense du mérite, sans distinction de naissance ou de richesses. Et Sextius, qui étoit naturellement éloquent, se tournant vers le Sénat, & apostrophant les Patriciens, il leur demandoit fièrement s'ils ne pouvoient vivre avec cinq cens arpents de terre, pendant qu'on n'en avoit distribué à leurs ancêtres que deux arpents pour chaque chef de famille, & que la plus grande partie du peuple n'en avoit pas en-

core davantage. » Mais c'est, dit-il, ce partage si inégal entre les citoyens d'une même république, qui est cause que le peuple gémit sous le poids des usures, & que nous voyons tous les jours des hommes libres dans les fers, & traînés en prison comme des esclaves. Et il ne faut pas, ajouta-t'il, se flatter ni que les riches apportent quelque modération à leur avarice, ni que les Patriciens relâchent quelque chose de cet empire tyrannique qu'ils exercent sur nos biens & sur nos personnes, à moins que le peuple n'ait assez de courage pour faire un Consul de son corps, qui soit l'interprete de ses besoins & le protecteur de sa liberté. «

En même-temps que Sextius, par de pareils discours, fomentoit l'animosité des Plébéiens contre le Sénat, ses amis & ses partisans gagnèrent ses collègues, qui leverent enfin leur opposition : Sextius débarrassé de cet obstacle, convoqua l'assemblée du peuple. Le Sénat consterné du changement des Tribuns qui lui manquoient de parole, eut recours, comme dans les plus grands périls de la République, à un Dictateur, & tous les Sénateurs, par des vœux unanimes (a), déférerent cette dignité à Camille. C'étoit pour la quatrième fois qu'il en étoit revêtu ; il ne l'accepta dans cette conjoncture qu'avec répugnance. Indifférent entre la noblesse & le peuple, & uniquement attaché au corps entier de la république, il eût bien voulu ne point prendre de parti ; mais l'animosité étoit trop grande, & les Tribuns trop opiniâtres & trop emportés pour pouvoir se flatter de les ramener par des conseils modérés. Les deux Tribuns assurés de leurs collègues, qui avoient levé leur opposition, se croyoient maîtres de faire recevoir leurs loix, lorsque

(a) *An de Rome 384.*

le Dictateur , pour gagner du temps , fit publier une Ordonnance par laquelle il étoit ordonné au peuple Romain de se trouver au champ de Mars pour le suivre à la guerre.

Cet Edit d'un Magistrat qui avoit pouvoir de vie & de mort sur ses concitoyens , causa beaucoup d'inquiétude au peuple. Les Tribuns pour le rassurer eurent l'audace de menacer le Dictateur de le condamner à une amende de cinquante mille dragmes (a) , s'il ne révoquoit son Edit. Mais pendant ces disputes le temps s'écoula , la nuit survint , & ceux du peuple qui , malgré l'Edit du Dictateur , s'étoient trouvés à l'assemblée avec les Tribuns , furent obligés de se retirer sans avoir rien arrêté : ce qui avoit été la principale vue du Dictateur. Il se démit ensuite de sa dignité (b) , soit que considérant son âge avancé , & peut-être se souvenant encore de son exil , il ne voulût pas se commettre de nouveau avec des furieux , ou , ce qui a paru plus vraisemblable à Tite-Live , qu'on l'eût averti qu'il y avoit eu quelque défaut dans la maniere de prendre les auspices à sa création de Dictateur. On sait assez à quel point de superstition les Romains , alors aussi grossiers & aussi ignorants que courageux , avoient poussé ces observations scrupuleuses. Si l'augure dans ses oraisons préparatoires prononçoit une seule parole pour une autre , si le voile dont il couvroit sa tête tomboit , ou si lui-même ne se levoit ou ne se remettoit pas sur son siege dans les circonstances & les temps marqués , la moindre de ces formalités omise parmi un nombre infini d'autres cérémonies , suffisoit pour déclarer nulles les délibérations ou les

(a) *La dragme, monnoie des Grecs, valoit un gros d'argent. C'étoit la même chose que le denier à l'égard de la valeur, c'est-à-dire 7 ou 8 sols monnoie de France, selon la plus commune opinion.*

(b) *An de Rome 385.*

élections qu'on avoit faites en conséquence de cet acte de religion ; & un homme capable de mépriser les augures , étoit regardé comme un impie & un sacrilège. Il n'est donc pas surprenant qu'un Magistrat aussi pieux que Camille , n'eut pas voulu retenir plus long-temps une dignité qui lui avoit été conférée contre la disposition & les préjugés de sa religion ; & ce qui doit faire croire qu'il ne l'avoit pas abdiquée par la crainte des Tribuns du peuple , c'est que peu de temps après il l'accepta de nouveau , & dans un temps où l'affaire du consulat n'étoit point encore terminée. Cependant comme , dans une conjoncture si difficile , le Sénat ne croyoit pas pouvoir se passer d'un Dictateur pour opposer son autorité aux brigues & aux cabales des Tribuns , il déféra cette grande dignité à P. Manlius , qui jusqu'alors avoit paru attaché aux intérêts de son ordre & de sa compagnie. Mais l'élection que ce Magistrat fit d'un Plébéien , appelé C. Licinius, pour Général de la Cavalerie , déclara son penchant secret pour le parti du peuple , quoiqu'il tâchât de justifier une nomination si extraordinaire , & qui n'avoit point encore eu d'exemple , sur la dignité de Tribun militaire que ce C. Licinius avoit déjà exercée , en quoi il faut le distinguer de C. Licinius Stolon qui n'étoit que Tribun du peuple. Le Dictateur , pour s'excuser d'un pareil choix , alléguoit je ne sais quelle alliance entre sa maison & celle de Licinius. Ce qui fait voir combien la fidélité est rare dans les troubles d'un Etat , à cause des secrètes liaisons qui se trouvent entre des citoyens d'une même ville , quoique de différents partis. Sextius ne craignant rien du Dictateur ni du Général de la Cavalerie , se flattoit de venir heureusement à bout de tous ses desseins : il employoit son éloquence dans toutes les assemblées pour inspirer au peuple sa propre ambition. Mais la multitude qui souhaitoit

passionnément le partage des terres , & quelque soulagement dans ses dettes , ne montrait que de l'indifférence pour le consulat. Et ce peuple généreux respectoit dans le sang des Patriciens la source glorieuse de tant de Généraux sous lesquels il avoit accoutumé de combattre & de vaincre.

Les deux Tribuns alarmés de cette froideur , seignirent de ne vouloir plus prendre de part aux affaires. Ils refusèrent même l'un & l'autre de concourir dans l'élection qui se devoit faire de nouveaux Tribuns pour l'année suivante. Sextius représentoit dans toutes les assemblées que son collègue & lui avoient vieilli inutilement dans cette dignité. Qu'il y avoit neuf ans qu'ils combattoient contre le Sénat pour les intérêts du peuple , dont ils se voyoient à la veille d'être abandonnés. Que les Plébéiens vouloient bien entrer dans le partage des terres , & qu'ils n'avoient pas moins d'empressement d'être déchargés de leurs dettes ; mais que quand il s'agissoit de l'honneur de leurs Magistrats & de la récompense que méritoient leurs services , on ne voyoit que froideur & qu'indifférence. Pour lors Sextius se montrant à découvert : » Sachez , » dit-il au peuple , que nos propositions sont » inséparables. Il faut vous résoudre à les passer » conjointement ; & si nous n'obtenons le consulat par vos suffrages , vous n'aurez ni terres de » conquêtes , ni diminution de vos dettes ; & je » vous déclare que mon collègue & moi nous » renonçons à une charge qui ne produit que » de l'ingratitude. «

Ce qu'il y avoit de Sénateurs & de Patriciens dans cette assemblée ne purent assez s'étonner de l'effronterie avec laquelle ce Tribun audacieux faisoit un aveu si public de son ambition. Appius Claudius , petit-fils du Décemvir (a), pre-

(a) *An de Rome 385.*

nant la parole , & l'adressant à la multitude :  
 » au moins , leur dit-il , ne vous est-il plus per-  
 » mis de douter que vos Tribuns n'ont excité  
 » tant de séditions que pour leur propre intérêt.  
 » Vous voyez que ces nouveaux Tarquins vous  
 » menacent impunément que vous n'aurez point  
 » de terres & la République de Magistrats , si on  
 » ne leur abandonne le consulat. »

Le peuple sentoît bien tout l'orgueil & toute l'indignité qui se trouvoit dans cette alternative ; mais l'affaire étoit engagée trop avant. La multitude qui craignoit de perdre ses défenseurs , s'engagea solennellement de suivre aveuglément leurs intentions. Ce ne fut qu'à cette condition que ces deux Magistrats daignèrent consentir à la continuation de leur tribunat , & les plus ambitieux de tous les hommes eurent encore l'adresse de se faire un nouveau mérite de la durée de leur empire & de leur domination.

Le Sénat & la Noblesse furent épouvantés de l'audace des deux hommes qui avoient trouvé le secret de se perpétuer dans deux charges annuelles par leur institution , mais qu'ils alloient rendre héréditaires dans leurs familles. Les Sénateurs se reprochoient leur foiblesse , & ne pouvoient envisager sans chagrin avec quelle diminution d'autorité ils laisseroient à leurs enfants cette dignité qu'ils avoient reçue de leurs pères. Tout étoit en mouvement dans la ville , & ses habitants à la veille de prendre les armes les uns contre les autres , lorsqu'ils furent obligés de les tourner contre une nuée de Gaulois qui , des bords de la mer Adriatique , s'avançoient vers Rome pour venger la défaite de leurs compatriotes.

Des ennemis aussi redoutables suspendirent les divisions qui agitoient la République. Il ne fut plus question de disputer de la capacité & de la valeur entre les Patriciens & les Plébéiens. Un péril commun , l'interprete le plus sûr du vé-



ritable mérite, réunit tous les vœux, & les Tribuns du peuple demandèrent Camille pour Dictateur (a) avec autant d'empressement que le Sénat. Ce fut pour la cinquième fois qu'il fut élevé à cette suprême dignité. La victoire sous un si grand Capitaine ne fut ni difficile ni douteuse. Les Gaulois furent défaits ; il en périt un grand nombre sur le champ de bataille, & le reste dispersé par la fuite, & sans pouvoir se rallier, fut assommé par les paysans. La fin de cette guerre fut le commencement d'un nouveau trouble dans le dedans de l'Etat, & on vit renaître les anciennes divisions. Licinius & Sextius, ces Tribuns perpétuels, résolurent d'emporter le consulat à quelque prix que ce fût. Ils convoquerent pour cela l'assemblée du peuple, & sans s'arrêter à haranguer à leur ordinaire, ils ordonnerent qu'on recueillit les suffrages. Le Dictateur qui s'étoit rendu dans la place, suivi de tout le Sénat, voulut s'y opposer ; mais les Tribuns qui ne respectoient plus ni les loix, ni la première dignité de la République, envoyèrent un Licteur pour arrêter Camille, & le conduire en prison. Cét attentat contre le souverain Magistrat fit soulever toute la noblesse ; il n'étoit point encore arrivé dans Rome un si grand tumulte. Les Patriciens repoussent le Licteur, en même temps que les Plébéiens se préparent à le soutenir. Les deux partis se rangent chacun d'un côté de la place, prêts à en venir aux mains. Dans un si grand désordre, le Dictateur fait dire aux Tribuns de suspendre pour un moment leur animosité ; il appelle auprès de lui tous les Sénateurs, & les conduisit dans un temple voisin pour y prendre une dernière résolution. Mais avant que d'y entrer, il se tourna vers le Capitole, & adressant ses prières

(a) *An de Rome 386.*

aux Dieux , il fit vœu de bâtir un temple à la Concorde , s'il pouvoit rétablir l'union entre ses concitoyens.

Il y eut de vives contestations entre les Sénateurs sur le parti qu'on devoit prendre ; mais enfin comme le péril étoit pressant , & que le peuple furieux menaçoit d'abandonner Rome , l'avis le plus doux & le plus convenable à l'état présent passa à la pluralité des voix. On convint enfin de céder au peuple une des places du consulat : Sextius fut le premier des Plébéiens qui en fut pourvu , & Licinius lui succéda peu de temps après. Les Patriciens de leur côté obtinrent , par l'entremise du Dictateur , deux nouvelles dignités qui leur furent affectées , comme pour dédommagement , & à l'exclusion du peuple.

La première fut la Préture établie pour rendre la justice dans la ville : fonction originairement attachée au consulat , mais à laquelle les Consuls ne pouvoient guere vaquer , sur-tout l'été qu'ils passaient ordinairement à la tête des armées. Ainsi la Préture fut considérée comme un supplément du consulat , & la seconde dignité de la République. Sp. Furius , fils du Dictateur , fut le premier Préteur de Rome , & en cette qualité on lui accorda la *Robe prétexte* , ou bordée de pourpre , la *Chaire Curule* , & six Licteurs qui portoient les faisceaux devant lui : en quoi le Préteur étoit distingué du Consul qui en avoit douze. Et comme le Dictateur avoit pour Vicegérant le Général de la Cavalerie , & les Consuls leurs Lieutenants , le Préteur avoit aussi à ses ordres les Questeurs , qui dépendoient de lui , & sur lesquels il se reposoit d'une partie des affaires.

La seconde charge qu'on créa en faveur des Patriciens , fut l'Edilité majeure , ainsi appelée pour la distinguer de l'Edilité Plébéienne , établie en même-temps que les Tribuns du peuple ,

ple , dont ils étoient considérés comme les Lieutenants. On appelloit encore cette charge *Edilité curule* , parce que ceux qui en étoient revêtus pouvoient , comme les Consuls & les Préteurs se faire porter dans une espece de trône orné d'ivoire , & qu'on appelloit *Chaire curule*.

Les deux premiers Ediles Patriciens furent Cn. Quintius Capitolinus , & P. Cornelius Scipion. Les fonctions de ces Ediles répondoient en même-temps à celle de nos Maires , des Lieutenants de Police & des Trésoriers de France ; ils étoient chargés du soin des temples , des théâtres , des jeux , des places publiques , des marchés , des tribunaux de justice , & de l'entretien des murailles de la ville. C'étoit encore à eux à veiller à ce qu'il ne s'introduisît aucune nouveauté dans la Religion. Ils avoient la même inspection sur les livres qu'on mettoit en lumière & sur les pieces de théâtre : cette charge , toujours remplie par deux Patriciens , étoit un degré pour monter à la préture & au consulat.

Enfin , après l'établissement des Consuls , du Préteur & des Ediles Curules , la loi qui concernoit les terres publiques fut reçue , comme le seul moyen d'appaîser la multitude & de rétablir l'union dans l'Etat.

Cette loi appelée *Licinia* , de C. Licinius Stolon son auteur , portoit qu'aucun citoyen , sous quelque prétexte que ce fût , ne pourroit posséder à l'avenir plus de cinq cens arpents de terres de conquête , & qu'on distribueroit gratuitement ou qu'on affermeroît à vil prix le superflu à de pauvres citoyens.

Que dans ce partage on assigneroit au moins sept arpents par tête à chaque citoyen.

Qu'on ne pourroit avoir sur ces terres qu'un certain nombre de domestiques ou d'esclaves pour les faire valoir.

Que le nombre des troupeaux seroit aussi limité , & proportionné à la quantité des terres que chacun occuperoit , & que les plus riches ne pourroient nourrir ni envoyer dans les communes & les pâturages publics plus de cent bêtes à cornes & cinq cens moutons.

Qu'on nommeroit incessamment trois Commissaires pour présider à l'exécution de la loi , & que l'auteur qui l'avoit proposée ne pourroit être compris dans le nombre des Triumvirs.

Enfin que le Sénat , les Chevaliers & le peuple feroient des serments solennels d'observer cette loi , & que ceux qui dans la suite y contreviendroient , seroient condamnés à une amende de dix mille assés ou dix mille sols Romains.

La loi fut d'abord observée avec beaucoup d'exactitude , comme le sont la plupart des nouveaux réglemens. L'auteur même de la loi , C. Licinius Stoion , fut le premier des Romains condamné à l'amende pour l'avoir violée. Il fut convaincu de posséder plus de mille arpents de terre ; & quoique pour échapper à la rigueur de la loi , il les eût auparavant partagés avec son fils , qu'il avoit émancipé dans cette vue , on regarda cette émancipation comme faite en fraude de la loi. On lui enleva la moitié de ses terres qu'on partagea entre des pauvres citoyens ; il paya outre cela une amende de dix mille sols (a) , & il apprit par sa propre expérience que dans un gouvernement libre on ne souffre point que les Magistrats se dispensent de l'observation des loix qu'ils prescrivent aux particuliers. Mais comme il n'y a pas de peines assez rigoureuses auxquelles l'avarice & la convoitise des hommes n'échappent , les plus riches

(a) Les sols d'or étoient à la taille de 73 à la livre , ou de 80 grains de poids , qui avoient cours pour quarante deniers d'argent. Le sol d'or valoit chez les Romains mille sesterces , & chaque sesterce valoit le quart de leur denier d'argent.

& les plus puissants parmi les Romains trouverent depuis le secret de se faire adjuger les communes & les terres de conquêtes sous des noms empruntés. Les guerres qui survinrent contre les Latins, les Samnites, les Gaulois & les Carthaginois favorisèrent ces usurpations; les loix furent moins écoutées dans le tumulte des armes; les Magistrats, par une collusion réciproque, dissimuloient ces infractions; enfin on ne fit plus mystere de la supposition de nom, comme nous le verrons dans la suite. Les grands leverent le masque, & la loi *Licinia* tomba à la fin dans le mépris & le peuple dans la misere.

Ce fut le sujet de nouvelles séditions d'autant plus dangereuses que le peuple étoit devenu plus nombreux & plus puissant, & que des grands s'en firent un prétexte de soutenir ses intérêts pour se rendre chefs de parti. Mais avant que d'entrer dans le détail de ces dissensions, j'ai cru que je ne pouvois me dispenser de représenter auparavant de quelle maniere les Romains étendirent leur domination dans l'Italie, la Sicile, l'Espagne, & une partie de l'Afrique & de l'Asie; ce que je décrirai le plus sommairement que je pourrai, & sans m'éloigner de Rome qu'autant que cela sera nécessaire pour faire connoître les différentes révolutions qui arriverent dans son gouvernement, le principal objet de cet Ouvrage.

*Fin du septieme Livre & du Tome premier.*



# T A B L E

## A L P H A B É T I Q U E

*Des Matieres contenues en ce premier  
Volume.*

### A

**A** GRIPPA (Furius) Consul , jette une enseigne au milieu des ennemis , & par ce stratagème il ranime le courage de ses soldats , l. 6 , p. 313.

**ANCUS-MARTIUS** , quatrieme Roi de Rome , succede à Tullus Hostilius , l. 1 , p. 21. Caractere de ce Prince , *ibid.* Il établit des cérémonies qui devoient précéder les déclarations de guerre , *ibid.* Il combat les Latins , les défait , ruine leurs villes , en transporte les habitants à Rome , & joint leur territoire à celui de cette capitale , *ibid.* & suiv. Sa mort , 22.

**Appius-Claudius** s'oppose avec vigueur à l'avis proposé d'abolir les dettes du peuple , l. 1 , p. 41 & suiv. Il est fait Consul , 45. Il ne ménage point le peuple , 46 & suiv. Sa harangue au Sénat pour l'empêcher de traiter avec les mécontents , 47 & suiv. Il prend la défense de Coriolan , l. 3 , p. 102 & suiv. Son avis au sujet du partage des terres , l. 3 , p. 153.

**Appius-Claudius** , deuxieme du nom , est élevé au consulat sans sa participation , l. 3 , p. 172. Son caractère , *ibid.* Il s'oppose vigoureusement à la publication de la loi pour les assemblées par tribus , 177. La loi passe malgré son opposition , 180 & suiv. Sa sévérité envers les soldats qui avoient refusé de combattre sous ses ordres , 182 & suiv. Il s'oppose au partage des terres , 184. Il est cité par les Tribuns devant l'assemblée du peuple , il s'y présente avec dignité , puis il finit volontairement sa vie , 186 & suiv.

**Appius-Claudius** , troisieme de ce nom de pere en fils , ayant été désigné Consul , abdique le consulat , &

- est fait chef des Décemvirs , l. 5 , p. 253 & suiv. Il se nomme lui-même pour premier Décemvir à la seconde élection , & le peuple lui donne son suffrage , p. 259. Il songe à rendre le Décemvirat perpétuel , p. 260 & suiv. La dureté de la domination ; son orgueil , p. 261 & suiv. ; ses injustices , p. 278 & suiv. Sa passion pour Virginie lui inspire une fourberie détestable , p. 281 & suiv. On l'oblige , aussi bien que les autres Décemvirs , à se démettre du décemvirat , p. 294 & suiv. Il est poursuivi par Virginie , p. 299 & suiv. Sa mort , p. 302.
- Augures* , leur établissement , l. 1 , p. 5 & suiv. Respect qu'on avoit pour les Augures , l. 7 , p. 411 & suiv.

## B

- Brennus* , chef des Gaulois , assiége Clusium , ville de la Toscane , l. 7. p. 379. Sa réponse fiere aux Ambassadeurs de Rome , p. 380. Il déclare la guerre aux Romains , & gagne contr'eux la bataille d'Adia , p. 382 & suiv. Il se rend maître de Rome , & y met tout à feu & à sang , p. 383. Il assiége le Capitole , p. 384 & suiv. Il use de supercherie dans l'accommodement qu'il fait avec les Romains. Il est obligé de se retirer avec son armée , laquelle est entièrement taillée en pieces par Camille , p. 398 & suiv.
- Brutus* ( Lucius Junius ) pourquoi surnommé Brutus , l. 1 , p. 30. Il jure d'exterminer les Tarquins & d'abolir la royauté , 31 & suiv. Il est élu premier Consul , 32. Il fait mourir ses propres enfans qui avoient entrepris de rétablir Tarquin , 33 & suiv. Il est tué dans une bataille contre les Tarquins , *ibid.*
- Brutus* , un autre Lucius Junius , prend le surnom de Brutus , & se fait chef du peuple révolté sur le Mont-Sacré , l. 1 , p. 66 & suiv. Sa réponse aux Députés du Sénat , p. 68 & suiv. Il demande la création des Tribuns du peuple , & il l'obtient , 75 & suiv. il est créé Tribun , 76. Il continue d'entretenir la méintelligence entre le Sénat & le peuple , l. 2 , p. 83 & suiv. Il anime le peuple à la perte de Coriolan , 89 & suiv. Il fait condamner ce Patrien à un exil perpétuel , 118.

## C

- Camille* , ( M. Furius Camillus ) Dictateur , prend Veïes que les Romains assiégeoient depuis dix ans ,



l. 7. p. 373 & suiv. La singularité de son triomphe déplaît au peuple , p. 374 & suiv. Il fait romber la proposition d'un Tribun qui vouloit qu'on envoyât la moitié du peuple & du Sénat habiter la ville de Veïes , *ibid.* & suiv. Il est attaqué par les Tribuns , & contraint de se réfugier à Ardée , p. 376 & suiv. Ses imprécations contre le Capitole , p. 377. Il marche au secours des Romains assiégés , p. 385 & suiv. Il taille en pièces une partie des Gaulois , *ibid.* Il est fait Dictateur , p. 396. Il rompt l'accordement que les Romains avoient fait avec Brennus , contraint ce Général de se retirer , & remporte sur lui une victoire complète , p. 389 & suiv. Il engage les Romains à rebâir Rome , p. 392 & suiv. Il est nommé Dictateur pour la troisième fois. Nouvelles victoires , p. 393 & suiv. On lui déferé le glorieux titre de Restaurateur de la patrie , & de second Fondateur de Rome , p. 394. Il accepte la dictature pour la quatrième fois , & il s'en démet à cause de quelque défaut prétendu dans la manière de prendre les auspices à sa création , p. 411 & suiv. Il est nommé Dictateur pour la cinquième fois , & il défait une nouvelle armée de Gaulois , p. 414. Pendant sa dictature il rétablit le calme entre les différents Ordres de l'Etat , p. 415 & suiv.

**Capitole** , bâti par Tarquin le Superbe , l. 1 , p. 19. Surpris par Hernius , & repris par les Romains , l. 4 , p. 221 & suiv. Assiégé & surpris par les Gaulois , qui sont contraints de l'abandonner , l. 7 , p. 385 & suiv.

**Sp. Cassius Viscellinus** , son caractère , l. 3 , p. 143. Il aspire à la royauté : moyens qu'il emploie pour y parvenir , *ibid.* & suiv. Il propose le partage des terres conquises , 146 & suiv. Il est condamné à mort , 160 & suiv.

**Censure**. Etablissement de cette charge & ses fonctions , l. 6 p. 314 & suiv. On en restreint le temps de l'exercice à un an & demi , p. 331 & suiv.

**Centuries** , établies sous le regne de Servius Tullius , l. 1 , p. 17 & suiv.

**Chevaliers**. Etablissement de cet Ordre , l. 1. p. 9 ; leur nombre déterminé à trois cens , *ibid.* ; leurs fonctions , *ibid.* ; leur nombre augmenté de quatre cens par le Dictateur Manius Valerius , p. 54.

**Collatinus** , mari de Lucrece , jure de venger l'honneur & la mort de cette généreuse épouse , l. 1 , p. 31 & suiv. Il est fait Consul avec Brutus , p. 32 ; il est dépossédé du consulat & banni de Rome , p. 33.

**Consuls**, établissement de cette dignité, l. 1, p. 34.  
**Coriolan**, Caius Marcius, pourquoi surnommé Coriolan, l. 2. p. 87. Son caractère, *ibid.* & suiv. Il se déclare hautement contre les entreprises des Tribuns, p. 88 & suiv. Il est cité devant l'assemblée du peuple, & il refuse avec hauteur d'y comparoître, p. 90 & suiv. Minucius, premier Consul, entreprend sa défense devant le peuple, p. 92 & suiv. Sicinius, Tribun, sans recueillir les suffrages de l'assemblée, le condamne à mort, p. 95. On n'ose se saisir de sa personne, on le contente de l'ajourner à comparoître devant le peuple, dans vingt-sept jours, p. 96 & suiv. Le Sénat se déclare en sa faveur, 97 & suiv. Le Sénat l'abandonne ensuite, & donne un Arrêt qui renvoie la décision du différent à l'assemblée du peuple, p. 105 & suiv. Minutius entreprend une seconde fois sa défense, p. 112 & suiv. Il se présente lui-même avec courage dans l'assemblée, à laquelle pour toute défense il représente ses services, p. 114 & suiv. On lui fait un crime d'avoir distribué à ceux qui l'avoient suivi à la guerre tout le butin fait sur les terres des Antiates, p. 115 & suiv. Relation de cette expédition, p. 116 & suiv. Il est condamné à un exil perpétuel, p. 110. Il sort de Rome, *ibid.* & suiv. Il va trouver Tullus Général des Volques, 123 & suiv. Il l'engage à déclarer la guerre aux Romains, p. 125 & suiv. A la tête d'une nombreuse armée de Volques il ravage les terres des Romains, p. 228 & suiv. Il investit Rome, 130. Il accorde une trêve de trente jours, après laquelle il revient aux portes de Rome, p. 131. Il refuse les prières des Prêtres & des Sacrificateurs qu'on lui avoit députés, p. 132 & suiv. Il se laisse fléchir aux larmes de sa mere & de sa femme, & se retire avec son armée, p. 141 & suiv. Sa mort, p. 142.  
**Curies**, établissement des curies ou compagnies de cent hommes, l. 1, p. 7.

## D

**Décemvirs**, leur établissement, l. 5, p. 150. Leur autorité, p. 255 & suiv. Ils veulent rendre leur domination perpétuelle, p. 256 & suiv. Leur orgueil & leurs injustices, p. 261 & suiv. Ils se rendent odieux au Sénat & au peuple, p. 264 & suiv. Malgré l'opposition des principaux Sénateurs, ils viennent à bout de se faire donner le commandement des Armées, p. 265 & suiv. Les Romains refusent de vaincre sous leur conduite, de peur d'augmenter leur puissance,

p. 277 & suiv. L'armée se révolte entièrement & revient à Rome , p. 293 , abolit le décemvirat , & on punit les Décemvirs , p. 300 & suiv.

**Dicteur** , établissement de cette dignité , l. 1 , P. 45 & suiv. Son autorité , *ibid* & suiv.

**Duumvirs** , établis pour rendre la justice à tous les particuliers , l. 1 , p. 7. Ils condamnent Horace à la mort pour avoir tué sa sœur ; mais il appelle de leur jugement à l'assemblée du peuple , qui le renvoie absous , p. 19 & suiv.

## E

**Ediles** , leur origine & leurs fonctions , l. 2 , p. 80 & suiv.

**Édilité** majeure ou curule , son établissement & ses fonctions , l. 7 , p. 416 & suiv.

## F

**Q. Fabius Ambustus** . Son ambassade vers Brennus , chef des Gaulois , l. 7 , p. 380 & suiv. Il défend Clusium , ce qui engage Brennus à déclarer la guerre aux Romains , p. 225 & suiv. Sa punition pour avoir attiré le ressentiment & les armes des Gaulois , p. 392.

## G

**Gaulois** . Première irruption de ces peuples dans l'Italie , l. 7 , p. 378. Ils pénètrent dans la Toscane , *ibid* . Ils font la guerre aux Romains , & remportent sur eux plusieurs avantages , p. 381 & suiv. Horribles massacres qu'ils font dans Rome , p. 384 & suiv. Ils surprennent le Capitole , mais ils en sont chassés , p. 387 & suiv. Ils sont battus & entièrement défaits par Camille , p. 390. Nouvelle irruption ; ils sont encore défaits par le même Camille , p. 414.

**Cn. Genutius** , Tribun du peuple , cite les Consuls devant l'assemblée du peuple ; la veille qu'on doit juger l'affaire on trouve ce Tribun mort dans son lit , l. 3 , p. 167 & suiv.

## H

**Herdonius** , ( Appius Herdonius ) s'empare du Capitole , l. 4 , p. 211 & suiv. Les Romains l'attaquent & l'obligent à se tuer , p. 214 & suiv.

## I

**Sp. Icilius** , Tribun du peuple , dispute le droit de la

parole aux Consuls , & se le fait adjuger par un Plé-  
biscite , l. 2 , p. 86.

## L

**T. Largius** , est nommé premier Dictateur , l. 1 , p. 44. Il fait valoir son autorité , *ibid* & suiv. Il abdique la dictature , *ibid*. Il est député par le Sénat pour traiter avec les mécontents retirés sur le Mont-Sacré , p. 66 & suiv. Il leur parle avec fermeté , p. 67 & suiv.

**C. Licinius Stolon** , Plébéien de naissance , porte ses vues jusqu'au consulat , l. 7 , p. 404 & suiv. Il commence par se faire nommer Tribun du peuple , p. 405. Il propose diverses loix à la faveur desquelles il prétend en faire passer une qui admette les Plébéïens au consulat , 406 & suiv. Il se fait continuer dans le tribunat , 413. Il vient enfin à bout de faire associer au consulat des Plébéïens. Lui-même est fait Consul , p. 416. Il est le premier condamné à l'amende pour avoir violé la loi Licinia , dont il étoit l'auteur , p. 418 & suiv.

**Lucretius** , pere de Lucrece , jure de venger l'honneur & la mort de sa fille , l. 1 , p. 31 & suiv. Il est fait Consul , p. 35.

## M

**C. Mamercus Emilius** , fait restreindre le temps de la censure à un an & demi. Vengeance qu'en prennent les Censeurs de cette année , l. 6. p. 331 & suiv. Il est nommé Dictateur pour la troisième fois. Ses victoires & son triomphe , 373 & suiv.

**M. Manlius** , chasse du Capitole les Gaulois , l. 7 , p. 388 & suiv. On lui donne une maison située au Capitole , comme un monument de sa valeur , p. 392. Son ambition l'ayant porté à aspirer à la souveraineté , il est précipité du haut du Capitole , p. 402 & suiv.

**Sp. Melius** , dans un temps de disette aspire à l'autorité souveraine ; il est cité devant le Dictateur , ayant refusé d'y comparoître , il est tué par le Général de la Cavalerie , l. 6 , p. 327 & suiv.

**Menenius Agrippa** , est d'avis que le Sénat traite avec le peuple retiré sur le Mont-Sacré , l. 7 , p. 58 & suiv. Son avis est suivi , & il est député pour cet effet p. 66 & suiv. Il engage les mécontents à rentrer dans Rome , p. 72 & suiv.

**Menenius** , fils d'Agrippa , condamné à une amende , s'enferme dans sa maison , où il se laisse mou-

N

*Numa Pompilius* , second Roi de Rome , succede à Romulus , l. 1 , p. 17. Son caractère , *ibid*. Il se sert de la religion pour adoucir les mœurs farouches des habitants de Rome , *ibid* & suiv. Sa mort , p. 18.

P

*Patriciens* , origine des Patriciens , l. 1 , p. 8 & suiv. Leur ambition fait soulever le peuple , p. 36 & suiv. Par quelles voies ils avoient acquis tant de richesses , l. 3 , p. 147 & suiv. On voit pour la première fois deux Patriciens au nombre des Tribuns du peuple , l. 6 , p. 309.

*Plébéiens* , ce que c'étoient que les Plébéiens , l. 1 , p. 10 & suiv. Ils s'attachent aux Sénateurs sous le nom de clients , *ibid* & suiv. Leur pouvoir dans les assemblées , p. 23 & suiv. Leurs murmures à l'occasion des dettes dont ils demandent l'abolition , p. 36 & suiv. Ils refusent de se faire enrôler , p. 40 ; puis ils obéissent au Dictateur , p. 45. & suiv. Ils murmurent de nouveau & sont apaisés par Servilius , p. 46 & suiv. Ils renouvellent leurs plaintes. Valerius les apaise encore , p. 54 & suiv. Une grande partie d'entr'eux sort de Rome & se retire sur le Mont-Sacré , p. 56 & suiv. Ils renvoient avec mépris les premiers députés du Sénat , p. 57. Ils écoutent avec respect les seconds , & en obtiennent l'abolition des dettes & la création des Tribuns , p. 65 & suiv. Leurs plaintes à l'occasion d'une famine , l. 2 , p. 80 & suiv. Leur animosité contre Coriolan , p. 89 & suiv. Ils font condamner ce Patricien dans une assemblée du peuple à un exil perpétuel , p. 117. Ils demandent au Sénat qu'on établisse un corps de loix connues de tous les citoyens , l. 5 , p. 250 & suiv. Ils font établir les Décemvirs , *ibid*. Ils se révoltent ensuite contr'eux & abolissent le décemvirat , p. 277 & suiv. Ils accordent à Valerius & à Horatius les honneurs du triomphe , que le Sénat leur avoit refusé , l. 6 , p. 306 ; ils demandent qu'il soit fait une loi nouvelle qui les admette au consulat , p. 314, ils obtiennent des Tribuns militaires au lieu des Consuls , p. 321 & suiv. ; ils ont part à la Questure , p. 355. Après bien des brigues & des cabales pour remplir une des deux places du consulat , ils obtiennent enfin ce qu'ils avoient demandé avec tant d'ardeur , & en sont redevables aux larmes d'une femme , l. 7 , p. 404.

- M. Posthumius Regilensis*, reprend Voles sur les Eques ; il manque de parole à ses troupes , auxquelles il avoit promis le pillage de cette ville ; il est tué dans une sédition par ses propres soldats , l. 6. p. 351 & suiv.  
*Préture*, établissement de cette charge & ses fonctions , l. 7 , p. 416 & suiv.

## Q

- Questeurs*, leur établissement & leurs fonctions , l. 1 , p. 4. Leur nombre est augmenté de deux , l. 6 , p. 345 & suiv. *Questeurs Plébéiens*, p. 355 & suiv.  
*Quintius Cincinnatus*, personnage consulaire après la fuite de Quintius Céson son fils , se relogue à la campagne , où il cultive son champ de ses propres mains , l. 2 , p. 204. On le tire de la charue pour lui donner , en qualité de Consul , le commandement des Armées , p. 215 & suiv. ; il rétablit par sa fermeté le calme dans la République , p. 216 & suiv. ; il refuse généreusement d'être continué dans le consulat , & retourne cultiver son petit héritage , p. 220 ; il est rappelé à Rome pour aller , en qualité de Dictateur , délivrer un Consul que les ennemis tenoient enfermé avec toute son armée , p. 221 & suiv. ; il délivre le Consul & ses soldats , défait les ennemis & rentre triomphant dans Rome , p. 223 & suiv. ; il fait rappeler Céson son fils de son exil , abdique la dictature le seizième jour qu'il en avoit été revêtu , & retourne reprendre à la campagne ses travaux ordinaires , p. 225.  
*Quintus Céson*, fils de Quintius Cincinnatus , s'oppose avec vigueur à la publication de la loi Terentilla , l. 4 , p. 220 ; il est décidé devant l'assemblée du peuple , 221 & suiv. Fausse accusation contre lui , 222 & suiv. Il est obligé de s'enfuir & de se retirer en Toscane , p. 224 ; il est justifié , rappelé , & son accusateur condamné à un exil perpétuel , p. 225.

## R

- Romains*, origine des Romains , l. 1 , p. 3 & suiv. Leurs mœurs & leur amour pour la liberté , p. 4 & suiv. Leur religion , p. 5 & suiv. Dénombrement des Romains fait par Romulus , p. 7. Leur division en trois Tribus , *ibid.* Ce qu'on leur avoit assigné de terre à chacun en particulier , p. 8. Ce qu'on entendoit sous le nom d'assemblée du peuple Romain , p. 18. Cette assemblée absout Horace condamné par les Duumvirs , p. 20 & suiv. Les déclarations de guerre

& toutes les délibérations se font au nom du peuple Romain , p. 22 & suiv. Servius Tullius divise les Romains en cent quatre-vingt-treize centuries , p. 23 & suiv. Ils chassent Tarquin de Rome , abolissent la royauté , & élisent des Consuls pour les gouverner , p. 32 & suiv.

Rome , fondation de cette ville , l. 1 , p. 3 & suiv. Romulus divise son territoire en trois parts , p. 8. Elle est surprise par Tatius , Roi des Sabins , & sauvée par les filles de ces mêmes Sabins , p. 14. Elle est embellie de plusieurs édifices par Tarquin le Superbe , p. 30. Elle est assiégée par Coriolan , l. 2. p. 130. Consternation de ses habitants , *ibid* & suiv. Elle est délivrée par la prudence de la mere & de la femme de Coriolan , p. 141 & suiv. Prise & brûlée par les Gaulois , l. 7 , p. 383 & suiv. Elle est rebâtie , p. 392.

T. *Romilius* , Consul , & son collègue , remportent une victoire complete sur les ennemis. Le peuple leur refuse les honneurs du triomphe , & les condamne à une amende , parce qu'ils s'étoient opposés à la publication de la loi Agraria , l. 4 , p. 246 & suiv.

Romulus , sa naissance & son éducation , l. 1 , p. 3 ; il fonde Rome , & en est élu le premier Roi , p. 3 & suiv. ; il établit différentes loix , p. 7 & suiv. ; il partage les citoyens de Rome en trois tribus , & chaque tribu en dix curies ou compagnies de cent hommes , p. 8 ; il assigne à chaque citoyen deux arpents de terre pour sa subsistance , *ibid* ; il établit le Sénat & l'Ordre des Chevaliers , *ibid* & suiv. ; il envoie demander des femmes aux Sabins , p. 10. Piqué de leur réponse , il fait enlever leurs filles pendant la célébration des jeux solennels , p. 11 & suiv. Victoires remportées sur ses voisins , p. 12 & suiv. Il fait part de sa souveraineté à Tatius , Roi des Sabins , & admet dans le Sénat cent des plus nobles de cette nation , p. 13. Nouvelles victoires , p. 14 & suiv. Il devient odieux à ses sujets , *ibid*. Sa mort , p. 15.

## S.

C. *Sempronius Atratinus* , expose l'Armée Romaine à être taillée en pieces ; il est secouru à propos par un Officier de Cavalerie , l. 6 , p. 339 & suiv. Il est cité devant l'assemblée du peuple ; l'Officier qui l'a secouru entreprend sa défense , & engage son accusateur à se désister de son action , p. 343 & suiv. Peu de temps après la brigade de quelques Tribuns le

fait condamner à une grosse amende , p. 346 & suiv.

**Sénat**, son établissement & sa dignité , l. 1 , p. 8 & suiv.

Il se défait de Romulus , p. 15 ; il garde pendant un an l'autorité souveraine en creant tous les cinq jours un entre Roi , *ibid.* & suiv. Pour appaiser les séditions il fait créer un Dictateur au-dessus des Consuls , du Sénat & du peuple , p. 44 & suiv. Il est obligé de traiter avec le peuple retiré sur le Mont-Sacré , & lui accorde enfin l'abolition des dettes & la création des Tribuns , p. 75 & suiv. ; il accorde aux Tribuns la création des Eules , l. 2 , p. 80 ; il envoie jusqu'en Sicile chercher du bled pour secourir le peuple dans une famine , p. 81 & suiv. ; il entreprend la défense de Coriolan , puis il renvoie la décision de son affaire à l'assemblée du peuple , p. 90 ; il autorise par un Arrêt les Consuls désignés à nommer des Commissaires pour le partage des terres , l. 3 , p. 153 ; il fait condamner Cassius à la mort , p. 155 & suiv. ; il accorde au peuple le pouvoir d'élire deux Tribuns au lieu de cinq , à condition qu'on abandonnera le projet de la loi Terentilla , l. 4 , p. 230 & suiv. ; il cède au peuple le Mont Aventin , p. 231 & suiv. ; il envoie des Ambassadeurs à Athenes pour recueillir les loix de Solon , l. 5 , p. 250 & suiv. Après bien des oppositions il défère aux Décemvirs le commandement des armées , p. 264 & suiv. ; il a recours aux Tribuns du peuple pour obliger les Consuls à nommer un Dictateur , l. 6 , p. 333 & suiv. ; il ordonne que les soldats seroient entretenus aux dépens de la République , & que , pour fournir à cette dépense , il se feroit une imposition dont personne ne seroit exempt , p. 360 & suiv. Le Sénatus-Consulte est confirmé par un Plébiscite , malgré la résistance des Tribuns du peuple , *ibid.* Après bien des contestations il cède enfin aux Plébéiens une des deux places du consulat , l. 7 , p. 404 & suiv. Il obtient la préture & l'édilité majeure , & fait affecter ces deux dignités aux seuls Patriciens , à l'exclusion des Plébéiens , p. 416 & suiv. ; il reçoit la loi Licinia concernant les terres publiques , qui défendoit à chaque citoyen de posséder plus de cinq cens arpents de terre , p. 418.

**Sénateurs** , leur nombre déterminé à cent , l. 1 , p. 8. Pourquoi ils sont appelés peres , *ibid.* Romulus joint aux cent premiers Sénateurs cent autres nouveaux , choisis parmi les plus nobles des Sabins , p.



13. Tarquin l'ancien y joint encore cent autres nouveaux Sénateurs , qu'auparavant il fait Patriciens , p. 22. Les anciens Sénateurs & les Prêtres se dévouent généreusement à la mort , & sont inhumainement massacrés par les Gaulois , l. 7 , p. 383 & suiv.

*Servius Tullius* , sixieme Roi de Rome , succede à Tarquin l'ancien , l. 1 , p. 23. Caractere de ce Prince , *ibid.* Il institue le cens dans le dessein de faire passer toute l'autorité dans le corps de la Noblesse & des Patriciens , *ibid.* & suiv. Il est assassiné par Tarquin le Superbe , son gendre , p. 29.

*L. Sextius* , Plébéien , se ligue avec *Licinius* pour faire associer des Plébéiens au consulat , l. 7 , p. 397. Il commence par se faire nommer Tribun du peuple , *ibid.* Il propose diverses loix , à la faveur desquelles il prétend faire passer celle qui devoit admettre les Plébéiens au consulat , *ibid.* Il trouve le secret de se faire continuer plusieurs années dans le tribunat , p. 413. Il est le premier Consul Plébéien , p. 416.

*C. Sicinius Bellulus* , fait révolter une partie du peuple & l'emmene sur le Mont-Sacré , l. 1 , p. 56 & suiv. Il est fait Tribun du peuple , p. 76 ; il continue d'entretenir la mésintelligence entre le Sénat & le peuple , p. 80 & suiv. ; il anime le peuple à la perte de Coriolan , & prononce de son autorité une Sentence de mort contre ce Patricien , p. 95 & suiv. N'ayant pu la faire exécuter , il l'ajourne à comparoître devant le peuple dans vingt-sept jours , p. 96 & suiv. ; il produit plusieurs chefs d'accusation contre lui , p. 113 & suiv. ; il le fait enfin condamner à un exil perpétuel , p. 117.

*Siccius Dentatus* , sa harangue pour la publication de la loi *Agraria* , l. 4 , p. 237 & suiv. Ses exploits guerriers , *ibid.* Il est sacrifié misérablement à la haine d'*Appius* & des *Décemvirs* , l. 5 , p. 277 & suiv.

## T

*Tarquin l'ancien* , cinquieme Roi de Rome , succede à *Ancus Martius* , l. 1 , p. 22. Il crée cent nouveaux Sénateurs ; mais auparavant il les fait Patriciens pour ne pas confondre les différents Ordres de l'Etat , *ibid.*

*Tarquin le Superbe* , septieme & dernier Roi de

Rome , assassine Servius Tullius , son beau-père ; & s'empare de la royauté sans le consentement du Sénat ni du peuple , l. 1 , p. 29 & suiv. Son ambition & sa cruauté , *ibid.* L'impudicité de son fils & la mort de Lucrece soulèvent contre lui tous les Romains , p. 31 & suiv. Il est banni de Rome avec toute sa famille , p. 32 & suiv. Il fait de vains efforts pour y rentrer , p. 33 & suiv.

*Sex. Tempanius* , Officier de Cavalerie , secourt à propos l'armée du Consul Sempronius , l. 6 , p. 264. Il est élevé au Tribunat , il embrasse la défense du Consul , & engage Hortensius à se défaire de son accusation , p. 267.

*Terentillus Arsa* , Tribun du peuple , propose qu'on établisse un corps de loix pour servir de règle dans l'administration de la Justice , l. 4 , p. 192.

*Tribu* , partage de Rome en trois Tribus sous Romulus , l. 1. p. 7.

*Tribuns* du peuple , ce qui donna occasion à leur création , l. 4 , p. 57. Quelles étoient leurs fonctions dans leur origine , l. 2 , p. 58 & suiv. Ils obtiennent la création des Ediles , p. 80. De quelle manière ils vinrent à bout de se faire donner le droit de convoquer les assemblées du peuple , p. 83 & suiv. Ils animent le peuple à la perte de Coriolan , & font condamner ce Patricien à un exil perpétuel , p. 117 & suiv. ; ils poursuivent avec chaleur la publication de la loi Agraria pour le partage des terres , l. 3 , p. 155 & suiv. Ils font passer la loi pour les assemblées par Tribus , p. 170 & suiv. ; ils reprennent l'affaire de la loi Agraria , mais sans succès , p. 182 & suiv. ; ils demandent que du consentement du peuple on établisse un corps de loix pour servir de règle dans l'administration de la Justice , l. 4 , p. 192 & suiv. ; ils poursuivent en Justice Célon qui s'y étoit opposé , & l'obligent de s'enfuir en Toscane pour se soustraire au jugement du peuple , p. 200 & suiv. ; ils forment le dessein de faire périr tous les Sénateurs & tous les Patriciens qui leur étoient odieux , p. 205 & suiv. Leur projet devient inutile , *ibid.* Ils reprennent l'affaire de la loi Terentilla , & pour leur en faire abandonner la poursuite , le Sénat accorde au peuple le pouvoir de joindre cinq nouveaux Tribuns aux cinq anciens , p. 229 & suiv. Ils font céder au peuple le Mont-Aventin par un

Sénatus-Consulte , p. 231 & suiv. Ils citent les Consuls devant l'assemblée du peuple : ils leur font refuser les honneurs du triomphe , après une victoire complète ; & condamner à l'amende , parce qu'ils s'étoient opposés à la publication de la loi *Agraria* , p. 233 & suiv. Ils projettent de rendre le tribunat perpétuel ; l'adresse d'un de leurs collègues empêche l'exécution de ce dessein , l. 6 , p. 260. Ils contraignent les Consuls à nommer un Dictateur , p. 335. Piqués de n'avoir pu faire nommer des Plébéïens pour Questeurs , ils s'en vengent sur Sempronius , qu'ils font condamner à une grosse amende , p. 345 & suiv. Ils reprennent l'affaire du partage des terres , mais toujours sans succès , p. 349. Ils font condamner à l'amende deux Tribuns militaires , qui à la tête des armées ne s'étoient point accordés entr'eux , l. 7 , p. 369 & suiv. Ils se déchainent contre Camille , le contraignent de se réfugier à Ardée , p. 376 & suiv. Ils font tant par leurs brigues & leurs cabales qu'ils font admettre des Plébéïens au consulat , p. 415 & suiv.

*Tribuns militaires* , leur établissement est de peu de durée , l. 1 , p. 322 & suiv. On y revient , p. 333 & 338. On en élit quatre , p. 347 & suiv. Leur nombre est encore augmenté , l. 7 , p. 364.

*Tullus Hostilius* , troisième Roi de Rome , succède à Numa Pompilius , l. 1 , p. 18. Caractère de ce Prince , *ibid.* & suiv. Combat des Horaces & des Curiaces sous son règne , p. 19. Il ruine Albe , & transfère les habitants à Rome , p. 10. Sa mort , p. 21.

## V.

*Valerius* ( Publius Valerius ) est fait Consul à la place de Collatin , l. 1 , p. 33. Il fait plusieurs loix favorables au peuple ; ce qui lui fait donner le nom de *Publicola* , p. 35.

*M. Valerius* , frère de Publicola , ouvre un avis en faveur du peuple ; son sentiment est rejeté , l. 1 , p. 39 & suiv.

*Valerius* ( Manius Valerius ) fils de Volusus , est créé Dictateur , l. 1 , p. 53. Il apaise le peuple par sa douceur , *ibid.* & suiv. Il tire de l'Ordre des Plébéïens quatre cens des plus considérables , qu'il fait entrer dans l'Ordre des Chevaliers , p. 54. Il abdique la dictature , p. 56. Il traite de la part du Sénat avec les mécontents retirés sur le Mont-Sa-

#### 434 TABLE DES MATIERES.

cré , & il les exhorte à rentrer dans Rome , p. 66 & suiv. Il engage le Sénat à leur accorder leurs demandes , p. 76 & suiv. Il prend en plein Sénat le parti du peuple contre Coriolan , l. 2 , p. 105 & suiv.

*Virginus* , se trouve dans la cruelle nécessité de tuer sa propre fille pour lui sauver l'honneur , l. 5 p. 290.

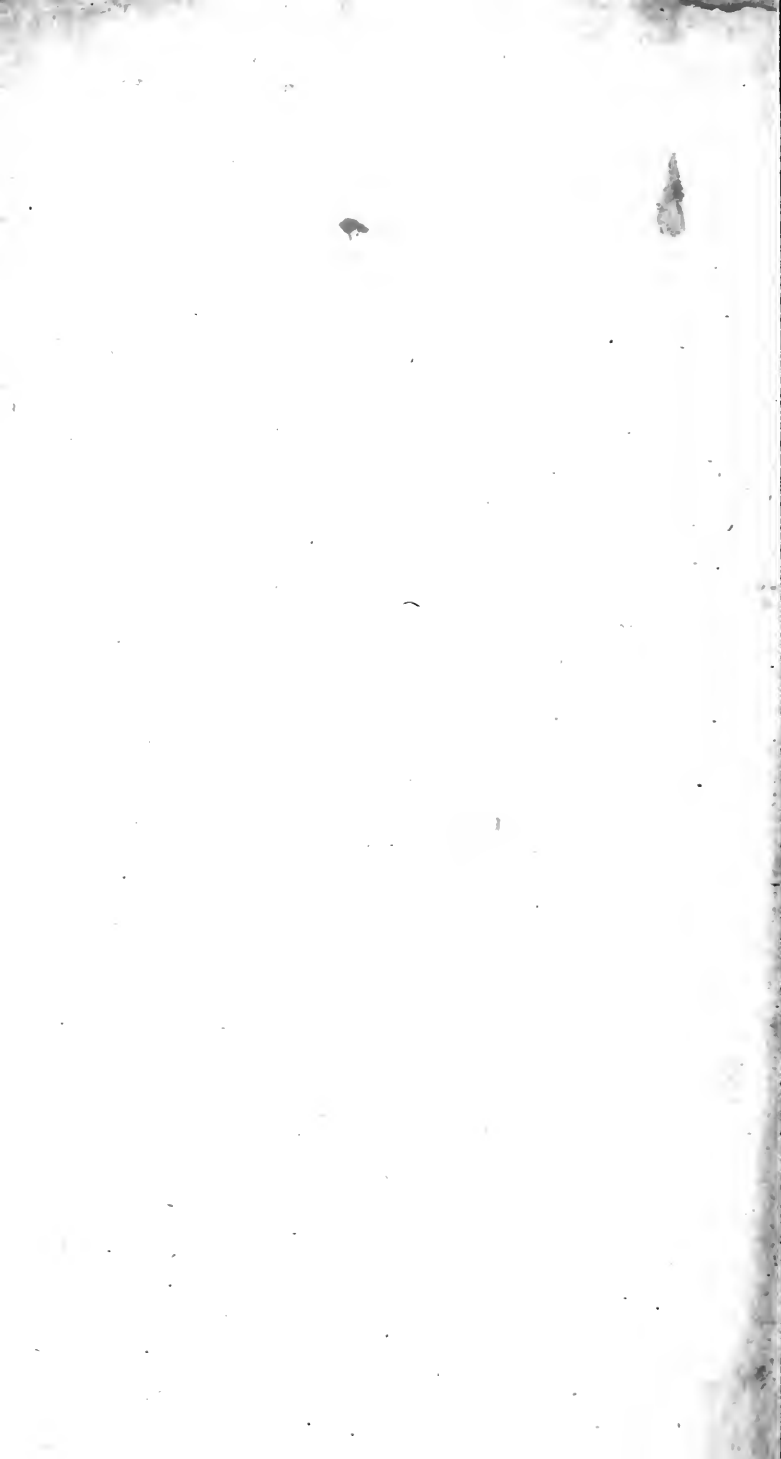
Il fait soulever l'armée contre les Décemvirs , p. 299

& suiv. Il est fait Tribun du peuple , p. 298. Il se venge d'Appius , p. 299.

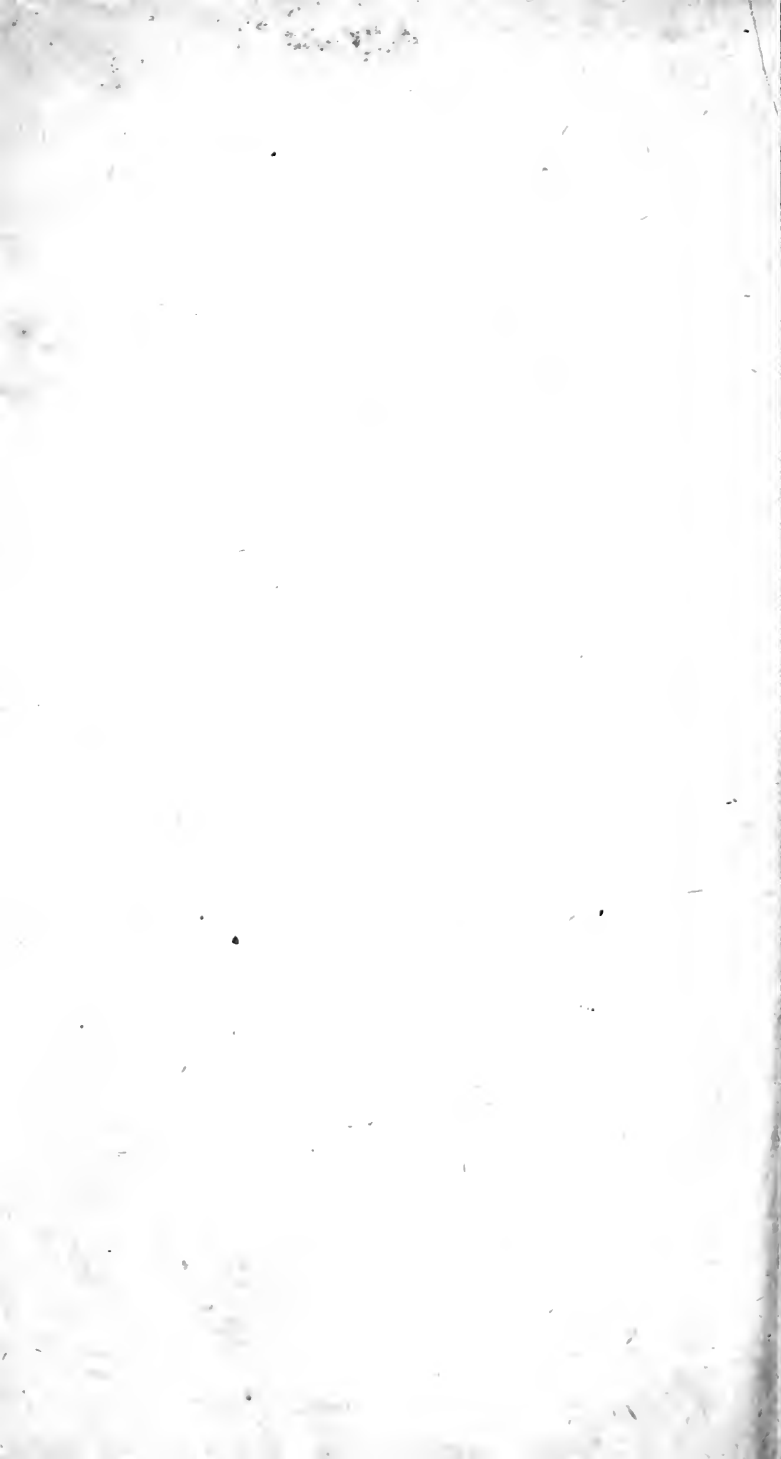
*Volero* , propose la loi pour les assemblées par tribus ; cette loi passe malgré Appius , l. 3 , p. 177 & suiv.

*Fin de la Table.*











Lee H. A.



